

ADOLPHE MONOD

STRASBOURG, TYPOGRAPHIE DE G. FISCHBACH



ADOLPHE MONOD

I

SOUVENIRS DE SA VIE

EXTRAITS DE SA CORRESPONDANCE

AVEC UN PORTRAIT



PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER

(Société anonyme)

33, RUE DE SEINE, 33

1885



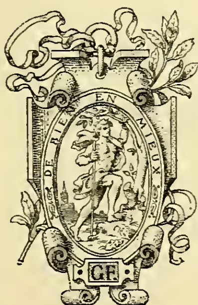
ADOLPHE MONOD

I

SOUVENIRS DE SA VIE

EXTRAITS DE SA CORRESPONDANCE

AVEC UN PORTRAIT



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
(Société anonyme)
33, RUE DE SEINE, 33

1885

AUX

PETITS-ENFANTS D'ADOLPHE MONOD

Tout en Christ, par le Saint-Esprit, pour la gloire de Dieu. Tout le reste n'est rien !

(T. I, p. 470).

ADOLPHE MONOD

Il ne faut pas chercher dans les pages qui suivent une biographie proprement dite. Eussions-nous même le désir de la donner au public, un scrupule légitime nous retiendrait : Adolphe Monod lui-même, pendant sa dernière maladie, avait engagé ceux qui l'entouraient à ne pas l'écrire. Non qu'il entendît le leur défendre ; mais sa vie pensait-il ne présentait pas d'événements assez saillants pour offrir la matière d'une biographie. Notre but a donc été simplement de recueillir et de grouper quelques souvenirs de sa vie, propres à fixer son image, et nécessaires à l'intelligence de sa correspondance, en le laissant parler lui-même, autant que possible. Pour ceux qui ne l'ont connu qu'en chaire ou par ses écrits, il y aura, nous l'espérons, plus qu'un intérêt de curiosité et d'affection à le voir dans la vie de chaque jour. Il est bienfai-

sant, d'ailleurs, de considérer dans leur vie intime, des hommes d'un caractère tel que le sien, qui grandit à mesure que nous pouvons l'observer de plus près, ou plutôt à mesure que nous savons mieux discerner l'unique source où il puisait la force de son éloquence, aussi bien que l'humilité et la charité qui devinrent les traits distinctifs de son caractère chrétien. Il est utile aussi, et particulièrement peut-être de notre temps, pour des âmes travaillées, comme le fut la sienne pendant bien des années, par le sentiment du péché, et par un immense besoin de pardon et de sainteté, de voir comment Dieu se servit de toutes ses souffrances morales et de ses luttes intérieures pour l'amener à chercher dans sa Parole seule la vérité, avec cette simplicité d'enfant et ce *cœur sans fraude,* qui lui étaient si sympathiques dans la personne des autres, et pour le jeter au pied de la croix de Jésus-Christ, où il demeura jusqu'à la fin de sa vie. C'est véritablement de là qu'il prêchait à «son petit troupeau», comme il se plaisait à l'appeler, la vie crucifiée qu'il recherchait pour lui-même :

«J'ai prêché beaucoup, disait-il dans sa dernière maladie, la vie crucifiée, et la nécessité d'y entrer. Mais si je remontais dans la chaire chrétienne, je la

prêcherais encore beaucoup plus. Remarquons cette parole : *Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il a, ne peut être mon disciple,* pour que nous ne soyons pas de ceux qui sont chrétiens par la profession, par la vie, par une conduite irréprochable, mais qui ne connaissent rien de la vie de sacrifice et de renoncement. »

Cependant, pour respecter vraiment sa mémoire et entrer dans l'esprit qui l'animait lui-même, ce n'est point la gloire de l'homme que nous voulons exalter ; mais plutôt, par le simple récit de ce que Dieu a fait en lui, pour lui et par lui, rendre témoignage à la fidélité de Dieu, et donner gloire à sa bonté ; en rappelant ces paroles qu'il adressait aux siens quelques jours avant de les quitter : « Je recommande qu'on n'ait pas d'idolâtrie pour ma mémoire ; je veux dire qu'on fasse les choses non parce que je les aurais faites, mais parce qu'elles sont bonnes devant Dieu. — Ne pensez jamais à moi sans que ma pensée éveille en vous celle de Dieu. »

Parmi des notes de prédication écrites quelques années avant sa mort, et jetées au courant de la plume, on lit ces mots : « On me dit que je parle bien : que m'importe ? Demain je serai couché

dans le tombeau. Quel avantage aurai-je alors d'avoir bien parlé? Heureux si l'on peut dire de moi : Il a servi son Maître; il est mort à la peine, s'effaçant et glorifiant Dieu. De l'éloge? Ne m'en parlez plus! N'en parlez pas seulement entre vous : songez seulement à ce que je vous dis, et sauvez-vous! Déjà, touchant à mon demi-siècle, je sens ma voix s'éteindre et mon imagination se refroidir; mais plus que jamais j'ai à cœur de faire l'œuvre de Dieu, durant le peu de temps et avec le peu de forces qui me demeurent! »

Notre plan est tout indiqué : nous parcourrons successivement, et autant que possible au moyen même de sa correspondance, les diverses époques de sa vie, dans ses années de jeunesse, et avant sa conversion, à Naples; puis dans les trois périodes entre lesquelles son ministère s'est partagé : Lyon, Montauban, Paris. L'inconvénient que pourrait avoir ce plan au point de vue de la composition ou des proportions littéraires nous semble plus que racheté par la certitude d'avoir sa propre pensée sur les principaux événements de sa vie. C'est ainsi que l'histoire de son ministère à Lyon, par le fait même des difficultés qu'il y rencontra, et de la fondation de l'Église évangélique, occupera une place

plus considérable que celle de son paisible séjour à Montauban. Pour le groupement des lettres nous avons choisi l'ordre chronologique, qui, en étant le plus simple et le plus historique, est aussi celui qui nous permet de suivre le plus sûrement le développement de sa pensée chrétienne et de sa vie religieuse. Enfin nous avons réuni sous le titre d'*Appendice* un certain nombre de lettres, qui nous ont été confiées pour la publication, à la condition de n'en faire connaître ni le destinataire, ni les dates, et quelques courts fragments, empruntés pour la plupart à sa correspondance.

Notre intention n'est pas de nous étendre sur ses écrits et sur sa prédication, pas plus que de juger ou d'apprécier sa conduite et ses principes ecclésiastiques, choses qui rentreraient dans le cadre d'une biographie ordinaire. Ce qu'il y a à dire à ce sujet, nous l'entendrons de lui-même. Et ici nous sommes pleinement d'accord avec M. le professeur Pédézert écrivant : « Il mérite d'être considéré à part et pour lui-même; mais un seul homme pourrait parler de lui comme il convient, et ce serait lui[1]. »

[1] *Adolphe Monod*, *Étude d'Éloquence religieuse*, par *J. Pédézert*, p. 36. Nous sommes heureux, parmi les travaux les plus récents, de mentionner ce beau travail; comme aussi la

Une parfaite sincérité nous a fait un devoir de ne pas exclure de notre recueil telles lettres qui pourraient sinon sembler contradictoires, du moins indiquer certaines modifications dans les vues ou la pensée de leur auteur. Ces modifications elles-mêmes ne font-elles pas partie de son histoire morale ? et n'a-t-il pas été le premier à reconnaître que ses idées, ou la forme dont il croyait devoir les revêtir, ont pu changer sur tel ou tel point, bien qu'on ait parfois exagéré ces modifications ?

D'autre part, on nous pardonnera de ne pas craindre de temps à autre de mentionner quelques détails intimes ou familiers. S'il fallait une excuse, nous la trouverions dans la dédicace même de ce volume *aux petits-enfants d'Adolphe Monod*, dont aucun n'a eu le privilège de connaître son grand-père. Heureux si, en nous effaçant pour faire revivre devant eux cette austère, tendre et sainte figure, nous pouvions leur communiquer quelque étincelle de son amour pour la vérité, de son zèle pour le salut des âmes et pour la gloire de Dieu ! Recueillons encore ces paroles, tracées par lui en tête d'un

chaleureuse *Étude* que lui consacre M. Edmond de Pressensé, dans ses *Études contemporaines ;* — à tels jugements de laquelle cependant nous ne pourrions souscrire sans réserve.

de ses discours, et qui sont comme la clef de son ministère et de sa vie. « O mon Dieu Sauveur, assiste-moi, pour ta gloire, et pour l'honneur de ton saint Fils Jésus ! Mon cœur, mon esprit, mon âme, mon corps, ma voix, ma plume, je mets tout sous ta garde et à ta seule disposition ! »

S. M.

ADOLPHE MONOD

CHAPITRE I[er]

COPENHAGUE — PARIS — GENÈVE — NAPLES
PREMIÈRE ÉDUCATION — ÉTUDES — MINISTÈRE A NAPLES

1802-1827

ADOLPHE MONOD

SOUVENIRS DE SA VIE

CHAPITRE Ier

COPENHAGUE — PARIS — GENÈVE — NAPLES

PREMIÈRE ÉDUCATION — ÉTUDES — MINISTÈRE A NAPLES

1802-1827

Adolphe-Louis-Frédéric-Théodore Monod naquit à Copenhague le 21 janvier 1802. L'Église réformée de Paris, dans laquelle il exerça en dernier lieu son ministère, avait eu pour pasteurs, avant lui, son père, Jean Monod, de 1808 à 1836, et son frère aîné, Frédéric Monod, de 1820 à 1848.

Jean Monod était Suisse. Ses ancêtres, originaires du pays de Gex, étaient citoyens de Genève, et bourgeois de la petite ville de Vuillerens (Vaud) [1].

[1] C'est vers la fin du seizième siècle que Jacques Monod quitta le pays de Gex pour s'établir en Suisse. On ignore la cause de cette translation, qui peut s'expliquer soit par des convenances personnelles, soit parce qu'il préféra rester Suisse lorsque le pays de Gex fut réuni à la France, en dépit des promesses de restitution faites par Henri IV.

*

Son père, Gaspard-Joël Monod, avait été pasteur à la Guadeloupe, puis était revenu à Genève, où il avait épousé Suzanne-Madeleine Puerari. C'est là que naquit Jean Monod, le 5 septembre 1765. Il demeura dans cette ville, où il fit ses études, et fut consacré au saint ministère en 1786, à l'âge de 21 ans. En 1790, il accompagna à Saint-Pétersbourg une de ses parentes, qui avait été choisie pour faire l'éducation de la grande-duchesse Hélène. Au retour de la Russie il fit un voyage en Suède, et revint par Copenhague pour visiter son ami, M. Mourier, pasteur de l'Église réformée française, fondée dans cette ville par des Français réfugiés. Introduit par M. Mourier dans la famille de M. Frédéric de Coninck, l'un des principaux et des plus respectables négociants de Copenhague, Jean Monod épousait, deux ans plus tard, le 18 janvier 1793, Mlle Louise-Philippine de Coninck. Il retourna en Suisse avec sa jeune femme, et se fixa à Morges. L'aîné de ses enfants, Frédéric, naquit à Monnaz, près de Morges, en 1794. La même année M. Monod fut appelé au poste de pasteur de l'Église française de Copenhague, qu'il desservit jusqu'en 1808, époque à laquelle il vint remplacer à Paris M. Mestrezat, décédé.

Dans l'intervalle, en 1798, il avait fait un voyage à Paris et à Londres, ne songeant pas alors à quitter le Danemark, qui était en pleine prospérité, aussi bien que la famille de Coninck. Mais dix ans plus tard ce pays était ravagé par la guerre que lui fit

l'Angleterre (1807); les fortunes étaient bouleversées, la famille de Coninck ruinée, et plusieurs de ses branches durent s'expatrier, pour s'établir à Paris et en Suisse: M. Monod, vivement encouragé par toute la famille de sa femme, se décida à se transporter à Paris.

La famille de Coninck, originaire d'Anvers, avait émigré à Rouen, vers le milieu du dix-septième siècle. La révocation de l'édit de Nantes força Frédéric de Coninck (né à Rouen en 1660) de se réfugier à Schiedam, en Hollande. Son petit-fils, Jean de Coninck, parti fort jeune pour Batavia, en revint au bout de vingt ans avec une certaine fortune. Il épousa Suzanne Esther, quatrième fille de l'historien Rapin de Thoyras, et mourut à la Haye en 1774. A son tour, son fils, Frédéric de Coninck (père de Mme Jean Monod), quitta la Hollande en 1774, pour s'établir à Copenhague. Sa maison prospéra au delà de toute attente, grâce à ses relations avec Anvers, où il retrouva des descendantes de ses ancêtres richement mariées. En 1770, il avait épousé Marie de Joncourt, née à la Haye, fille de Louis de Joncourt et de Rachel Damberbos. Les de Joncourt et les Damberbos étaient également des protestants réfugiés[1]. M. Frédéric de Coninck mourut à Copenhague en 1811.

[1] Le grand-père de Rachel, Jean Damberbos, fut emprisonné comme beaucoup de ses coreligionnaires, pour avoir résolu de faire passer ses enfants à l'étranger. Il sortit de prison, avec le

Le 1er novembre 1808, Jean Monod arrivait à Paris avec sa femme et leurs huit premiers enfants, dont le plus jeune était dans sa deuxième année. (Adolphe était le sixième.) Il fut installé comme pasteur par M. Rabaut-Pommier le 26 décembre. De 1809 à 1818, la famille s'accrut encore de cinq enfants ; un seul mourut, en bas âge. Les douze autres, huit fils et quatre filles, survécurent à leur père et à leur mère. Le premier d'entre eux que Dieu rappela fut Adolphe (le 6 avril 1856).

Les premières années du ministère de Jean Monod à Paris furent semées de bien des difficultés. Sa femme, jeune encore et transplantée dans un pays étranger, dut comme recommencer la vie, dans des conditions bien différentes de celles où elle avait vécu jusqu'alors. Mais c'était une femme vaillante, pleine de savoir-faire et d'énergie pour sa tâche maternelle. Ce furent des années heureuses aussi, à bien des égards. Elle vit son mari dès le début estimé, béni dans son ministère, qui laissa des traces profondes dans l'Église de Paris. M. et Mme Monod élevèrent laborieusement leur

secours de ses amis, après y avoir langui assez longtemps. Son fils Jean, sur lequel manquent des renseignements précis, fut le père de Rachel (née le 15 décembre 1719). Pour éviter le sort de sa sœur aînée, qui avait été jetée dans un couvent, Rachel se réfugia en 1737 à la Haye, où elle épousa (1745) Louis-Gertrude de Joncourt. Ce dernier avait quitté Saint-Quentin en 1725, peut-être pour cause de religion, mais cela n'est pas certain.

nombreuse famille, et cette éducation simple, consciencieuse, chrétienne, fondée avant tout sur la piété, l'amour et le respect du devoir et de l'autorité paternelle, l'honneur du nom et de la famille, porta ses fruits. Les parents marchaient eux-mêmes à la tête de leurs enfants dans toutes les vertus humaines et chrétiennes où ils souhaitaient de les voir s'engager à leur tour, les entraînant plus par leur exemple qu'ils ne les exhortaient par beaucoup de paroles : lui, absorbé par les devoirs de son ministère, sans cesser pour cela de diriger les études de ses fils auxquels il s'appliquait à communiquer son admiration pour nos grands auteurs classiques ; elle, entretenant avec chacun d'eux, surtout avec ceux que leurs études ou le mariage éloignaient successivement d'elle, des rapports pleins de confiance et de tendresse ; conservant sur tous et sur chacun une influence extraordinaire, et la plénitude de son autorité maternelle. Tous sentaient qu'il y a pour unir une force plus puissante que l'éloignement et la distance pour séparer, et que la diversité de tendances et d'opinions pour diviser. Le développement spirituel et religieux qui s'opéra peu à peu dans chacun des douze enfants ne fit que redoubler leur tendresse et leur déférence pour leurs parents. Rien d'égoïste, du reste, dans ces relations de famille si fortes. « Il semble, écrivait Mme P. A. Stapfer, qu'il ne devrait pas rester de place dans des cœurs où l'amour paternel, fraternel et filial doit en occuper une si vaste.

Cependant on trouve encore à s'y loger bien plus solidement que dans d'autres moins occupés. » Ils étaient entourés d'amis nombreux et dévoués ; et la maison paternelle conserva jusqu'à la fin pour tous un charme que rien ne pouvait faire oublier.

Adolphe Monod fut ainsi élevé à Paris, sous la direction de son père, avec l'aide de précepteurs et de professeurs distingués, notamment de M. Philippe-Albert Stapfer, ami intime de ses parents, dont il partageait les soins avec ses frères, et dont il rechercha toujours les conseils et les directions. Nommons aussi leur précepteur, M. Küster, auquel tous conservèrent un reconnaissant souvenir. Adolphe fut de bonne heure particulièrement associé à son frère Guillaume, son aîné de deux ans (familièrement appelé Billy). Ils s'appliquèrent d'une manière spéciale à l'étude des classiques anciens et modernes. Des études de sciences faites au collège Bourbon, des cours de la Sorbonne, du Collège de France et de la Bibliothèque royale furent ajoutés en complément à l'instruction de la maison paternelle. «Dès son enfance et sa première jeunesse, Adolphe était cité dans sa famille pour sa vive intelligence, sa facilité de travail, sa gaîté, son imagination, son amabilité et son ardeur à tous les jeux d'adresse et même de hasard. Sa seule ambition était de s'y distinguer. Plus tard, il se livra avec la même ardeur aux jeux de l'esprit, soit

en vers, soit en prose, et il y excellait. » — « Voir mon jeune Adolphe exercer les fonctions pastorales à la tête d'une Église qu'il a créée, dont il est le pasteur, lui écrivait quelques années plus tard une ancienne amie de sa mère, Mme Verdier ; cet enfant qui jouait naguère, cela me vieillit plus que les douze petits enfants qui m'entouraient il y a peu de jours, et m'étonne encore davantage ; car aucun n'avait cette figure mutine qu'il faut que je transforme en un homme de Dieu. Béni soit Dieu de l'avoir fait tel ; et puissiez-vous, mon cher Adolphe, recueillir les doux fruits de votre zèle et prospérer à l'ombre de vos bonnes œuvres »... Une aptitude particulière à écrire sa langue et à la parler se manifesta de bonne heure chez lui, et dès son premier sermon son père devina en lui un prédicateur remarquable.

Lui-même ne se sentait pas cette facilité au travail qui frappait les autres. Il avait au contraire, avec un vif désir de se distinguer en toutes choses, une défiance très grande de lui-même et de ses capacités, et se faisait remarquer par le soin et la conscience qu'il apportait à son travail. Souvent plus tard il disait que s'il avait obtenu quelque succès en ce monde, c'était moins par la richesse d'une nature exceptionnelle que par un travail plus qu'ordinaire. Disons plutôt que Dieu lui avait accordé l'un et l'autre ; et que les talents naturels qu'il avait reçus furent secondés par l'ardeur d'une conscience qui n'était jamais satisfaite, et par une soif de la

perfection qui s'étendait à toutes choses et ne lui laissait point de repos ; et qui, après lui avoir causé des années de découragement et de mélancolie, ne trouvèrent à s'apaiser que dans une consécration absolue de son être tout entier à la volonté de Dieu, au moment de sa conversion.

Fort jeune encore, il désira se préparer au ministère évangélique, et annonça cette résolution à ses parents dans une pièce de vers qu'il leur adressa à l'occasion de son quinzième anniversaire, et dont quelques fragments nous semblent trouver ici leur place, parce qu'elle nous fait connaître les sentiments qui l'animaient dès lors, et l'esprit dans lequel il se préparait à sa carrière future. A côté de certaines exagérations de jeunesse, il y respire une ardeur et un enthousiasme que l'on serait heureux de rencontrer quelquefois aujourd'hui. Il l'intitula lui-même

MA VOCATION

Tant qu'ont duré les jours de ma première enfance,
Je trouvais mon bonheur dans mon insouciance ;
Et des biens du moment jouissant à loisir,
Me reposais sur vous du soin de l'avenir,
Chers parents ! mais hélas ! cet âge heureux se passe,
Et nos premiers plaisirs s'envolent sur sa trace.
Trois lustres écoulés m'apprennent aujourd'hui
Qu'il faudra malgré moi perdre un si doux appui.
Peut-être loin de vous, loin de tout ce que j'aime,
Pour tout guide bientôt je n'aurai que moi-même.

Mais comment me résoudre à vous quitter jamais!
Je sens, privé de vous, quels seront mes regrets.
Dieu puissant! c'est à toi que ma crainte s'adresse :
Conduis mes pas errants, et soutiens ma faiblesse !
Instruis mon cœur novice à pratiquer ta loi,
Et donne à ma vertu des armes contre moi!
En tout temps, en tous lieux, à mon devoir fidèle,
Fais moi répondre au but où ta bonté m'appelle.

. . . .

Non, ce n'est pas pour toi, monde, que je respire ;
Ne crois pas que mon cœur à tes faux biens aspire,
Richesses, gloire, honneur, fuyez loin de mes yeux,
Fuyez ! je connais trop vos appas dangereux,
De vos piéges trompeurs c'est lui qui me délivre.
Et c'est lui, désormais, lui seul que je veux suivre.
Je veux, uniquement occupé de ses lois,
Enseigner aux chrétiens à l'aimer comme moi,
Et marchant sur les pas du plus tendre des pères,
Me vouer tout entier au salut de mes frères.
Chrétiens, mon cher troupeau, je suis votre pasteur :
Chrétiens, suivez-moi tous au temple du Seigneur!
Indigents, affligés, venez-y, dans la grâce
Chercher à vos chagrins un remède efficace.
Riches, venez apprendre à mériter vos biens.
Justes, venez mêler vos cantiques aux miens.
Pécheurs, venez trouver un Père qui vous aime.
Oh ! si, par un effet de sa bonté suprême,
Ce Dieu me permettait de ramener à lui
Un frère, un malheureux, dans le crime endurci !
Oh ! bonheur! oh ! transport de la plus douce joie !

. . . .

Et toi, mon père, et toi, dont les avis prudents
Ont vers le vrai bonheur guidé mes jeunes ans,
Dans le choix que j'ai fait, reconnais ton ouvrage.
Enclin plus que tout autre aux défauts de mon âge,
Ta conduite devient une leçon pour moi ;
Ton exemple m'engage à me régler sur toi.

Instruit par tes conseils, déjà j'ai vu mon frère
Te suivre plein d'ardeur dans ta sainte carrière ;
Je t'ai vu, jouissant de ses heureux essais,
Applaudir avec nous à ses premiers succès.
Comme lui, désormais, je veux que l'on me voie
Ne te donner jamais que des sujets de joie ;
Et je demande au ciel, pour prix de mes efforts,
De montrer qui je suis, et de quel sang je sors !

Un an auparavant, il écrivait à son frère Frédéric : « Je prends tous les jours plus de goût pour la route que je dois suivre, surtout quand j'entends un bon sermon, et particulièrement depuis le discours que je t'ai entendu faire. Tous mes vœux tendent à t'égaler. Tu me diras peut-être que c'est aspirer un peu trop haut. Mais j'espère avec bien des efforts, pouvoir y réussir. Si tu travailles à un sermon, écris-moi quel en est le texte, et dépêche-toi de nous l'envoyer. Je souhaite à tous tes discours le succès qui a couronné tes premiers efforts. »

En 1820, Adolphe partit avec son frère Guillaume pour Genève, où ils devaient faire ensemble leurs études de théologie. C'était la première fois qu'ils s'éloignaient l'un et l'autre de la maison paternelle ; et cette circonstance, jointe à des études communes et à une vive sympathie naturelle, créa entre eux une intimité que les années ne firent qu'accroître et que la mort seule vint interrompre. Ils étaient inséparables, au point qu'on leur adressait souvent leurs lettres à *Monsieur B. A. Monod*, et qu'on les reconnaissait à peine l'un sans l'autre :

« J'ai passé dimanche une jolie journée à Satigny, avec nos amis Gaussen. Je dis : je, parce qu'en effet je n'y ai porté que la moitié de moi-même. Depuis plusieurs semaines nous avions cherché inutilement l'occasion d'y aller ensemble, et je me déterminai à y aller seul, ce que Billy fera à son tour. On ne savait, disait-on, ce qu'on voyait, en voyant Adolphe entrer sans Billy ; et quelqu'un qui me connaissait de vue, et qui m'avait aperçu dans l'église de Satigny, disait en sortant à Mme Gaussen : « J'ai bien cru reconnaître un M. Monod ; mais quand j'ai vu qu'il était seul, j'ai pensé m'être trompée. J'ai trouvé aussi qu'ils étaient plus petits qu'à l'ordinaire. — C'est, lui répondit-elle, que la plus grande moitié est restée à Genève. »

Nos deux étudiants trouvèrent à Genève un oncle et une tante, frère et sœur de leur père, M. Gérard Monod et Mme de Coutouly, et d'autres parents, les familles Gaussen et Puerari : partout ils furent accueillis avec la plus grande affection. Les nombreuses relations de leur père à Genève, et de leur frère aîné, qui les avait précédés de quelques années dans la Faculté de théologie, leur valurent dès l'abord, surtout de la part des professeurs de la Faculté, la bienveillance de tous. Pour plusieurs cette bienveillance du professeur à l'égard des élèves s'accrut d'une amitié sincère et dévouée, dont ils conservèrent toujours un souvenir fidèle et plein de reconnaissance. En dehors de leur propre

famille, ils étaient reçus aussi dans un grand nombre de familles amies, et sans la règle qu'ils s'étaient imposée à eux-mêmes de limiter le nombre des invitations qu'ils pourraient accepter chaque semaine, le temps de leurs études serait devenu facilement un temps de distraction et de dissipation.

Aux cours de théologie et à leurs travaux obligatoires, Adolphe Monod et son frère avaient ajouté d'autres occupations. Ils suivaient des cours d'arabe, donnaient eux-mêmes quelques leçons pour diminuer leurs frais d'études, et prenaient part avec entrain aux réunions d'étudiants, notamment aux réunions de la Société de Zofingue. Dès leurs premières années d'études, ils organisèrent avec deux de leurs condisciples, MM. Vermeil et Lavit, une petite Société, « ayant pour membres tous les proposants qui veulent y être admis, et pour but de remplacer quelques exercices de littérature et de composition qui manquent à l'auditoire, ou ne s'y font qu'imparfaitement, et ne reviennent que très rarement pour chaque étudiant, à cause de notre grand nombre. Nous pensons que sur les vingt que nous sommes, nous pouvons compter sur une dizaine environ pour entrer dans notre Société : les autres sont trop occupés, ou sont du parti de l'opposition »... Ces réunions étaient remplies par des exercices de lecture, de composition, d'improvisation et de récitation.

A mesure qu'ils avancèrent dans leurs études, ce

fut naturellement le travail de la composition des propositions ou sermons d'étudiants qui les occupa surtout. Souvent les étudiants étaient invités à prêcher dans quelque église des environs de Genève. Adolphe Monod prêcha pour la première fois à Carouge en 1821. Voici comment son frère rendit compte à leur mère de cette première prédication :

« C'est dimanche dernier qu'Adolphe a fait ses débuts dans la prédication. La chose se passa beaucoup mieux que nous ne nous y serions attendus, car je t'ai parlé des inquiétudes et des ennuis qu'il avait eus les jours précédents. Je me rendis à dix heures avec lui chez M. Perey, le pasteur de Carouge, qui lui donna tous les renseignements nécessaires, lui endossa la robe et le rabat, et le conduisit à l'église. Son costume ne lui allait point mal. Il avait un peu l'air d'un enfant, mais d'un enfant grave et sérieux, et fort capable d'en imposer à de plus vieux que lui. Du reste tout était en harmonie dans le service, c'est-à-dire que tout y était petit : petite église, petit prédicateur, petit chantre et même petit sermon. Il n'était élevé que de deux degrés au-dessus de l'auditoire; cependant il eut tout le temps une contenance ferme et assurée, et ne se laissa troubler par rien. Il aurait pu l'être facilement; car il resta si longtemps à trouver la prière dans la liturgie, que M. Perey se leva et lui cria à demi-voix qu'elle était au commencement.

L'église était à peu près pleine; on fut généralement, je crois, édifié et content. Le sermon avait plus de chaleur qu'à la première récitation qu'il en fit devant les professeurs : il y avait fait quelques corrections... »

Ces années de séjour à Genève furent un temps heureux, bien que souvent troublé pour Adolphe Monod par des moments de tristesse et de découragement, qui tenaient en partie à ce désir qu'on remarquait chez lui déjà enfant, de se distinguer dans son travail; mais beaucoup plus sans doute, quoiqu'il ne s'en rendît pas compte alors, à ce qu'il croyait pouvoir arriver par son travail et par sa volonté à satisfaire son ardente recherche de la vérité, et à opérer en lui-même un changement que la grâce de Dieu seule était capable de produire. Il est intéressant cependant de voir combien il y avait dès lors en lui un sérieux désir de bien faire, et comme sa conscience délicate et scrupuleuse le maintenait dans la bonne voie. Pour lui, comme pour son frère, c'était un besoin d'associer leur mère à leurs plus secrètes pensées, et de la tenir au courant de ce qui se passait en eux et autour d'eux. Rien ne fera mieux connaître la disposition d'esprit où il était que quelques extraits du journal qu'ils écrivaient ensemble à son intention.

. . . .

Jeudi, 30 *Novembre* 1820. — Nous voilà livrés

à nous-mêmes et fixés à Genève[1]; il faudra, quoi qu'il en coûte, nous accoutumer à ne plus vous voir, ni les uns ni les autres, en attendant avec impatience les aimables visites que l'on nous fait espérer, et surtout l'heureux mois d'avril 1822 qui doit, s'il plaît à Dieu, nous réunir tous ensemble.

Il faut convenir que tout ce qui peut nous rendre cette séparation moins pénible, nous le trouvons à Genève; que nous y serons aussi heureux que nous pouvons l'être loin de nos parents chéris; et qu'en comparant notre situation avec celle de tant d'autres jeunes gens que leurs études ou les devoirs de leur état appellent à des sacrifices bien plus pénibles, nous n'avons pas le droit de nous plaindre. A la distance où nous sommes d'eux, c'est l'affaire de quelques jours de les rejoindre; ils peuvent nous écrire souvent et facilement, et nous procurer ainsi le plus grand plaisir de tous, celui de nous occuper d'eux, de penser à eux et d'apprendre régulièrement tout ce qu'ils pensent, tout ce qui se passe autour d'eux, leurs chagrins et leurs plaisirs.

A propos de sujets de consolation, je m'empresse d'en venir à nos amis de Genève. Nous avons été enchantés d'eux. Ma tante nous a reçus de la manière la plus amicale possible et n'a rien épargné pour nous rendre le logement agréable; la chambre

[1] M. Monod père et sa fille aînée avaient accompagné les deux étudiants à Genève, puis étaient repartis pour Paris.

qu'elle nous prépare sera extrêmement commode sous tous les rapports. Nous ne regrettons que les dépenses qu'elle a faites pour nous; et si nous avons fait retrancher de notre déjeuner le thé, le café et le beurre, pour nous en tenir modestement au pain et au lait, ç'a été malgré elle et par un pur effet de notre volonté et de l'exemple de papa, qui, si l'on en croit la renommée, a été élevé beaucoup plus durement que nous, et que nous voulons imiter au moins sous ce rapport, en regrettant de ne pouvoir le faire aussi facilement sous tous les autres. Oncle Gérard est aussi tout plein de tendresse et de complaisance; A. a été touchée de l'excellent accueil qu'il lui a fait. Au milieu de tant de bons amis, la famille Gaussen ne reste pas en arrière; il y a déjà une grande intimité de part et d'autre; les noms de tante, de neveu, de cousin, sont venus d'eux-mêmes, et nous voyons passer sur nous, comme nous l'avions espéré, l'amitié vraiment fraternelle et maternelle que l'on a pour Frédéric. Il a été question de lui hier dans le discours de M. Vaucher aux examens; et ce qui lui fera peut-être encore plus de plaisir, il est question de lui tous les jours dans les amitiés et les tendresses qu'on nous fait. Quant à la famille Puerari, c'est tout ce qu'on peut voir d'aimable, de charmant, d'agréable, et c'est tout ce que nous pouvions souhaiter que de les avoir près de nous. Nous remettons à une autre fois de vous en parler plus en détail; d'autant plus

qu'A. l'a déjà fait dans son journal, beaucoup mieux que nous ne pourrons le faire, car elle a un talent merveilleux pour les portraits, et elle a l'art, comme Mme Chéradame, de flatter et d'embellir, sans rien ôter de la ressemblance. Je vous dirai seulement, en deux mots, que l'on nous reçoit dans la maison comme des enfants et des frères, beaucoup plus que comme des neveux et des cousins.

Voici, chère maman, le commencement de ce journal que tu nous as demandé; mais ce n'est pas tous les jours fête, et il ne faut pas t'attendre que nous passerons tous les jours une ou deux heures à y remplir de longues pages. Nous ne pourrons y donner que très peu de temps; et il n'y a qu'à te rappeler le but auquel doit servir ce journal, pour comprendre qu'il n'en demande pas beaucoup. Chaque soir, avant de nous mettre au lit, nous écrirons ici, tour à tour, les événements de la journée, en très peu de mots, jusqu'aux plus petits détails, même jusqu'à nos chagrins et nos plaisirs les plus intimes, nos contentements, nos reproches, nos sentiments les plus secrets. J'appelle *secrets* ce que nous ne confierions pas même à nos amis les plus intimes; mais pour nos parents, pour nos parents bien aimés, nous n'avons rien de caché, et ce journal en sera la preuve. Cette bonne mère a promis de lire avec intérêt tous ces petits détails; et comment ne serait-ce pas pour nous un véritable plaisir de causer ainsi avec elle chaque jour et de lui

ouvrir le secret de notre cœur? Et qui avons-nous après Dieu, à qui nous puissions mieux nous en remettre de tout ce qui nous concerne, à qui nous puissions faire part avec plus de confiance et de sincérité de nos peines, de nos joies, de nos inquiétudes, que le cœur d'un père et d'une mère, tels que ceux que la Providence nous a donnés?

2 *Décembre.* — Je ne puis m'empêcher de me tourmenter un peu, en pensant au grand nombre et à la difficulté des occupations auxquelles nous sommes appelés ici: comment partager notre temps de la manière la plus utile? comment compter assez sur nos propres forces pour ne pas craindre que nous ne nous relâchions quelquefois, ou que tant d'occupations différentes ne nous causent un peu de tourment et d'inquiétude? comment faire enfin, pour que cette séparation qui nous cause aujourd'hui tant de chagrin, et à nous et à nos parents, devienne un jour la source d'un véritable contentement pour eux et pour nous, et que nous puissions ne pas trop regretter le temps que nous aurons passé loin d'eux?

Je souhaite que M. Küster puisse reconnaître dans notre conduite à Genève l'effet des directions et des bonnes habitudes qu'il a cherché à nous donner. Au reste je ne veux pas oublier que les belles promesses ne sont pas ce qu'il aime le mieux, et qu'il a, entre autres rapports avec Achille, un goût décidé pour cette maxime:

Il faut des actions, et non pas des paroles!

Lundi 11 *Décembre*. — Voilà bien des jours de suite que B. me laisse le journal à écrire ; c'était avant-hier pour écrire à Mme Stapfer ; c'est aujourd'hui pour se préparer à improviser. Son sujet est le culte : son but, sa nature, sa nécessité. On le traite vraiment ici comme mon aîné, car il va improviser aujourd'hui, et il a déjà récité deux fois ; tandis que moi je vais me donner en spectacle aujourd'hui pour la première. Je réciterai devant M. Duby un morceau de Bossuet. Ces exercices sont fort utiles et fort agréables à la fois. Vous saurez que M. Duby donne tous les mardis une leçon de récitation, et M. Chenevière, à peu près tous les dix ou douze jours, une leçon d'improvisation ou de récitation. Ces leçons des deux professeurs ont chacune leurs avantages ; d'abord on récite presque toujours de la prose pour l'un et des vers pour l'autre ; de plus, leurs remarques sont d'un genre tout différent : M. Chenevière laisse réciter un long morceau, un acte même, après quoi il nous invite à faire nos remarques et fait les siennes. M. Duby au contraire arrête presque à chaque phrase, et quelquefois pour un mot, et finit par quelques remarques générales sur la voix et les moyens du récitant. Ces remarques sont de la plus grande utilité.

13 *Décembre*. — Adolphe a assez bien récité son morceau de Bossuet à la leçon de M. Duby ; celui-ci lui dit seulement qu'il avait trop élevé la voix et

n'avait pas mis assez de sensibilité dans sa récitation. Il ajouta que sa voix serait très belle, et ressemblait à celle de Frédéric.

M. Humbert continue ses leçons d'arabe; et quoique nous sachions les premiers éléments de la grammaire, nous suivons ses leçons, parce qu'il y a assez à profiter des mots qu'il cite et des étymologies dont il parle dans l'occasion.

22 *Janvier* 1821. — A l'auditoire, leçon de récitation de M. Duby. Nous avons récité tous les deux, et il nous a dit qu'il était content de notre récitation; mais il nous a fait diverses remarques fort utiles et justes. Je devais peut-être dire *nos récitations;* mais nous faisions justement la réflexion, il y a quelques jours, que dans ce cas nous employons de préférence le singulier. Par exemple, l'autre jour, l'un de nous demandait à l'autre s'il croyait que nous eussions *une belle voix*. C'est à peu près comme quand A. nous souhaite d'avoir *une bonne femme*, dans je ne sais plus quelle pièce de vers. Pour en revenir à M. Duby, ce qu'il nous a dit de plus agréable, c'est que pendant que nous récitions, soit l'un, soit l'autre, s'il avait fermé les yeux il aurait cru entendre mon père. C'est beaucoup trop flatteur sans doute, mais cela fait toujours plaisir.

... M. Cellérier est plein de bonté pour nous, et nous ne trouvons pas du tout M. Duby froid, comme nous nous y attendions. Le premier n'est pas d'une

bonne santé. Il souffre dans ce moment de maux de tête ; il y est sujet depuis deux ans, et nous disait ce matin qu'il sentait que cette indisposition avait beaucoup affaibli ses facultés et surtout sa mémoire. Quoi qu'il en soit, s'il se plaint avec raison de l'effet de ses maux de tête, il peut bien se dire pour sa consolation qu'il fait plus avec ses *facultés affaiblies* que beaucoup d'autres dans toute la vigueur de la santé; et je l'aime également pour la manière dont il remplit la place de professeur et pour l'amitié qu'il nous témoigne.

8 *Février*. — Ce matin, dans notre réunion du lundi, B. était chargé de l'improvisation, et comme il restait du temps, j'ai récité un morceau. Nous n'avons point satisfait nos juges, et l'on nous a reproché de n'avoir pas assez médité, l'un son sujet, l'autre son morceau. Il faut espérer que cela ira de mieux en mieux, et je pense que ces exercices pourront nous devenir fort utiles, en particulier celui de la composition, dans lequel nous sommes entièrement neufs.

19 *Mars*. — Notre arabe commence à marcher, et la semaine prochaine nous traduirons un peu d'Alcoran; non pas que nous soyons assez forts pour ce travail, mais pour que les deux Neuchâtelois qui vont bientôt nous quitter puissent en avoir quelque idée.

Dimanche 24 Juin. — J'ai eu une terrible alarme ce matin, je devais lire à Saint-Pierre *matin et soir*, ce qui voulait dire à sept heures et à neuf heures du matin. Je n'avais pas consulté la liste pour savoir l'heure du premier service, précaution toujours nécessaire pour Saint-Pierre, où elle varie sans cesse, tantôt à cause des communions, tantôt à cause de la saison, et pour mille autres raisons, que je ne me donne pas la peine d'apprendre. Il est résulté de cette négligence que je me suis imaginé hier au soir qu'en tout cas je ne pouvais pas avoir de lecture à faire avant neuf heures pour le plus tôt. Ce matin on nous réveille à sept heures passées, et en m'habillant il me vient tout à coup la pensée que je pourrais m'être trompé d'heure. B. avec une mine consternée, me répond: «Adolphe, que feras-tu? Je me souviens à présent que le service était annoncé pour sept heures!» J'achève à la hâte ma toilette, et me rends à toutes jambes à l'église, où j'arrive à temps pour entendre la fin du sermon de M. D. Dès que le service a été fini, je suis passé dans la sacristie, où je savais qu'il devait venir. La première chose qu'il dit en me voyant fut qu'il était bien aise que ce fût moi; parce que si c'eût été quelqu'un chez qui il eût pu soupçonner autre chose que de la négligence, il se serait plaint, non pas seulement à la Compagnie, mais au *Conseil d'État!* Son motif était que la même chose lui était arrivée trois fois depuis peu de temps; et il avait cru voir

dans cette conduite une personnalité offensante pour lui. Il me promit que personne n'en saurait rien ; et comme il n'y avait point de membre de la Compagnie présent, la chose restera entre lui et moi. J'ai donc bien à me louer de sa bonne volonté, et je suis bien heureux d'avoir épargné à mon père le chagrin de nous voir réprimander en public.

10 *Août*. — Le second événement marquant de la journée, c'est notre grabeau[1] : grabeau particulier, grabeau général, grabeau d'examen, grabeau à la Compagnie, grabeau par-ci, grabeau par-là, voilà de quoi amuser la Vénérable Compagnie aux dépens des proposants. C'est le cinquième grabeau que nous avons depuis notre arrivée.

Mais ce n'est pas le moment de me plaindre de la Compagnie ; elle a fait une chose charmante ce matin, qui te touchera autant que nous. L'usage est de faire comparaître chaque proposant tour à tour pour lui faire son grabeau *particulier* d'après tous les renseignements qu'on a pu avoir sur lui ; et de les réunir ensuite tous ensemble, pour leur faire un grabeau *général*. Au moment où B. attendait le coup de sonnette pour entrer et recevoir son grabeau particulier, M. Bourrit fut député vers nous par la Compagnie, pour nous dire qu'elle nous vou-

[1] Sorte de censure ou d'examen auquel les étudiants étaient soumis de la part de Compagnie des pasteurs.

lait l'un et l'autre, ce qu'elle faisait, ajouta M. Duby, qui était modérateur, parce qu'on avait exactement les mêmes choses à nous dire. Ces choses étaient que, etc., etc., — enfin des choses fort aimables; car on nous épargna les reproches qu'on aurait pu nous faire, si la surveillance de la Compagnie s'était étendue jusque sur notre *travail*, ou plutôt jusque sur notre *oisiveté* pendant les vacances. Il paraît aussi que M. D. n'a point révélé ma lecture manquée; je lui en sais très bon gré. Un reproche de ce genre, fait en public et un peu mérité, me ferait de la peine, et c'est un grand plaisir pour nous de voir la bienveillance qu'on a pour nous. Le jeune Martin, l'un de nos condisciples, m'a rapporté que M. D. avait dit dernièrement (mais non pas à la Compagnie) « que les lecteurs à l'église étaient quelquefois en défaut, et que c'était arrivé entre autres à un proposant qu'il avait eu beaucoup de peine à consoler ». J'expliquai à Martin, qui était ce proposant. — Bonjour, chère maman. Vive la Compagnie ! Je n'approuve pas tout ce qu'elle fait; mais il faut convenir qu'elle est *bon enfant* et qu'une exception à l'usage comme celle qu'elle a faite en notre faveur, est fort aimable. M. Cellérier, à qui nous avons demandé qui avait eu cette bonne idée, nous répondit qu'elle était venue à tout le monde à la fois. Là-dessus je t'embrasse, et pense au mois d'août l'année prochaine. C'est alors toi, j'espère, qui nous feras notre grabeau, d'après les décisions

de Papa, Frédéric et M. Küster, qui composeront la Compagnie. Dusses-tu avoir mille reproches à nous faire, je les préférerais à toutes les douceurs que nous pouvons nous entendre dire ailleurs.

17 *Octobre*. — Nous avons perdu beaucoup de temps ces deux jours, hier en dînant chez M. De la Rive[1], et aujourd'hui en recevant à dîner ses deux fils et le jeune Vernet. Ce sont tous de fort aimables jeunes gens, dont la connaissance nous sera aussi agréable qu'utile. M. De la Rive est lui-même un homme si intéressant que toute relation avec lui nous est précieuse. Il a une place de professeur de chimie. Quand je dis que nous avons perdu notre temps, je veux dire que nous avons interrompu nos travaux ordinaires; car dans une réunion où se trouvent M. De la Rive, M. Prévost, M. Dumont, M. de Candolle, on ne peut ni s'ennuyer, ni perdre son temps. M. Dumont n'a pas autant causé qu'à l'ordinaire, mais M. De la Rive était fort entrain. J'ai peu entendu de gens dont la conversation fût aussi intéressante et aussi animée que la sienne. Quand je vois ces naturalistes, ces physiciens et tous ces savants distingués, je suis tenté d'envier le sort de ceux qui viennent à Genève pour étudier les sciences. Ils trouvent ici tant de ressources, tant

[1] Gaspard De la Rive, père du célèbre physicien Auguste De la Rive.

d'hommes instruits et complaisants, que pour peu qu'ils sachent éviter les écueils de dissipation de Genève, ils ne sauraient être nulle part mieux qu'ici. Je n'en dirais pas autant de la philosophie; certes nous n'avons rien ici à comparer à ce que Paris nous offre à cet égard.

7 *Novembre.* — Nous avons prêché tous les deux dimanche, B. à Carouge et moi à Chêne. Il nous est arrivé à tous deux d'être plus troublés que quand nous prêchâmes pour la première fois; peu s'en fallut même que je ne fisse quelque étourderie digne de moi; mais heureusement je m'aperçus à temps de mon erreur, et les choses se passèrent assez bien. Munier me dit en sortant qu'il n'avait pas été content de mon débit, et qu'il l'avait été davantage la première fois qu'il m'avait entendu...

14 *Décembre.* — Je prends le parti de causer un moment avec toi pour me distraire et me remettre ensuite au travail, auquel de tristes réflexions m'empêchent de me fixer. Ce ne sont cependant pas mes fantômes ordinaires, auxquels je dois m'en prendre: c'est l'ombre de Virginie qui me poursuit. Je viens de lire pour la première fois, et j'ai achevé hier au soir *Paul et Virginie;* je ne me souviens pas qu'aucune lecture m'ait jamais aussi vivement intéressé, excepté peut-être le *Vicaire de Wakefield*. C'est que ce sont à peu près les seuls romans que j'ai lus, et je m'en félicite de tout mon cœur quand

je songe à l'effet que font ces sortes de lectures et à la fâcheuse influence qu'elles doivent nécessairement exercer sur des occupations plus sérieuses. Ne va pas croire cependant que celle-ci m'ait fait perdre beaucoup de temps; j'ai été assez sage pour ne pas me laisser détourner de mon travail. Aussi, comme j'avais très peu de temps à donner à cette lecture et que de plus je relisais toujours deux ou trois fois les morceaux qui m'enchantaient le plus par le style, c'est-à-dire presque tout l'ouvrage, je ne l'ai lu que très lentement.

Soir. — J'en suis resté là ce matin et j'ai été interrompu par B., qui revenait de la ville. Il lit aussi dans ce moment *Paul et Virginie*, mais il ne l'a pas entièrement achevé; du reste il ne le lit pas non plus d'un cœur tranquille, ni d'un œil sec. Pour moi, je ne puis pas écarter de moi les tristes impressions que cette lecture m'a laissées; il faut convenir qu'elle est par trop triste. Ce contraste du plus parfait bonheur avec les malheurs les plus affreux; cette habitation si heureuse et si agréable qui est maintenant déserte; cette mort de Virginie, suivie de tant d'autres morts; ce pauvre vieillard qui a eu le malheur de leur survivre à tous; toutes ces idées me poursuivent et je n'en puis pas sortir. J'espère que je les oublierai vite et que je ferai peu de semblables lectures...

26 *Janvier* 1822. — Tu me demandes ce qui nous

a fait changer de texte. C'est M. Chenevière qui m'a déconseillé l'autre, parce qu'il aurait pu plus facilement m'entraîner dans la déclamation. Certes, ce n'est pas le défaut de celui qu'il m'a donné à la place; et je serais embarrassé pour y faire le déclamateur, puisque je commence à peine à entrevoir ce ce que je pourrais dire. Les conseils de mon père, les avis de Munier et les réflexions que je ferai par moi-même vont me tirer de mon ornière. Les rudes moments par lesquels il m'a fallu passer me seront utiles par l'expérience qu'ils m'ont acquise... Mais j'en parle comme si j'étais déjà dehors; attendons encore quelque temps pour pouvoir *moraliser* à mon aise. Je commence seulement à faire quelques pas et à réfléchir avec fruit sur mon sujet. Un beau jour que je m'étais fatigué à réfléchir à mon sermon, et cela sans succès, je fis ces deux vers :

> Épuisé sans travail, et fatigué sans peine,
> Je tourmente à loisir mon infertile veine.

et je les ai souvent répétés depuis.

Il ajoutait plaisamment : Ce sont de *fort beaux* vers; mais ils ne valent pas ceux que B. improvisa un jour que nous sortions de notre leçon de chant :

> En peu de temps, mon cher, nous feront des merveilles,
> Car le zèle, aux grands cœurs, peut tenir lieu d'oreilles !

J'espère que cela est vrai, car pour nous, notre res-

source n'est que dans le zèle. Notre maître est content de nous; il a vu peu de jeunes gens de notre âge qui eussent aussi peu d'idée de ce que c'est que la musique, et aussi peu d'oreille, c'est ce que vous savez. Mais ce que vous ne savez pas, c'est que notre bonne volonté nous fera réussir et qu'elle nous a gagné le cœur de notre maître, qui nous donne de grandes espérances...

Adolphe et son frère firent un séjour à Paris en 1822, où les douze frères et sœurs se trouvèrent réunis pour la dernière fois avec leurs parents, à l'occasion du mariage de leur sœur aînée, Mme Babut.

Adolphe écrivait :

A Mme Hermès-Juventin.

Paris, 22 Juin 1822.

... Il n'y a pas jusqu'à ces deux petites mignonnes (ses deux jeunes sœurs) qui ne soient venues m'entendre dimanche dernier. Je prêchais à la petite église[1], et B. en avait fait autant huit jours avant. C'est un beau jour pour nous que celui où nous sommes montés en chaire pour la première fois en présence de mon père et de notre famille. Les catholiques m'ont joué un mauvais tour

[1] Sainte-Marie.

avec leur procession. Il en a passé une devant l'église au milieu de mon sermon, tambour battant. Le prédicateur, par une présence d'esprit étonnante dans un jeune homme, s'arrêta sans se troubler, comme son père, qui avait prévu la chose, le lui avait conseillé avant qu'il montât en chaire ; et au bout de quelques minutes, quand la piété des catholiques eut cessé de se faire entendre, il reprit tranquillement le fil de son discours. Vous connaissez, je pense, ces processions, et vous savez que la piété du clergé catholique les fait célébrer par toute la France, avec plus de solennité que jamais...

Vous avez su la triste raison qui a empêché le voyage de G. ; il s'était beaucoup réjoui de faire cette tournée en Suisse ; j'espère qu'elle ne sera que remise, et qu'il se présentera quelque autre occasion. Comment se porte Mme Bazin ? Ne voyez vous pas quelquefois les dames Grivel ? Oh ! si cela est, accablez-les d'amitiés de notre part ; dites-leur combien nous avons eu de plaisir à voir Georges et la famille Vernes, et de regret à ne pas les voir aussi. Mme Munier fera-t-elle le portrait de Mme Grivel ? Compte-t-elle toujours retourner à Auchy sans passer par Paris ? Dans ce cas, je ne crois pas pouvoir résister à la tentation d'aller passer un jour à Auchy. Mais quel dommage de ne pas les voir à Paris, un peu de suite ! Il faut convenir que dans cette affaire-là nous avons eu du malheur.

Nous avons vu M. Grenus et je remercie mille

fois Mme B. de nous avoir procuré ce plaisir. Il nous a récité une fable de sa façon que Mme B. ne connaît peut-être pas; comme elle est fort courte, Je vais la transcrire à son intention.

LE PRINTEMPS ET L'AUTOMNE

Explique-moi, disait un jour Pomone
A la déesse du Printemps,
Pourquoi l'homme, comblé de nos plus beaux présents,
Dès que, chassant l'Été je ramène l'Automne,
A la tristesse s'abandonne,
Tandis qu'à ton retour il renaît au plaisir?
— Ce mystère dont tu t'étonnes
Se peut, répondit Flore, aisément éclaircir :
Moi je promets, et toi tu donnes;
Et pour l'homme espérer vaut mieux que de jouir.

M. Grenus nous dit que quelques personnes lui avaient conseillé de retrancher le dernier vers de cette fable, parce que la chose se comprend d'elle-même, et serait exprimée peut-être plus finement. Mais il paraissait croire lui-même qu'il ne fallait pas sacrifier la simplicité du bon goût à la finesse, à laquelle on met trop de prix dans notre siècle; et il finit par nous dire : *La Fontaine l'aurait sûrement mis.* Cette remarque m'a paru charmante.

A SA MÈRE.

8 Novembre 1822.

En revenant de rendre ma proposition. — Voici mon tour, et j'ai eu mon paquet. J'ai eu par-

dessus B. l'avantage d'avoir M. Chenevière au lieu de M. Vaucher, et que les professeurs étaient un peu moins pressés de partir qu'avant hier. Ils s'en sont donné sur mon sermon (celui sur *la Piété dans la jeunesse*) et m'ont fait une critique détaillée, sévère et parfaite. Je sens bien dans des occasions pareilles combien sont précieuses les observations de personnes qui ont fait une étude spéciale de l'art et de la théorie de la prédication; étude éclairée et perfectionnée par leur propre exercice et par quatre ou cinq années de professorat, pendant lesquelles on s'instruit aux dépens des pauvres proposants. J'ai une espèce de répugnance à parler d'*art* quand il est question de prédication ; sans doute il serait à souhaiter que le cœur dictât seul toutes les règles; mais il n'en est malheureusement pas ainsi. Le cœur est l'essentiel, mais ne suffit pas; je ne veux pas dire seulement pour être éloquent, ce qui n'est pas le premier but du prédicateur, mais pour être utile et pour faire l'effet qu'il désire produire. Je suivrai donc le conseil qui m'a été donné par ces messieurs, ainsi qu'à B., de m'occuper beaucoup d'apprendre à faire les sermons. L'abrégé de leur critique est que je suis très loin encore de posséder ce talent; que l'habitude que j'ai prise des travaux d'analyse et de raisonnement se fait sentir par les défauts de mon sermon ; que ces défauts sont principalement des longueurs, de l'uniformité, trop de divisions, un manque de liaison entre les divisions,

quelque chose de trop abrupt dans la composition et dans la récitation.

Du reste ces messieurs nous ont beaucoup encouragés tous les deux; ils nous ont même fait l'honneur de nous dire que s'ils nous avaient critiqués très sévèrement, c'est qu'ils nous traitaient en *hommes forts*. En masse, ils ont confirmé les observations de mon père et de M. Stapfer; mais ils sont entrés dans plus de détails, et ont été moins indulgents. C'est une excellente chose que la sévérité dans ces choses-là; je ne me sens pas du tout découragé par les observations qui m'ont été faites; je crois que la Providence nous a donné à tous les deux assez de forces pour qu'en les développant par le travail nous puissions arriver à faire quelque bien; cela doit nous suffire; et les avis qui nous feront sentir combien nous sommes loin du but, et ce que nous avons encore à faire pour y arriver, ne doivent nous faire que du plaisir.

Cara, 14 Octobre 1823. — J'ai fait en l'absence de B. la connaissance de M. Erskine; cet homme m'a singulièrement intéressé et frappé. Je l'ai revu samedi, et j'ai eu avec lui une conversation de deux heures; je puis dire que j'ai été content de lui, très-content, et que cette conversation m'aura été utile. Il m'a fait voir plusieurs choses sous un point de vue nouveau; son système est plus moral et plus philosophique que celui des orthodoxes de

Genève; il a des rapports avec M. Stapfer par sa manière large et élevée de considérer les choses; il n'a rien de cette petitesse d'esprit qu'on trouve chez quelques-uns de nos orthodoxes, et rien de cette dureté et de cette inflexibilité qu'on trouve chez d'autres. Il y a chez lui un zèle, un dévouement qui intéresse. Le résultat de cette conversation sera de me faire penser; c'est tout ce que j'en puis dire, car du reste elle me laisse ou me replonge plus avant dans le doute ou l'incertitude où je suis au sujet des opinions religieuses : orthodoxe, méthodiste, arien, je suis tout cela tour à tour, et cette incertitude est un mal cruel, mais nécessaire; et d'où je ne doute pas qu'il ne puisse sortir à la fin d'heureux fruits. En me décidant tout de suite, je risquerais trop de me tromper; en attendant, en réfléchissant quelques années, je ne sais pas si je trouverai la vérité, mais du moins j'en serai plus près...

Octobre 1823. — J'ai passé une belle soirée hier à Cara. J'ai encore fait la lecture aux Vernet. Je fais un petit perfectionnement chaque fois. Cette dernière fois, qui était la troisième, j'ai improvisé l'explication et la prière. Figure-toi mon embarras, quand en ouvrant l'Évangile pour me préparer un peu, j'ai trouvé que c'était le chapitre XIV de saint Jean sur lequel il me fallait parler! En y pensant, j'ai trouvé le moyen de traiter le sujet sans rien dire que je ne crusse ou ne comprisse pas. Si tu

savais comme j'ai des dispositions à l'orthodoxie! Il y a chez ces gens là un sérieux, un zèle, un dévouement, une conviction qui me frappe, me fait douter de ma piété, me fait honte de ma froideur, me fait craindre d'être dans l'erreur. Je veux laisser de côté toute considération humaine, prendre l'Écriture, mon cœur et ma conscience, et juger. Quel bonheur que je sois occupé dans ce moment du travail qui peut le mieux me préparer à la lecture de l'Écriture sainte! Ces thèses seront faites consciencieusement. Si j'arrive à des résultats trop libéraux, je ne publie pas en français, décidément, je ne publie pas. Je ne veux pas scandaliser des personnes pieuses, et cela peut-être pour me rétracter ensuite. Et si je n'arrête pas mes opinions sur l'inspiration, je dirai franchement la chose; et je me contenterai d'énoncer quelque faits ou quelques thèses[1]. Et puis, si je ne suis pas plus déterminé qu'à présent au mois de juillet prochain, je ne pourrai jamais me décider à prendre les engagements et la responsabilité du ministère. Non, c'est impossible...

Ces affaires religieuses me trottent toujours par la tête. Ces différences me font une peine que je ne puis dire : c'est un mur que je voudrais renverser; et cependant je ne puis pas en conscience croire le méthodisme, comme d'autres ne peuvent pas en

[1] Sa thèse avait pour titre : *Considérations sur la nature de l'inspiration des apôtres.*

conscience ne pas le croire. Oh! comme je bénirai Dieu si un jour j'ai une foi ferme et tranquille, si je comprends bien l'Écriture, et la lis avec plus de fruit et plus de plaisir; si je sens en moi un désir de faire le bien plus fort que mes passions, et qui triomphe d'un amour-propre si vif, et d'un égoïsme si opposé au christianisme!

Il arriva, grâces à Dieu, ce jour de lumière et d'apaisement, où l'Esprit de Dieu vint éclairer cette conscience scrupuleuse, sanctifier cette noble ambition et satisfaire cette âme ardente. Mais ce ne fut pas immédiatement. La tristesse que nous avons vue poindre durant le cours des études d'Adolphe Monod, devait aller en croissant et finir par devenir une mélancolie douloureuse et maladive. Il redoublera de ferveur dans l'accomplissement de ses devoirs; et ses efforts impuissants pour trouver la paix, ne feront que lui révéler sa propre faiblesse. Mais n'anticipons pas sur les événements.

A sa Mère.

Genève, 2 Novembre 1823.

Chère maman, mon ange de mère, je deviens tout triste quand je pense combien notre correspondance avec toi languit, j'entends de notre côté. Car quelque plaisir que me fassent tes lettres, quelque besoin que j'en aie, je ne puis pas plus

me passer de t'écrire que de recevoir de ton écriture, et je ne sens nulle part mieux tout ce que tu es pour moi que dans ce désir que j'ai de causer avec toi tous les jours de la vie si je le pouvais. Un fils absent a coutume de dire à sa mère: j'ai soif de tes lettres; moi j'ajoute: j'ai soif de t'écrire, et cette soif n'est pas satisfaite, elle l'est même depuis quelques mois moins que jamais. Je ne suis plus sous tes yeux; je ne sens pas que tu me suis dans ce que je fais et ce que je pense, mille choses m'arrivent dont tu n'es pas instruite, j'ai des sentiments dans le cœur que je ne te confie pas, tu me crois peut-être corrigé de défauts qui me tiennent plus que jamais; si j'ai fait par hasard quelque petit progrès, je n'ai pas seulement le plaisir de penser que tu le sais. En un mot, je me sens plus isolé de toi. Cette solitude me pèse, je regrette le journal, je me fâche contre mes travaux, je me creuse la tête pour trouver moyen de tout concilier. Tout en moi a besoin de toi; tu es dans les événements de ma vie ce qu'était à la statue de Minerve la figure de Phidias qu'on ne pouvait ôter sans nuire à tout le reste, et les choses ou vont mal ou n'ont pas d'intérêt, quand tu n'y entres pour rien. Voilà un an que je t'ai quittée. Un an! et dans ce temps j'ai perdu une foule de choses les plus faites pour m'intéresser. Mes relations avec mon père et toi, avec mes frères et sœurs ne sont pas ce que je voudrais. Je ne pense pas assez à vous, je ne m'occupe

pas assez de vous, je n'ai pas pour tout ce qui tient à la maison paternelle tout l'intérêt et la chaleur que je voudrais... Tour à tour de feu et de glace, tendre et insensible, plein d'amour-propre et mécontent de moi, je ne sais ni ce que je suis, ni ce que je dois faire, ni même ce que je veux... je me méprise et déplore un caractère si faible et si capricieux; ma tristesse me revient en t'en parlant. Dieu veuille que l'âge, la patience, la piété puissent guérir cette maladie de mon esprit, m'amener à des sentiments plus heureux et plus sages et faire de moi un autre homme!

23 *Décembre* 1823. — Je serais heureux, bien heureux, si je pouvais conserver le sentiment de calme et de bonheur que j'éprouve depuis ce matin, et dont je jouis d'autant plus vivement que j'en jouis plus rarement. J'étais triste depuis longtemps. Mes travaux m'accablent par leur nombre et m'affligent par leur peu de succès. Une ambition au-dessus de mes forces me travaille et me rend malheureux, parce que je sens qu'elle ne peut être satisfaite; un sentiment vague de vide et de mécontentement me poursuit; mes mauvais sentiments et surtout mon amour-propre devient chaque jour plus vif, et mes bons sentiments languissent. Triste préparation à la communion de ce matin! Mais courage! elle m'aura été utile. Dieu ne m'a pas condamné à être toujours triste; encore moins à garder des défauts que je

sens que je ne puis souffrir en moi. Je puis, avec son secours, me corriger; je puis devenir calme et serein; je puis modérer mes désirs, souffrir avec patience mes chagrins, me contenter de mes moyens et de mes succès, vouloir et faire ce que Dieu veut et ce que je veux moi-même. Une pensée m'accable: c'est que j'ai formé plus d'une fois les mêmes résolutions, et toutes ces espérances de changement se sont évanouies en quelques jours. Mais cette triste expérience, au lieu de me fournir la preuve que mes efforts sont inutiles, me fournira les précautions qu'il faut employer pour en assurer l'utilité. Je veillerai sur moi-même dans les plus petites choses; je me défendrai des plus petits manquements; ce sont les petites fautes qui entraînent les grandes. Je m'humilierai, je me soumettrai, je me calmerai, je me fortifierai. Quelle que soit la force de mon naturel, il faudra bien qu'elle cède; oui, Dieu m'entend, il faudra qu'elle cède...

27 *Janvier* 1824. — Si tu n'étais pas à Paris avec ce que j'ai de plus cher au monde, je serais Suisse de cœur et d'âme. Ce pays unique qui réunit tout ce qu'on peut trouver ailleurs de grand, de riche et de beau; cet heureux coin de terre où règnent encore la paix et la tranquillité, au milieu de l'inquiétude et de la tristesse générale; et pour nous en particulier, cet accueil si bon, si amical que nous avons reçu à Genève, accueil que nous devons bien

moins à nous-mêmes qu'au nom que nous portons; enfin ces parents, ces amis que nous y laisserons et que nous n'oublierons pas, comme j'espère que nous n'en serons pas oubliés, — tout cela m'attache toujours plus, et me touche toujours plus vivement, à mesure que je sens approcher la fin de mon séjour, mêle quelque tristesse à la joie de mon départ, et ne me laissera pas retourner à Paris sans regarder de temps en temps en arrière vers cette belle Suisse. Tu ne blâmeras pas ce sentiment: je me croirais léger et indifférent, si je n'étais pas attaché à la Suisse, si je n'avais pas le sincère désir de la revoir un jour; et nous avons été accueillis de telle façon à Genève, que nous la quitterions avec ingratitude, si nous la quittions sans regret. Je ne sais pas lire dans l'avenir; mais je crois certain que ces impressions sont trop profondes maintenant pour se dissiper, que je n'oublierai point cette seconde patrie et cette seconde famille, et que je me trouverai toujours heureux d'y revenir, soit pour revoir la Suisse, soit pour m'y établir...

Genève, Juin 1824. — Je jouis de pouvoir enfin me donner le plaisir de t'écrire, chère maman, et je ne jouis pas moins des quelques mots que tu as mis dans la lettre d'E. qui nous prouvent que tu es *défâchée*, car il était trop dur de penser que depuis deux mois tu fusses fâchée contre nous, ou du moins que tu choisisses pour nous écrire les mo-

ments où tu l'étais. Et la dernière longue lettre, celle sur laquelle tu « comptais pour faire la paix » est précisément celle qui nous a fait le plus de peine ! Mais tout est oublié. Nos ennuis de thèses et de propositions le sont aussi, depuis hier nous sommes débarrassés, et le reste de nos travaux m'effraie moins ; le travail fatigue moins que l'inquiétude, et vraiment jusqu'à hier nous avions sujet d'en avoir, et j'ai douté si nous nous en tirerions. Qui eût dit que les lambins des lambins n'ayant fini leurs thèses que lundi soir, ou mardi matin, pussent, de là au samedi, l'un apprendre et l'autre achever une proposition latine, en faire une française, et passer la plus grande partie du jour à l'imprimerie ? Mais la besogne est-elle bonne ? Oh ! non. Le sermon de B. a cependant été approuvé ; le mien ne l'a pas été, surtout de M. Chenevière, qui m'a dit que j'avais composé et récité « comme un missionnaire, et fait un sermon plus bizarre qu'édifiant. » Il est certain que j'avais la fièvre en le composant. Deux choses me font de la peine, c'est que nous avons fini par deux propositions plus que bâclées, au lieu de soigner beaucoup notre dernier ouvrage, comme le désiraient avec raison nos professeurs ; et puis que nous avons indisposé la Faculté contre nous par la hâte avec laquelle nous avons travaillé à la fin et par notre conduite libérale et anti-réglementaire. On prétend que nous avons donné cet hiver à l'auditoire un exemple fâcheux d'insubordination, surtout par la

facilité avec laquelle nous manquions les leçons. Ces reproches sont un peu exagérés, mais il est vrai que nous en avons manqué plus qu'on ne fait ordinairement, surtout dans les deux derniers mois, où nous ne pouvions guère faire autrement; et M. Vaucher nous a accusés de « suivre l'exemple de notre frère Frédéric ». Mais le même M. Vaucher est si peu fâché contre nous, qu'il a dit à Billy en lui parlant de notre inexactitude: « Vous savez que pour moi il ne faut pas vous inquiéter ; mais il faut tâcher de contenter ces Messieurs » ; et M. Chenevière m'a dit de son côté que personnellement il n'en était point fâché, *mais c'est pour l'exemple.* Nous sommes la principale cause d'un règlement qu'on a fait cette année, par lequel les étudiants de la quatrième année sont soumis à un certain grabeau dont il étaient dispensés autrefois, et je sais que M. Chenevière nous prépare une semonce bien conditionnée. Ces reproches en eux-mêmes me touchent peu, d'abord parce qu'ils n'intéressent pas ma conscience, et que je sais fort bien que quand j'ai manqué les leçons je ne l'ai fait que pour des choses que je regardais comme plus utiles; et puis parce que je vois bien que c'est la *Faculté en masse* qui nous en veut, plutôt que chacun des individus qui la composent; mais il est toujours désagréable de finir par des reproches. Nous tâcherons de réparer nos torts comme nous le pourrons par le soin avec lequel nous nous préparerons à nos examens.

Genève, 30 Juin 1824. — Enfin le voilà ; et nous voilà bien heureux. Tu es bien portante ; mon père est avec nous ; B. va de mieux en mieux ; A. est contente de sa santé ; H. établi ou près de l'être ; je voudrais avoir encore de bonnes nouvelles d'É., et tout serait bonheur pour nous dans ce moment. Nous nous joignons au reste de la famille pour le prier de se soigner et d'aller à Plombières ; j'aimerais qu'il pût profiter pour y aller du temps que mon père et nous passerons hors de la maison. Quel moment pour nous que celui où nous sommes ; que de pensées douces, sérieuses, nous occupent à la fois. Comment sentir assez vivement, assez profondément toute la reconnaissance que nous devons à Dieu pour les joies dont il nous comble, et pour celles qu'il nous prépare ! Comment nous préparer assez sérieusement à une époque si importante de notre vie, et nous donner avec assez de zèle à notre belle et sainte vocation ! Une chose qui me réjouit et qui m'encourage, c'est que je sens que je m'attache toujours plus à cette carrière, et que je me trouve chaque jour plus heureux de l'avoir embrassée. Les mêmes soucis et les mêmes inquiétudes qui me poursuivent si souvent, me font aussi me féliciter d'avoir embrassé l'état où je pourrai le mieux m'en guérir, et trouver les jouissances à la fois les plus vives, les plus tranquilles et les plus solides. Quand tu m'écrivis il y a deux ans, chère maman, une lettre ou tu m'engageais à réfléchir si je ne ferais

pas mieux de renoncer au ministère, ta lettre me tomba des mains; aujourd'hui je ne sais pas ce que je ferais, mais une pareille proposition me ferait encore plus de chagrin; aussi ne me la ferais-tu jamais; et même en 1822 je crois que tu n'as voulu que m'éprouver et non point me donner sérieusement un conseil si peu maternel. Mon père est arrivé en parfaite santé. Je lui trouve plus d'embonpoint qu'il y a deux ans; du reste exactement le même, et par conséquent le nec plus ultra de ce qu'il faut pour rendre ses fils heureux de l'avoir. Notre joie serait troublée par la pensée que nous vous l'ôtons, si nous n'avions pas la perspective de vous rejoindre si tôt et de rentrer avec lui sous le toit paternel. Nous attendons avec impatience l'arrivée d'H.; car j'ai la ferme persuasion qu'il viendra. Je n'hésite pas pour ma part à me mettre du côté *des enfants et des gens peu raisonnables* qui lui conseillent ce voyage. Je sais bien que ce n'est pas l'avis de tout le monde; mais si vous avez la sagesse de votre parti, nous avons mon père du nôtre, ce qui est bien quelque chose. Il viendra donc, je n'en doute pas. Il ne s'agit que du moment. Mon cher H., vient pour notre consécration; tout s'arrange à souhait, car ni nos examens, ni notre consécration ne se font aussi tôt que nous l'avions cru. Je ne dirai pas que mon père est venu deux jours trop tôt; mais enfin il est venu trois jours avant notre dernier examen, qu'on devait faire aujourd'hui, mais que la Com-

pagnie a renvoyé à lundi prochain. Notre consécration ne se fera probablement que quinze jours après l'examen, c'est-à-dire le 12 Juillet. H. a tout le temps d'arriver: la Compagnie diffère notre consécration pour lui; le beau temps revient pour lui; nous avons nouvelle lune demain, tout exprès pour lui; tout s'arrange, tout l'attend, et nous surtout. Je voulais lui en écrire aujourd'hui, mais j'imagine que ma lettre ne le trouverait plus au Havre.

Te figures-tu, mon ange de mère, le plaisir que c'est pour moi de pouvoir t'écrire, après en avoir été privé si longtemps; de pouvoir te parler de ce que j'ai dans le cœur ou de ce qui me passe par la tête, sans être obligé de me dire: dans un quart d'heure ou dans une demi-heure il faut avoir fini, il faut retourner à nos cahiers! Car dès à présent nous nous reposons; nous ne voulons pas recommencer nos préparations ni profiter de ce délai de trois jours, nous en serons plus frais le jour de l'examen, et dans le fond je me réjouis de n'avoir pas passé aujourd'hui. Je me souviens que M. Küster nous recommandait toujours de terminer nos préparations deux ou trois jours avant l'examen, ainsi tout s'arrange au mieux. Tu vois que j'apprends à considérer *le bon côté des choses*, comme tu me l'as si souvent conseillé. Quel plaisir aussi de reprendre notre journal, et la douce habitude de causer tous les jours avec toi pendant les six semaines que nous avons encore à passer loin de toi. C'est une bonne

chose que les travaux suivis et obligés, qui apprennent à tirer le meilleur parti du temps; mais c'est une bonne chose aussi, après huit mois de travaux forcés, de se reposer. Ce n'est pas seulement agréable, c'est utile; parce que cette occupation, souvent sèche et ennuyeuse, n'a rien pour le cœur. La théologie est bien autre chose que la religion; et je m'édifie bien moins à lire un cahier d'un professeur qu'à t'écrire, à te consulter, à te parler des choses qui m'intéressent. Nous ne pouvons cependant pas nous plaindre de la manière dont se sont faites nos préparations: nous étions parfaitement bien à Saint-Loup; nous étions fort heureux à Ambilly; nous nous soutenions et nous excitions l'un l'autre, et jamais nous n'avons été plus heureux d'être deux. Nous devons nous féliciter surtout d'être aussi peu fatigués que nous le sommes; B. en particulier qui était fatigué en commençant, et à qui il était à craindre que ce travail ne fît du mal, est très bien, et on nous a fait compliment sur nos bonnes mines à la veille d'un grand examen. Nous le devons probablement à la grande régularité que nous avons mise dans notre travail depuis le commencement de mai, et à ce que nous n'avons jamais fait d'excès ni pris sur notre sommeil. Notre plus grand excès a été de ne dormir que cinq heures, et cela nous est arrivé une seule fois. Je dis cela pour M. Küster, qui verra j'espère avec plaisir que nous avons suivi ses conseils, du

moins en cela, car en bien d'autres choses nous ne les avons pas assez bien suivis, et nous nous en sommes toujours mal trouvés...

Leurs études achevées, les deux frères furent consacrés au saint ministère à Genève. Leur père était venu précisément pour assister à cette cérémonie, que les usages de la Compagnie ne lui permirent pas de présider, au grand regret de ses fils.

A sa Mère.

8 Juillet 1824.

Nous voilà ministres depuis un moment, et j'ai besoin de te dire avant toute chose, mon ange de mère, puisque nous ne pouvons avoir le bonheur de passer ce jour avec toi, les pensées et les sentiments qui m'occupent. Mon père est auprès de nous; nous sommes très heureux, et ce qui nous manque encore, nous le retrouverons à Paris, dans quelques semaines. Pour moi, je sens que j'ai été plus sage dans cette occasion que je ne le suis en général dans les époques de quelque solennité religieuse, ou de quelque vive émotion....

Tu sais que je gâte ces beaux moments à force de scrupules et d'inquiétudes. Hier soir encore je n'éprouvais, à la pensée du jour qui approchait, qu'un sentiment de crainte et de tristesse. Mais quelques bons conseils que j'ai reçus, de bonnes réflexions,

une conversation avec mon père, m'ont remis, grâces à Dieu, dans une meilleure disposition. Et quoique le sentiment de ma faiblesse me rende grave et sérieux, il ne me rend pas triste, et j'espère, je crois, je sais, que puisque Dieu a béni nos travaux et nous a visiblement conduits jusqu'à l'entrée de la carrière, il ne nous abandonnera pas au moment le plus important de notre vie, et nous donnera ce qui nous est nécessaire pour poursuivre avec zèle, avec utilité et avec un vrai dévouement, l'œuvre qu'il nous a fait commencer. Si tu avais été ici, et si tu avais pu assister à la consécration de tes fils, tu aurais vivement regretté comme nous que nous fussions privés de la joie de recevoir l'imposition des mains de celui qui semblait appelé si naturellement à remplir cette fonction, et qui l'aurait si parfaitement remplie.... Aussitôt après la cérémonie achevée, nous fîmes le tour de la salle, selon l'usage, en embrassant les pasteurs et les ministres. J'ai été vraiment touché et reconnaissant de l'intérêt qu'on nous a témoigné en cette occasion . . .

Toutes les sérieuses dispositions que nous révèle cette lettre (Adolphe Monod avait alors vingt-deux ans) n'étaient pas encore, c'est lui-même qui nous le dit plus tard, la foi telle qu'il la comprenait, telle qu'il la désirait même, sans la posséder encore. Chose étrange ! tout en redoutant l'*orthodoxie* et le *méthodisme*, il recherchait de préférence la société

de ceux qui les professaient, et parmi eux surtout celle de son parent et ami, M. Louis Gaussen, alors pasteur à Satigny. Il se lia également avec M. Thomas Erskine, dont il avait fait la connaissance dans la famille Vernet, et qu'il devait retrouver plus tard à Naples. Ses visites au pieux pasteur de Satigny étaient fréquentes; il trouvait ses sermons exagérés, mais ne se lassait pas de les entendre, et goûtait beaucoup le talent de M. Gaussen. Sa foi lui faisait envie: « Je voudrais, lui disait-il un jour, croire plus que je ne fais, mais moins que toi. »

Trente ans plus tard, de son lit de mort, il adressait une touchante lettre à ses trois amis, MM. Louis Gaussen, Thomas Erskine et Charles Scholl, de Lausanne[1], auxquels il aimait à rapporter, après Dieu, sa conversion, qui eut lieu à Naples trois ans plus tard.

A M. Louis Vallette.

Cara, près Genève, 24 Octobre 1824.

Je me réjouis sincèrement, mon cher ami, d'apprendre tout le tourment et l'ennui que votre sermon vous donne; c'est une preuve des progrès que vous faites. Être mécontent de son ouvrage est un excellent sentiment, quand on ne le pousse pas, comme

[1] Voir le volume de lettres.

moi, jusqu'à un point de chagrin et de découragement où il devient un obstacle au travail et un tort envers la Providence; mais vous avez trop de fermeté et trop de piété pour que je puisse craindre pour vous cet excès. Je m'attends, au contraire, que vous me donniez l'exemple d'une défiance sage et modérée de vous-même, exemple dont je compte profiter, entendez-vous? Car je ne suis pas incorrigible, tout faible et tout mauvais que je suis, et j'ai un désir droit et sincère de triompher de mes passions et de mes faiblesses, qui me semble assurer le succès de mes efforts. . . . . Mais ce n'est pas de moi que je veux parler, c'est de vous; c'est de votre sermon; et après vous avoir félicité de votre découragement, je vous exhorte à rappeler votre fermeté que vous saurez bien où trouver, à ne pas refuser à votre sermon ni votre travail, ni votre temps, et à ne pas regarder comme perdus les moments, nombreux sans doute, où vous croyez n'avoir rien fait. Cette dernière remarque m'a été faite vingt fois par M. Cellérier, et maintenant, vieux comme je suis, j'ai ma propre expérience pour en sentir la justesse; et si l'on me demandait lequel de mes sermons je voudrais avoir fait, si je n'en avais fait qu'un, je dirais peut-être mon sermon sur le *Contentement d'esprit*, qui après cinq mois de travail, après avoir obtenu de moi toutes sortes de soins et de peines, n'a répondu à mon zèle que par la plus noire ingratitude, et n'a eu de M. Cellérier

que le témoignage flatteur que *l'impression en était nulle*! Un ami qui flatte notre amour propre et nous loue sans que nous ayons même besoin de rien faire pour lui, nous gâte; et un ennemi sévère, même un peu revêche, qui nous rebute et qui nous dit pourquoi, qui nous dit nos défauts tout au long, nous sert véritablement; il en est de même des sermons qui réussissent sans coûter de peine, et de ceux qui nous coûtent un travail inouï; et pour terminer cette digression morale par une citation, puisque vous les aimez :

> Rien n'est si dangereux qu'un imprudent ami ;
> Mieux vaudrait un sage ennemi.

Que je suis bavard! au fait! au fait! Mais je voulais d'abord vous empêcher de regretter le temps que vous avez donné et que vous donnerez à ce sermon; me justifier aussi en passant, quoique ce but là ne soit que secondaire; et si j'ai eu tort dans les conseils que je vous ai donnés, je ne demande pas mieux que de convenir que j'ai tort; mais je ne le crois pas. Jugez vous-même. Je n'ose trop vous conseiller, parce que je ne sais pas le temps que vous pourrez avoir; parce que d'ailleurs on peut finir par se lasser, à force de méditer un sujet. Cependant cette dernière considération ne me frapperait pas à votre place; j'ai presque toujours éprouvé le contraire, et que plus je m'enfonçais dans un sujet, plus je sentais d'entrain pour le traiter. Vous sem-

blez hésiter si vous garderez le point de vue que vous avez pris, et si vous vous contenterez de perfectionner votre sermon dans ce sens. Je ne puis vous donner de conseil à cet égard, comme vous comprenez; mais si vous voulez m'en écrire plus au long, j'aurai grand plaisir à vous répondre et à ne pas suspendre entièrement notre petite correspondance.

J'aurais voulu que vous eussiez pu, comme moi, faire la connaissance de M. Erskine, jeune Écossais, très distingué par ses talents et par sa piété. Le dogme de la présence de Dieu a frappé cet homme d'une manière toute particulière; il en parle souvent et d'une manière très édifiante; il prétend qu'on a tort de dire que ce dogme est vieilli à force d'en parler; il croit au contraire qu'il est du nombre de ceux dont ont acquiert une vue toujours plus fraîche à mesure qu'on les approfondit. Il est bien vrai que cette pensée devrait faire plus d'impression qu'elle n'en fait; et si vous en êtes bien convaincu, mon cher Vallette, si vous sentez que même dans un cœur pieux la pensée de la présence de Dieu est froide, que le désir de faire plaisir à une personne que nous aimons, ou à qui nous désirons de plaire par goût ou par amour-propre est beaucoup plus vif, infiniment plus vif que le désir de satisfaire ce Dieu, cet Ami toujours présent, toujours également bien disposé pour nous et qui ne demande rien que de sage et d'utile pour nous — si

vous sentez cela vivement, vous nous peindrez avec éloquence notre inconséquence et notre froideur, et nous montrerez ce que nous devrions et pourrions faire de ce dogme. Un auteur anglais, que je voudrais me procurer pour vous en faire l'analyse, mais je ne sais où l'avoir, Forster, a développé ce sujet d'une manière neuve et frappante. Il prend un homme à un certain âge ; il lui dit : « Revenez en arrière sur tous les pas que vous avez faits; voyez comment s'est formé votre caractère. Voyez l'influence qu'ont eue sur vous vos parents, vos amis, vos connaissances. Telle habitude, vous la devez à votre frottement continuel avec telle ou telle société. Chacun de ceux avec qui vous avez vécu a laissé des traces dans votre caractère. Même des gens que vous méprisiez vous ont transmis, comme à votre insu, telle vue, telle pensée qui vous est devenue habituelle; vous êtes l'ouvrage de ceux qui vous entourent. Maintenant montrez-nous quelles traces a laissées cet Ami, qui vous a toujours suivi, toujours répété les mêmes conseils, toujours parlé de la même manière, etc. Où est l'effet de votre société avec Dieu ? Qu'avez-vous gagné à pouvoir sans cesse le voir, à pouvoir converser avec lui par la prière? Malheureux! il ne vous en reste presque rien; c'est la seule société qui aurait dû marquer profondément dans votre cœur, et c'est la seule qui n'a pas marqué. » Vous comprenez que cette forme est susceptible d'un développement inté-

ressant et animé. Voyez si vous en pourriez faire quelque chose. Peut-être en pourriez-vous tirer un sujet de péroraison. Ce n'en serait pas moins votre ouvrage si vous le travaillez et le faites rentrer dans votre sujet. Je n'ai plus de temps pour le moment.... Adieu, je vous embrasse en bon et sévère ami.

A sa sortie de la Faculté, Adolphe Monod vint à Paris dans sa famille, et y passa quelques mois. De là il se rendit en Angleterre pour visiter sa sœur Madame Babut, avec laquelle il était particulièrement lié, et vit beaucoup son ami, Charles Scholl, alors pasteur de l'église française de Londres. C'est à ce double séjour à Paris et à Londres que se rattachent les lettres suivantes :

A son frère GUILLAUME.

Paris, 22 Novembre 1824.

Ta lettre m'est parvenue au moment où je me préparais pour aller à l'église, où tu sais que j'ai prêché, non pas mon nouveau sermon, mais l'ancien. Mais j'y ai fait de grands changements. Ce n'est plus un sermon pour prouver l'immortalité, mais un sermon pour engager à y penser. L'exorde est tout différent, la péroraison n'est plus reconnaissable, et il n'y a que le milieu qui soit resté comme avant. J'ai senti en le récitant qu'il avait bien gagné; je me suis trouvé à mon

aise en le prêchant, n'étant plus dans cette fausse position de persuader aux gens une chose qu'ils croient, mais seulement de leur rappeler une chose qu'ils oublient. Tu ne te figures pas la peine que j'ai eue à faire ces corrections, la péroraison surtout qu'il s'agissait d'éclaircir et de remettre en ordre, m'a tellement embarrassé que je l'aurais laissée comme avant, si je n'avais voulu montrer du courage. Je devrais à présent me remettre à l'autre sermon, pendant que je suis un peu en verve ; mais je crains que de sermon en sermon tout mon hiver ne se passe à composer, ce qui me donnerait ensuite bien des regrets...

S'il me venait quelque bonne idée pour un sermon sur l'aumône, j'aurais envie d'en faire un. Mon père doit prêcher à Sainte-Marie pour la grande collecte de dimanche en huit ; je lui proposerais de le remplacer, si j'étais sûr de moi, et si j'avais un texte. Je viens d'y penser un peu ; mais ce sujet ne m'intéresse pas beaucoup : engager mes auditeurs à donner de l'argent n'est pas un but qui m'inspire. S'il fallait leur prêcher d'aller visiter les pauvres chez eux, de soigner leurs intérêts spirituels ; ou bien s'il s'agissait de favoriser quelque institution grande et utile, comme la Société de la Bible ou celle des Missions, j'y serais plus porté. Mais après avoir dernièrement médité sur des vérités aussi grandes que celle-ci : Pensez que vous êtes immortels ; préférez les biens de la religion à ceux du monde — venir dire : Donnez

une pièce de cent sous ou une pièce de vingt francs, cela me paraît sec. C'est un grand crime de manquer à l'aumône, mais ce n'est pas une grande vertu de la faire. C'est la charité des mains ; je serai bien plus fort en prêchant la charité du cœur. Le but est plus direct, mais moins élevé que dans une prédication ordinaire ; puisque le plus beau prix qu'on puisse espérer de ses efforts est de voir la bourse un peu mieux garnie. Quand Saurin « vole » à un joueur sa bourse, quand mon père fait mettre dans la cassolette une chaîne de montre, ou oblige son auditeur à sortir de sa poche autant de pièces de cinq francs qu'on lui apporte d'arguments en faveur de l'aumône, j'admire leur éloquence; mais ils ont eu des triomphes moins flatteurs à l'amour-propre, parce qu'ils étaient moins connus, mais plus doux encore à leur cœur. Un autre grief que j'ai contre ce sujet, c'est que pour réussir il faut nécessairement louer, même flatter... Et cependant, au lieu de louer la charité des Parisiens, je voudrais leur faire honte de leur peu de générosité ; et j'aurais toutes les peines du monde à ne pas leur dire que les Anglais et les Hollandais donnent beaucoup plus qu'eux, ce qui serait très mal pris. Je ne veux cependant pas renoncer encore et vais essayer si en considérant le sujet sous quelque autre point de vue il me plaît davantage; car tu conçois que pour faire un sermon en douze jours, moi, il faut que je travaille avec gaîté de cœur...

A M. le Professeur Chenevière.

Paris, 16 Janvier 1825.

Monsieur, si j'ai tardé jusqu'à présent à vous écrire, et en particulier à vous remercier du présent que vous nous avez fait de votre Saurin, soyez persuadé que ce n'était pas par ingratitude : je suis au contraire très reconnaissant de cette bonté, et de toutes celles que vous avez eues pour nous, depuis le premier jour de notre séjour à Genève jusqu'au dernier. N'attribuez mon silence qu'à mes occupations, qui font que je renvoie d'un jour à l'autre les lettres que je désire écrire ; et vous savez qu'une chose renvoyée de jour en jour se trouve bientôt renvoyée de semaine en semaine, et quelquefois de mois en mois. Ce n'est pas que j'aie fait beaucoup d'ouvrage depuis mon retour à Paris ; on pourrait sans peine travailler moins d'heures que moi chaque jour, et cependant travailler plus que je ne fais. J'en suis encore à chercher quels sont précisément ces défauts de mon travail qu'on m'a si justement reprochés à Genève, et particulièrement dans le grabeau de la Compagnie. Je crois que mon plus grand malheur est que je suis trop impatient, et que j'exige de moi plus que je ne puis faire ; ce qui m'entretient dans un *désappointement* continuel, en sorte que plus mes projets sont beaux et moins l'exécution y répond. Je tra-

vaille comme les Athéniens faisaient la guerre; et il me semblait il y a quelques jours en lisant Démosthènes, que ce reproche qu'il leur fait m'était adressé à moi-même : « Craignant toujours de ne pas faire assez, vous vous proposez dans vos décrets les choses les plus grandes; et puis vous n'exécutez pas même les plus petites. Il vaudrait mieux commencer par faire peu; et si cela ne suffit pas, ajouter ensuite ce qui manque. »

Que direz-vous, Monsieur, de ce que je n'ai pas fait un sermon nouveau depuis que je suis à Paris? La nécessité qui excite plus que tous les conseils et toutes les résolutions, et qui à Genève était l'âme de mon travail, m'a manqué tout à coup. Il m'a fallu un long temps pour me remettre de l'espèce de secousse que ce changement m'a donnée; et ce n'est qu'après avoir abusé quelques mois de ma liberté, que je commence à voir comment je dois m'en servir. J'ai pensé un moment à aller passer cinq mois à Amsterdam, pour m'y occuper uniquement de prédication; mais l'ignorance où je suis des hommes et des choses, de l'histoire, de la théologie et de l'Écriture sainte, la crainte de prendre de mauvaises habitudes de prédication, en prêchant tous les quinze jours; enfin le désir de voir mon père, tout cela m'a retenu à Paris; et j'y suis resté pour m'occuper moins de composer, que d'étendre mes connaissances. Je ne pense pas qu'en cela vous me désapprouverez; mais vous me ferez plaisir en m'en

disant votre avis quand vous aurez quelques moments à me donner. Composer et étudier ne me paraissent guère possibles en même temps, pour moi surtout; car la composition, soit qu'elle aille bien ou mal, fait que tout le reste semble froid et ennuyeux. Je m'occupe en ce moment de l'étude de la Bible, d'ouvrages de théologie, de littérature et d'histoire; mais tout cela avance lentement.

Je compte sur l'intérêt que vous m'avez témoigné pour me faire pardonner ces détails sur moi-même. Je devrais vous entretenir de sujets plus intéressants que celui-là. Je n'ai point de nouvelles à vous donner; vous savez tout par les journaux, et je pense que ce que vous lisez à présent vous rend un peu noir. On juge diversement de la conduite que tiendra la Chambre des pairs: le plus grand nombre est persuadé que la loi passera; mais des personnes sages et très-instruites en doutent encore. Qu'elle passe ou non, nous descendons par une pente qui d'abord était insensible, mais qui devient de plus en plus rapide, vers le jésuitisme. On voit partout des preuves de cette tendance, soit dans les grandes, soit dans les petites choses.

Le roi a commencé par se faire aimer: il est bon, et il *veut* le bien; mais « on fait ce qu'on peut, et non pas ce qu'on veut », ce proverbe est vrai même de plus d'un roi. Vous avez appris par les journaux qu'il a parlé aux protestants, lors de son avénement, avec une grande bonté. Le jour de l'an, la

députation du Consistoire envoyée pour le féliciter a eu une réponse équivoque. Le roi a dit: « Tous les Français *soumis et respectueux* peuvent être assurés de ma bienveillance et de ma protection ». Ce discours a deux sens; mais ceux qui ont entendu le ton dont il a été dit, assurent qu'il ne peut en avoir qu'un seul...

J'ai appris avec plaisir la nouvelle dignité de Bouvier; je vous prie de l'en féliciter de ma part, en attendant que je le fasse directement. Veuillez lui dire aussi que mon silence à son égard est involontaire, et par conséquent excusable, quoique les apparences soient contre moi. J'aimerais bien savoir par qui la place qu'il a obtenue avait été disputée, et s'il est vrai qu'il y ait eu un autre concours entre Munier, Martin et ce même Bouvier, au sujet de la demi-place de Saint-Gervais, ou pourquoi ce concours a été suspendu. Vous me pardonnerez les questions que je vous adresse dans ces lettres; j'espère que vous trouverez, à votre loisir, quelques moments à me donner, quand vous le pourrez sans vous déranger.

On nous dit que M. Cellérier est mieux; aucune nouvelle ne pourrait me réjouir davantage; mais je n'ose me livrer à cet espoir avant d'être assuré que ce mieux est bien établi. Je suis impatient d'avoir aussi des nouvelles de la santé de Mme Chenevière. J'espère qu'un hiver si doux lui aura été favorable. Veuillez lui témoigner tout l'intérêt et la

reconnaissance avec lesquels nous nous souvenons d'elle. Je prie aussi vos enfants de ne pas m'oublier. Je ferai ce que je pourrai pour ne leur en pas laisser le temps, et pour qu'en revenant à Genève ma figure ne leur soit pas encore devenue nouvelle. Je vous assure que ce sera un beau jour pour moi que celui où je reverrai ce beau pays, ce lac, ces montagnes, cette bonne et intéressante ville, ces amis que j'y ai laissés, et parmi lesquels j'aime à compter les maîtres bienveillants sous qui j'ai fait mes premières armes. Mais pour rentrer avec plaisir à Genève, il faut que j'y rentre content de moi, et que je puisse sentir en moi le fruit des conseils que j'ai reçus, de mes propres résolutions et de mes travaux. Aussi ferai-je mon possible pour pouvoir me rendre ce témoignage.

Je voudrais pouvoir vous donner quelques nouvelles littéraires, parce que je sais qu'elles vous intéressent. Mais il y a peu à dire sur ce sujet: la politique absorbe les esprits, et on n'est pas assez tranquille pour que le culte de la muse poétique ait un libre cours. Notre époque peut devenir intéressante pour la littérature, parce que c'est une époque de changement; mais elle ne l'est pas encore, parce que ce changement est plutôt un besoin du public que l'œuvre du génie de nos poètes. La poésie nouvelle, moitié française, moitié allemande, attend un Racine ou un Corneille, et quand elle l'aura trouvé la France surpassera peut-être la gloire poétique des

autres nations, puisqu'elle paraît avoir reconnu ses défauts et que les autres n'ont pas senti les leurs...

Voilà ma lettre qui a atteint les bornes permises à une lettre, si elle ne les a pas franchies. J'ai à peine le temps de vous dire les choses dont il me reste à vous parler. Je vous remercie de ce que vous avez pensé à nous en publiant votre Saurin, et je vous remercie surtout, pour moi et pour tous ceux qui suivent la carrière de prédicateur, d'avoir fait ce choix de Saurin, travail aussi utile pour nous qu'il a dû être pénible et ingrat pour vous. J'ai lu avec intérêt et j'espère avec fruit, les réflexions que vous avez mises en tête du livre. Je commence à comprendre les règles de l'art oratoire: ce qui m'embarrasse encore, comme je l'avouais il y a quelque temps à M. Cellérier, ce sont les transitions. Il m'a écrit là-dessus quelques mots qui m'ont été utiles. Votre article aurait dû achever de me satisfaire; mais j'avoue qu'il me manque encore des lumières sur ce sujet. Je crois que c'est ma faute, uniquement, et attends de la pratique qu'elle me convertisse entièrement.

Je me recommande, en finissant, à votre souvenir bienveillant et à celui de M[me] Chenevière. J'embrasse vos bijoux d'enfants, et vous prie de croire au dévouement affectueux de votre ancien élève.

A M. le Pasteur B. Bouvier.

Paris, 14 Février 1825.

Mon bon ami, et cher pasteur, je commence par m'humilier devant vous; et vous demander pardon de mon impardonnable silence dont plusieurs de mes amis ont eu la bonté de se plaindre comme vous. Je vous fais grâce des excuses et des explications; je veux vous dire seulement que celui qui concluerait de ce que je n'écris pas à quelqu'un, que j'ai peu d'amitié pour lui ou que je m'intéresse peu à ce qui lui arrive, aurait tort. — Je prends ma part sincère du bonheur où vous êtes; celui d'être pasteur d'une église que vous appréciez, et qui vous apprécie, — et celui d'unir votre sort à une femme que vous aimez et que vous estimez. Je prie Dieu de tout mon cœur, de vous bénir dans cette double relation que vous formez presque en même temps; et dont il serait difficile de dire laquelle est la plus douce et la plus importante. J'espère n'être pas très longtemps sans faire la connaissance de Madame Bouvier. Cependant mon frère a la chance d'aller à Genève avant moi, et je ne pense pas que cette année se passe sans que vous l'y voyiez: pour moi j'ai un projet en vue, moitié bon, moitié mauvais, dont je ne vous parlerai que lorsqu'il sera définitivement arrêté.

Je me suis bien réjoui aussi en apprenant la no-

mination de Munier à Chêne; dans quelques années, je suis persuadé que la Compagnie de Genève sera tout autre chose que ce qu'elle était, il y a quatre ans, quand j'arrivai à Genève pour la première fois. Munier et vous, Ramu, Thouron, Martin, Henri, placés ou qui le seront dans peu, voilà une nouvelle génération pleine d'espérance pour l'Église. Je compte aussi Chauvet parmi ceux qui serviront utilement la religion. Ce qui me fait le plus espérer de vous et de ces messieurs, ce n'est pas votre talent quoique je l'admire, et m'en réjouisse, c'est votre piété; — une piété plus évangélique, pour ne pas dire plus orthodoxe que celle de la vieille Compagnie. Vous saurez prendre le milieu entre l'orthodoxie rigoureuse et l'excès opposé; par *excès opposé*, je n'entends pas le rationalisme, que la mauvaise foi toute seule ou une excessive prévention a pu croire trouver à Genève; mais j'entends le christianisme de la vieille Compagnie, pur et moral à un haut degré, mais si je l'ose dire, pas assez humble, pas assez *spirituel,* ne donnant pas assez de place à l'action du Saint-Esprit, c'est-à-dire de Dieu sur l'homme, ne mettant pas assez en avant cette règle fondamentale du devoir, de « faire la volonté de Dieu, » n'insistant pas assez sur la corruption de l'homme, sur la nécessité d'un changement entier dans ses dispositions, sur l'autorité divine et infaillible de l'Écriture sainte et surtout du Nouveau Testament, et enfin ne parlant pas assez

de Jésus-Christ, de l'amour que nous lui devons, de son exemple, de sa Rédemption si incompréhensible, mais si clairement et si fréquemment enseignée dans le Nouveau Testament : — En toutes ces choses, le christianisme du plus grand nombre des membres de la Compagnie ne me satisfait pas entièrement; — il est vrai que les pasteurs dont je parle traitent quelquefois ces sujets en chaire; mais alors même, c'est plutôt comme une sorte de concession qu'ils font à l'orthodoxie que comme des choses qu'ils s'appliquent et qu'ils veulent appliquer à leurs auditeurs; et ils semblent avouer certains dogmes plutôt que de les sentir. Le défaut de l'orthodoxie me paraît consister surtout en ce qu'elle oublie ce que le christianisme a de commun avec les autres systèmes religieux, pour s'attacher exclusivement à ses dogmes caractéristiques; Malan et Gaussen me font l'effet d'avoir toujours peur de n'être pas assez éloignés de ceux qui ne sont pas chrétiens ou qui ne le sont qu'imparfaitement : — la Compagnie me semble être tombée précisément dans le défaut opposé. Je ne blâme ni les uns ni les autres; les deux partis s'excusent mutuellement, parce qu'un excès en crée un autre; et d'ailleurs les deux partis renferment des hommes pour lesquels je suis plein de respect et d'admiration. Mais je bénirai le ciel si je vois s'établir à Genève une espèce de système moyen, dont je crois que Genève a besoin et que

même l'esprit public semble appeler. C'est vous et vos amis qui aurez opéré cette réforme; — et ceux qui auront eu la gloire de donner l'exemple sont Thouron fils et Ramu, comme prédicateurs; et surtout Cellérier fils, comme professeur. Je vous prie de me dire si vous êtes d'accord avec moi sur le sujet dont je viens de vous écrire: mais ayez soin de ne rien dire qui puisse faire de la peine à mon père; il aime la Compagnie de cœur, et il est susceptible pour elle, lui qui ne l'est jamais pour lui-même.

Je vous trouve heureux d'être forcé de vous occuper de prédication; pour moi du moins, je ne puis travailler, surtout à la composition, que lorsque j'y suis obligé; aussi ne fais-je rien; et j'ai fini par abandonner un sermon que j'avais commencé et qui ne faisait que m'attrister et me désespérer. Cette difficulté m'effraye. Je suis désolé aussi de la peine que j'ai à improviser. J'en ai fait quelque exercice depuis que je suis à Paris, et de la manière la plus facile: je suis chargé de faire le culte domestique du matin dans ma famille; je lis un chapitre, quelquefois j'en donne quelques courtes explications; et puis je fais une prière, tantôt improvisée, tantôt un peu préparée. Croiriez-vous que je ne suis pas encore parvenu à faire cette prière avec assez de facilité, pour être tout entier au sentiment qui doit animer une prière; j'ai toujours le sentiment de la difficulté et je ne suis point à mon

aise. Oh! que c'est une chose précieuse que d'être à son aise: comme alors toutes les facultés sont doublées! Je crois que le *mal à l'aise* est la première cause de la difficulté d'improviser. Vous devriez profiter du service de prières pour vous exercer dans cette faculté importante, et qui le deviendra encore plus, si, comme je le crois, le sermon doit dans quelque temps jouer un moindre rôle dans le culte réformé, et rendre à l'explication de la Bible la place qu'il a prise, ou usurpée sur elle. Vous aurez plus d'encouragements que moi, parce que vous ferez des progrès plus rapides, je n'en doute pas. Parlez-moi de vos nouveaux sermons, et de l'effet qu'ils ont produit. Dites-moi ce qui s'est fait dans la Société des ministres depuis que j'ai quitté Genève; et en particulier si la proposition qu'elle a faite par mon organe au sujet de la traduction de la Bible paraît prendre faveur auprès de la Commission. S'il en était question, je demanderais à être chargé de l'épître aux Philippiens dont je m'occupe dans ce moment. Mais j'imagine qu'il n'est pas temps encore.

On dit que Vermeil plaît généralement à Bordeaux et s'y fait aimer; je n'en suis pas étonné. J'attends une lettre de lui; si elle renferme quelques détails que je croie pouvoir vous intéresser, je vous la communiquerai. Qu'avez-vous dit de Montauban? la non-élection de Fontanès est une faute grave, autant que j'en puis juger après avoir entendu les

uns et les autres: — mais il serait plaisant, si ce n'était pas honteux pour le jury, de voir les deux meilleurs candidats rejetés, le premier parce qu'il n'est pas méthodiste, le second, parce qu'il l'est, et le troisième préféré, apparemment parce qu'il n'est rien.

J'aimerais savoir de vous quels étaient les concurrents pour les places auxquelles vous et Munier avez été élus. Sait-on comment Rojoux réussit à Hambourg? que faites-vous de Chastel? n'est-ce pas un homme distingué? et ne lui donnera-t-on pas quelque place? Le pasteur d'Amsterdam, Coquerel, se perfectionne de plus en plus, et sera quelque jour un grand prédicateur. Je ne sais si vous recevez à Genève le journal que son frère cadet vient de commencer de publier à Paris; il succède aux Mélanges de Vincent; mais il faudra voir s'il les remplacera.

Tout Paris est occupé des lois que les ministères viennent de présenter aux Chambres et en particulier aujourd'hui de celles sur le sacrilége: M. de Broglie fait imprimer son discours et vous le verrez dans quelques jours. Que cet homme est heureux, s'il parle aussi bien qu'on le dit! Il parle d'abondance. Ami Bouvier, les hommes d'État nous devancent dans l'éloquence: je gémis souvent de cela; peut-être cela tient-il à la nature du sujet; au moins devançons-les en zèle et en fermeté. — Adieu, dans le vrai sens du mot *Adieu*. Je vous recommande à celui qui tient dans sa main votre destinée et la mienne.

A sa Mère.

Londres, Mai 1825.

Nous ne perdons pas notre temps; mais il y a tant de choses à voir qu'il n'y a pas le temps de visiter même les plus essentielles. Je me suis dit que selon toute probabilité je reviendrai à Londres pour y faire un plus long séjour. Mais que j'y revienne ou non, je n'ai pas le temps cette fois-ci de rien voir bien et de manière à le connaître à fond : il faudrait demeurer assez longtemps à Londres pour en comprendre le commerce et la politique, et il faudrait voir de près et de suite ses établissements philanthropiques et religieux pour en saisir l'esprit et le pouvoir imiter ailleurs. C'est ce que je ne puis pas faire; je me contente donc de prendre une vue rapide et générale de cette ville étonnante. Comme j'ai peu de temps, je veux tout voir: quand j'aurai plus de temps, je verrai moins de choses, mais je les verrai mieux.... J'ai entendu hier Mortimer, prédicateur populaire remarquable par sa simple et facile improvisation. Il a trouvé je ne sais quelle occasion de parler des catholiques et il leur est tombé dessus d'une manière d'autant moins convenable, qu'il semblait préjuger d'une question qui n'est point encore décidée dans les assemblées politiques, et vouloir exciter le peuple contre le parti de l'émancipation. Il a fait une allusion claire au

discours de Canning, en disant qu'il était navré quand il entendait «dans la Chambre des Communes ou dans quelque lieu que ce fût», des gens qui représentaient la différence entre les catholiques et les protestants comme peu considérable. Il m'a paru que M. Canning a fait le théologien dans le parlement, et que M. Mortimer a fait le ministre d'État en chaire. La foule était considérable ainsi que le soir dans l'église d'Irving, et encore dans d'autres églises à la même heure. Tout était plein. Qu'un ministre protestant est heureux de travailler dans un pays protestant!... que je voudrais revenir une fois ici pour y passer un long temps de suite.....

A M. Louis Vallette.

Paris, 24 Septembre 1825.

Ne savez-vous pas, méchant, que c'est à ceux qui restent et non à ceux qui partent à écrire les premiers? Je vois bien que vous avez voulu l'ignorer, et je ne veux me venger qu'en vous donnant le bon exemple, que vous suivrez. .... Vous me direz en m'écrivant où vous en êtes de vos travaux, et particulièrement de vos thèses. C'est bien fait de commencer dès à présent; et il faut continuer: l'ouvrage fait d'avance vaut deux fois mieux que celui qu'on fait la veille. C'est mon expérience qui me l'a appris, — hélas! à mes dépens. Je vous supplie de n'avoir pas peur de dire sur le

sujet que vous traitez tout ce que vous penserez, y eût-il même des choses un peu hardies. On ne cherche bien la vérité que quand on a une liberté parfaite: si vous avez peur d'avance de toute opinion un peu hétérodoxe, vous tomberez nécessairement dans l'orthodoxie par préjugé; au lieu que si vous êtes décidé d'avance à tout penser et à tout dire, vous pourrez encore être orthodoxe, mais vous le serez par examen et par conviction. Pour moi, je ne m'inquiète pas de savoir si on me trouvera trop hardi, ou que je traite des matières trop délicates, je dis ma pensée sur tout, parce que je cherche la lumière partout; et je ne veux pas, absolument pas, être quelque chose d'avance. Je ne me consolerais pas, si j'étais à la place de quelques orthodoxes de Genève ou d'ailleurs, qui ont passé en un jour d'une opinion à une autre par goût ou par sentiment; je me défierais d'une croyance formée si rapidement. Vous voyez, mon cher Vallette, que je suis toujours le même; vous me trouverez peut-être un peu trop hardi; mais ne craignez rien; j'ai des choses qui me font tenir à l'orthodoxie, du moins dans certains points. La rédemption m'occupe et me tourmente; je ne sais qu'en penser, et ne puis pas croire que les expressions des apôtres ne renferment quelque vérité fondamentale que je n'ai point encore saisie. Je n'abuserai jamais de mes principes libéraux. Mais vous, écoutez-moi, je vous trouve trop timide; vous avez trop peur de traiter les matières controver-

sées. Il ne faut rien craindre, et cette crainte peut vous embarrasser même dans votre sujet. Avec la conscience de votre bonne foi, qu'avez-vous à craindre? Je vous le dis, *vous êtes trop timide*; repensez à cela, et voyez si je n'ai pas quelque raison. J'ai de grandes difficultés sur les Prophéties, et je compte sur vous pour me les lever.

Je vous promets que je vais profiter de mon séjour à Paris pour travailler ferme; surtout à la lecture de la Bible, ma première occupation, comme mon premier devoir. Il faut que je me rompe à l'hébreu. Lisez le Nouveau Testament toujours en grec, même pour votre édification; j'ai commencé à m'en faire une habitude, et il faut cela si nous voulons le bien comprendre. Je lis dans ce moment l'Épître aux Romains : quelle obscurité! quel étonnant langage! qu'il est éloigné de toutes nos idées et de tous nos principes! L'Évangile, qui m'offre souvent des passages qui m'étonnent et quelquefois blessent ma raison ou mon sentiment, n'a rien qui me désespère plus que cette Épître. Je la lis, je la relis, rien; je n'y vois rien, mais rien[1]! J'entends dans certains

[1] Il ne sera pas sans intérêt de rapprocher de ces observations sur l'Épitre aux Romains les paroles prononcées sur le même sujet par Adolphe Monod, peu de mois avant sa mort : « Dans une de mes nuits où j'ai beaucoup souffert et peu dormi, vers la fin de la nuit je m'étais établi dans mon lit avec l'espoir de prendre quelque repos, lorsque j'invitai mon veilleur à me lire un chapitre de la Parole de Dieu. Il offrit de me lire le huitième de l'Épître aux Romains. J'acceptai, mais en le priant,

chapitres, car il y en a de très clairs, et le huitième est magnifique. Je veux aussi parvenir à lire l'Ancien Testament en hébreu; cela est difficile, mais nécessaire, absolument nécessaire; et quand je veux, je veux.

Je vous enverrai l'Imitation ou le Nouveau Testament semblable au mien; mais je n'en ai pas le temps par cette occasion. J'imagine que vous êtes à Zofingue, à l'heure qu'il est; j'espère que vous aurez eu le bon esprit de faire un petit tour en Suisse,

pour avoir la suite des idées, de remonter jusqu'au sixième, et même au cinquième. Nous lûmes de suite ces quatre chapitres, V, VI, VII et VIII, et je ne songeais plus à dormir, tellement mon attention, mon intérêt, mon admiration étaient appelés par le langage de saint Paul, je veux dire du Saint-Esprit parlant par saint Paul. Puis nous lûmes le IX[e] et les suivants, jusqu'à la fin, toujours avec un intérêt égal et soutenu; et puis les quatre premiers pour ne rien laisser en arrière, et avoir lu l'Épître entière. Deux heures environ avaient passé dans cette lecture, et je ne songeais plus qu'à écouter la Parole de Dieu et à en profiter; et le Seigneur pourvut dans sa bonté à ce repos qui m'avait manqué. Mais je ne saurais vous dire combien je fus frappé, dans cette lecture de l'Épître aux Romains dans son ensemble, de ce cachet de divinité, de vérité, de sainteté, de charité et de puissance qui est empreint sur chaque page et sur chaque mot. Nous sentions, mon jeune ami et moi, sans nous être d'abord communiqué nos pensées, que nous entendions parler du ciel, et qu'indépendamment de tous ces témoignages qui attestent l'inspiration et l'autorité divine de l'Écriture, elle se rend à elle-même, comme Jésus-Christ à lui-même par ses œuvres, un témoignage pleinement suffisant.» (*Les Adieux. — Quelques mots sur la lecture de la Bible*).

en revenant. Notre voyage, quoique gâté trop souvent par la pluie et les brouillards, m'a laissé les plus doux souvenirs ; il me tarde de revoir cette belle Suisse. Mais quelque amour que j'aie pour elle, je dois l'avouer, au risque de vous déplaire, les monuments de la gloire suisse que j'ai trouvés sur ma route, la chapelle de Tell, la maison de Winkelried, la vallée de Nicolas de Flühe, le Grütli, tout cela m'a peu touché. Je crois que cela tient à ce que je ne suis pas véritablement Suisse; il me semble que ce nom est usurpé; je le suis par admiration, mais je ne le suis pas par la naissance; je le suis par mes droits, mais je ne le suis pas par moi-même. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que quelque jeune que j'aie quitté le Danemark, ma terre natale, quelque étranger que je sois à son histoire, quelque peu d'illusion que je me fasse sur sa position et sur son rang parmi les nations, le récit et les monuments de la gloire de mes ancêtres Cimbres et Barbares feraient plus battre mon cœur que les souvenirs de l'histoire de Suisse. Pardonnez, Vallette, cœur suisse! J'ai le cœur aussi bon que vous. Mais je crois que celui qui a dit: « La patrie est aux lieux où l'âme est attachée, » a dit une chose fausse. La patrie est aux lieux où l'on est venu au monde. O mon pays! je ne t'oublierai jamais; et les souvenirs de mon enfance sont parmi les plus vifs qui soient dans mon cœur. C'est comme l'enfant éloigné jeune encore de ses parents et élevé par un étranger,

n'oublie jamais ce qu'il doit aux auteurs de ses jours, et aura toujours pour eux une affection à laquelle aucune autre personne au monde ne peut prétendre. Et si la Suisse vaut mieux que le Danemark, eh bien! je suis à plaindre, et je dirai, tout en me disant Suisse: Malheur à celui qui n'est pas né dans sa patrie! Que dites-vous de ma morale, mon ami? J'ai trois patries, c'est-à-dire que je n'en ai point. Je suis *Adolphe sans patrie.*

Parlez-moi de vos études. Travaillez-vous pour la récitation et pour la voix? Joignez-vous à C. pour prendre des leçons. Une heure par semaine est peu de chose, et cela suffit, au moins au commencement, pour faire réfléchir utilement, et ouvrir l'esprit à de nouvelles idées sur ce sujet.

Adieu, cher ami, que Dieu vous bénisse dans toutes vos études, et dans toutes les choses que vous faites. Vous savez que je vous aime sincèrement et combien je me réjouis de penser que nous sommes unis dans la même carrière et dans les mêmes sentiments.

Au moment où il écrivait cette lettre, Adolphe Monod n'avait pas de plans définis pour l'avenir: « Rester tranquillement à Paris, assez longtemps pour profiter des ressources qui naissent peu à peu autour de moi; avoir quelques fonctions déterminées se rattachant à ma vocation; le reste du temps demeurant enfermé chez moi, étendant mes

connaissances dans les choses qui me sont véritablement utiles, étudiant surtout la Bible, composant de temps en temps des sermons — voilà mon ambition. Je donnerai trois ou quatre heures de leçons par semaine. Outre cela, j'ai accepté de remplacer pendant trois mois l'un des pasteurs luthériens, ce qui m'obligera à prêcher deux fois par mois. Enfin, l'on veut me charger de l'instruction religieuse de la jeunesse protestante d'un des quatre collèges de Paris; mais ceci est encore un projet... »

Ce dernier projet ne se réalisa pas. Son frère Guillaume devait faire faire à son élève et ami M. Étienne Gautier un voyage de quelques mois en Italie; et Mme Gautier proposa à Adolphe de les accompagner. Après beaucoup d'hésitation, il accepta, vivement encouragé par ses parents. Le départ eut lieu au mois d'octobre 1825.

Leur père leur écrivait quelques jours plus tard :

Paris, le 25 *Octobre:* Bonjour, mes chers et très chers amis. Vous ne savez peut-être pas combien il est triste de penser que nous ne reverrons peut-être pas B. cet hiver, de ne plus trouver Adolphe dans la maison; et cependant nous nous réjouissons de ce voyage, qui est pour nous un grand sacrifice. A., plus désintéressée là dedans, en est enchantée; il n'y a qu'une voix pour l'approuver. Il y a en effet quelque chose de si particulièrement heureux dans cette circonstance qui vous appelle à faire ensemble un si

joli voyage, quelque chose de si aimable et de si caractéristique dans l'idée de vous réunir avec un excellent ami, qu'il me semble voir là-dedans une de ces directions bienfaisantes du Ciel qui nous semble si souvent présider à ma destinée, que j'aime à attendre pour vous toute sorte de bien de cette occasion, et à y voir l'espérance que votre vie sera comme la mienne, sous la bénédiction de la Providence..... Jouissez bien, mes bons amis, de ces six mois que vous allez encore passer ensemble; mettez en commun vos yeux, votre jugement, votre cœur, pour voir cette multitude d'objets nouveaux qui vont passer sous vos yeux; ce sera le moyen de les bien voir. Combinez ces vues de portée différente, et vous aurez une lunette excellente. Occupez-vous surtout de ce que l'Italie vous offre à apprendre; étudiez l'histoire, les arts, la littérature; laissez de côté pour le moment, pour vos lectures du moins, la théologie; et comme vous ne pouvez cependant jamais perdre de vue les objets principaux de vos méditations et l'amour de votre état, vous saurez bien faire tourner ce que vous aurez vu et lu au profit de votre instruction religieuse et morale. Luther conçut à Rome la première pensée de la Réformation. Ce spectacle des deux extrêmes de l'incrédulité et de la superstition vous inspirera un redoublement d'amour pour la religion morale de l'Évangile et de nouvelles forces pour la prêcher. Je répète à Adolphe le double conseil que je lui ai

donné : juger avec sa raison, agir d'après sa volonté. Avec l'un il se préservera d'une opinion précipitée sur les choses, ce qui produit l'erreur, et sur les hommes, ce qui produit souvent l'injustice; avec l'autre, je sais tout ce qu'il pourra faire et tout ce qu'il fera. Fidèle à ces deux règles il pensera et agira de manière à être toujours satisfait de lui-même et à devenir tout ce que la Providence l'a fait pour devenir ; qu'il ne se contente pas de moins et qu'il ne demande pas plus... »

Le voyage dura plusieurs mois. Arrivés à Naples, les deux frères trouvèrent un certain nombre de protestants de langue française, privés de culte, auprès desquels Adolphe Monod fut retenu comme pasteur. Le culte se célébra d'abord dans le salon d'une dame pieuse, Mme de Palézieux Falconnet, puis dans la chapelle de l'ambassade de Prusse. Ce fut dans ce petit troupeau qu'il commença à exercer son ministère, au printemps de l'année 1826. Il y resta dix-huit mois environ[1].

C'est ce moment auquel nous faisions allusion plus haut et durant lequel sa tristesse habituelle, accrue d'un sentiment de solitude, par suite de son éloignement de sa famille, et malgré la société et les soins d'amis dévoués, était devenue peu à peu une

[1] Son engagement primitif expirait le 1er avril 1827. Il fut retenu à Naples quelques mois de plus, par la difficulté de trouver un remplaçant.

mélancolie insurmontable. Il était également pressé par sa conscience de remplir fidèlement les devoirs qu'il avait acceptés, et retenu par le scrupule de prêcher sans convictions arrêtées; et ce temps de ministère à Naples fut pour lui une épreuve douloureuse. On en jugera par quelques extraits de sa correspondance ou de son journal, qui feront apprécier d'autant mieux le changement qui allait s'opérer en lui. Il n'était pas possible que Dieu ne répondît pas à la sincérité de son cœur, et ne l'affranchît pas d'une amertume dont il ne cherchait qu'en Dieu seul et dans sa Parole la consolation et la délivrance.

Avant de donner ces extraits, qui nous permettront de suivre le travail intérieur qui se faisait en lui, nous placerons ici quelques fragments de lettres de ses parents.

De son Père.

Paris, Février 1826.

Je lisais l'autre jour dans notre culte domestique le chapitre XI de saint Jean, et il me semblait voir dans chaque mot de ce récit la vérité de cette réflexion de Rousseau : « Ce n'est pas ainsi qu'on invente. » Tout le Nouveau Testament, les Évangiles surtout, sont empreints de ce caractère inimitable; et dans l'Ancien, si on fait la part de l'ancienneté des temps, de l'obscurité du langage,

de la grossièreté du peuple, qu'y a-t-il cependant, dans ce que l'antiquité a de plus beau, qui puisse se comparer avec Moïse, Job, les Psaumes, les Prophètes, etc.? Tu aimes à scruter, à approfondir, c'est une heureuse disposition, mais qu'il ne faut pas porter trop loin, parce qu'à force de s'enfoncer ainsi, on finit par trouver obscures les choses les plus claires, et c'est ce qui t'est arrivé souvent. J'ai vu des moments où tu aurais dit d'un colloque de Mathurin Cordier ou d'un couplet de chanson: je ne le comprends pas. D'autres fois tu critiquais sans trop d'examen, et cela tient à un penchant assez commun chez toi à juger d'après une certaine disposition intérieure plutôt que d'après un examen réfléchi. Je suis convaincu que plusieurs des doutes qui t'inquiètent n'ont pas d'autre source, et que tu crois souvent douter bien plus que tu ne doutes. Apprends à juger avec ton jugement et non pas d'après l'humeur du moment, à examiner sans prévention, avec les pures lumières de ta raison, de ton esprit, de ton goût; tout cela est naturellement bon chez toi et te fera voir bien; et comme ces sortes d'impressions involontaires sont plus souvent défavorables, je crois qu'un bon moyen de s'en préserver serait de se prescrire à soi-même, en règle générale, de commencer par chercher d'abord ce qu'il y a de bon dans le système qui se présente, dans le livre qu'on lit, dans l'esprit et le caractère de la personne avec qui l'on se rencontre. Le

mauvais côté se fera voir assez tôt; et l'on risque moins de se tromper si on voit le mauvais à travers le bon, que le bon à travers le mauvais.

J'ai une lettre de M. le pasteur Mouchon qui me parle de toi avec un tendre intérêt: « J'aime à voir un progrès de la réformation opéré par ce jeune ami, par ce digne ministre de Jésus-Christ. C'est un germe comme il le faut pour donner naissance à un bel arbre et lui faire prendre racine dans cette terre classique etc. » Oui, mes amis, il me semble que ce voyage où ton frère et toi avez toujours pensé avant tout à votre ministère, où vous avez donné un exemple nouveau, mais qui, j'espère, ne sera pas sans imitateurs, est peut-être un moyen préparé par la Providence pour jeter en divers points de l'Italie quelques semences qui pousseront en leur temps, et en attendant vous laisseront de doux et d'encourageants souvenirs: quelle bénédiction si vous aviez posé les fondements d'Églises à Naples, à Rome, à Livourne, à Florence! et cette petite prédication italienne en passant à Pise!. . . . Vous ne vous attendiez pas, chers amis, que tels seraient les effets de votre voyage. Et quoiqu'ils eussent pu se réaliser sans vous, que si la Providence avait eu ce dessein, elle aurait employé d'autres instruments, il sera toujours doux de penser que vous avez été choisis pour commencer cette œuvre; et qu'en voyageant pour visiter les ruines du paganisme, vous n'avez pas oublié un moment que vous étiez des ministres de l'Évangile...

De son Père.

Paris, 20 Mai 1826.

Eh bien, cher et bon Adolphe! te voilà donc séparé de tes amis, isolé, seul avec toi-même et les saints devoirs dont tu t'es chargé. Je pense souvent à toi, mon bon ami, je ne sentis jamais peut-être un plus grand désir de te voir: je voudrais quelquefois pouvoir m'envoler, aller rompre ta solitude, causer avec toi; et cependant je ne m'afflige point de ton éloignement, et je ne me reproche point comme toi cette espèce d'insensibilité, parce que j'espère beaucoup de bien pour toi du travail assidu et déterminé auquel tu es appelé, parce que je le crois propre à donner de l'essor et du développement aux moyens que tu as reçus du ciel; parce qu'il me semble que la Providence elle-même t'a conduit à Naples pour ce dessein; et puisqu'elle nous commande ce sacrifice, elle saura bien le bénir. Je ne me décourage point pour toi par la pensée des tièdes, des indifférents, des incrédules; tous ne sont pas ainsi. Occupe-toi de ceux qui se réjouissent véritablement de voir un culte s'établir à Naples, sûr que tu seras utile du moins à ceux-là et à leurs familles; et peut-être verras-tu leur nombre grossir; peut-être plusieurs de ces hommes qui ne savent ce que c'est que culte et religion retrouveront-ils en eux ce sentiment reli-

gieux qui dormait comme le feu sous la cendre. La nouveauté, la curiosité les amènera d'abord à l'église, et ce sera toi qui les engageras à y revenir; puis, ayant un culte et des pasteurs, il s'élèvera peu à peu une religion nouvelle. C'est ce qui arrive à Paris, où nous voyons chaque année quelque progrès, quoiqu'il y ait encore tant d'hommes privés du sens religieux; à Lyon, où la tiédeur paraît avoir été plus grande, et où le zèle est aujourd'hui peut-être encore plus réveillé, non seulement dans les six cents nouveaux protestants, mais dans les anciens. Qui sait enfin ce que peut préparer pour un avenir plus éloigné l'établissement d'une Église à Naples, et si tu ne seras pas un jour cité comme l'apôtre qui aura introduit le christianisme dans ce beau pays? Je crois bien qu'il y trouvera plus d'obstacles qu'à Otahiti! Prends donc courage, cher Adolphe, tu ne feras pas tout le bien que tu voudrais, tout celui que tu as conçu d'abord; mais tu en feras, et tu béniras le ciel pour ce que tu auras fait, sans te plaindre de ce que tu n'auras pu faire: tu recueilleras ainsi pour toi-même beaucoup de fruit, et peut-être même plus d'instruction que tu n'en retirerais des livres et d'autres études. Je ne m'inquiète pas beaucoup de ces doutes auxquels tu me parais mettre plus d'importance qu'ils n'en ont, d'abord parce que tu les exagères et que tu es plus croyant que tu ne crois; ensuite parce que tout en enviant le bonheur de ceux à qui tout paraît clair et certain, on ne peut

cependant s'empêcher de voir là un sacrifice trop entier de leur intelligence ; et que bien plus solide est la foi d'un homme qui reste en suspens sur certains points et en convient de bonne foi avec lui-même, mais qui a appris à les distinguer des vérités fondamentales de la religion, de celles qui appuient la vertu de l'homme, assurent le bonheur de la société et nous montrent le chemin du ciel. Et quand il y aurait des erreurs dans nos enseignements, du moins avons-nous la satisfaction de pouvoir nous dire qu'il n'y en a point qui favorisent le relâchement ou la superstition, qu'il n'est pas un point de notre symbole qui ne tende à nous rendre bons et heureux: quelle philosophie, quelle religion pourrait en dire autant? et n'est-ce pas un puissant indice en faveur de la nôtre que son accord constant avec la morale, c'est-à-dire avec la seule des spéculations humaines dont l'évidence soit universellement reconnue, ce qui lui donne à peu près le rang de la certitude?

Une chose qui te manquera bien, ce seront les livres... Cette rareté de livres t'obligera à étudier encore plus l'Écriture sainte, à la commenter toi-même pour ton usage, et tu t'en trouveras bien. Je n'ai point fait à cet égard ce que je m'étais promis en commençant mon ministère, et j'en ai beaucoup de regret, parce que je sens beaucoup mieux qu'alors que si l'on sait bien se servir de l'Écriture, non seulement on y trouve une mine inépuisable de pen-

sées et de moyens d'éloquence; mais rien ne donne aux discours plus d'autorité: tu comprends que ce que j'appelle se bien servir de l'Écriture, ce n'est pas de coudre des passages les uns aux autres. Nous avons entendu cet hiver un sermon de M. Appia, de Francfort, froidement rédigé, qui a duré soixante-dix minutes par un jour très froid, et cependant il a été généralement écouté avec intérêt; c'est, à ce qu'il m'a paru, parce qu'il était pour ainsi dire tout succulent de la Bible. Si j'avais à recommencer, je ne crois pas que je prêcherais une autre doctrine, mais je la prêcherais différemment...

De son Père.

Paris, 31 Mai 1826.

Que je voudrais être quelquefois avec toi, cher Adolphe! Que j'aimerais à assister à tes premières prédications, et voir l'effet qu'elles produisent! Donne-nous dans tes lettres l'idée des sujets que tu traites. Cette heureuse facilité que le Ciel t'a donnée est un bienfait précieux, bien propre à t'encourager, et qui te donne la douce tranquillité de pouvoir toujours remplir tes fonctions, sauf les jours où tu ne serais pas bien. J'espère cependant que tu ne feras pas de l'improvisation un système et une habitude. Cette méthode a beaucoup d'attraits, et peut-être quelques avantages même, par l'effet qu'elle peut produire; mais je suis per-

suadé que celui qui ne prêcherait jamais autrement s'accoutumerait trop facilement à noyer quelques idées dans beaucoup de mots ; et que le moyen de bien improviser, c'est de composer de temps en temps des sermons bien soignés et pour les pensées et pour le style. Un homme doué de quelque talent recueille plus d'idées de ses propres méditations que des livres ; mais il faut mûrir ces idées, les élaborer, les coordonner entre elles, et c'est ce qui ne pourrait jamais se faire par une continuelle improvisation, en sorte qu'elle deviendrait un obstacle au développement de l'esprit, et finirait par en rétrécir les facultés...

A sa Cousine, Mlle J. Puerari.

Naples, 26 Octobre 1826.

...« Je me sens si jeune et plus encore d'esprit que d'années, si inexpérimenté, si peu affermi encore dans la foi et dans la piété, et si affermi au contraire dans les idées tristes que me crée mon imagination malade, que je soupire après le moment de quitter mon poste comme après une délivrance pour mon esprit et pour ma conscience. D'un autre côté je me suis demandé si ces ennuis que j'éprouve à Naples ne seraient pas une épreuve à laquelle Dieu veut me soumettre, et que je rendrais inutile, en le fuyant après quelques mois. Dans cette perplexité j'ai consulté mon père, mon frère, et mes meilleurs amis ; j'en ai écrit aussi à

Louis Gaussen, dont j'attends la réponse. Mes autres conseillers m'engagent à attendre au moins le terme de mon engagement, qui expire le 1er avril 1827, et alors nous verrons. Me voici donc incertain, mécontent de moi-même, souhaitant un autre prédicateur à mon troupeau et un autre docteur à mes catéchumènes, quelquefois heureux, par intervalles; souvent triste, toujours agité. Vous voyez que je suis toujours le même. Le parti que j'ai pris est de m'appliquer au travail assez fortement pour satisfaire l'activité de mon esprit, et de faire une étude plus approfondie de la Bible pour remplir, s'il se peut, le vide de mon cœur. Mais j'ai déjà formé ces projets plus d'une fois sans les exécuter. J'espère, sans y compter, que j'aurai plus de persévérance cette fois. Vous voyez que je suis plein de faiblesse. Cependant, vous ne me jugerez pas sans indulgence, si vous vous souvenez que je suis aussi plein de bonne volonté. J'en ai de quoi faire un saint; mais cela ne suffit pas... Je ne puis pas me plaindre de mon troupeau. Sur une colonie protestante de cent à cent trente personnes, en comptant les Allemands, j'ai assez régulièrement un auditoire de soixante-dix à quatre-vingts personnes; en été, moins; maintenant, et surtout en hiver, j'en aurai quelquefois plus. Jusqu'ici j'ai prêché presque toujours de méditation, n'ayant pas le temps d'écrire mes sermons. Mais je m'applique de toutes mes forces à me corriger de cette habitude, car je suis persuadé que c'est

gâter son talent que de commencer si jeune à prêcher d'abondance, et qu'on peut dire en particulier de la facilité de parler ce que je ne sais qui a dit de la facilité en général, qu'elle est un beau don, à condition qu'on n'en use pas. . . Vous seriez étonnée, si vous m'entendiez, de trouver ma prédication plus évangélique qu'autrefois. C'est que, dans l'incertitude de mes opinions, j'ai cru que le plus sûr était de me tenir le plus près possible de l'Évangile, et de consulter moins mes opinions que ses enseignements.

A son Frère Guillaume.

Naples, 31 Octobre 1826.

...J'ai prêché avant-hier un sermon de Reinhard sur le *danger de s'endurcir aux bonnes impressions*. C'est le second essai que je fais de traduire de ses sermons. C'en est assez, je pense, pour me détourner du projet que j'avais formé de donner de temps en temps de ses sermons à mon auditoire. Je me trouve comme faux quand je prêche les idées des autres; non que je me fasse aucun scrupule de profiter de leur travail, mais parce que je ne peux pas bien entrer, quoi que je fasse, dans leurs idées. Ensuite, tranchons le mot, les sermons de Reinhard ne me satisfont pas. Il me semble, en parcourant les titres de ses sermons, qu'il est très heureux pour le choix des sujets, mais qu'il l'est moins pour la manière de

les traiter. J'en ai lu peu; je juge d'après ceux-là. Son plus grand défaut est de se tenir toujours dans certains développements généraux, qui ne vont pas jusqu'au cœur; il ne va jamais jusqu'au vif, pas même dans ses péroraisons. Il suit de là qu'il est froid, et j'oserai ajouter, peu intéressant. De tels sermons ne sont bons que pour un auditoire qui a assez de bonne volonté pour donner son attention sans qu'on la cherche, sans qu'on la fixe; il faut que l'auditeur soit tout actif. Par là Reinhard me donne une très bonne opinion des auditeurs allemands; mais par là aussi il ne convient ni à ceux de Naples, ni à ceux de Paris, ni à ceux de Genève. Je le trouve ensuite trop philosophique et pas assez philosophique. Trop philosophique dans la forme : je n'aime pas cette découpure perpétuelle de divisions et de subdivisions. Pas assez philosophique dans le fond : il ne s'élève pas, ni dans l'ensemble d'un discours, ni dans ses développements partiels, jusqu'à l'idée unique sous laquelle toutes les autres sont renfermées. S'il le faisait, il n'aurait pas besoin de tant de divisions; plus on approfondit, plus on simplifie; et plus on simplifie, moins on a besoin de découper. Voici un exemple entre plusieurs : dans le sermon que j'ai traduit, il distingue entre les impressions qui nous avertissent de réprimer un défaut, et celles qui nous avertissent de pratiquer une vertu. Ce n'est pas une distinction philosophique : faire le bien, ne pas faire le mal, est une seule chose. Ses dévelop-

pements ne sont pas non plus toujours logiques. Il fait peu d'usage de l'Écriture, soit dans le fond, soit dans la forme de ses discours. En deux mots, j'y cherche inutilement un plan unique et bien suivi, je n'en trouve pas toujours les détails intéressants, et je me demande comment il a mérité la réputation d'un grand prédicateur. Il n'y a point de présomption dans le jugement que je porte, tant que je ne le communique qu'à toi. Saurin est moins philosophe en apparence, et réellement plus philosophe que Reinhard ; mais surtout, combien il est plus orateur! Qu'il est plus clair, plus attachant, plus émouvant, plus persuasif! Saurin! Saurin! c'est à toi qu'est la première place. Massillon est plus élégant et plus onctueux; Bossuet est plus sublime, mais tu es le plus éloquent!...

De sa Mère.

12 Janvier 1827.

Hélas! oui il n'est que trop vrai; cette lettre commencée le 21 décembre avec la ferme intention de la terminer de suite ne se poursuit qu'aujourd'hui, image trop fidèle de tant de résolutions restées sans exécution, et dont la pensée fait mon désespoir. Je ne vais pas, mon fils chéri, comme vous autres prédicateurs, user mon temps et mon papier à énumérer tout ce que *je ne te dirai pas*, pour te prouver qu'entre la fin d'une année et

le commencement de l'autre j'ai été absolument esclave du moment et de toutes les circonstances qu'il entraîne. J'aime mieux laisser les choses qui sont derrière moi et poursuivre ma lettre comme si elle était commencée d'hier. Je ne te dis rien sur le jour de l'an : je ne t'aime pas mieux le 1[er] janvier que le 31 décembre : tu as toujours été dans tous les moments l'objet de ma sollicitude et de mes plus ferventes prières...

Notre brave docteur est ferme comme un roc à son Bicêtre. A peine peut-il se résoudre à s'en arracher une fois par semaine pour nous faire une petite visite. Il prend gaîment son parti de tous les sacrifices auxquels il se soumet volontairement, par l'idée de l'avantage qu'il retirera de ce séjour. Il passe presque toute la journée auprès des lits des malades à faire des observations et à prendre des notes. Le soir il travaille dans sa chambre, se couche avant dix heures et se lève à quatre. C'est une joie dans la maison quand on le voit arriver ; il doit être content de l'accueil qu'on lui fait depuis le salon jusqu'à la cuisine...

Naples, 28 Janvier 1827. — Tout ce que maman me dit de la maison paternelle me charme et m'intéresse plus que je ne puis dire. O maison paternelle, quand te reverrai-je ! je ne vois de bonheur que là ! La religion ne me satisfait et ne me console plus. Toi seule, ô maison paternelle, tu me

restes toujours, tu es toujours la même à mes yeux; c'est là que je veux retourner pour y achever mon éducation!... Tu penseras que ma situation d'esprit est trop violente pour durer. Je le pense aussi. Je crois que je finirai par être chrétien, et même orthodoxe. Car aujourd'hui que n'étant ni l'un ni l'autre, je juge avec impartialité, je trouve l'orthodoxie dans l'Évangile, sauf pour ce qui concerne la nature de Jésus-Christ. L'Évangile sur ce point n'est ni arien, ni orthodoxe : il ne décide point. Cette situation donc ne durera pas, s'il plaît à Dieu. Mais elle durera, tant que je serai pasteur. En attendant que je sois redevenu chrétien, je suis occupé à me faire maintenant de nouveaux principes de conduite. Car j'ai fait l'expérience que les principes chrétiens ne me retiennent plus dans mon devoir. Je tâcherai de leur substituer quelque principe de philosophie, par exemple la nécessité de faire dominer le principe spirituel sur le principe matériel, sur quoi j'ai prêché dimanche; — ou bien la nécessité de tendre à la ressemblance de Dieu : mais tout cela est trop vague, et je ne trouve rien d'assez efficace pour me faire obéir à la loi de la conscience, depuis que je n'ai plus la religion positive. Je n'ai plus rien. Comme une pierre roulée au fond de la mer perd ses aspérités, ainsi à force d'être ballotté par des désirs et des croyances contraires, j'ai perdu tout désir, toute croyance, tout sentiment. Je ne suis qu'une machine, qui sert encore par habitude,

mais qu'il vaudrait mieux qui fût démontée, à moins que l'auteur de cette machine ne possède un secret pour la renouveler. Je l'espère, sans l'espérer! Je me suis confié à lui, sans confiance. C'est assez. Tu me vois ici tout entier. Cela suffit pour te faire voir qu'il est urgent que je sorte de mon poste actuel. Cela est plus urgent que je ne puis dire.

D'autre part, il était amicalement soutenu et encouragé par tous ceux qui l'avaient vu en Italie. Quelques lignes de M. de Bunsen, dont son frère et lui avaient fait la connaissance à Rome, montrent combien ces courtes relations avaient suffi pour l'attacher à eux :

Rome, 22 Février 1827. — Mon cher M. Monod ... Je vous suis extrêmement reconnaissant de ce vous me communiquez avec tant de bonté sur le plan de vos études et de vos sermons. J'espère qu'ainsi vous avancez vous-même sur la route de la foi, en frayant le chemin à ceux dont le soin spirituel vous a été confié. Je ne puis vous dire combien je serais affligé de vous voir abandonner votre poste sans que Monsieur votre frère vînt vous remplacer. Un troupeau égaré se perd si facilement! Encore à Rome, malgré les bonnes intentions de quelques-uns, la petite communauté des Réformés français n'a pu se maintenir au delà de quelques semaines ou mois. M. Erskine est à Rome. Dans la

première conversation il m'a parlé avec le plus touchant intérêt de vous, et il me charge de ses salutations cordiales. Il vous est intimement attaché. C'est un excellent homme et un vrai chrétien.

Le courrier est sur le point de partir. Excusez donc, aimable ami, la hâte de ces lignes et me conservez votre amitié. Tout à vous de cœur,

BUNSEN.

Quelques mois plus tard il voyait arriver à Naples M. Erskine, dont l'amitié et la conversation devaient lui être, par la bonté de Dieu, si utiles. De fréquents entretiens avec cet homme éminent, si aimable et si pieux, sur les sujets qui le préoccupaient le plus, introduisirent comme un élément nouveau dans sa vie. Les divergences d'opinion qui se manifestèrent par la suite n'altérèrent en rien leur amitié réciproque. Quelques notes, écrites à la suite de ces entretiens, commencent ainsi :

Mardi 15 *Mai* — *Lundi* 21 *Mai*. — Mes conversations avec Erskine m'ont convaincu que j'ai besoin de quelque chose que je n'ai pas trouvé jusqu'à présent et que je ne puis me donner moi-même.

Je pressens et je vois dans M. Erskine et dans d'autres un bonheur, une paix, un ordre, une conviction, que je n'ai point... Je suis dans un état de désordre, de péché. Je le sens, je ne suis pas en

harmonie avec moi-même ; mon principe philosophique n'est pas satisfait. La perfection de la créature ne peut consister que dans la relation avec le Créateur ; et cependant, et c'est là le péché, j'ai été à moi-même mon centre jusqu'à ce moment. Il faut être dépendant, j'ai voulu être indépendant. J'ai voulu être original ; j'ai craint de me perdre dans le grand tout. J'ai voulu me faire ma religion à moi-même, au lieu de la prendre de Dieu.

Puisque je sens le bonheur et l'ordre, et qu'ainsi ils doivent être quelque part ; que je ne puis les trouver hors de la Bible, et que tant de gens les trouvent dans la Bible, je les chercherai dans la Bible.

Il n'y a qu'une influence extérieure qui puisse me changer. La réflexion n'y peut rien ; car pour débrouiller mes pensées, il me faudrait des siècles. Peut-être même ne feraient-elles que s'embrouiller de siècle en siècle, comme un écheveau de fil. Et quand je pourrais les éclaircir, je puis douter de la réflexion même. Il faut donc une action extérieure pour me changer.

Conclusion des conversations avec M. Erskine.

« Dieu de vérité, tu ne peux pas me refuser la vérité ! Tu es engagé à me la faire trouver. Tu y es engagé par les promesses de l'Évangile ! Tu y es engagé en faveur de mes catéchumènes et de mes brebis. Tu y es engagé par le sacrifice auquel tu m'as obligé, et par la prolongation de ce sacrifice,

auquel tu m'obliges encore. C'est pourquoi, me reposant sur toi, et n'étant plus incertain que du moment où tu voudras m'éclairer, je veux hâter ce moment en agissant dès à présent comme sûr de trouver la vérité. Je la chercherai là où j'ai le plus de raison de croire que je la trouverai, dans la Bible et dans ceux qui ont fidèlement expliqué la Bible. Dirige mes réflexions, et fais-les tourner à la recherche de la vérité qui sanctifie. Donne à mon corps et à mon esprit la force nécessaire pour travailler, pour penser, pour te chercher et pour te trouver. Ne permets pas que rien me puisse détourner de la piété qui en doit être l'âme et le principe. Sanctifie-moi par la vérité. Ta Parole est la vérité !

5 *Juin.* — *Si vous ne croyez pas ce que je suis, vous mourrez dans votre péché.* — *Vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira.* O menace terrible ! ô promesse ravissante ! que signifiez-vous ? Comment puis-je croire ? Comment puis-je ne pas croire ? Ténèbres, ténèbres ! cependant, je persisterai. O mon Dieu, conduis-moi !

17 *Juin.* — Si je fais mon compte de pertes et de gains depuis un mois, j'ai lieu sur le tout d'être content. Je lis l'Évangile, avec peu de curiosité et de confiance; mais je le lis pourtant et avec un esprit moins prévenu qu'avant, prenant son sens,

au lieu de lui donner le mien. Je prie avec peu de ferveur, mais avec quelque confiance. Fatigué de douter, ne m'intéressant pas encore à la religion, mais ne m'intéressant à rien autre, convaincu mathématiquement que je ne puis sortir de mon scepticisme par le raisonnement ou par la réflexion; j'ai tourné les yeux sans trop savoir où, vers quelque secours étranger : je me suis approché de Dieu et il s'est approché de moi. Ce qui devait, ce semble, ébranler ma confiance, l'a affermie. Dieu me contraignant à prêcher plus d'un an sans zèle et sans conviction, et dernièrement encore, quand je croyais toucher au terme, l'éloignant de quatre mois au moins; tout cela serait inconciliable avec le caractère divin, si le résultat n'en devait être que de me tourmenter, et d'endormir et de tromper ceux qui m'écoutent. Non, Dieu dans tout ceci a ses vues, que j'ignore, mais au devant desquelles je vais avec confiance. Si bien que j'ai cru devoir régler mes occupations actuelles non sur mes goûts actuels, mais sur ceux que Dieu m'inspirera; et que ne trouvant plus d'intérêt ni dans la lecture de la Bible, ni dans la prédication, ni dans la théologie, — et ayant déterminé d'abord par cette raison de me jeter dans l'étude de l'histoire d'Italie et de la langue italienne, comme je l'ai écrit à Vallette il n'y a pas huit jours, — je suis revenu de ce plan et j'ai pris la résolution arrêtée de donner les meilleures heures de ma journée à la lecture de la Bible, à l'étude de

la théologie et à la préparation de mes sermons. Je poursuivrai ce plan de travail, quelque effort qu'il me coûte, parce que j'ai de très fortes raisons de croire que ce n'est que par là que je puis aller moi-même et conduire ceux qui m'écoutent *au devant de la vérité*.

Naples, 25 *Juin* 1827. — Je rends grâces à Dieu de ce que j'ai revu de ton écriture, mon angélique mère. En réponse à ta lettre du 9 juin j'ai déjà fait deux commencements de lettres que j'ai déchirés, parce qu'ils pouvaient m'entraîner à faiblir dans ma résolution de ne plus me plaindre. Qu'il me soit permis seulement de dire que jamais homme ne se sentit à la fois un plus grand besoin de la religion, ni une plus grande difficulté à la croire. Je vois clairement que, hors de la religion, il n'est point pour moi de bonheur à espérer. Je n'en ai jamais soupçonné ni dans la fortune, ni dans le plaisir ; il y a longtemps que je n'en attends plus ni de l'étude, ni de la distinction du talent ou de la science ; après cela, j'ai trouvé que je le chercherais vainement dans les affections du cœur ; et enfin j'ai découvert qu'il n'est pas non plus dans la satisfaction de la conscience, soit parce que cette satisfaction est insuffisante pour rendre heureux, ou parce qu'elle est elle-même impossible à acquérir. Dans cette extrémité, je me tourne vers la religion, comme vers ma dernière ressource, d'où j'attends ou le déses-

poir, si elle aussi me manque, ou la paix, si elle est véritable et que je puisse la croire. Voilà où j'en suis. Je ne puis rien dire de plus. C'est ici la frontière de mes pensées claires. Au delà, et dans ce qui concerne la religion elle-même, ce qu'elle est, ce qui la prouve, comment vient la foi, mes idées sont si confuses qu'on peut dire que je n'en ai point. En sorte que voici ma prière ordinaire : « O Esprit souverain, d'où je sens que mon esprit est émané, Auteur et Providence de tout ce qui est, — de quelque nom qu'on t'appelle — prends pitié de moi ! Sans lumière, sans croyance, sans attachement, sans appui, sans occupation, — l'âme toute vide, je n'apporte, pour titre à ta miséricorde, qu'une inexprimable misère. Donne-moi ce qui me manque. — Quoi? je l'ignore, mais tu le sais. Et si, pour le recevoir, il est besoin d'une certaine disposition d'esprit, donne-moi aussi cette disposition. Je ne puis rien pour moi-même... » Si je fais tant que de devenir chrétien, je crois que je deviendrai chrétien orthodoxe; d'abord, parce que l'Évangile me paraît orthodoxe, et ensuite, parce que l'expérience m'a appris à ne pas compter sur mon premier christianisme, qui ne m'a sauvé ni de la mélancolie, ni de l'incrédulité.

Plusieurs lettres, écrites à la même époque, ne sont que l'expression plus ou moins intense des mêmes sentiments. Mais il ne se trompait pas en

pensant que Dieu saurait tirer le bien de l'excès même du mal dont il souffrait.

La même année, il adressait de Naples à sa sœur Mme Babut, deux lettres, écrites l'une au mois de mars, l'autre au mois d'août, dans lesquelles il lui rendait compte du travail et du changement qui s'était opéré en lui.

Pour bien comprendre ces lettres (entre lesquelles doivent trouver place quelques autres, adressées à divers membres de sa famille) et tous les droits qu'avait cette sœur à être promptement informée de ce qui se passait dans l'âme de son frère, nous mettrons d'abord sous les yeux de nos lecteurs une lettre qu'il avait reçue d'elle, quelques mois auparavant. Mme Babut, mère à trois reprises, venait de perdre pour la troisième fois son enfant unique. Voici en quels termes elle avait annoncé ce deuil à son frère.

De sa sœur Mme Babut.

Londres, 18 Février 1827.

Elle n'est plus, mon cher Adolphe, du moins elle n'est plus pour nous dans ce monde, cette bien-aimée petite Marie, source de tant de consolations, de joies, et d'espérances. Quelquefois il me semblait que ma Louise m'était rendue ; maintenant, je crois l'avoir perdue une seconde fois. Cher Adolphe, qu'elles sont déchirantes ces angoisses par lesquelles je viens

encore de passer! Qu'il est douloureux, le vide que laisse la perte d'un être si tendrement aimé, et qui donnait déjà tant de bonheur! Dire tout ce que j'ai éprouvé dans cette affreuse journée de jeudi est impossible. A dix heures du matin, toute espérance nous était ôtée, et depuis lors elle a vécu plus de quatre heures, luttant contre la mort et poussant des cris dont le seul souvenir trouble ma raison et déchire mon cœur. J'ai été pendant près de deux heures dans un état de désespoir qui tenait du délire, ne me sentant la force ni de m'arracher de la chambre, ni de m'approcher de la petite; tout le monde l'entourait, la regardait, excepté moi. Enfin, le Dieu de toute miséricorde est venu à mon secours : il a calmé mon âme; il a imposé silence à cette volonté maternelle si aveugle, qui voulait s'opposer à sa sainte et bonne volonté. Il m'a donné de le bénir au milieu de ma douleur, et dès lors j'ai retrouvé des forces, du courage, de la résignation. J'ai revu mon enfant, je l'ai embrassée, j'ai aidé à la soigner dans ses derniers moments. A genoux à côté d'elle, j'ai pensé déjà avant qu'elle eût cessé de souffrir, que le Seigneur avait des vues de miséricorde et d'amour dans cette douloureuse épreuve; j'ai pensé qu'elle pourrait être bénie pour nous. Adolphe, dans ce moment solennel, j'ai aussi pensé à toi, et c'est Dieu sans doute, qui dans sa bonté infinie a dit à mon âme déchirée qu'elle pouvait être bénie aussi pour toi; que les angoisses de ta pauvre sœur pouvaient

être la source de cette paix chrétienne que nous demandons pour toi avec tant d'ardeur. Cher Adolphe, si je ne me suis pas trompée, si ma fille dans sa mort pouvait te prêcher avec plus d'éloquence, avec plus de conviction, que tous ceux qui ont cherché jusqu'à présent à te faire du bien, ah! je sens combien il serait vrai de dire que le jour de sa mort a mieux valu que le jour de sa naissance! Je remercierais Dieu de tout ce que j'ai souffert; la pensée du bonheur de mes filles, de l'heureux changement de mon cher Adolphe, resterait seule dans mon cœur, et me donnerait la force de me résigner à tout ce qui peut m'attendre encore, convaincue qu'aucune douleur ne pourrait trop payer un si grand bienfait. Tu t'étonneras peut-être de cette espérance que je fonde sur mes malheurs; je ne sais, mon ami, mais quelque chose me dit que tu te sentiras porté à aimer la religion qui console et soutient ton infortunée sœur; que tu reconnaîtras qu'elle vient du ciel, cette foi qui peut calmer les angoisses d'une mère dont les plus chères espérances ont été trois fois renversées; que tu adoreras ce Rédempteur charitable qui me sauve du désespoir et du murmure, qui a recueilli mes enfants dans son sein, qui me permet d'espérer que je goûterai un jour avec elles et près de lui ce repos et cette félicité que je ne puis plus trouver, que je ne veux plus chercher dans ce monde. Oh! dans ces jours de misère et de deuil, que deviendrais-je sans Lui! S'Il

n'est pas vivant, si ses paroles ne sont pas éternellement vraies, où puiser de la force contre tant de douleurs? Mais béni soit-Il de cette conviction qu'Il met dans mon âme. Oh! qu'Il daigne la faire passer dans la tienne! Adolphe, cher Adolphe, donne-lui ton cœur, aime-le pour le bien qu'Il me fait, en attendant que tu l'aimes pour celui qu'Il te fera à toi-même, quand tu iras à Lui avec humilité et simplicité de cœur. Ne cherche pas à le comprendre, tu le comprendras assez lorsque tu auras appris à l'aimer. Et comment ne serais-tu pas reconnaissant de sa miséricorde envers moi, toi qui m'as toujours été si tendrement attaché!

Si tu quittes Naples au mois d'avril, je désire bien vivement que tu te décides à venir passer quelque temps avec nous, après avoir donné quelques semaines à Paris. Je crois que cette visite nous ferait mutuellement du bien. É. le désire autant que moi, et Scholl nous répond presque que tu viendras. Ce pauvre, cher É. est bien abattu, bien affligé, mais il éprouve comme moi qu'on ne cherche pas en vain les forces et les consolations à leur véritable source. Il nous serait bien doux de te revoir au milieu de nous, tu ne craindrais pas notre tristesse, et nous ne craindrions pas la tienne, et nous nous aiderions les uns les autres à porter le poids des épreuves, et à en chercher les remèdes. Je ne crois pas que je te voie à Paris. Ce voyage qui devait être si joli, je ne puis plus en supporter la

pensée; retourner une troisième fois en France sans mon enfant, me déchirerait le cœur. Toutefois je demande à Dieu d'être prête à faire avec douceur et résignation tout ce qui conviendra le mieux à É., tout ce que désireront de moi des parents, une famille que je chéris tendrement, quoique je redoute l'idée de me retrouver seule au milieu d'eux. Je sais bien tout ce qu'ils sentiront pour moi, et leur douleur me serre le cœur. Mais si Dieu leur conserve toutes les sources de consolation, d'espérance et de joie qui les entourent, il n'auront pas besoin de moi, et moi j'ai besoin de ne pas m'éloigner des lieux qui sont si pleins du souvenir de mes enfants. Qu'on me pardonne ce sentiment, et surtout qu'on n'y voie pas un manque d'affection...

Adieu, cher Adolphe, écris bientôt à ta pauvre sœur. Tu auras su la mort d'Albert Scholl. Il est mort plein de foi et de résignation, C. et F. sont bien reconnaissants de la mort chrétienne de leur frère. AD. B.

Cette lettre produisit sur son frère une vive impression. «Je reçois la lettre d'Adèle, écrivait-il à sa mère. Je n'ai pas de termes pour l'admiration qu'elle m'inspire. C'est le sublime de la charité! qu'elle est heureuse! qu'elle est heureuse! Je lui répondrai sans doute ou demain, ou jeudi. Que lui dirai-je? O mon Dieu! courage! Je lui dirai la vérité, telle qu'elle est dans mon cœur. Elle m'a donné l'exemple de boire la coupe que Dieu lui a donnée à

boire. Je boirai aussi la mienne. Je boirai jusqu'à la lie la coupe de la sécheresse, du doute, de l'amertume, que Dieu, dans sa bonté, sans doute, m'a donné à boire; et ce sera là mon christianisme, d'attendre, sans murmure et sans mélancolie, que Dieu me rende chrétien... »

A sa sœur Mme Babut.

Naples, 15 Mars 1827.

Oui, ma pauvre sœur, ma bien-aimée sœur, je te le promets devant Dieu et au nom de cet enfant que tu pleures, ton malheur aura du moins cette consolation qu'il est en mon pouvoir de te donner, et que tu demandes dans cette lettre qu'a dictée la charité la plus sublime. Je voudrais pouvoir te dire : « Dès à présent je suis chrétien; je partage cette conviction, cette confiance, cette paix qui est dans ton âme. » Mais passer de la sécheresse et du doute à la foi et à la piété, ne peut être l'ouvrage d'un moment. Ce que je puis faire dès à présent, et que j'ai commencé à faire, mais ferai surtout désormais, pour m'acquitter envers toi, pour te donner quelque joie au milieu de ta douleur, pour n'être plus à ma famille un sujet de chagrin et un objet de justes reproches, c'est de me préparer à devenir chrétien un jour, en suivant la marche indiquée par le Fondateur du Christianisme : *Si quelqu'un veut faire la volonté de mon Père, il re-*

connaîtra si ma doctrine vient de mon Père, ou si je parle de mon chef. Je n'ai point attendu la nouvelle de ta perte, ni les reproches de maman, ni ton irrésistible lettre pour prendre cette résolution. Réveillé de mon long et lâche sommeil par le repentir, par la honte, par la mort touchante d'Albert Scholl, par une lettre d'É., et par je ne sais quoi encore, je me suis, j'ose le dire, converti, non pas encore à la piété, mais à la raison, le 22 février dernier. J'ose espérer que, sans satisfaire entièrement mes parents et B., ce qui ne dépend pas de moi aujourd'hui, deux lettres où je leur annonce mon changement, obtiendront leur approbation et me rendront leur estime. Si je suis trompé dans cette espérance, je compte sur toi, chère Adèle, pour me justifier à leurs yeux; sur toi, qui, ayant un caractère si semblable au mien avant que la piété eût mis entre eux cette longue distance qui les sépare aujourd'hui, sauras mieux que personne te mettre à ma place, faire la différence de ce que ma volonté peut et de ce qu'elle ne peut pas, oublier le passé, et prendre patience pour l'avenir. Ta lettre, tes malheurs, ta patience, ta tendre amitié, donnent une nouvelle force à ma nouvelle résolution, et achèvent de me déterminer à supporter et à rendre utile mon épreuve; une épreuve bien différente des tiennes, pauvre Adèle, moins déchirante, non moins amère peut-être : l'épreuve d'une âme froissée, d'un cœur glacé, de la confiance évanouie, et à mé-

riter l'estime de mes amis par la fermeté de ma conduite, en attendant de la pouvoir mériter par ma foi et par ma piété.

Si tu avais pu, chère Adèle, voir ce qui s'est passé dans mon cœur pendant ces huit derniers jours, tu aurais eu pitié de moi. Tant de sentiments divers me tiraient en sens contraire que je ne voyais plus rien, ne désirais plus rien, ne sentais plus rien. Coup sur coup ces trois morts d'Albert Scholl, de Petit Pierre et de ton enfant ; ces mêmes malheurs qui donnaient occasion à votre piété de se déployer, me faisant douter de la bonté de la Providence ; une douleur amère mais froide, sans larmes, sans tendresse, sans consolation, l'obligation de me cacher devant mes amis intimes, qui sont comme ma famille à Naples, et, en leur montrant mes chagrins de leur déguiser mes sentiments ; une lettre de maman qui commençait par ce mot : «Malheureux!» enfin ta lettre venue deux jours après! Cette lettre de maman m'avait si fort monté la tête que dans la nuit d'hier je rêvai que maman, d'un ton et d'une voix que je ne lui ai jamais connus, m'accablait de son indignation. Je lui répondis que ces reproches étaient cruellement injustes, que j'avais toujours montré tout entier, exagéré même dans mes lettres le mal qui était dans mon âme ; et que, sauf le développement de ma mélancolie et la naissance de mes doutes, j'étais précisément le même Adolphe qu'elle avait autrefois aimé. Elle ne me paraissait

pas bien convaincue; je me réveillai en pleurant. Mais laissons désormais les rêves, les tristes pressentiments, les craintes et les espérances chimériques, le dégoût de la vie, les plaintes et toutes les autres faiblesses d'une imagination malade; ce temps est passé: soyons malheureux s'il le faut, mais soyons homme!

J'embrasse tendrement É., et Scholl qui aura été affligé de votre affliction, comme vous de la sienne. Je voulais lui écrire à l'occasion de la mort de son frère; je n'en ai pas eu le courage. Pour moi, j'ai eu un douloureux regret de n'avoir pu soigner Albert; cette douce et triste tâche m'appartenait. Mais pour lui, je ne puis me dissimuler qu'il valait bien mieux qu'il fût assisté par M. R. Heureux ceux qui sont morts, et qui sont morts en chrétiens! Mais quelle douleur pour sa famille! Je suis très disposé à profiter de ton offre d'aller demeurer quelque temps avec toi après mon retour, qui, je l'espère, ne peut être bien éloigné. Je n'ai point encore trouvé mon successeur. Vallette, mon ami et mon compagnon d'études, m'a offert de venir prendre ma place; mais quelque ardent désir que j'eusse de reprendre ma liberté, je n'ai osé l'encourager, avant de consulter M. Cellérier. Je suis trop intéressé à quitter mon poste pour ne pas me laisser persuader facilement. Aussitôt la place pourvue, je partirai, et avec quelle joie! Je dis joie, non de quitter mes amis, et les C. surtout, car ce sera un vrai chagrin pour eux et

pour moi; mais de quitter cette Église à laquelle une étrange dispensation de la Providence m'a contraint de faire voir quelquefois une conviction, et souvent des sentiments qui ne sont pas dans mon cœur. O Adèle! quelle situation! Puisse Dieu accepter l'amertume qu'elle a répandue sur mon ministère comme une expiation de ma mélancolie, de mes plaintes, et aussi de mes doutes, si le doute involontaire a besoin d'une expiation! Parti de Naples, que ferai-je? Je l'ignore. Il faut d'abord que je trouve quelque moyen de gagner ma vie. J'espère trouver quelque occupation ou à Genève, ou à Paris, ou à Londres.... O Dieu! envoie ici un chrétien assez affermi pour respirer sans danger l'atmosphère pesante de l'incrédulité et de l'indifférence!

Adieu, ma sœur chérie. Que Dieu te soutienne et te console! Prie-le aussi de rouvrir mon cœur aux sentiments affectueux et à la douce confiance, et de me donner cette foi qui te rend si digne d'admiration, et à mes yeux si digne d'envie, dans une si affreuse douleur!

A ses Parents.

Naples, 23 Mai 1827.

Vous m'abandonnez un peu. J'ai été longtemps sans lettres. Enfin, j'ai reçu hier la lettre de M., *most welcome;* je la prie seulement de prendre désormais de plus grand papier et de serrer ses

lignes. J'ai une prière à faire à maman : ne mets jamais l'adresse sur des lettres où tu ne m'écris point, ou dans lesquelles tu n'écris que deux mots ; parce qu'en voyant ton écriture au dehors, je me figure que le dedans est de ta main, et alors je suis désappointé, fût-elle de M., fût-elle de B. ; tu m'as donné ce petit chagrin plusieurs fois ; ne le fais plus à l'avenir, et console-moi du passé par une lettre de ta main. S'il plaît à Dieu, le temps approche où je n'aurai plus besoin de lettres. Je vous ai dit ce que j'ai écrit à Vallette, en date du 15 mai. J'attends sa réponse du 10 au 12 juin. Je ne pense pas qu'il puisse rejeter ma prière.

En attendant, je fais ce que je puis pour sortir de l'état d'esprit où je suis ; état nécessairement et absolument malheureux, puisque je ne puis concevoir le bonheur qu'assuré, accompli et éternel, tel que la religion le donne à ceux qui la croient, et que ceux qui ne la croient pas ne le trouvent nulle part, ni ne le peuvent trouver. Aussi, plus je réfléchis, plus je m'attriste, et je ne me soutiens content que par un étourdissement continuel. Il est vrai que la bonté du ciel n'a pas permis que je cherche, ni que je désire d'autre étourdissement que celui du travail et de l'ambition ; il est plus noble que celui de la dissipation ou du vice ; mais, étourdissement pour étourdissement, et passion pour passion, je n'y vois pas grande différence pour le bonheur, ni même pour le mérite moral. Cette intime conviction qu'il faut ou

renoncer au bonheur, ou le trouver dans la religion, ne m'a jamais abandonné ; mais elle a été réveillée par mes conversations avec M. Erskine. Depuis qu'il est arrivé, j'ai passé tous les jours quelques heures avec lui, et nous avons employé ce temps uniquement à nous entretenir de religion, tantôt dans sa chambre, tantôt en nous promenant à la campagne, à pied ou en voiture. Les premiers jours, il m'a exposé sa croyance religieuse, et a répondu à mes objections. Il m'a fait sentir que j'avais eu tort de négliger la lecture de l'Écriture sainte, et la pratique de la prière, et j'y suis revenu. Quant à l'Écriture sainte en particulier, j'ai conçu le désir, pour la première fois peut-être de ma vie, de la bien connaître ; et comme M. Erskine n'a plus que peu de jours encore à rester à Naples, je l'ai prié de les employer à en lire les parties les plus difficiles avec moi, et j'ai désiré de commencer par l'Épître aux Romains. Nous la lisons en grec. Il l'explique bien, sauf un petit nombre de passages qu'il construit ou qu'il entend d'une manière qui ne me paraît pas conforme au génie de la langue grecque. Toujours est-il que les traductions en langues modernes sont très défectueuses. M. Erskine dit que l'Épître aux Romains, telle qu'elle est traduite en anglais et en français, n'est guère plus intelligible que si toutes les phrases en avaient été écrites chacune sur un morceau de papier séparé, et qu'on les eût ensuite mêlées et tirées au sort. Après celle-là, nous lirons l'Épître aux Hébreux. N'ayant

pas le temps de tout lire, nous choisissons le plus difficile. Il me serait difficile de rendre compte de l'effet qu'ont produit sur moi ces lectures et ces conversations. Mes pensées sont trop agitées pour que j'y puisse voir clair ; il faut leur laisser le temps de déposer. Pour le moment, elles ont détruit ma tranquillité, et m'ont jeté dans une telle incertitude que je ne sais plus que dire à mon troupeau. J'espère aller la semaine prochaine passer deux ou trois jours à Ischia avec M. Erskine. Il ne veut rester ici qu'une huitaine de jours encore... Je ne puis exprimer le bonheur que j'aurai de quitter Naples. Ce sera à la fois un plaisir de sentiment et un plaisir de conscience. Si Vallette ne veut pas venir au mois de juillet, s'il faut attendre à novembre, ou plus tard peut-être — ô Dieu ! je n'ose y penser !

Cependant, si Dieu, qui n'a pas besoin de temps, et à qui quelques jours, et quelques semaines, et quelques mois sont indifférents pour éclairer et toucher une âme, veut dans le court intervalle qui doit précéder mon départ me convertir à l'Évangile, en sorte que je puisse le croire de tout mon cœur, et voir dans cette foi la seule chose nécessaire, peut-être sera-t-il mieux que je reste à Naples, parce que mon troupeau m'est fort attaché, et me le témoigne à l'occasion de mon prochain départ d'une manière qui me ferait regretter de partir, si je pouvais le regretter. Mais cette supposition est peu probable ; et d'ailleurs mon goût me poussant au professorat

et m'éloignant de la chaire, je crois que dans tous les cas je laisserai venir Vallette. Nous verrons. Ne nous perdons point en conjectures. Que Dieu vous bénisse et me conduise !

Naples, 25 *Mai* 1827. — ...J'aurais voulu vous envoyer mon rapport de comité que j'ai fait à notre séance générale ; mais je n'ai pas eu le temps de l'écrire. Je vous ai envoyé par M. R. le seul sermon que j'aie écrit en entier depuis que je suis à Naples. J'ai écrit la moitié de celui que j'ai fait pour la réception des catéchumènes, mais n'ai pu achever. Vous ne pourrez attribuer ceci qu'à ma paresse ; mais vous me faites tort. Vous n'avez aucune idée de la difficulté que j'ai à écrire ; j'ai prononcé des sermons d'une heure et plus, après quatre à cinq heures, et moins, de préparation ; mais pour les écrire, il me faudrait au moins quinze jours de repos parfait ; et c'est ce que je n'ai jamais, puisque je n'ai qu'après trois dimanches un intervalle de quinze jours, où encore je suis occupé ou préoccupé du sermon qui doit suivre. J'ai vainement cherché à pouvoir écrire quelques-uns de mes sermons, et maintenant j'y renonce. Je fais même plus ; je ne veux plus m'en occuper que tout juste le temps nécessaire pour les faire médiocrement : le dimanche matin. Cette détermination ne doit point faire de peine à mon père, puisque je quitterai Naples, selon toute apparence, dans quelques semaines.

M. Erskine est à Sorrente pour quelques jours. Je suis bien aise qu'il m'ait laissé quelques jours pour respirer, et je suis sûr qu'il s'en dit autant de son côté. Je me laissais trop entraîner par lui ; il y a une différence trop grande entre son âme et la mienne pour que la même croyance puisse convenir à tous deux. Il juge par sentiment et prouve par imagination : aussi son livre est une suite de comparaisons qui ne sont pas toujours bien liées entre elles ; et d'ailleurs comparaison n'est pas raison. Moi, au contraire, je suis brouillé avec le sentiment ; je n'aime que ce qui est clair et exact, et je voudrais m'occuper de mathématiques ou de sciences naturelles, et non de philosophie et de religion. Pendant quelques jours j'ai voulu entrer dans ses vues et j'ai cru que ce système de l'expiation des péchés de l'homme par Jésus-Christ et de la conversion se développant sans effort dans un cœur touché de cette expiation, pouvait me convenir ; mais je voulais aller trop vite : ces idées ne parlent point à mon cœur, ou si vous voulez, ne lui parlent point encore. Cette orthodoxie est un sacrifice trop pénible de tous mes sentiments naturels ; je ne sens pas ce qu'elle enseigne et je sens ce qu'elle n'enseigne pas. Qui me persuadera, par exemple, que, comme me l'a dit M. Erskine, toutes mes pensées jusqu'à présent n'ont été et ne sont encore que péché ? Qui m'expliquera comment l'homme est doué *d'une volonté libre,* en sorte que sa corruption

tout entière est volontaire et punissable ; et cependant, cette volonté libre *ne peut pas* vouloir le bien, en sorte qu'on peut être certain d'avance que tous les hommes qui viendront au monde seront pécheurs? Mais enfin ne précipitons rien ; M. Erskine peut avoir raison. Mais je veux prendre le temps d'examiner. Je vais m'appliquer à une étude sérieuse du Nouveau Testament dans l'original. En même temps, pour développer la partie sensible de mon âme qui se dessèche, ce me semble, de plus en plus, je m'occuperai de lire de belle poésie, surtout en italien. Ainsi j'attendrai Vallette. Dieu veuille que je ne l'attende pas longtemps ! Adieu.

A sa sœur Mme Babut.

Naples, 14 Août 1827.

Ma tendre et bien aimée Adèle, une sœur qui a poussé l'amitié fraternelle et la charité chrétienne envers moi jusqu'à trouver une consolation dans la mort de son unique enfant, si Dieu se servait du déchirement de son cœur pour remettre la paix dans le mien, — une telle sœur a les premiers droits à être aussitôt instruite des premiers pas que Dieu me fait faire dans la paix chrétienne. C'est pourquoi, ma tendre et bien-aimée sœur, sans avoir tardé que le temps nécessaire pour m'assurer que ce qui se passe en moi n'est pas un mouvement de mon naturel capricieux, mais une opération de Celui en qui il n'y a

aucune ombre de changement, je viens te donner de meilleures nouvelles de moi. Tu auras su par mes lettres que dans les cinq derniers mois je n'avais fait aucun progrès. Le parti que j'avais pris de ne plus m'entretenir ni m'occuper de la maladie de mon âme, n'avait fait que m'étourdir, au point que je me trouvais passablement tranquille sans lire la Bible et sans prier. Cet étourdissement fut dissipé par M. Erskine, mais il ne put rien mettre à la place. Je désirai, à la vérité, je m'efforçai de sauter de mon état au sien; mais, ce dont je ne m'aperçois qu'à présent, je m'y pris mal. Oubliant, dans la lecture de l'Évangile, que je ne pouvais ni le comprendre ni le recevoir, si Dieu lui-même n'y préparait mon esprit, impatient de le saisir à la fois tout entier, et d'entrer d'emblée dans ses doctrines les plus opposées à mon sens naturel; ne priant pas avec la ferme conviction de mon aveuglement et de mon impuissance absolue, et de la bonté de Dieu; enfin, donnant trop aux enseignements d'un homme; — par ces raisons, ou parce que le temps que Dieu avait choisi pour commencer à toucher mon cœur n'était pas venu, mes conversations avec M. Erskine, mes lectures, mes prières, n'eurent d'autre effet que de m'ôter l'envie et la possibilité de plus m'étourdir. Ma tristesse alors, n'ayant plus de frein, se déclara, après le départ de M. Erskine, aussi vive et aussi profonde qu'elle eût jamais été; et m'ayant désormais vaincu tout entier, occupait

seule, depuis les actes les plus indifférents de ma vie extérieure, jusqu'aux replis les plus retirés de ma vie intérieure, où elle corrompait dans leur racine mon jugement, mon sentiment et mon bonheur. Et loin que mon mal fût imaginaire, comme on me le disait, il était au contraire si réel, qu'il croissait à mesure que je réfléchissais sur moi-même. C'est alors que, voyant, comme par un trait de lumière, que mon esprit était, et avait toujours été dans un état d'aveuglement et de déviation qui devait cesser pour que je pusse avoir la paix ; qu'attendre la cessation de ce désordre de ma raison et de ma volonté, qui en étaient atteintes elles-mêmes, ce serait faire comme un aveugle qui prétendrait corriger la cécité d'un de ses yeux, à l'aide de son autre œil, aveugle aussi ; qu'ainsi je n'avais de ressource que dans une *influence extérieure*, je me ressouvins de la promesse du Saint-Esprit ; et ce que les déclarations si positives de l'Évangile n'avaient pu me persuader, l'apprenant enfin de la nécessité, je crus, *pour la première fois de ma vie,* à cette promesse, dans le seul sens selon lequel elle pouvait répondre le mieux aux besoins de mon âme, dans celui d'une action réelle, extérieure, surnaturelle, capable, et de me donner et de m'ôter des sentiments et des pensées, et exercée sur moi par un Dieu maître de mon cœur aussi véritablement qu'il l'est de la nature. Heureux le cœur sur lequel il use de cette domination, plus aimable à proportion qu'elle est

plus despotique ! Mais, pour qu'il en use, il faut le consentement du cœur ; et Dieu veut que ce premier pas vienne de l'homme, ou du moins semble en venir ; car si l'on y regarde bien, on trouvera que tout vient de Dieu, jusqu'à ce commencement même, et jusqu'au commencement du commencement, et qu'il ne récompense en nous que les dispositions qu'il y a mises, comme si sa miséricorde se donnait le change à elle-même. C'est ce premier pas que j'ai fait. Renonçant à tout mérite, à toute force, à toute ressource personnelle, et ne me reconnaissant de titre à sa miséricorde que ma misère, je lui ai demandé son Esprit, pour changer le mien. Depuis ce jour, dont il y a plus de trois semaines, je n'ai point eu de retour de mélancolie ; c'est qu'auparavant j'étais sans Dieu et chargé moi-même de mon bonheur, et maintenant j'ai un Dieu qui s'en est chargé pour moi. Cela me suffit. Je ne suis pas encore très heureux, ni constamment heureux, parce que le sentiment de la présence et de l'amour de mon Dieu ne m'est ni continuel, ni vif. Dans le moment même que je t'écris, je suis froid et peut-être un peu triste ; mais cette tristesse n'a rien de désespéré : je sais trop bien que Dieu peut y mettre fin quand il voudra, et qu'il le voudra quand il le faudra. En attendant, je m'en sers pour exercer ma patience et ma confiance en lui, et c'est dans ces moments que je le prie avec plus d'ardeur de ne pas me laisser m'éloigner de lui, selon sa promesse

dans Jérémie : *Je l'ai planté, je ne l'arracherai plus.* Je n'ai pas non plus une connaissance précise des vérités de l'Évangile. J'acquiers, à mesure que je pense plus à Dieu et que je l'aime davantage, une conviction de sentiment irrésistible que l'Évangile est divin, donc vrai ; mais je ne le comprends pas encore et je ne fais qu'entrevoir sa doctrine fondamentale, la Rédemption. Mais je me console de ne rien savoir, en pensant que je suis à l'école de Dieu, où tout s'apprend, aux uns plus vite, aux autres plus lentement, mais à tous à mesure qu'il leur est nécessaire. Le gland est petit, mais il contient le germe d'un grand arbre, et pour le développer, il y a une éternité. Comme il y a un abîme sans fond de misère à ne compter que sur soi-même, il y a un abîme sans fond de consolation et d'espérance à ne compter que sur Dieu, même quand cette confiance est encore nouvelle et vague comme elle l'est en moi ; si nouvelle et si vague, que je suis embarrassé pour l'exprimer, et que je ne sais si dans ce que je viens de t'écrire, ma chère A., je me suis fait bien comprendre. Tu vois que je n'en suis encore qu'au tout premier pas ; et j'ai failli être retenu d'écrire cette lettre, ainsi qu'une autre que j'ai écrite à mon père sur le même sujet, par la réflexion qu'il fallait attendre au moins quelques semaines encore, pour voir si mes nouvelles espérances de bonheur ne seront pas, comme tant d'autres, renversées par mon inconstance. Mais j'ai bientôt re-

poussé cette pensée : cette prudence serait sage dans une entreprise que j'appuierais sur mes propres forces; mais elle serait mauvaise dans un dessein dont l'esprit même est de tout attendre de Dieu; elle serait injurieuse à sa bonté; et la seule crainte que je doive avoir encore est de n'être pas assez ferme, pas assez hardi, dans l'espérance que j'ai conçue de lui.

Je vois maintenant très clairement ce dont jusqu'à ce moment j'ai cru voir très clairement le contraire, que le mal qui me travaille depuis sept années est un bien, puisque Dieu s'en est servi pour me repousser successivement de tous les chemins où des passions mondaines, toutes nobles qu'elles paraissent, m'ont entraîné, et me chasser enfin, de dégoût en dégoût, par une miséricordieuse violence, dans le seul chemin qui mène à lui, seul bien de l'homme. Auprès de tout cela, tout le mal que m'a fait ma mélancolie, même les obstacles qu'elle a mis au développement de mes connaissances et de mes facultés, me semble si peu de chose que je rends grâces à Dieu de me l'avoir donnée, et laissée, jusqu'à ce qu'elle produisît son fruit, sans écouter mes murmures ingrats, ni mes prières imprudentes. Je pourrais ajouter que je commence à entrevoir comment Dieu, après m'avoir conduit par la mélancolie à la religion, réparera par la religion les effets de la mélancolie, et comment mon esprit, désintéressé de tout, reprendra intérêt à tout, en le subordonnant

à la seule chose nécessaire. Mais je ne puis ni ne veux préjuger de la marche que Dieu suivra dans mon éducation. Tout ce que je lui demande, c'est que je me sente constamment entre ses mains; que je suive sa conduite, sans le devancer ni rester en arrière, et que je sois fidèle dans le peu que j'ai reçu pour recevoir davantage.

21 *Août*. — Je me suis aperçu trop tard que d'écrire cette lettre me faisait du mal, parce que l'effort que je faisais pour exprimer mon sentiment, et pour l'exprimer bien, le dénaturait, en détournant mon attention de Dieu, qui en doit être l'objet habituel, sur moi-même, que je n'ai que trop considéré, analysé, disséqué, et que je voudrais maintenant oublier. Combien il est dangereux de s'occuper de soi, et plus dangereux d'en occuper les autres! Par cette raison, j'ai failli ne point expédier cette lettre; je me détermine cependant à la faire partir, parce que je sais qu'elle te fera plaisir et qu'elle ne contient rien qui ne soit vrai. C'est de quoi je suis encore plus convaincu par l'expérience de cette semaine, pendant laquelle j'ai le plus souvent été froid et triste, sans que cette épreuve ait pu ni me pousser à la mélancolie, ni me faire douter de la vérité de tout ce que je t'ai écrit. Oui, certainement, Dieu a commencé de parler à mon cœur; et je suis assuré, si parfaitement assuré qu'il continuera et achèvera ce qu'il a commencé, que j'entreprendrais

sans inquiétude une tâche quelconque qu'il m'imposerait clairement, quand même je n'aurais pas *actuellement* les dispositions nécessaires pour la conduire heureusement. Dieu me donnera ce qui me manque, quand j'en aurai besoin pour avancer son règne.

Adieu, ma chère A. J'embrasse É. et Scholl. Cette lettre est aussi pour eux. Ce n'est que maintenant que je comprends les lettres qu'il m'écrivirent l'hiver dernier, et la tienne surtout, cette lettre si chrétienne, que je te félicite encore plus d'avoir pu écrire que je ne te plains des souffrances amères qui te l'ont inspirée. Que Dieu te donne le prix de ta confiance et de ta charité, en faisant croître dans la connaissance de la vérité et dans la conformité à sa volonté cet Adolphe, jusqu'à présent si aveugle et si misérable, et pour qui ton affection fraternelle n'est égalée que par celle qu'il a pour toi!

La confiance en Dieu qu'il exprimait dans cette lettre pour le maintenir et l'affermir dans la foi fut pleinement justifiée, à partir de ce moment et jusqu'à la fin de sa carrière. Le dimanche suivant il prêcha sur ce texte: *Dieu a renfermé tous les hommes sous la désobéissance, pour faire miséricorde à tous:* « J'y vois les deux points fondamentaux du christianisme, la *misère de l'homme,* et *la miséricorde de Dieu.* » A la suite d'une analyse de ce sermon se trouve cette note, qu'il développe dans la péro-

raison de son sermon sur la misère de l'homme, après se l'être appliquée d'abord à lui-même : « Quand a-t-on vu le Dieu fort commencer et ne pas finir ? Tu n'agites que pour calmer. Tu n'ébranles que pour affermir. »

Il écrit encore à son père :

Rome, 11 Septembre 1827. — Cher père, je n'ai pas le temps de répondre en détail à ton excellente et tendre lettre. Sous le rapport essentiel tu auras été content, car tu me dis : « Encore une ou deux lettres comme celle du 26 juillet, et je croirai mes prières exaucées. » Tu auras reçu depuis une lettre par A. qui expose exactement l'état de mon esprit. Il n'a guère changé depuis. J'ai eu, j'ai encore des moments de grande tristesse, mais ce n'est pas de la mélancolie. C'est une *tristesse selon Dieu*, née du souvenir de mes fautes et de la vue de ma misère morale, qui, pour la première fois, commence à peser fortement sur ma conscience ; et cette tristesse ne cessera que quand je serai entièrement convaincu, non seulement dans mon esprit, mais dans mon cœur, du pardon sans réserve de Dieu, et pour exprimer toute ma pensée, de mon entière réconciliation avec lui. Quand j'écrivais à A., je ne sentais pas encore, lui disais-je, la doctrine de la rédemption ; aujourd'hui je commence à la sentir par le besoin que j'en ai. Je ne crois pas avoir senti cela auparavant, ou pas de la même manière. Combien je désire, et

avec quelle ferveur je prie Dieu, mon bien-aimé père, que je puisse désormais ne te donner que des sujets de satisfaction, et plus de sujets de chagrin !....

Quelque temps auparavant, Adolphe Monod avait obtenu de son ancien condisciple et ami, le pasteur Vallette, la promesse qu'il viendrait le remplacer à Naples, à partir du 1er octobre 1827 : « Venez prendre ma place, lui écrivait-il, et que Dieu qui me bénit en faisant passer mon Église entre vos mains, vous bénisse en l'y faisant prospérer ! » Un moment, après le changement qui s'était opéré en lui, il se demanda s'il devrait prolonger son séjour en Italie. Il ne le pensa pas, et rentra en France. M. Vallette le remplaça en effet à Naples, et demeura pasteur de cette Église pendant quatorze ans. Il fut ensuite appelé, comme on le sait, par l'Église de la confession d'Augsbourg à Paris, où Adolphe Monod le retrouva plus tard, lorsqu'il devînt lui-même pasteur de l'Église réformée de cette ville. Le souvenir de l'Église de Naples et des amis qu'il y avait laissés resta bien vivant dans le cœur de son premier pasteur. Il y revient fréquemment plus tard dans sa correspondance avec M. Vallette.

...« Je saisis cette occasion, lui écrivait-il entre autres de Montauban, le 12 mars 1840, de me rappeler à votre bon souvenir et de vous demander des nouvelles de l'Église. L'œuvre du Seigneur prospère-t-elle dans votre désert ? Ah ! Saluez en

mon nom ceux de mes anciens amis de Naples qui veulent bien garder quelque souvenir de mon séjour au milieu d'eux, que je n'oublierai jamais. Surtout saluez très affectueusement pour moi mes excellents amis Comte. Je crains de leur paraître ingrat par mon silence ; et pourtant le cœur ne l'est pas. Mais le courant des occupations m'entraîne, et je n'ai presque aucun temps pour aucune correspondance qui ne soit pas nécessitée par les affaires. Parlez-moi de M. C., de sa femme, de leur enfant adoptif, saluez les Meuricoffre, les deux Autran, les Audra, etc., etc. Tout ce que vous m'apprendrez me sera bien précieux. Prov. XXV, 25. Que de fois je souhaite de revoir Naples avant de mourir ! »

De retour en France, Adolphe Monod fit un court séjour auprès de sa famille, et fut bientôt appelé par le Consistoire de l'Église réformée de Lyon, où son talent l'avait fait remarquer. Il prêcha à Lyon le 28 octobre, pour se présenter. Le Consistoire se réunit à l'issue du service, et l'élut immédiatement. Entré en fonctions au mois de décembre 1827, comme second pasteur, il devint président du Consistoire quelques mois plus tard, par suite de la retraite de M. Pasche. Il retrouva à Lyon un ancien condisciple, M. Charles Barde, de Genève, qui avait été appelé comme suffragant pendant quelques mois, en attendant la nomination d'un pasteur de nationalité française. Ce ne fut pas sans

hésitation qu'il accepta cette vocation, attiré qu'il se sentait plutôt vers la carrière du professorat. Mais aucune voie ne s'ouvrait devant lui dans ce sens, et il exposa lui-même à son père les raisons qui le décidaient en faveur de Lyon.

18 *Octobre* 1827. — ...Venons au grand point, à Lyon. Deux carrières s'ouvraient devant moi, le professorat et le pastorat. Il n'est pas nécessaire de choisir l'une à l'exclusion de l'autre ; mais il faut, lors même que je pourrais les réunir un jour, commencer par m'occuper spécialement de l'une des deux. Dans ma dernière lettre je penchais, tu t'en souviens, pour le professorat. Mes idées ont changé depuis, et je préfère aller à Lyon. Voici les raisons qui me font croire que cette vocation est, pour le moment, plus conforme à mon devoir, et aux vues de la Providence à mon égard. En général je pense qu'un professeur peut faire plus de bien qu'un pasteur ; mais il faut peut-être en excepter le cas d'une Église aussi importante que celle de Lyon. De plus, ce but est plus rapproché, est plus assuré ; l'autre est éloigné, est incertain ; une vacance pourra arriver ou dans un temps si long que je me lasserai d'attendre, ou dans un temps si court que je n'aurai pu me préparer. En n'allant pas à Lyon, je renonce, non pas sans doute au pastorat, mais à un poste éminemment intéressant, central presque de toute la France, unique à plusieurs égards ; — en y allant,

je ne renonce pas à réserver quelques heures d'étude chaque jour pour me préparer à concourir quand un professorat sera vacant : content, si je réussis ; consolé d'avance, si je ne réussis pas. Mes amis s'accordent à me conseiller d'accepter, ceux mêmes qui ne s'accordent guère sur le reste : Munier, Cellérier, Bouvier, Gaussen, M. Gonthier, B., etc., et il me semble d'après tes lettres et d'après ce que me dit M. Chenevière, que leur avis est aussi le tien. Que si je me demande ensuite si je conviens à la place de Lyon, je trouve qu'il faut à Lyon des hommes dévoués, actifs, et capables de bien prêcher. Je suis déterminé à me dévouer tout entier à ma vocation. J'ai assez de force pour être actif, d'autant plus que M. Butini m'assure que s'il en est besoin, l'été prochain, les eaux de Vichy ou de Plombières me rendront toute ma santé. Enfin je crois, et des personnes qui peuvent bien juger et qui ne peuvent pas me flatter, toi, M. Cellérier, M. Erskine, m'assurent que j'ai reçu du Ciel des dispositions heureuses pour la prédication ; et je crois pouvoir te promettre que je ne les gâterai plus par ma paresse napolitaine, maintenant que je suis plus heureux, plus confiant en Dieu, plus maître de moi. Il faut encore une intelligence de l'administration et une connaissance des hommes et des affaires dont j'ai peu ; mais je pense que je pourrai l'acquérir ; et cela, sans compromettre l'Église durant mon apprentissage, parce que je ne serai pas, ou du moins je ne

serai pas d'abord, président du Consistoire, mais second pasteur. Un scrupule me retient encore; mes idées religieuses ne sont pas arrêtées, même sur des points que je crois essentiels, en particulier sur la doctrine de la rédemption, que je crois, parce que l'Évangile m'en paraît rempli, mais sans y attacher des idées ni même des sentiments bien distincts, et par conséquent sans pouvoir me l'appliquer dans toute l'efficacité dont je la crois susceptible. Mais j'ai une conviction intime que l'Évangile est divin et contient la vérité. J'ai une ferme confiance que Dieu me l'y fera trouver, et me donnera, par mes recherches et par ses secours, toutes les lumières dont j'aurai besoin; surtout quand je les lui demanderai non seulement pour moi, mais encore pour le troupeau que je devrai instruire en son nom; et je pense qu'il vaut mieux porter dans le pastorat, au lieu d'un esprit de défiance et de scrupule, un cœur humble et confiant...

Quant à moi, cher père, je t'ai dit dans ma lettre à A., et dans celles qui l'ont suivie depuis, la modification qu'a subie ma croyance, ou plutôt mon sentiment religieux. Assurément, comme tu me l'écris, cette modification est heureuse; et les fruits en sont un esprit plus calme, plus confiant en la bonté divine. Là-dessus on m'a fait, je ne sais pourquoi, une sorte de réputation de méthodiste, mais ma présence à Genève et ma conversation l'a bientôt dissipée; de quoi je rends grâces à Dieu, car je

craindrais comme le feu de porter le nom d'un parti, ou d'un homme. Sois tranquille sur mon compte, je sens la délicatesse de ma situation. Je me défie de moi et m'aide des conseils de M. Cellérier, en qui j'ai la même confiance qu'auparavant. Il me semble que mes idées, depuis la modification qu'elles ont éprouvée, s'accordent même avec les siennes mieux qu'elles ne faisaient autrefois.

De son Père.

Paris, 24 Décembre 1827.

Cher Adolphe, lui écrivait son père quelques jours après son départ, qu'ils ont été courts les moments que nous avons passés ensemble, après une si longue absence! Il me semblait que nous devions te posséder quelque temps, je ne pouvais me figurer que le terme arriverait si tôt, et je croyais avoir assez de temps pour une multitude de choses que j'avais encore à te dire. Je regrette à présent de n'avoir pas mieux profité de ces courts moments, de ne t'avoir pas engagé à venir tous les soirs passer une heure dans mon cabinet. Nous aurions pu la gagner peut-être sur ton sommeil et sur le mien, et je serais mieux au fait que je ne le suis de tes sentiments sur beaucoup de choses, quoique je sois, je puis te l'assurer, bien rassuré à ton égard, bien convaincu que tu es dans une bonne voie, soit que nous devions nous rapprocher davantage encore, soit qu'il y ait toujours entre nous

quelque différence, ce dont je serais loin de me plaindre. J'ai béni Dieu entre autres de te voir également sensible comme je le désirais, à cette nouvelle séparation, et ferme dans la résolution de marcher à ton devoir et de t'en faire une consolation. Quand le cœur gros de ton départ je te vis sortir de la maison, escorté de cinq frères levés avant le jour pour t'accompagner malgré le mauvais temps, et t'embrasser jusqu'à la portière de la diligence, mon cœur paternel était touché ; je sentais vivement tout ce que je dois de reconnaissance à Dieu ; et il me semblait qu'il y avait là de quoi te réconcilier un peu avec cette pauvre créature de Dieu que tu as tant maltraitée. Que de réflexions se sont offertes à moi que j'aurais voulu ajouter à ce que je t'ai dit ! toutes me fortifient dans mon sentiment et me paraissent si évidentes que je me persuade que le tien se modifiera, parce que ce n'est pas chez toi ce dogmatisme théologique qui ne cède jamais, mais l'amour sincère de la vérité, qui ne craint pas de l'envisager sous ses différentes faces. Le moment viendra où ton sermon te paraîtra moins une discussion complète qu'une brillante déclamation, et où tu ne chercheras plus un sujet comme un cadre pour y placer des morceaux éloquents, mais tu laisseras les morceaux sortir d'eux-mêmes du sujet, et il s'en présentera assez à toi... J'espère que tu seras fidèle à la promesse que tu as faite à M. Cellérier d'écrire tes sermons, au moins pendant quelque temps ; enfin applique-toi à te

faire l'habitude de ne pas prêcher trop longtemps. M. P. est peut-être trop court; mais 40 minutes environ doivent être le terme moyen...

Voici tes lettres du 25 et du 26 qui nous réjouissent par ce que tu dis de ta santé, de tes bonnes dispositions, de ta prédication de Noël. Je regrette bien que tu n'aies pu finir et commencer l'année avec nous; mais qu'est-ce que cela en comparaison du bien que Dieu t'a fait, qu'il a fait à nous tous, et dont tu le remercies avec un sentiment qui m'a fait venir les larmes aux yeux?... Quant à la présidence du Consistoire, laissons à la Providence à décider la question, et si elle veut te confier la première place, elle te donnera des forces pour la remplir. On ne peut guère dire à un homme : prêchez avec chaleur et onction; chacun prêche avec le genre de qualités que le Ciel lui a données. Je ne crains pas que tu manques de chaleur; on sent que ta chaleur part de l'âme; c'est une espèce d'onction; elle s'allie naturellement avec la simplicité, quand celle-ci n'est pas la trivialité. Prends garde surtout que la simplicité n'est pas seulement dans les termes, mais dans les raisonnements, dans les images, dans les figures du discours, etc....

De sa Mère.

Dimanche matin, 29 Décembre.

Dans le cabinet de ton père, seule levée. — Je bénis Dieu, mon Adolphe, des secours qu'il t'accorde.

Puisse-t-il continuer à te soutenir, veiller sur ta santé, et te faire trouver du bonheur dans l'accomplissement des devoirs qui te sont imposés, et que tu rempliras non seulement avec zèle, mais avec une satisfaction qui remplira au moins en partie les vides qu'éprouve ton pauvre cœur dans ces premiers moments. Tu as été heureusement inspiré en faisant ce sermon de préparation qui nous avait fait tant de plaisir. Je voudrais bien l'entendre de ta bouche aujourd'hui que je me prépare à communier avec une âme, hélas! bien mal disposée par la tristesse et le découragement que j'éprouve à l'idée de mon indignité; à l'idée de la manière dont mon temps se passe, dont ma vie entière s'est passée. Quel besoin j'ai de la grâce et de la miséricorde de mon Dieu! Je n'en désespère pas, mais je m'étonne d'oser y compter, quand je pense à ma froideur, à mon ingratitude, à mes distractions pendant cette longue vie si remplie pour moi de bénédictions de tout genre, de secours de toute espèce, et si vide d'amour pour Dieu, de confiance en mon Sauveur, de charité, de bonnes œuvres! Puissé-je au moins ne pas m'approcher indignement de la Table sacrée! Il m'est pénible de ne jamais y aller avec cette joie qui devrait caractériser tout véritable chrétien. Prie pour moi, mon fils chéri. Je compte beaucoup sur les prières de mes enfants. Plus heureux que moi, ils n'auront pas attendu la fin de leur carrière pour penser à donner leur cœur à Dieu...

CHAPITRE II

LYON

MINISTÈRE DANS L'ÉGLISE RÉFORMÉE — FONDATION DE L'ÉGLISE ÉVANGÉLIQUE

1828-1836

[illegible]

Adolphe [illegible] sympathique et bienveillant; [illegible] en rapport avec plusieurs personnes [illegible] l'Église, parmi lesquelles [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] l'Église [illegible].

[illegible]

— [illegible]

CHAPITRE II

LYON

MINISTÈRE DANS L'ÉGLISE RÉFORMÉE — FONDATION DE L'ÉGLISE ÉVANGÉLIQUE

1828-1836

Adolphe Monod reçut à Lyon un accueil sympathique et bienveillant. Dès son arrivée, il fut mis en rapport avec plusieurs personnes influentes de l'Église, parmi lesquelles nous devons nommer tout d'abord Mme Évesque, dont la maison était le rendez-vous d'une société choisie. Son esprit aimable et distingué s'ouvrit pleinement à l'Évangile; et bien qu'alliée à plusieurs membres du Consistoire, elle devint quelques années plus tard un des premiers et des plus fidèles membres de l'Église évangélique.

A sa Mère.

Lyon, 17 Janvier 1828.

... J'ai eu le plaisir de faire cette semaine la connaissance de Mme la baronne Pelet. Elle a passé ici deux jours, pendant lesquels Mmes Évesque et de Villas, ses cousines, ont eu la bonté de me faire ren-

contrer deux fois à dîner avec elle. Elle m'a plu infiniment. Mais je n'ai pu m'entretenir avec elle aussi librement que je l'aurais désiré, étant en société de plusieurs personnes à qui je ne savais pas si les sujets religieux, sur lesquels j'aurais voulu faire parler Mme Pelet, plaisaient autant qu'à moi. Mercredi, après dîner, une discussion s'établit entre Mme Pelet et M. T., protestant, mais incrédule, de l'école de Voltaire et des philosophes, homme distingué par les qualités de l'esprit et celles du cœur. Mme Pelet ne voulut considérer la question que sous un seul point de vue : les fruits du christianisme comparés avec ceux de l'incrédulité. Elle a parlé admirablement de la paix, de l'inaltérable tranquillité, de la fermeté, de la charité que produit dans un cœur le sentiment de l'amour de Dieu pour nous, déclaré dans notre réconciliation avec lui par Jésus-Christ. Lorsqu'ensuite M. T., à son tour, a parlé avec éloquence de la force d'âme que peuvent inspirer, selon lui, aussi bien et mieux encore les doctrines de la religion naturelle, les perfections que la raison reconnaît en Dieu, et l'immortalité de l'âme, Mme Pelet l'interrompait de temps en temps en disant : « Que cela est froid ! que cela est glacial en comparaison ! » et le disait avec un accent pénétré qui me prouvait mieux que tous les raisonnements, la vérité et l'efficacité de la doctrine de l'Évangile. Quand je vis la conversation languir entre eux, je la repris avec M. T. sous un autre point de vue. M. T. eut à peine répondu quelques

mots, qu'il se leva et interrompit ainsi l'entretien. Je le regrettai, parce que j'aurais aimé à entrer plus avant dans le sujet, d'autant plus que nous étions écoutés attentivement de plusieurs personnes à qui le développement des preuves du christianisme eût pu être utile. Ces dames ont prétendu qu'il a changé de sujet parce qu'il sentait sa cause la plus faible ; je ne sais si cela est vrai ; mais s'il en est ainsi, il était facile de voir que les arguments de sentiment et d'expérience de M[me] Pelet l'ébranlaient plus que mes froids raisonnements. Je me rencontrerai souvent avec M. T. et avec quelques autres hommes de lettres, le samedi, chez M[me] Évesque, entre autres M. B., ami de M. Ampère, M. P., médecin, etc. C'est une des réunions les plus intéressantes de Lyon. Je m'y rendrai demain pour la première fois. M[me] Pelet a dû partir pour Paris ce matin. Son amie, aussi bien qu'elle, m'a fait l'accueil le plus obligeant...

M[me] la baronne Pelet, dont nous retrouverons plus d'une fois le nom, avait formé avec quelques-unes de ses amies de Paris, protestantes et catholiques, une petite association pour répandre la Bible autour d'elles. Ces dames recherchaient souvent les conseils d'Adolphe Monod qui, de son côté, prenait un sincère intérêt à leur œuvre, qu'il désirait revoir reproduite à Lyon. Une d'entre elles, catholique, lui adressa à cette occasion une lettre remarquable que

nous ne pouvons nous défendre de transcrire ici pour l'édification de nos lecteurs : assurément elle ferait honneur à plus d'une mère de famille protestante :

Paris, 13 Mars 1828. — Mille sincères remercîments, Monsieur, pour la lettre que j'ai reçue de vous, et qui m'en promet une autre qui me sera bien précieuse. Je vous aurais répondu plus tôt sans les tristes occupations causées dans ma famille par une perte douloureuse, accompagnée d'abondantes bénédictions. Vous vous souvenez peut-être que je vous parlai dans notre dernière conversation de mon beau-père, âgé de soixante-dix ans, qui depuis près de deux ans assistait à la prière avec mes enfants et moi. Je vous disais alors que je m'apercevais qu'il trouvait chaque jour plus de joie à cette prière et à la lecture d'un chapitre de la divine Parole qui la terminait. Ce bon père nous a été redemandé le mois dernier. Il a vu venir la mort avec une confiance au Sauveur et une humilité chrétienne qui ne se sont point démenties. Son dernier soupir a été une bénédiction pour ses enfants et des prières pleines de paix adressées à Dieu par Jésus-Christ... Je vous donne ces détails, Monsieur, comme à un frère en notre bon Sauveur.

Les choses que vous me dites de Mme B. me causent une grande joie. Je lui écrirai le premier jour où je pourrai disposer librement d'une heure, et lui donnerai tous les renseignements sur notre

chère entreprise. Ce sera répondre en même temps à cette partie de votre lettre. Je suis honteuse d'avoir si peu de temps, car cela tient sans doute à une mauvaise tête presque autant qu'à une mauvaise santé et à mes occupations réelles.

Lorsque j'eus le plaisir de vous rencontrer à N., j'étais dans un état de confusion inexprimable, liée au mal bien fortement, aimant Dieu cependant, et le cherchant plus par instinct que par conviction ferme. La lecture de la Parole était pour moi dès lors un étrange plaisir ; *étrange* vraiment, à cause de mon inconséquence. Dès lors je croyais qu'il était bon de donner à tous *toute la Bible,* sans commentaire ; et par la grâce de Dieu je la donnai ainsi à mes enfants. Lorsque je vous dis que je différais sur ce point avec Mme de B., je répondis avec légèreté. J'aurais dû expliquer ma pensée ; je ne le fis point, soit qu'elle fût alors trop confuse, soit embarras divers. Maintenant la voici, je crois, avec exactitude : toute la Parole de Dieu est nécessaire. Il y a un sacerdoce sur la terre, établi, et une charité répandue, pour que ceux qui ne peuvent matériellement la lire, l'entendent. *Aucune* parole de Dieu ne peut être mauvaise ; le doute à cet égard et la *prudence* me semblent un manque de foi. Le seul commentaire comme la seule préparation, c'est la prière. Cela posé, *rien* ne m'empêchait (avec la force de Dieu) de donner à ceux dont il m'a donné la direction, toute la Bible. Je l'ai fait pour mes filles, en

y mettant cette seule condition : jamais vous ne ferez aucunes questions à d'autres qu'à moi, sur les passages qui vous étonneront. Jamais vous n'en causerez entre enfants ; c'est l'arche sainte ; il n'y faut pas toucher en jouant, ou avec un sentiment de curiosité humaine. Toutes les fois que vous chercherez l'explication d'un passage pour l'appliquer à votre instruction chrétienne, priez, et Dieu vous l'expliquera lui-même, car il l'a promis et il est fidèle. Quand vous serez en doute si vous cherchez une explication par devoir ou par curiosité, venez à moi, que Dieu a faite votre mère, et je vous dirai : cherchez encore, ou ne cherchez pas ; quand cela vous sera utile, vous le comprendrez. C'est ainsi que ma fille aînée, qui a dix-sept ans, a eu depuis qu'elle sait lire la Bible de Sacy complète entre les mains ; elle en fait ses délices. Elle m'a dit plusieurs fois : *Je ne connais pas un plaisir si vif que de lire la Bible.* Eh bien ! Monsieur, par la bénédiction de Dieu, je dois rendre ce témoignage que *jamais* je n'en ai aperçu en elle un inconvénient ; que pas une jeune personne de son âge n'a semblé à Mme Pelet, à Mme Mallet, Mme de Broglie, et toutes mes chères amies chrétiennes qui la connaissent, plus simple de cœur et pure de pensées. J'ose vous assurer qu'en vous disant cela, j'ai en vue avant tout de vous communiquer une expérience chrétienne. Cette question se fait si souvent parmi les mères, et me semble si importante, que je me croirais coupable de ne pas

apporter ce témoignage comme un élément à cette réponse : *oui, toute la Parole de Dieu est nécessaire.*

Si j'ai le bonheur de causer encore avec vous, Monsieur, je vous communiquerai quelques idées en développement de cette opinion. Une chose sur laquelle j'insiste comme remarquable, c'est que, lorsque j'ai eu cette conviction pour mes enfants, elle m'était donnée par Dieu et directement pour accomplir un devoir maternel, qu'elle me traversait pour ainsi dire sans me toucher ; j'avais certitude pour eux et doute pour moi. Je n'aurais pas osé lire ce que je sentais *devoir* leur donner à lire ; — en tout, l'admirable plan chrétien m'a été prêté pour l'expliquer à mes enfants bien longtemps avant que la grâce le révélât à mon propre cœur. Je reviens à votre question : Donnez-vous l'Ancien et le Nouveau Testament ? Non Monsieur ; nous ne donnons que le Nouveau Testament parce que nous sommes convaincues que le clergé s'opposerait à nos distributions ; et ce qui ne nous arrêterait pas, j'espère dans un devoir spécial, comme l'éducation de nos enfants, doit, je crois, nous arrêter dans une œuvre de charité que nous devons calculer avec prudence pour l'étendre le plus possible. Le jour où cette prudence ne nous arrêterait plus, pour ma part au moins, je distribuerais toute la Bible. Nous ne pouvons publier encore de rapport par des raisons de prudence également ; mais je vous donnerai par Mme B. tous les renseignements...

Pardonnez-moi, Monsieur, la confusion de cette longue lettre; de violentes douleurs de tête auxquelles je suis sujette m'empêchent de la relire. Toutes nos amies et particulièrement Mme de Broglie se rappellent à votre bon souvenir et à vos prières.

La prédication évangélique d'Adolphe Monod rallia bientôt autour de lui des personnes pieuses qui avaient formé une Église séparée, mais qui étaient toutes prêtes à se grouper autour d'un pasteur évangélique si elles le trouvaient dans l'Église nationale. On écrivait dès juin 1828 : « Le ministère d'Adolphe a déjà porté un fruit précieux ; il a fait cesser la séparation à Lyon. Le ministre séparatiste est venu à lui, lui a parlé de la manière la plus affectueuse, et lui a déclaré qu'il allait renoncer au service qu'il faisait à l'heure du sermon, et qu'il se faisait une joie d'être au nombre de ses auditeurs. »

Cependant, cette impression n'était pas générale, il s'en faut ; et il put s'apercevoir bientôt que ses prédications commençaient à causer une certaine alarme, en particulier dans le Consistoire.

«Le Consistoire me traita d'abord avec une bienveillance et une estime distinguée, que ses procédés subséquents ne m'ont point fait oublier. Il y avait peu de temps que mon esprit avait été ouvert à l'intelligence de l'Écriture, et que j'avais reconnu la vérité de la doctrine dite orthodoxe. Mes senti-

ments religieux étaient encore peu éclairés et peu affermis. Mes premières prédications s'en ressentirent. Ce ne fut qu'en février 1828 que j'exposai clairement pour la première fois la voie du salut, dans deux sermons que j'ai imprimés depuis sous le titre de : *La Misère de l'homme* et *la Miséricorde de Dieu*. Depuis cette époque, ma prédication, suivant le mouvement de ma conviction personnelle, devint de plus en plus claire et prononcée dans le sens des Écritures et de la Confession de foi. Je pus remarquer dès lors qu'elle commençait à déplaire, et à inquiéter le Consistoire... »

En septembre 1828, il dut demander, pour cause de santé, un congé d'un mois, dont le Consistoire lui accorda la prolongation, ce temps n'ayant pas suffi à le remettre. Ce fut pendant cette absence que commencèrent au sein du Consistoire les discussions qui devaient aboutir à sa destitution. Nous ne nous arrêterons pas longtemps sur l'histoire de cette destitution. Nous aimons mieux renvoyer nos lecteurs au récit qu'Adolphe Monod en fit lui-même, et que les circonstances obligèrent sa famille à publier après sa mort[1]. Peu porté à écrire et à rien publier à ce sujet, comme quelques amis le pressaient de le faire dès cette époque, il rédigea cependant une relation complète de l'affaire sous forme de mémoire

[1] *La Destitution d'Adolphe Monod.* Récit inédit, rédigé par lui-même. 1864.

destiné au ministre. Mais il ne put se décider à l'imprimer, dans un esprit de charité, et pour éviter, autant qu'il dépendait de lui, de prolonger ces discussions pénibles. Nous-mêmes nous ne revenons pas sur ces souvenirs déjà lointains sans une certaine répugnance. Et cependant cette destitution joua un rôle si important dans la vie d'Adolphe Monod qu'il y aurait une sorte d'affectation à la passer sous silence. Faut-il le dire, nous n'aborderons ce sujet qu'avec toute la réserve que lui-même nous prescrirait, et avec une mesure qui n'est qu'une justice rendue à sa mémoire. Les hommes passent; les principes restent, et *la Parole de Dieu demeure éternellement*. Nous parlerons de ces événements sans amertume; lui-même n'en avait aucune, heureux de reconnaître que les hommes même qui lui étaient le plus opposés dans le Consistoire avaient pour lui non seulement de l'estime, mais de l'affection, témoin ce mot de l'un d'entre eux qui le prenait familièrement par le bras dans la rue, au sortir d'une séance orageuse, en lui disant : « Hors du Consistoire nous sommes cousins ! »

Dès cette première année de séjour à Lyon, du reste, en présence des difficultés et de l'opposition qu'il sentait croître devant lui, Adolphe Monod hésita de nouveau entre le ministère actif et la carrière du professorat, à laquelle il s'était toujours cru plus apte. Il passa une partie du congé que nous avons mentionné auprès de sa famille, et le reste à la cam-

pagne, au château de Talcy, résidence de M. et Mme Stapfer. Il écrivait de là, le 22 décembre 1828 :

« Des deux carrières ouvertes à un théologien, celle du pastorat et celle des études, l'expérience a fait voir que la seconde, qui convient au moins autant au bien de l'Église que la première, convient mieux à mes goûts, à mes facultés, et convient autant à ma santé... Je ne crois pas pour cela que j'aie manqué à la volonté de Dieu en allant à Lyon; je devais y aller, et le séjour que j'y ai fait a été utile pour l'Église, et l'a été beaucoup pour moi-même. Aujourd'hui ma position est toute changée, et peut-être dois-je quitter. Car pourquoi ne regarderais-je pas une répugnance marquée et une incapacité reconnue pour les fonctions actives du pastorat comme une indication que Dieu me destine à autre chose, et ne m'a mis là quelque temps que pour achever ma préparation, en même temps qu'il exciterait par moi le mouvement évangélique dans l'Église de Lyon. Peut-être au contraire Dieu veut-il que je reste à Lyon, et se servir de cette répugnance et de cette incapacité même pour m'exercer au renoncement et à l'humilité. Oui, cela peut être, cela peut aussi n'être pas. Il s'agit, entre ces deux propositions, de distinguer la vérité »...

Il persévéra cependant dans son ministère, prêcha dans l'Église nationale jusqu'à la confirmation de sa destitution (mars 1832), et fut ensuite retenu à

Lyon jusqu'en 1836, par les instances des membres évangéliques du troupeau. Alors se forma sous ses soins l'Église connue depuis sous le nom d'*Église évangélique de Lyon.*

Chose étrange ! le temple de Lyon est le seul en France qui resta dès lors fermé à Adolphe Monod. Chaque fois qu'il passa dans cette ville, il demanda, mais sans l'obtenir, l'autorisation d'y prêcher, faute de vouloir prendre l'engagement de ne célébrer aucun service dans l'Église évangélique. Trente ans plus tard, Mme Adolphe Monod, veuve depuis quelques années, eut en traversant Lyon la curiosité de visiter ce temple dans lequel elle n'était jamais entrée depuis la destitution de son mari. Le tableau indicateur des cantiques portait encore les numéros de ceux qui avaient été chantés le dimanche précédent, et parmi lesquels était le cantique d'Adolphe Monod.

Que ne puis-je, ô mon Dieu ! Dieu de ma délivrance, etc.

Rien ne fera mieux connaître la disposition d'esprit où se trouvait Adolphe Monod lorsque l'opposition du Consistoire commença de se manifester, que quelques fragments de son journal particulier.

1er *Janvier.* — Quand je compare ce que j'étais en commençant l'année 1827 et ce que je suis en la finissant, je ne puis trouver de termes pour exprimer ma reconnaissance pour le passé, ni ma

confiance pour l'avenir. Au nom des grâces que tu m'as déjà accordées, ô Dieu, qui es charité! bénis-moi dans l'année qui commence. Bénis-moi comme chrétien et comme ministre, et fais-moi croître, et fais croître mon troupeau par mon moyen, dans ta connaissance et dans ton amour...

C'est comme chrétien et comme pasteur, que je demande à Dieu son Esprit pour me conduire. Si parmi mes résolutions il en est qui ne soient pas chrétiennes par leur objet, je le prie de tout mon cœur de me conduire, et s'il le faut, de me contraindre malgré moi à y renoncer. S'il en est qui, chrétiennes par leur objet, ne le soient pas par mon intention, je le prie de purifier d'abord mon intention et ensuite de m'exaucer. Que sa volonté s'accomplisse uniquement en moi ! et qu'à la fin de cette année la mienne lui soit plus semblable qu'aujourd'hui.

25 *Avril.* — O mon Dieu, en acceptant le poste de Lyon, j'ai accepté moins la vocation du Consistoire que la tienne. Par là tu t'es engagé à me donner tout ce qui m'était indispensable pour faire le devoir d'un pasteur fidèle... Que ton Esprit conduise le mien dans le plan que je vais me tracer en sorte que je puisse me dire d'heure en heure : Dieu veut que je fasse ceci ; Dieu veut que je fasse cela. Mon Dieu, humilie-moi, éprouve-moi, afflige-moi, mais exauce-moi !

13 *Juillet.* — O mon Dieu, je veux te consacrer cette vie, que je te dois deux fois, pour l'avoir donnée en 1802, et pour l'avoir sauvée en 1827. Je m'offre donc à toi, tel que je suis, aujourd'hui, sans me laisser tourmenter par la pensée de ce qui manque à mes forces physiques, à mes lumières, à mes capacités, à ma foi et à mon amour. Je laisse ce qui est derrière moi : tu l'as effacé par le sang de ton Fils, et ma repentance, en me forçant à me tourner vers lui, est devenue la source de ma paix. Le péché ne m'a pas fait plus de mal que tu ne veux me faire de bien. Tu peux tout réparer et faire de moi un aussi habile et fidèle ouvrier, que le plus savant, le plus capable et le plus croyant homme du monde. Assigne-moi la place que tu veux et donne-moi tout ce qui m'est nécessaire pour remplir cette place-là, et non point une autre. Content, sans regret, sans crainte, je veux me nourrir désormais de faire ta volonté. A toi seul appartient de faire en moi un si grand et si merveilleux changement ; mais puisque tu l'as commencé, je sais que tu l'achèveras. Quand je marcherai, soutiens-moi ; quand je tomberai, relève-moi. Humilie-moi, ôte-moi mon esprit, pour y mettre le tien. Tiens mes yeux fixés sur toi, par ton Esprit et pour l'amour de Christ.

Tu m'as fait trouver, ô mon Père, la cause de mes regrets et de mes tristes retours en arrière vers mon temps perdu, ta loi violée, mes facultés négli-

gées ou éteintes, mes talents enfouis. C'est que je ne crois pas mes péchés, tous mes péchés entièrement effacés, réellement effacés, aussi réellement que s'ils n'avaient jamais existé. Donne-moi une pleine paix dans le sang de la croix ! C'est encore que je me cherche moi-même, et non toi, uniquement. Donne-moi un œil simple, tourné vers toi ! C'est enfin que je ne sais pas combien tu peux faire pour moi et en moi. Donne-moi une foi entière en ta puissance et en ta bonté, en ton Esprit, qui peut faire infiniment plus que je ne pense et n'imagine. Mais surtout la paix dans le sang de la croix !

16 *Juillet*. — O mon Dieu ! fais-moi n'écouter, ne regarder, ne consulter que toi ! Ote-moi le cœur d'un esclave, et donne-moi le cœur d'un enfant. Donne-moi chaque jour mon pain quotidien, mon travail quotidien, mes pensées quotidiennes, mon progrès quotidien. Tout ce que tu veux, je le veux. Tout ce que tu prescris, je suis prêt à le faire. Je ne puis exprimer tout ce qui est dans ma pensée ; mais tu le vois. Donne-moi tout ce qui m'est nécessaire pour la paix de mon âme... Donne-moi le repos dans ta volonté, dans ton Esprit, hors de moi et de mes pensées.

8 *Août*. — Je me trouve dans un embarras aussi grand et plus grand que dans la semaine qui a précédé le 28 juillet. Je dois prêcher après demain pour

l'installation de Martin, et mes idées sont encore toutes froides et confuses... O mon Dieu, et mon Sauveur! je ne perds point courage; je me souviens de ce que tu as fait pour moi en d'autres occasions, et je me tourne vers toi. Tu veux sans doute exercer ma foi, et je t'en bénis. Je te rends grâces du privilège que tu m'accordes d'annoncer ta vérité dimanche. Pour l'amour de ta miséricorde, et au nom de ton Fils, Jésus-Christ, fais que je ne cherche dans ce discours que ta gloire, et que je la trouve.

12 *Septembre*. — J'ai observé que ma foi est faible, sans joie, dépendante des événements et des discours des hommes; je sais d'où lui viennent ces défauts, c'est qu'elle repose trop sur l'autorité d'autrui et sur mon sentiment personnel, pas assez sur la Bible. Je veux donc étudier la Bible, pour y chercher non ce qu'y voient les hommes que j'estime les meilleurs chrétiens, non ce qui plaît à mes sentiments, non pas même ce qui est conforme à mon expérience, mais ce qui y est. Je me place devant elle comme un enfant, ne sachant rien, et voulant être instruit par elle.

8 *Octobre*. — Concilie en moi, par ton Esprit, ce que ne peut concilier le mien. Donne-moi un cœur rempli de paix et de joie à la pensée du salut que tu m'as acquis; et donne-moi cependant des yeux qui répandent des ruisseaux de larmes à la vue de

ta grâce méprisée, et de ton Évangile rejeté par le grand nombre.

20 *Octobre.* — Moins le souvenir de mes péchés peut jeter de terreur dans mon âme, plus il y jette de douleur et d'humiliation ; et moins il peut troubler ma paix avec Dieu, plus il peut troubler ma paix avec moi-même. Plus nous sommes assurés que Dieu nous a tout pardonné, moins nous pouvons nous pardonner à nous-mêmes.

Bien loin que la foi que Jésus-Christ a expié d'avance tous nos péchés puisse nous relâcher dans l'observation de ses commandements, il n'y a que cette foi seule qui puisse nous exciter efficacement à les observer.

23 *Octobre.* — Je ne reçois jamais un reproche où je ne puisse trouver quelque chose de vrai ; et je ne reçois jamais une louange où je ne puisse trouver quelque chose de faux.

9 *Novembre.* — Un vaisseau est jeté par une tempête dans le port. Là, quoiqu'il n'y ait plus de cause d'agitation au dehors, puisqu'il n'y a plus de tempête, il y en a en lui-même, parce qu'il est tout fracassé et brisé par la tempête qui l'a sauvé. C'est mon histoire. Ma conversion a été un naufrage, et mon vaisseau en est encore tout brisé et se traîne mollement dans le port ; mais pourtant il est dans le port, grâce à mon Dieu et à mon Sauveur.

4 *Mars* 1829. — La préparation du matin d'un sermon doit être générale et non spéciale pour le sujet qu'on va traiter, sans quoi on se fatigue. Je l'ai éprouvé à ma dernière prédication, quoique je n'eusse repassé mon sermon que par la prière.

Il ne faut pas dans le courant du sermon s'interrompre pour implorer l'Esprit de Dieu, mais en faire provision avant de commencer.

Il ne faut jamais mettre dans son ton plus de sentiment qu'on n'en a dans le cœur, quelque froid qu'on puisse être.

28 *Mars*... O mon Dieu! donne-moi une connaissance profonde, une conviction inébranlable du sens de ta Parole! Et pour cela, réponds à mes questions, éclaircis mes doutes, donne-moi du temps et de la volonté pour lire et pour étudier ta Parole; assez de capacité pour en retenir l'ensemble, assez de mémoire pour en retenir le détail; donne-moi la connaissance de l'hébreu; donne-moi tout! Et comment puis-je faire goûter l'Évangile à ce grand nombre et t'amener ce grand peuple? Je n'ai qu'un moyen, c'est d'être faible comme les apôtres, pour que tu sois aussi fort en moi qu'en eux. Donne-moi, Seigneur, le privilège d'une sainteté toute particulière, un renoncement absolu; une charité égale pour tous; une parfaite ressemblance avec Christ, un amour aussi grand pour les infidèles que pour les fidèles, pour ceux que je ne connais pas que pour

ceux que je connais; pour tous, ô mon Dieu, comme Jésus-Christ m'a parfaitement aimé, lorsque je n'étais que pécheur et son ennemi!

7 *Juin*. — M. a dit à un membre du Consistoire : « Vous aurez de la peine à montrer à M. Monod que ce qu'il prêche n'est pas selon la Bible » ; et P. a répondu naïvement : « Nous nous garderions bien de l'essayer, nous serions battus. » — « Mais vous prenez sur vous-mêmes une immense responsabilité. » — « Oui, aussi notre position est bien plus critique que la vôtre. »

Nous avons à mentionner ici un événement important de la vie privée d'Adolphe Monod qui coïncida avec le commencement de ses difficultés ecclésiastiques; nous voulons parler de son mariage. Mademoiselle Hannah Honyman appartenait à une honorable famille écossaise, qui était venue s'établir à Lyon après les bouleversements de 1814-1815, et dans laquelle Adolphe Monod fut appelé à exercer son ministère, à l'occasion d'épreuves grandes et multipliées que Dieu fit fondre sur elle. Ce fut l'affectueuse insistance d'un ami commun, M. Félix Vernes, qui mit Adolphe Monod en relation comme pasteur avec la famille Honyman, que visitait également M. le pasteur Ch. Barde. Mademoiselle Honyman, restée seule avec sa mère d'une famille de quatre enfants, alliait à une excellente éducation un noble caractère et une piété sincère et éclairée. Elle se mon-

tra bien, dès ces années difficiles et douloureuses, par la tendresse de ses affections, la fermeté de sa foi, son activité modeste et silencieuse, cette *femme forte,* dont parle l'Écriture, en disant que *le cœur de son mari s'assure en elle.* Une grave maladie faillit l'enlever aux siens, en 1852; mais elle fut rendue aux prières de son mari et resta jusqu'à la fin la compagne fidèle et dévouée de son ministère, l'amie des pauvres, des petits, des prisonnières, de tous ceux *qui ne pouvaient pas lui rendre la pareille.* La simplicité était un des traits marquants de son caractère. «Elle était simple dans toute sa manière d'être, simple dans son langage, simple dans sa vie religieuse, simple dans son affection, simple dans ses joies, simple dans sa douleur», disait-on avec vérité devant son cercueil. Elle porta son deuil et son veuvage avec une rare dignité, et fut recueillie douze ans après son mari. Comme lui, elle fut appelée à glorifier Dieu dans la maladie et dans la souffrance, et sa fin, simple comme sa vie, fut pleine de sérénité et de paix. *Ses enfants se lèvent et la disent bienheureuse.*

Le mariage eut lieu le 2 septembre 1829. Le voyage de noces de M. et Mme Adolphe Monod consista en une excursion de quelques jours dans le Dauphiné. A ce voyage se rattache un épisode intéressant, parce qu'il nous montre le zèle ardent qui animait Adolphe Monod pour la conversion de ceux qui l'entouraient. Leur passage à Vienne coïncida

avec le retour du général La Fayette, auquel Adolphe Monod adressa la lettre suivante :

Monsieur le Général,

La curiosité de voir un homme d'une célébrité humainement parlant aussi méritée que la vôtre, m'a fait me mêler à la foule qui s'est portée sur votre passage, à votre entrée dans cette ville. En voyant les honneurs que vous recevez, et en me rappelant ceux que vous avez reçus ailleurs, j'ai éprouvé un sentiment qui sans doute n'était partagé par personne : celui de la crainte que votre gloire ne vous célât le bonheur éternel, le seul qui vaille la peine d'être cherché par des êtres qui ne sont pas assurés d'un jour de vie. J'ai craint, qu'enclins comme nous le sommes tous à l'orgueil, tant de gloire n'exaltât peut-être beaucoup le vôtre, et qu'ainsi elle vous fermât l'entrée du royaume de Jésus-Christ, qui n'est que pour les humbles. Dans cette pensée, et par cet intérêt qu'un chrétien porte au bonheur d'autrui, j'ai désiré que quelqu'un vous avertît de ce que vous devez faire, selon la Parole de Dieu, pour vous assurer la vie éternelle. En ne voyant pas d'apparence qu'un autre se chargeât de cette tâche, j'ai cru que Dieu voulait que je la prisse peut-être moi-même, et je suis prêt à le faire. Si vous voulez m'entendre, je serai à vos ordres pour me rendre au lieu que vous m'indiquerez demain matin

à tel moment qui vous conviendra entre huit et dix heures. Je ne vous demande qu'un quart d'heure, et moins encore, si c'est trop.

La personne qui vous portera ce billet me portera votre réponse, si vous m'en faites une. Si vous me recevez, je prie Dieu de diriger cet entretien de telle sorte que vous y trouviez le commencement de la paix chrétienne. Si vous ne me recevez pas, je continuerai de prier pour vous, et j'espérerai qu'il voudra, dans ce temps ou un autre, vous éclairer pour le salut de votre âme.

Je suis, Monsieur le Général, votre serviteur pour l'amour de Jésus-Christ.

Un chrétien, protestant de dénomination, passant à Vienne pour affaires.

Il reçut à cette lettre la réponse suivante :

Vienne, 5 Septembre 1829.

« Mon court séjour à Vienne et les obligations résultant des témoignages de bonté que j'y reçois, m'ont empèché Monsieur, d'avoir l'avantage de causer avec vous. Je n'en suis pas moins reconnaissant de vos conseils et de vos vœux, conformes à ceux que j'ai reçus plusieurs fois dans mon voyage américain, de personnes respectables, et tenant à votre opinion religieuse. C'est avec plaisir que je recevrai une lettre contenant ce que vous vouliez bien me dire.

Agréez l'assurance de ma considération.

La Fayette. »

Quelques jours avant son mariage, Adolphe Monod avait adressé la lettre suivante à son ami, M. le pasteur Vallette, qui l'avait remplacé à Naples.

Lyon, 18 *Août* 1829. — Je viens communiquer à vous premièrement, et par vous à mes anciens paroissiens, surtout à mes amis particuliers, Comte, Dalgas, Autran, à mon frère Bellermann et à sa femme, à mes chers catéchumènes, aux Anselme, Mittelhofer, Felling, à l'archevêque et à Candia, au Consistoire, aux Meuricoffre, Falconnet, etc., la nouvelle de mon prochain mariage. J'épouse une Anglaise, établie à Lyon depuis plusieurs années. Mlle Honyman est une chrétienne, née de parents chrétiens, élevée par eux dans la foi dès son enfance, mûre dans l'expérience du monde et de l'Évangile, âgée plus que moi de deux ans (j'ai près de 28 ans), riche selon la nature de très bonnes facultés et de beaucoup de connaissances utiles; et riche selon la grâce des dons les plus précieux de Dieu, d'une piété éclairée, profonde, douce et humble. Je vous ai fait ce tableau d'elle parce que, me connaissant bien, vous jugerez qu'elle a précisément ce que vous désirez sans doute le plus dans une femme pour moi; et j'ai la douce conviction qu'en mettant ensemble les grâces d'un caractère assez différent que chacun de nous a reçues, nous ferons entre nous deux un bon et utile ministre de Jésus-Christ. Au reste, ma joie et mon espérance s'appuient sur quelque chose de

plus solide encore que le jugement que je porte d'elle, c'est sur la conviction pleine et fondée qu'ayant depuis longtemps marché l'un et l'autre par la prière, nous avons été conduits de Dieu, qui nous a fait voir qu'il nous a lui-même choisis l'un pour l'autre, ce qui nous donne l'espoir assuré de ses plus précieuses bénédictions sur notre union. Nous comptons nous marier au commencement de septembre, s'il plaît à Dieu. Je nous recommande à vos prières et à celles des chrétiens de Naples...

Je viens de prier pour cette Église de Naples, qui m'est chère ; et pourtant je suis loin de prier pour elle et vous aussi souvent et avec autant d'amour que je le devrais. Si vous saviez, mon cher frère, combien je suis faible dans tout bien et enclin à tout mal, vous prieriez beaucoup pour moi. Faites-le surtout maintenant, pour que ce mariage, contracté dans un esprit de foi et de charité, fasse un heureux changement dans mon âme et dans mon ministère. Oh! que ce soit un mariage chrétien, et un mariage de pasteur! c'est tout dire en deux mots.

Voici le récit succinct de mon histoire et de celle de mon Église depuis que je vous ai écrit. Je revins de mon long congé en janvier dernier. Le 14 février, je demandai l'autorisation du Consistoire d'appeler un suffragant, à mes frais — accordé. Mais il fallait en choisir un et soumettre mon choix au Consistoire. Le 19 avril (Pâques), je prêchai un sermon[1] où je

[1] Pouvez-vous mourir tranquille.

fis voir que nul ne peut mourir tranquille s'il ne croit au pardon gratuit, par le sang de Jésus-Christ. Ce sermon déplut fort, surtout au Consistoire. Le 24, je proposai un suffragant au Consistoire. Il fut refusé, *ainsi que tout autre qui serait dans mes principes*. Je me résignai donc à ma solitude. Le 17 mai, je prêchai sur Romains VI, 1, et fis voir que loin que les bonnes œuvres soient empêchées par la foi, pas une seule bonne œuvre n'est possible dans une âme qui n'a pas cru au salut gratuit par Jésus-Christ. Ce sermon déplut encore plus que l'autre. Le 30 mai, le Consistoire s'assembla pour décider qu'on m'enverrait une députation pour m'inviter à changer ma prédication et ma manière d'être. Je la reçus le 2 juin, et après avoir invité les députés à s'expliquer sur la nature du changement désiré, qui était que je prêchasse et agisse *comme si je ne croyais pas au salut gratuit*, je répondis que je ne le pouvais pas. Le 5 juin, le Consistoire arrêta que ma présence dans l'Église y faisait du mal, et qu'on me demanderait ma démission; toutefois (ce que j'avais demandé) après m'avoir entendu. Je fus entendu le 20, et fis voir premièrement qu'on ne pouvait motiver une demande en démission que sur des preuves que je ne faisais pas le devoir de mon ministère, ce que je les invitais à prouver ; et secondement, je répondis à des plaintes qui avaient été portées contre moi, dont je reconnus les unes pour être fondées, promettant d'en profiter, et fis

voir que les autres étaient injustes. Le 25, le Consistoire, sans faire aucune mention de mon discours, qu'il ne pouvait pas réfuter, me demanda ma démission par écrit. Je la refusai, par écrit aussi, le 1er juillet, et partis pour Paris le même jour, soit pour prendre un peu de repos, étant retombé assez bas par la fatigue et la préoccupation, soit surtout pour m'entendre avec ma famille sur la décision de mon mariage, et avoir l'agrément de mes parents. Je passai la plus grande partie de mon congé à Saint-Quentin, chez mon frère, et là je vécus dans la joie et la paix chrétiennes. Je revins à Paris, et mon mariage ayant été décidé avec ma famille, je suis revenu ici la semaine dernière, le 10 du courant. En mon absence, le Consistoire m'a enlevé mes catéchumènes et a invité M. à les instruire, non seulement jusqu'à mon retour, mais à les garder jusqu'à leur première communion. De plus, le Consistoire a écrit à mon père pour le prier de me solliciter de donner ma démission; mais je n'ai pas cru devoir sacrifier ce que je crois la volonté de Dieu à l'influence paternelle plus qu'à l'autorité du Consistoire, en sorte que ce moyen a encore échoué. Il ne leur reste qu'une chose à faire : c'est de provoquer ma destitution de la part du gouvernement. Mais ne pouvant alléguer contre moi que mes principes, ils ne réussiront pas. Voilà où nous en sommes. Triste position dans un sens, mais position heureuse dans ce sens que cette opposition même

est une preuve que le Seigneur m'a donné de toucher la plaie, que l'Église de Lyon n'est pas tout à fait morte, et qu'elle commence à revenir à la vie. Des personnes ont été converties depuis mon arrivée à Lyon, et quelques-unes par mon ministère. Nous avons quelques chrétiens fervents et expérimentés, et nous attendons du Seigneur de grandes bénédictions sur cette Église. Il saura tirer le bien du mal même. Nous sommes dans une *crise*. Quant à moi, comment ai-je soulevé cette opposition ? Y a-t-il de ma faute ? Peut-être ma vivacité, mon énergie qui passe parfois les bornes de la douceur dans ma prédication, surtout improvisée, comme elle est presque toujours ; quelque chose de décidé, d'austère, dans ma voix et dans mes manières, mes misères en un mot, ont contribué à cette irritation des esprits. Mais cette part est bien petite. Et la grande cause de l'opposition, et presque la seule, est la clarté et la hardiesse avec laquelle le Seigneur me donne de proclamer le salut par la croix, qui semble une folie à cet auditoire presque tout mondain. Je ne me sens pas en droit de *graduer*, et de ne donner qu'une lueur d'abord de la vérité, et puis d'y ajouter peu à peu : je donne tout ce que Dieu me donne, et ma prédication croît à mesure que croît mon christianisme personnel. La prière m'a conduit à cette manière franche d'agir et de parler ; peut-être aussi mon caractère naturel m'y pousse ; mais je n'ai jamais pu, devant Dieu, me prescrire une prudence

chrétienne qui consisterait à déguiser une partie de la vérité, pour la montrer dans une autre occasion. Cela était permis à Dieu et à Jésus-Christ, mais non aux apôtres, ni à nous, leurs imitateurs, qui, ne tenant pas la vie de nos auditeurs dans nos mains, devons nous hâter d'annoncer *tout le conseil de Dieu* (Actes XX, 27) comme si chacune de nos prédications était la dernière, soit pour nous, soit pour quelqu'un de ceux qui nous écoutent. J'ai souvent consulté sur ce sujet des pasteurs et d'autres chrétiens, et je n'ai rencontré aucun chrétien ferme et avancé qui me conseillât une autre voie ; en sorte que je suis celle-ci avec une confiance tranquille; et il me paraît que le Seigneur rend témoignage à ma fidélité par les bénédictions qu'il accorde à mon ministère, et aussi par les épreuves mêmes qu'il m'y fait rencontrer, car *il m'a fait la grâce, non seulement de croire en lui, mais encore de souffrir pour lui*. Cela ne signifie pas que je ne veuille pas m'appliquer à acquérir ce qui me manque le plus, de la douceur, de l'onction, de la *tendresse évangélique*. J'en sens un grand besoin, et non seulement de cela, mais de toutes les dispositions du ministre de Jésus-Christ, et je demande à Dieu de concilier en moi, par sa grâce, une fermeté et une fidélité inébranlables avec une douceur et une aménité égales à celles du Sauveur. Je dis *égales*, car nous devons tendre à la perfection, et *l'espérer toujours, même ici-bas, quoique sachant que nous ne*

l'atteindrons pas. Je compte sur mon mariage surtout pour développer en moi les qualités qui me manquent le plus, parce que H. en est richement pourvue.

Adieu, bien-aimé Vallette, que le Seigneur veille sur vous, et vous donne d'avoir les yeux constamment fixés sur lui. Qu'il vous remplisse tellement de son Esprit que vous n'ayez pas un désir, pas une pensée qui ne vienne de lui et ne retourne à lui. Car aussi bien nous n'avons plus de vie que la sienne, puisque nous avons été crucifiés en lui pour nos péchés.

Votre dévoué ami et plus dévoué frère en J. C.

P. S. J'ai demandé ce matin au Seigneur la grâce de prier tous les jours pour l'Église de Naples et pour vous. Pour que je puisse proportionner mes prières à vos besoins, instruisez-moi de l'état du troupeau et de celui de votre âme.

L'opposition, cependant, allait croissant. Adolphe Monod écrivait au mois de novembre :

Dans les premiers jours de ce mois, peiné moi-même et presque accablé par l'épreuve journalière, et à la longue si fatigante, de l'opposition du Consistoire, du troupeau et de mes collèges, prévenu d'ailleurs d'un adoucissement, craignant d'avoir manqué en douceur moi-même, je cherchai un rapprochement, soit avec le troupeau, en faisant quelques visites avec ma femme, soit surtout avec mes

collègues. Je les invitai à déjeuner un jour chez moi, et dans une promenade que j'allai faire ensuite avec eux, je leur dis que je désirais que nous pussions nous voir moins rarement, et que je souhaitais de leur témoigner tout ce que je pourrais d'affection et de confiance, sans compromettre les intérêts de mon Maître. Ces avances, qui n'étaient au reste qu'une réponse à des avances précédentes de Martin, furent accueillies avec joie et avec une effusion que je crois fort sincère ; mais ce projet de rapprochement n'a pas pu durer.

Il y a une quinzaine de jours je commençai à m'apercevoir que loin que l'opposition fût diminuée, comme nous l'avions pensé, elle devenait plus forte que jamais. Les égards, la considération pour nous diminuent. Aux faux bruits qu'on a coutume de faire courir sur mon compte on en ajoute de nouveaux, que j'ai des apparitions d'anges, que je suis payé par l'Angleterre, etc.[1] Les adversaires se multiplient et se prononcent, des hommes, des femmes, des jeunes filles. Mardi j'apprends dans une famille chrétienne qu'une pétition où l'on sollicite mon renvoi est portée de maison en maison. Elle avait alors quarante signatures. Elle en a gagné depuis. Je n'ai que peu d'informations et je n'en cherche pas ; j'écoute seulement celles qui me viennent. Cette

[1] On allait jusqu'à soutenir sérieusement, et à en faire un grief de plus contre lui, qu'il avait dit : « Je suis infaillible dans mes discours : impeccable dans mes actions ! »

pétition est faite à l'occasion d'une lettre circulaire du Consistoire aux souscripteurs, pour les frais du culte, où le Consistoire avouait un déficit dans sa caisse, et recourait aux souscripteurs pour le combler. On répond qu'on n'est pas disposé à souscrire pour le culte dans un moment où la division est entre les pasteurs, et jusqu'en chaire; et là-dessus on demande mon renvoi, motivé sur mon méthodisme, mon sermon de Pâques, mon prétendu remplacement par des laïques dans l'enseignement des catéchumènes, la bénédiction de mon mariage par un pasteur du dehors et ma protestation contre la nomination de M. B.

Qu'arrivera-t-il de ceci? Si l'on peut se procurer une centaine de signatures ou plus encore, et je crois qu'on le pourra, et si le Consistoire envoie cette incluse dans une pétition du Consistoire pour provoquer ma destitution de la part de Cuvier, y a-t-il lieu d'espérer qu'il la refusera, lui, si ennemi de toute division? Je l'ai vu à Paris; mon père me conduisit chez lui. Mon père s'entretint d'abord seul avec lui de ce qui se passait à Lyon, et puis il m'appela. Cuvier me dit : « Je n'ai reçu aucun avis. Je vous dirai seulement ce que je dis à tout le monde : Évitez tout ce qui peut amener des divisions. — Je le désire, M. le Baron, mais dans les limites, bien entendu, de la conscience et de l'Évangile. — Bien entendu; il n'y a point de règle sans exception; mais faites ce que vous pourrez pour la paix. » Quand nous sortîmes, il nous accompagna jusqu'à la porte et me

dit : « Si vous avez quelque chose, vous n'avez qu'à m'écrire avec confiance. »

Un mois plus tard, Adolphe Monod écrivait :

A son frère Frédéric.

Lyon, 23 Décembre 1829.

... Je dois au Seigneur le témoignage qu'il m'a fait marcher pour la foi et renoncer à ma volonté ! Je priais; et n'ayant jamais pu être ébranlé jusqu'à présent dans la conviction qu'il m'avait appelé ici et m'y voulait encore maintenir, je me suis dit : Ou bien le Seigneur me retirera d'ici, et alors il me donnera de voir clairement sa volonté dans mon déplacement, ou bien il veut que je reste, et alors il me donnera tout ce qui me manque, non seulement selon l'Évangile, mais encore selon le monde.

Quand a commencé ce dernier mouvement de l'opposition, je me suis encore tourné vers le Seigneur, j'ai constamment prié qu'il me manifestât sa volonté, soit que je dusse rester ou quitter. J'ai toujours cru voir très clairement que sa volonté était : Reste; je l'ai cru jusqu'à hier. Ce fut dans cette pensée que j'allai trouver la commission, et contre mon attente cet entretien m'a fortement ébranlé.

Une chose surtout m'a frappé. Il me paraît certain que la majorité du troupeau me rejette. De personnes déclarées pour l'Évangile, je n'ai pas lieu de croire qu'il y en ait au-delà de quarante ou cin-

quante, tout au plus. De personnes bien disposées pour l'Évangile et bienveillantes pour moi, et qui pour l'une ou l'autre de ces raisons désirent que je reste, je n'en puis pas apprécier le nombre; mais je le crois peu considérable. Dans cet état de choses, je ne pense pas que le ministre puisse, ni doive, peut-être, refuser ma destitution. Et s'il la refuse, rester contre le Consistoire et contre le troupeau, n'est pas seulement dur à la chair — ceci n'est pas à considérer, — mais semble encore plus propre à nuire à la vérité qu'à la servir. Peut-être le Seigneur a fait à Lyon ce qu'il y voulait faire pour moi, et s'y prépare de nouveaux ouvriers, et à moi un nouveau champ de travail.

Je n'ignore pas, au reste, combien le tentateur est rusé, et moi facile à séduire. Peut-être ce changement dans mes vues est-il venu de mon désir personnel de quitter. Peut-être aussi le Seigneur veut-il que je reste, et me prépare-t-il dans cette crise même et dans ses effets qui peuvent être tout autres que nous ne les attendons, des moyens d'action plus puissants qu'auparavant.

Dans cette incertitude, je m'adresse à lui premièrement, et je lui dis continuellement, et j'espère sincèrement : *Enseigne-moi ta volonté, car tu es mon Dieu. Fais-moi connaître le chemin par lequel j'ai à marcher, car j'ai élevé mon cœur vers toi*. (Ps. CXLIII, 8-10). Ensuite je recours aux prières et aux conseils de chrétiens plus sages, plus expérimentés que moi.

qui peuvent juger plus sainement de ma position, n'y étant pas engagés eux-mêmes.

Une autre voie sembla s'ouvrir devant lui quelques mois plus tard : la chaire de morale évangélique et d'éloquence sacrée à la Faculté de Théologie de Montauban devenait vacante, par suite de la mort de M. Frossard, le 3 janvier 1830. Les lettres qu'on vient de lire expliquent suffisamment qu'Adolphe Monod, cédant aux conseils de son père et d'un certain nombre de ses amis, et appuyé du reste par vingt-sept Consistoires, sollicita la dispense d'âge qui lui était nécessaire pour être nommé professeur, et résolut de se présenter à la chaire vacante.

Il se mit donc en route pour Montauban, et écrivait de Toulouse le 18 juin, se doutant peu de la manière dont les choses se préparaient pour le concours. Cette lettre, sans traiter directement de ce sujet, est intéressante parce qu'elle nous fait connaître le commencement de ses relations avec les MM. Courtois de Toulouse, qui devinrent pour lui des amis si fidèles.

Toulouse, 18 *Juin* 1830. ... Je m'attendais à trouver au midi de la France un pays fort beau, des eaux, des mouvements de terrain, etc. J'ai été fort trompé. Partout un pays plat, qui n'a rien de pittoresque, ni d'eaux abondantes, ni de beaux arbres. Je n'ai pas vu un seul paysage aussi beau que ceux

que nous voyons sur la route de Lyon au Mazet. De plus, d'Avignon à Montpellier, tout est aride. Passé le département de l'Hérault, et surtout en approchant de Toulouse, le pays est riche et bien cultivé. La vie n'est pas chère. Il manquait à cet excellent pays des moyens de transport. Des hommes aisés, riches même, en terrain et en productions de tout genre, mais ne pouvant les exporter, ni par conséquent les convertir en argent, présentaient le singulier contraste de l'abondance dans certaines choses et de la disette dans d'autres. Ainsi des seigneurs, qui donnaient de magnifiques dîners, des parties de chasse où tout était prodigué, allaient médiocrement vêtus, parce qu'ils avaient tout en abondance, excepté l'argent. C'est pour suppléer à ce besoin que fut créé, sous Louis XIV, le canal du Languedoc, qui va de Toulouse à Béziers et se prolonge jusqu'à la mer près d'Agde. Il rend au pays des services immenses. ... Le Consistoire de Toulouse renferme très peu de membres pieux, mais les autres ne sont nullement opposés. Le troupeau en général manque de piété. S. croit qu'il leur a manqué une opposition. Il y a une famille fort intéressante, du nom de Courtois; elle se compose d'un homme d'un certain âge, de sa femme, anglaise, profondément pieuse, et de trois fils qui marchent sur les traces de leur mère, et dont l'aîné est déjà un chrétien fort avancé. Ces jeunes gens ne perdent aucune occasion d'annoncer la bonne nouvelle. Si quelqu'un traite

avec eux une affaire de commerce, l'un d'eux l'entreprend sur l'affaire plus importante du salut. S'il y a un malade, ils vont le visiter. S'ils apprennent qu'un protestant, même entièrement inconnu d'eux, ne suit pas les exercices religieux, ils vont le presser d'y assister. Le dimanche, depuis six heures jusqu'à l'heure du service divin, ils vont de maison en maison, où ils peuvent expliquer la Parole. Comme leur famille est une des premières de la ville, par la fortune et par le crédit, on leur passe plus qu'on ne ferait à d'autres et leur exemple a beaucoup d'influence. Ces hommes-là sont plus fidèles que nous...

La nomination à Montauban devait se faire par voie de concours. L'ouverture du concours fixée d'abord au 21 juin (à Montauban) avait été renvoyée au 23. Les deux candidats, MM. Poupot, de Sorrèze, et Adolphe Monod étaient arrivés à Montauban ou en route pour s'y rendre, lorsque trois membres du jury écrivirent à M. Cuvier « que les motifs qui les avaient portés à écarter M. Monod le 28 avril, par une délibération préalable, savoir le trouble qu'il avait porté à Lyon, subsistaient encore; qu'en conséquence ils avaient pour refuser M. Monod des raisons indépendantes des talents ou des connaissances qu'il pourrait montrer. Dans cet état de choses, devaient-ils être juges ? »

En réponse à cette lettre, le ministre prit un

arrêté en date du 19 juin, qui parvint à Montauban le 23, déclarant « le concours qui devait avoir lieu à Montauban le 21 juin remis à une époque qui serait ultérieurement fixée ».

« Vous le voyez, écrivait Adolphe Monod, le jury est dissous et le concours prorogé jusqu'à une époque indéfinie et qui peut être assez éloignée, comme elle peut aussi ne l'être que jusqu'à la rentrée, ce qui le mettrait au mois d'octobre. Un autre jury sera formé, dont les professeurs ne pourront plus faire partie, d'où l'on peut conclure avec assez de vraisemblance que le concours n'aura pas lieu à Montauban. »

Il n'eut lieu, en effet, ni à Montauban, ni ailleurs. Un moment, dans le courant de la même année, il fut question de l'avoir à Paris ; mais ce projet n'eut pas de suite. La chaire de morale évangélique resta vacante quatre années. Le 31 décembre 1833, un décret signé de M. Guizot chargeait provisoirement M. Jalaguier, pasteur à Sancerre, du cours de morale. Puis M. Jalaguier ayant été nommé professeur de dogmatique, le 19 avril 1836, un décret du 17 août de la même année, du Baron Pelet de la Lozère, « chargeait provisoirement M. Monod (Adolphe), ancien pasteur-président du Consistoire de l'Église réformée de Lyon, du cours de morale évangélique à la Faculté de théologie protestante de Montauban ».

Revenu à Lyon, Adolphe Monod reprit tranquille-

ment, dans la mesure où cela lui était permis, les fonctions de son ministère. N'ayant pu obtenir l'autorisation de faire au temple, ni même d'annoncer en chaire un service familier d'explication de la Parole de Dieu, il continua à le tenir dans sa propre maison, comme il le faisait depuis quelques mois.

« Tu sais, écrivait-il à l'un de ses frères, que j'ai fondé un nouveau service d'explication de la Parole de Dieu ; que je l'ai voulu faire à l'église, et que le Consistoire s'y est opposé. Je le fais donc chez moi, où le Seigneur l'a béni admirablement. J'ai eu un soir plus de cent vingt personnes ; ordinairement de quatre-vingt à cent. J'ai cru devoir prévenir le maire. Il m'a dit de lui écrire que je faisais ce service chez moi, parce que le Consistoire, etc. Il en référera au ministre. J'espère que ceci donnera lieu à quelque recherche de la part du ministère. Tant mieux. »

Dans ces circonstances, l'idée de la séparation s'était présentée à lui plus d'une fois. Mais il pensait que la voie de la fidélité pour lui était de persévérer, aussi longtemps que cela lui serait permis, et d'attendre une solution, plutôt que de la provoquer. C'est dans cet esprit qu'il écrivait :

A M. Gaussen.

Lyon, 22 Janvier 1831.

Sur la question de la séparation, il est vrai que j'ai été incertain plus d'une fois de ce que je dois faire ;

mais je n'ai pas été jusqu'à présent profondément troublé. A considérer la lettre de l'Écriture et l'exemple de l'Église primitive, je serais porté à la séparation. Assurément l'Église de Jérusalem ou de Corinthe n'était pas organisée comme l'Église de Lyon. Ce n'est pas non plus avec une entière liberté que je donne la communion au premier venu ; je crains de participer ainsi *aux péchés d'autrui* et de donner le sang du Seigneur *avec précipitation.*

J'ai peine à croire que saint Paul eût pu supporter ma position. Quant à la prédication de l'Évangile, sais-tu jusqu'où le Consistoire peut m'enchaîner? Il est vrai que toutes les trois semaines une fois je puis annoncer la vie éternelle à 1000 ou 1200 personnes, et que j'instruis une douzaine de catéchumènes, outre une leçon par semaine à quelques enfants. Il est vrai encore que je fais chez moi le dimanche une explication de l'Écriture sainte que le Seigneur bénit visiblement. Mais je ne puis fonder de services dans l'église, ni prêcher plus souvent, ni donner une instruction religieuse dans les écoles (le Consistoire vient de l'attribuer exclusivement à mon collègue). Par suite du défaut d'harmonie entre les pasteurs et de mes démêlés avec le Consistoire, tout est désorganisé. Notre situation n'est depuis deux ans qu'un provisoire permanent. Séparé, c'est-à-dire libre, ne pourrais-je pas suivre plus activement le Seigneur, et d'une manière même plus étendue? Voilà les réflexions qui m'occupent quelque-

fois. Mais il y a beaucoup à leur opposer, je le sais. Aussi n'ai-je point de vue nette actuellement. Il semble même qu'elle ne me conviendrait pas actuellement et que le Seigneur ne veut pas me l'accorder. Dans cet état de choses, je dois, je crois, suivre le précepte de I Cor. VII, 17, *de rester où je suis*. En résumé, comme tu le dis, c'est à Dieu à me faire un chemin. Il me l'a fait si clair pour entrer ici, que je n'en dois sortir que s'il m'en fait un nouveau aussi clair que le premier. Ma position d'ailleurs, même à d'autres égards, est remplie d'incertitudes depuis un an et pour quelque temps encore.

Quant à l'objet principal de ta lettre, mon désir prononcé et, je crois, ma vocation décidée est pour le professorat. Je crois que le temps n'est pas éloigné où le Seigneur me fera la grâce de le servir de cette manière.

Si j'avais à examiner ce qui me plairait le plus d'un professorat à Montauban ou à Genève, la réponse ne serait pas douteuse. A Genève, dans une ville où il y a tant de ressources et où la vie est si douce, avec Merle, et par-dessus tout, avec toi; — oui, le Seigneur sait combien mon cœur se réjouirait à la pensée de vivre près de toi — ce projet me plaît beaucoup, et plus qu'aucun autre je pense, qui me soit venu jusqu'à présent. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit. Plus même mon goût s'y trouve, plus je devrai me défier. Le temps du reste n'est

pas encore venu et d'ici là le Seigneur me préparera à pouvoir chercher, trouver et suivre sa volonté.

Actuellement, Montauban me paraît indiqué par le Seigneur comme ma place. Je me sens comme engagé envers Montauban, et tant que cette place est libre, je ne me crois pas libre de penser à une autre. Il y a eu une direction trop visible dans ma présentation à cette place et surtout dans le renversement du jury. Mais souvent le Seigneur nous conduit par des détours. Il peut avoir paru vouloir me mener à Montauban, pour me mener en effet à Genève. C'est ce qu'il nous manifestera sans doute bientôt....

Tu comprends avec quel intérêt j'ai lu ta lettre à la Compagnie. Je vois par une lettre déjà ancienne, de J., que tu as songé à imprimer. Sur ce point, je ne puis que t'exhorter à prier, comme je sais que tu le fais, pour que le Seigneur t'éclaire. Mais je te dirai que mon expérience personnelle me paraît être pour l'impression. Je regrette (comme un chrétien peut le regretter), de n'avoir pas imprimé quelque chose au commencement de mes débats avec le Consistoire. Maintenant j'ai trop attendu pour ne pas attendre encore une occasion manifeste; car cette publication sera une espèce de rupture avec le Consistoire. Mais au commencement j'aurais pu publier leurs premières démarches, sans les heurter trop violemment, et cela eût pu les retenir. En général ce dont j'ai manqué, plus encore

que de patience et de prudence (quoique j'en aie manqué aussi), c'est à l'égard du Consistoire, de fermeté. Les hommes de ce caractère ne savent pas apprécier les ménagements de la prudence et de la charité; ils n'y voient qu'une faiblesse qui encourage leur opposition.

Et puis, l'impression, c'est la publication; la publication, c'est la lumière, c'est la vérité. Tout ce qui peut mettre au grand jour les choses convient à l'avancement du règne de Dieu. J'ai souvent pensé que dans les ménagements de délicatesse, de condescendance, de charité, de prudence des chrétiens de nos jours, il y a de l'esprit du siècle, de la civilisation mondaine et un défaut de foi. Je crois que saint Paul, ou même saint Jean, agiraient à notre place plus vivement, plus promptement, plus énergiquement. Je verrais avec plaisir l'impression de ta lettre, quand même elle ne serait pas amenée par une publication de la Compagnie : mais au reste je n'exprime ici qu'un sentiment, qui peut-être n'est pas assez réfléchi, et je ne suis pas assez au fait pour porter un jugement éclairé.

Cependant, la situation devenait de plus en plus tendue, l'opposition de plus en plus forte. Le 20 mars, Adolphe Monod prononça un sermon[1] qui, quelques semaines plus tard, devait servir de considérant à sa

[1] *Qui doit communier?*

destitution. La destitution devait être prononcée dans la séance du Consistoire du 14 avril. Mais ce jour-là, le Consistoire n'étant pas en nombre, une nouvelle séance fut convoquée pour le lendemain. Le 14 cependant, Adolphe Monod lut au Consistoire une proposition relative au rétablissement de la discipline de la Cène; et ce discours servit de deuxième considérant à la destitution, décidée en principe avant qu'il eût été prononcé.

On était à quelques semaines de la Pentecôte. Il ne se sentait pas la liberté de donner la Cène dans ces circonstances.

19 *Mai.* — Mon Dieu, je ne puis pas, tu le sais, donner la Cène dimanche dans cette confusion. Je te rends grâce de ce que tu m'as éclairé sur ce point. Tu m'éclaireras aussi sur les autres. Oh! montre-moi maintenant comment je dois faire ce que tu m'as commandé! Accorde-moi, Seigneur, une vue claire de ta volonté. Tu es la lumière du monde. Je te suis. Je ne marcherai pas dans les ténèbres....

Que dirai-je au Consistoire? J'ai demandé au Consistoire l'observation de l'ordre établi par l'Écriture, confirmé par la discipline ecclésiastique de l'Église réformée de France, pour la distribution de la Cène. Le Consistoire a passé à l'ordre du jour sur ma proposition, et en a fait un sujet d'accusation contre moi et auprès du gouvernement. Dans cet état de choses, et en attendant que le gouvernement

ait prononcé, je ne donnerai pas la Cène à Pentecôte.

Il fit ce qu'il put pour se dispenser de prêcher; il sollicita de ses collègues un échange de prédication, qui lui fut refusé, bien qu'il les eût prévenus de son motif pour le demander, et avertis qu'il ne pourrait donner la Communion ce jour-là. Contraint de prêcher, il se retira après la prédication, et dès le lendemain le Consistoire, dans une séance irrégulière, puisque le président n'y avait pas été convoqué, prenait un nouvel arrêté par lequel il était «suspendu de toutes les fonctions de pasteur de l'Église réformée de Lyon et de président de son Consistoire, jusqu'à ce que les motifs de la destitution déjà prononcée contre lui eussent été approuvés par le gouvernement». (Dès l'année précédente le Consistoire avait supprimé son supplément de traitement.)

A partir de ce moment, et jusqu'à l'arrivée de cette approbation, Adolphe Monod continua à recevoir chez lui les chrétiens qui désiraient s'y réunir pour des services familiers, attendant dans la paix que la volonté de Dieu se manifestât pour lui.

Au mois de juin il fit un voyage à Paris, pour visiter sa famille.

Paris, 7 Juin 1831. — ...Mon cœur est rempli de reconnaissance et de joie pour les bénédictions temporelles et spirituelles que Dieu répand sur notre

famille. J'ai trouvé tout mon monde bien. Mon père et ma mère ne me paraissent point changés. Tous leurs petits enfants sont plus beaux les uns que les autres, et sont pleins de santé.... Je suis arrivé à neuf heures. La famille était à déjeuner. Maman m'a conduit faire le tour de toute la maison. Frédéric était malade depuis quelques jours d'un catarrhe. Prions pour lui ; sa santé est précieuse pour le service du Seigneur. L. est la plus belle de tous ces beaux enfants. Même M. est inférieure à elle, je le crains... Les enfants de M. sont fort jolis, surtout son petit garçon, mais leurs yeux sont trop bleus, trop clairs à mon goût. J'aime mieux l'air noir et décidé des petits Monod. Après tout, c'est pourtant l'air de notre M. qui me plaît plus que tous les enfants que j'ai vus, et que tous ceux que je verrai...

Maman va bien. B. aussi, H., V. aussi. Que Dieu soit mille fois loué. Oh! avec quelle charité, quelle foi ne devons-nous pas prier pour que les bénédictions extraordinaires que Dieu a départies à cette maison l'embrassent tout entière, jusqu'au dernier, et que tous reçoivent la vie éternelle !

Il donna plusieurs prédications pendant ce séjour à Paris, et jouit beaucoup de se retrouver au milieu des siens, ce qu'il n'avait pu faire depuis deux ans.

18 *Juin.* — Je vais prêcher ce matin, non pas à l'Oratoire, mais dans une des chapelles, pour

Audebez. Je n'étais pas disposé à prêcher, et j'ai d'abord refusé ; mais on a tant insisté que j'ai cru que je manquerais de simplicité en persistant dans mon refus....

J'ai reçu une lettre du ministre. Il soutient que l'arrêté du 21 mai n'est ni irrégulier ni illégal, et m'invite à m'y soumettre, jusqu'à ce que le gouvernement ait prononcé sur ma destitution. Je ne suis pas encore arrêté sur la réponse que je ferai à cette lettre... Seigneur! accorde nous et multiplie-nous par Jésus-Christ ta grâce, ta miséricorde et ta paix par le Saint-Esprit !

Quoi qu'il en soit, l'Éternel est bon à Israël. La lettre du ministre ne me laisse aucun doute, humainement parlant, que ma destitution soit confirmée. Le Dieu de notre délivrance ne nous abandonnera pas, ni aucun de ses enfants; non, pas un d'eux.

Au mois d'octobre 1831, la petite communauté séparée pria Adolphe Monod de devenir son pasteur. Cette vocation lui fut adressée par une lettre dont nous reproduisons quelques lignes :

L'Église de Dieu en Christ à Lyon, à son bien-aimé frère, Adolphe Monod.

Lyon, 19 Octobre 1831.

Hier toute l'Église étant extraordinairement assemblée, l'un de nous proposa de vous faire la

demande de venir nous paître dans les voies du Seigneur. Cette proposition fut adoptée à l'unanimité. Une considération puissante pour vous comme pour nous est celle de l'avancement du règne de Dieu à Lyon; nous savons que depuis longtemps elle occupe vos pensées; les circonstances dans lesquelles nous venons de passer nous la rendent aujourd'hui évidente. Aussi, sans considérer les liens qui vous retiennent encore éloignés de nous, nous sommes assurés que si vous acquiescez à notre demande, vous serez un instrument béni pour rallier ici tous les enfants de Dieu qui sont encore errants.

«Quoique nous sachions que vos vues sur le gouvernement de l'Église diffèrent des nôtres, cela ne nous a pas arrêtés un moment à vous faire notre demande, étant persuadés que cette divergence viendra se perdre dans l'amour.»

Malgré ce que l'attente prolongée d'une solution avait de pénible, Adolphe Monod n'avait voulu prendre aucun parti définitif avant que sa révocation fût prononcée. Cet état incertain et provisoire dura encore plusieurs mois. Nous relevons quelques passages de son journal de cette époque.

14 *Août.* — J'ai été frappé de la lecture du chapitre XVII de *Pilgrim's Progress.* Je me suis reconnu dans *Petite foi. Lâcheté, Méfiance* et *Mauvaise conscience* m'ont assassiné et laissé à demi-mort. Il faut que j'appelle à mon secours *Énergie, Confiance* et

Bonne conscience, et je serai délivré. *Je suis affligé et misérable.*

25 *Août.* — Seigneur, enseigne-moi à être à l'égard de mes serviteurs ce que tu es à notre égard : charitable, leur égal devant toi, cherchant leur bien, et en même temps maître, et exigeant d'eux le respect et l'obéissance, afin que la Parole soit obéie en eux et en moi.

Dimanche, 4 Décembre. — La prière est pour l'âme, ce qu'est la respiration pour le corps. Quand nous avons perdu le souffle, nous respirons avec intention et avec force; mais dans notre état ordinaire nous respirons sans application, sans effort, tant une longue habitude a rendu cet exercice naturel à nos organes. De même pour l'âme : quand elle a perdu le sentiment et la vue de Dieu, nous nous mettons à genoux; nous crions à Dieu, c'est la prière par intervalles. Mais dans son état ordinaire l'homme doit constamment prier, chercher Dieu, et tout faire en sa présence et pour sa gloire. C'est là *prier sans cesse*.

Dimanche soir, 11 Décembre. — Le Seigneur m'a gardé aujourd'hui dans sa paix. Je m'affermis dans la pensée que le fond de ma vie doit être employé aux fonctions actives du pastorat; allant de lieu en lieu à Lyon, exhortant, convertissant, consolant, priant, expliquant la Parole, soit auprès des inconvertis qui voudront m'entendre, soit auprès des en-

fants de Dieu. Le temps qui me restera devra être employé aux lectures nécessaires et à la rédaction de quelques articles pour *les Archives* et *le Semeur*. Seigneur, si tu veux me donner plus de lumière, donne-la moi par ton Esprit.

Lundi, 12 *Décembre*. — Aujourd'hui, les jours suivants, conduis-moi, ô mon Dieu, par ton Esprit dans cette vie nouvelle après laquelle je soupire! Enseigne-moi à étudier ta Parole. J'ai souvent essayé de le faire. Je n'ai jamais réussi. Enseigne-moi, Seigneur! Accommode ton secours à ma faiblesse, à ma promptitude à me décourager, à mon incapacité pour me conduire dans les petites choses, à toutes mes misères que tu connais, car tu es un Dieu de jugement!

A Mme Évesque.

Lyon, 28 Janvier 1832.

Chère Madame et excellente sœur en Jésus-Christ :

...J'ai reçu vos deux lettres et suis un peu confus de ne vous écrire cette fois encore qu'une lettre pour deux. Je suis profondément touché, ainsi que ma femme, des témoignages toujours renouvelés que nous recevons de votre amitié chrétienne. Vos lettres ne nous font pas seulement du plaisir, mais encore du bien et nous portent à prier pour vous. J'ai reçu aussi les sermons de Vinet, et n'ai point eu de peine

à deviner la main qui me les avait adressés. Je vous en remercie beaucoup. Je n'ai pu les lire encore, ayant désiré de lire ceux de Grand Pierre qu'on m'avait prêtés, et qui m'ont fait un vrai plaisir. Que la bénédiction repose sur cet excellent Vinet, et sur l'œuvre qu'il a entreprise pour la gloire de Dieu...

J'ai reçu pour vous la traduction des Psaumes, Proverbes et Ecclésiaste par le ministre Vivien, à laquelle vous avez souscrit. Vous serez charmée de consulter cette traduction, à plusieurs égards supérieure à celles de nos anciennes versions, en clarté et en élégance de langage...

Les voies de Dieu se dessinent toujours plus visiblement. Il va, je n'en puis douter, opérer une grande séparation de ses enfants; pour sanctifier ses enfants, pour avancer par eux son règne sans entraves, et pour livrer les mondains à l'impuissance de leur sagesse et de leurs forces propres.... Avec quelle clarté Dieu nous fait voir la vérité de sa Parole concernant la corruption naturelle de l'homme! et quelle bonté, quelle incroyable miséricorde qu'il nous ait retirés du présent siècle, et changé notre cœur! Gloire à lui, et à nous la confusion de face! Appliquons-nous donc, chère sœur et excellente amie en Christ, à témoigner à Dieu notre gratitude, en ne consacrant qu'à sa volonté cette vie qu'il nous a donnée deux fois, en nous créant et en nous sauvant! Reconnaissons la lâcheté de notre

obéissance, la faiblesse de notre foi, l'empire du monde et de la chair sur nous, et fuyons, fuyons le péché, veillant, priant, étant sobres, pour ne point tomber dans la tentation.

Je reçois avec reconnaissance votre exhortation fraternelle à une plus grande douceur dans l'exercice de mon ministère. A vous, qui me comprenez et qui ne verrez point dans cet aveu une rétractation de la vérité de Dieu que j'ai prêchée, je n'hésite pas à dire: c'est vrai. J'ai sujet de m'humilier devant mon Dieu d'avoir manqué de cet amour qui croit tout et qui espère tout, et qui porte le bon Berger à donner sa vie pour ses brebis. Je ne veux pas dire que je sois dépourvu de l'amour des âmes. Dieu en a mis le commencement dans mon cœur, et c'est pour sauver les âmes que je suis demeuré à un poste si contraire à ma volonté propre, par les épreuves qui m'y étaient suscitées; mais je sens que je suis faible en amour, comme aussi en fermeté de foi, en patience, en fidélité. Priez le Seigneur de supporter mes infirmités et de m'en guérir, pour que je puisse le servir selon son cœur, et tirer parti de l'inimitié même du monde pour m'exercer au ministère saint et glorieux du salut des pécheurs.

La nouvelle que vous nous avez donnée de ma destitution arrêtée par le ministre d'après l'avis du Conseil d'État se confirme. J'attends ma destitution prochainement; nous verrons alors ce que nous devrons faire. Le coup dont on nous frappe, loin de

renverser l'Église, la relèvera. Je ne sais encore ce que je ferai, si destitué. J'attends le Seigneur.

Adieu, chère Madame, ma femme vous salue tendrement et respectueusement. Que la paix, l'amour, la sainteté vous soient multipliés en Jésus-Christ!

A Mme Évesque.

Lyon, 27 Mars 1832.

...Dès que nous avons entendu parler de la révocation comme déjà prononcée, nous avons voulu vous en écrire; mais nous avons renvoyé de jour en jour, attendant d'avoir reçu une communication officielle, et aujourd'hui encore je ne l'ai pas. Il y a dans tout ceci un singulier mystère!... je ne puis pourtant me tenir pour révoqué qu'après que j'en aurai été instruit officiellement.

Nous savons que *toutes choses conspirent au bien de ceux qui aiment Dieu*, et que cette victoire momentanée du monde tournera à la confusion du monde et à la gloire de Dieu. Je suis persuadé qu'il destine à ses enfants dans cette ville des jours plus prospères que ceux qu'ils ont vus jusqu'à présent; et que leur condamnation par le monde (car je ne les sépare pas d'avec moi dans ma destitution) sera l'époque de leur délivrance. La première chose que nous aurons à faire sera d'établir la prédication de l'Évangile dans un local plus vaste, car *la foi vient*

de l'ouïe, et l'ouïe de la Parole de Dieu. Joignez vos prières aux nôtres pour que Dieu nous dirige.

Pour moi, j'attends en paix que le Seigneur me trace mon chemin. Pour maintenant, je suis à Lyon, et ne pense pas que j'aie à le quitter immédiatement : car il y a aura ici, quand l'affaire de la révocation séra terminée, une œuvre importante à commencer, et à laquelle je semble appelé à mettre la première main. Combien nous avons besoin que Dieu nous donne la sagesse qui vient d'en Haut ! Demandons-la-lui comme de *petits enfants,* sans expérience, sans lumière propre, incapables de rien penser comme de nous-mêmes, et devenons les plus humbles de tous; et Dieu, notre Dieu nous conduira par la main et *nous établira sur cette roche qui est trop haute pour nous.*

Le 10 avril enfin, il reçut du secrétaire du Consistoire avis de l'ordonnance de révocation, avec une lettre expliquant que le Consistoire avait compté sur le préfet pour cette communication.

A son Frère Frédéric :

Lyon, 12 Avril 1832.

« Mon bien-aimé frère, à mon tour je t'ai laissé sans réponse trop longtemps. Le temps vole. Que Dieu nous instruise à compter les jours, les heures! Nous avons été affligés d'apprendre que tu as en-

core souffert. Tu es bien éprouvé depuis longtemps dans ta santé : que Dieu te fortifie pour son service, s'il le croit bon. Au reste, j'ai eu sous les yeux récemment un exemple que souvent notre faiblesse nous fortifie. Je veux parler de l'excellent Gonthier, qui a passé deux jours ici, et que nous avons vu samedi et dimanche. Qui est plus faible ? Mais qui est plus fort ? Sans parler de ses excellents écrits, quel trésor que sa conversation ! Elle est rare et courte ; mais par suite de sa retraite et de ses souffrances, vivant dans la prière presque sans interruption, délivré de beaucoup de passions qui nous troublent encore, et comme déjà assis dans les lieux célestes avec Jésus-Christ, il a une vue si spirituelle des choses que quelques mots de lui, sans développement, m'instruisent souvent plus que beaucoup de discours. Je n'ai point de conseiller qui m'ait été plus utile. Il ne vient jamais dans notre ville que pour la traverser, mais il ne manque jamais d'y déposer une abondance de bénédictions. Cette fois, outre des directions précieuses qu'il m'a données, il a été l'instrument de la délivrance de notre chère X, exposée à des tentations auxquelles nous n'avions pu la soustraire : la douce fidélité de Gonthier a porté la lumière dans son âme, et a en même temps dissipé les petits nuages qui s'étaient élevés entre nous par suite de quelques malentendus, suivis d'explications qui avaient empiré le mal. Tout cela, j'espère, est fini, et nous voulons suivre le conseil

de ce vénérable frère : « N'ayez point d'explications, mais déposez tout au pied de la croix. » Je vois aussi, avec actions de grâces envers Dieu, que Gonthier croît, d'année en année, en fidélité, fermeté, netteté de vues. Peut-être, il y a quelques années, son extrême douceur pouvait (encore je n'en suis pas assuré) risquer de toucher à la mollesse. Mais il n'en est pas ainsi maintenant. Combien mon âme est attachée à celle de ce frère ! Que son exemple nous persuade donc qu'il peut nous être bon que notre santé soit affaiblie, ruinée même, si Dieu veut. *Quand je suis faible, alors je suis fort.*

Blanc m'a conseillé d'écrire au ministre pour le prier de vouloir bien me faire connaître les motifs de sa décision, et particulièrement s'ils sont tirés de ma conduite ou de ma doctrine. Qu'en penses-tu ? J'avoue que je ne vois pas bien l'utilité de cette démarche. Je ne voudrais pas sans nécessité prolonger la querelle, mais me hâter de faire jouir les enfants de Dieu de ma liberté, et me donner tout entier à la formation et à l'édification de l'Église, et à la prédication de la Parole de Dieu.

Penses-tu qu'il y ait quelque opposition de la part du gouvernement ? Une marche très ouverte ne serait-elle pas la meilleure pour la prévenir ? par exemple une protestation adressée au ministre, que par sa décision il contraint les membres de l'Église Réformée de France de se former en Église indépendante ? Cette protestation pourrait venir, mieux

encore peut-être, des autres pasteurs. Je ne sais pourquoi j'ai le pressentiment que si nous ouvrons une chapelle proprement dite, on nous empêchera. Le Consistoire y est intéressé, et nous venons de voir ce qu'il peut sur l'esprit du gouvernement.

Quant à la *publication,* j'y ai songé sérieusement depuis une quinzaine. Mais je répugne toujours à ce travail ; j'hésitais sur la forme, etc., cependant je le croyais nécessaire, et le temps venu. J'ai consulté Gonthier. Je lui ai exposé le pour et le contre. Contre mon attente, il a émis l'avis prononcé : que cette publication, vu qu'elle prolonge la querelle, produira de l'irritation, me fermera des portes à Lyon, éloignera de moi des personnes peut-être encore susceptibles d'être attirées (les femmes et parents des membres du Consistoire), et qu'elle aura nécessairement beaucoup de personnel, ne doit être faite que sur une manifestation parfaitement claire de la volonté de Dieu, laquelle ne lui paraît pas exister jusqu'à présent. Je lui ai demandé si dans la sommation projetée dans les *Archives* il verrait cette manifestation. Il m'a répondu que ce pourrait être un signe à considérer, mais non une manifestation suffisante, le rédacteur principal des *Archives* étant mon frère, pour qui ma justification est presque personnelle. Ses motifs, dont je ne te rends compte que très imparfaitement, m'ont paru selon la sagesse, la patience et la charité. Je m'y suis rendu. Je me suis borné à mettre en ordre mes papiers,

mais j'ai abandonné pour le présent la pensée de travailler à la publication. Pour moi je suis las de lutter, mais je suis aux ordres du Maître.

« Une chose d'une importance majeure et urgente c'est que j'aie un aide. Je t'en ai déjà parlé. Je ne me crois pas appelé, par la nature de mes dons et de mes misères, à entreprendre cette œuvre seul, surtout ayant si peu de capacité pour l'organisation. Je voudrais pour aide un homme national, mais très large, modéré, expérimenté, sage, capable pour l'organisation, ministre si possible ; toi, s'il était possible ; et comme cela n'est pas possible, un homme aussi semblable que possible à toi. J'avais songé à demander à Pyt s'il pourrait venir. Mais sa qualité de dissident me retient, non pas pour moi, mais tu comprends ma pensée sans que je la développe. Tu ne saurais croire combien il faudrait ici de sagesse, de fermeté, de charité, pour tout concilier ; la tâche est au-dessus des forces d'aucun homme, je prie le Seigneur de m'envoyer un aide, si possible ; sinon, qu'il soit lui-même mon aide ! J'ai parlé de ce sujet avec Gonthier, et nous sommes convenus que ce désir d'avoir un aide venait vraisemblablement du Seigneur, et que je t'en écrirais. »

Deux vocations se présentèrent à Adolphe Monod, au moment de sa révocation officielle : l'une qui lui avait été adressée déjà une première fois l'année précédente, de professeur à l'École de Théologie de

Genève, l'autre de prédicateur à l'Oratoire évangélique de Lausanne. L'une et l'autre de ces deux positions, surtout la première, auraient eu bien des attraits pour lui. La lettre par laquelle il répondit au comité de la Société évangélique de Genève expose quelle était alors sa situation, et comment il l'envisageait lui-même.

A la Société Évangélique de Genève.

Lyon, 13 Avril 1832.

Messieurs et très-honorés frères en Jésus-Christ.

Que la grâce et la paix vous soient multipliées! Que l'Esprit de force, de charité et de prudence repose sur l'œuvre excellente que vous avez entreprise, par la foi, pour la gloire du nom de Christ!

J'aurais désiré être le premier à vous annoncer la grave décision que le gouvernement vient de prendre à mon sujet. A la première nouvelle de ma révocation, je voulus d'abord vous en écrire; mais je crus devoir attendre que la notification que j'avais reçue eût pris un caractère officiel, ce qui paraissait devoir arriver de jour en jour; et cependant, par une suite de circonstances qu'il serait trop long de vous exposer, et qui ont étrangement terminé une affaire si étrangement conduite, ce n'est que le 10 de ce mois que j'ai reçu la communication de l'acte

de ma révocation. C'est une ordonnance royale conçue en ces termes :

Louis-Philippe, etc. Vu la délibération du Consistoire de Lyon en date du 15 avril 1831, portant révocation de M. Adolphe Monod, pasteur de cette Église consistoriale :

Vu les réclamations subséquentes de cette même compagnie ;

Vu les mémoires en réponse de M. Monod ;

Vu les lettres du Préfet du Rhône, et notamment celle en date du 12 janvier dernier ;

Vu l'article 25 de la loi du 18 germinal an X ; sur le rapport de notre Ministre d'État au département de la justice et des cultes ; nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

Art. 1. La révocation de M. Adolphe Monod, pasteur de l'Église Réformée de Lyon, prononcée par le Consistoire dans sa séance du 15 avril 1831, est approuvée.

Art. 2. Notre Ministre d'État, etc., est chargé de l'exécution, etc.

Paris, le 19 Mars 1832.

Signé : Louis-Philippe, Montalivet, Cuvier.

Pour copie conforme, le Préfet du Rhône,

Gasparin.

Vous observerez que l'ordonnance est sans considérants. Le gouvernement a échappé ainsi à la men-

tion des motifs, bien que le texte de la loi porte que le Consistoire présentera les motifs de la destitution au gouvernement, qui les approuvera ou rejettera. Par cette forme, le gouvernement paraît reconnaître un droit illimité aux Consistoires, plus encore que le Conseil d'État de Genève n'a fait à la Compagnie, par la révocation de M. Gaussen. Plaignons les gouvernements de la voie dans laquelle ils entrent; faisons même la part de l'extrême difficulté de leur position, respectons-les et prions pour eux. Un jour peut-être Dieu leur fera voir qui sont leurs véritables amis, de ceux qu'ils approuvent ou de ceux qu'ils rejettent. Quoi qu'il en soit, il est écrit que *toutes choses servent Dieu;* et nous savons que tout ceci *tournera au bien de ceux qui l'aiment;* et peut-être, — Dieu le veuille! au bien de plusieurs de ceux qui sont aujourd'hui les instruments aveugles du grand adversaire.

Quant à moi, à la vocation que vous m'avez adressée, et au chemin que je dois suivre, la prière que nous avons présentée ensemble à Dieu et que je lui ai renouvelée tous les jours et plus d'une fois par jour, de me montrer sa volonté, si clairement que je ne m'y pusse méprendre, a été exaucée avec sa fidélité ordinaire. Car aussi longtemps que le gouvernement n'a pas prononcé à mon sujet, j'ai cru voir sans hésitation que je devais demeurer à mon poste, parce que je n'étais pas libre de donner ma démission. Et aujourd'hui que le gouvernement

a prononcé, je crois voir avec la même netteté ce que je dois faire aujourd'hui ; et cela doit me suffire : *le lendemain aura soin de ce qui le regarde.* Vous allez en juger vous-mêmes.

A la fin de 1830, une partie des chrétiens de Lyon constitua une Église dissidente ; cette Église s'est accrue depuis jusqu'à vingt-cinq ou trente membres ; elle a épuisé toutes les recherches pour trouver un pasteur, sans pouvoir réussir. Dieu l'a tenue dans l'attente, sans conducteurs spirituels réguliers, privée de l'usage des sacrements. Quand j'ai été destitué par le Consistoire, et peu après suspendu, ces frères ont pensé que c'était moi que Dieu leur réservait pour conducteur ; ils m'ont adressé vocation en novembre dernier. J'ai répondu que je ne pouvais quitter mon poste, ne voulant pas donner ma démission. Ils ont attendu encore.

Les autres chrétiens de Lyon ont continué de suivre le culte national, quand je prêchais, du moins. Quand j'ai été destitué et suspendu ils ont cessé d'y assister ; ils ont suivi mon exercice familier du dimanche après-midi. Quant à la prédication régulière de la Parole de Dieu, aussi bien qu'à l'usage des sacrements et à un ordre régulier d'Église, eux aussi en ont été privés, et ont attendu.

Les yeux des uns et des autres étaient tournés sur moi. C'était moi qu'ils attendaient, et ma délivrance leur paraissait devoir être aussi la leur. Dans cet intervalle on s'est de mieux en mieux connu de

part et d'autre, et le désir universel est de se réunir pour ne former qu'un seul corps. En possession de la confiance des uns et des autres, je suis regardé de tous comme appelé de Dieu à opérer la fusion désirée, en fondant une Église commune, en la paissant le premier, et en dirigeant ses premiers pas.

De plus, il y a un nombre croissant de personnes que je ne puis regarder actuellement comme converties, qui suivent mes exercices du dimanche et de la semaine, et j'ai lieu de croire qu'il serait plus considérable si, au lieu de prêcher dans une chambre chez moi, je prêchais dans un local vaste et spécialement appliqué à cet usage.

Voilà pour Lyon. Quant aux autres Églises réformées de France, vous n'ignorez pas qu'elles ne sont point étrangères à ce qui se passe à mon égard; c'est elles, et non pas moi seul, que frappe ma révocation; et nous devons nous attendre, par une suite presque inévitable, que le même coup est réservé, après un intervalle plus ou moins long, aux autres pasteurs fidèles. S'il devait en être ainsi, il serait d'une grande importance que Lyon, étant la première Église dans l'ordre des révocations, fût aussi la première à donner l'exemple de ce que les Églises doivent faire pour faire tourner la haîne du monde à l'avancement du règne de Dieu.

Maintenant, messieurs et bien chers frères, dont le Seigneur a daigné mettre en honneur la sagesse et la charité, en même temps que la fidélité, je

vous le demande : Dans cet état de choses, puis-je quitter Lyon, quand tout y est en mouvement, et si visiblement préparé du Seigneur, pour une formation si importante, et à laquelle il semble que j'aie une vocation aussi claire de Dieu que s'il m'eût appelé par mon nom? Et si quelqu'un de vous en pouvait douter, je suis persuadé que s'il voyait de ses yeux ce qui se passe à Lyon, il n'en douterait plus. Tous les frères qui ont passé à Lyon récemment, croient que c'est Dieu qui m'a donné actuellement une œuvre à faire, sans en excepter le bien-aimé Gonthier, qui me croyait si fermement appelé à me joindre à vous, et qui paraît le croire moins. Les frères de Paris jugent de même. Frédéric, mon frère, m'écrivait le 24 mars que plusieurs frères réunis se sont entretenus de ce qu'il était à désirer que je fisse, après ma destitution. «Nous avons été unanimes à penser que tu ne peux pas quitter Lyon dans ce moment; que ta tâche actuelle est d'y fonder une Église fidèle. Plus tard, Dieu te montrera s'il veut t'appeler ailleurs.» Il dit encore : «Nul n'est placé comme toi aujourd'hui pour fonder cette Église, et les chrétiens de Lyon ne doivent pas être abandonnés. Il est d'une grande importance de montrer aux Consistoires que s'ils peuvent chasser les pasteurs fidèles de l'Église nationale, ils ne peuvent pas chasser l'Évangile des localités où il a commencé d'être prêché. Nous avons considéré l'influence que pourra exercer au loin une Église fidèle à Lyon» etc. Si je

vous cite l'opinion de ces divers frères, ce n'est pas que j'aie formé mon jugement sur le leur; je ne l'ai formé que sur ce qui m'a paru être la volonté du Maitre; mais mon sentiment n'a pu manquer d'être fortifié, en le voyant partagé par des frères qui avaient, il y a quelques mois, un sentiment différent.

Il vous semble peut-être qu'un autre pourrait faire cette œuvre à ma place. Je suis persuadé qu'il serait facile de trouver un ministre plus propre à l'œuvre pastorale que moi. Mais je ne sais s'il s'en trouverait un qui fût, vu la position, plus préparé pour cette œuvre, et l'œuvre pour lui. J'entends par cette œuvre la fondation de l'Église, non sa conduite. Nouveau venu, il ne sera pas aussi bien placé pour agir sur les chrétiens, ni pour attirer les regards du monde. Dissident, il aurait moins que moi la confiance des chrétiens nationaux. National, il aurait moins celle des dissidents. Enfin, s'il devait survenir quelque difficulté de la part du gouvernement, ce que je ne veux point prévoir, il ne serait pas aussi bien placé pour maintenir l'entière liberté de culte que le pasteur destitué.

Par ces considérations, dont je ne puis faire dans une lettre qu'un exposé très-succinct et fort imparfait, je suis pleinement persuadé que la volonté de Dieu à mon égard est que je demeure à Lyon actuellement.

Je dis *actuellement*, parce qu'à chaque jour suffit sa peine, et que j'ai abondamment appris (et grâces

en soient rendues à Dieu) depuis quelques années, qu'il ne m'appartient pas de former des projets pour l'avenir. C'est ainsi que vous avez marché vous-mêmes dans la formation de votre École de Théologie, et c'est par là que le Seigneur vous a bénis. Qu'il nous instruise toujours mieux à vivre au jour le jour, sans nous inquiéter pour le lendemain! Mais comme je ne puis différer davantage de vous donner une réponse positive au sujet de la vocation que vous avez bien voulu m'adresser, je crois devoir, dans un esprit de simplicité chrétienne en même temps que de respect pour la liberté de votre marche, vous dire qu'il ne m'est pas possible de l'accepter.

C'est dans la foi que vous m'avez appelé: c'est dans la foi que j'ai pris la résolution que je viens de vous exposer. Peut-être, dans cette même foi, Dieu nous réunira-t-il un jour dans une même œuvre. Je n'ai pas besoin de vous dire combien la vocation que vous m'avez adressée m'est précieuse, m'est encourageante; combien il m'était doux de penser que je pourrais être associé aux travaux de frères que j'aime si tendrement, que j'estime si profondément, et de quel cœur je m'associerai, de loin du moins, à une œuvre qui m'est si chère en elle-même, et à laquelle ce qui s'est passé entre nous m'a encore attaché d'une manière toute particulière. Puis, je vous en prie, je vous en conjure par les entrailles de Christ, priez ce Dieu qui accomplit sa force dans

l'infirmité de ses serviteurs, de me bénir dans l'œuvre difficile et importante qu'il m'a donnée à faire. L'expérience, la maturité, certains dons spéciaux me manquent. Tout me manque, excepté la confiance — hélas ! et trop faible — en la puissance d'en haut. Je dis avec notre frère Josaphat : *Seigneur Éternel ! je ne sais pas ce que je dois faire, mais mes yeux sont sur toi !...*

Permettez-moi, chers frères, de soumettre à l'attention sérieuse du comité un désir que j'ai conçu déjà depuis plusieurs mois, qui m'occupe fréquemment, et dans lequel je suis persuadé que tous les chrétiens se rencontreront avec moi : Je voudrais qu'il fût publié un *Journal de l'Écriture sainte.* Ce journal aurait exclusivement pour objet tout ce qui serait utile pour défendre, comprendre, mettre en pratique la Parole de Dieu. Le champ serait à la fois nettement dessiné et fort vaste : explication de la Bible, apologétique, critique, application pratique, histoire de la Bible, traduction, commentaire, tout cela y rentrerait. Les abonnés du journal pourraient être invités à la proposition de questions, objections, etc., auxquelles il donnerait des réponses, ce qui serait fort utile, surtout pour les explications que des correspondants chrétiens pourraient demander sur des passages de l'Écriture obscurs quant à leur sens ou difficiles quant à leur application. En même temps ce journal pourrait faire une controverse d'autant plus utile peut-être qu'elle n'aurait

pas la forme de controverse, mais celle plus charitable, plus large, plus forte, de défense de la Parole de Dieu et exposition de ses enseignements. Si, comme je suis disposé à le croire, un tel journal serait de nos jours fort utile, ne semble-t-il pas que nulle réunion de frères, dans notre langue, ne pourrait l'entreprendre avec plus d'espérance de succès que les professeurs de la nouvelle École, et cette œuvre ne serait-elle pas propre à ajouter à l'autorité et à l'influence de l'École elle-même? Je vous livre cette pensée dans l'amour de Christ, en vous priant de l'examiner devant le Seigneur, comme je sais que vous examinez toutes choses.

Que la lumière de l'Esprit, la grâce de Christ et l'amour du Père se répandent sur toutes vos voies. Vos frères de Lyon prient pour vous et votre œuvre, particulièrement dans une réunion de prières le samedi soir, à sept heures.

Libre désormais à l'égard du Consistoire, Adolphe Monod pouvait se consacrer sans arrière-pensée à l'organisation de l'Église nouvelle qui s'était réunie autour de lui et que la force même des circonstances détachait avec son pasteur de l'Église nationale, sauf une petite proportion de dissidents antérieurs. Sa situation était délicate, précaire, car on ne savait encore d'où viendraient les ressources, et son journal nous le montre cherchant avant tout la lumière et les directions d'en Haut.

14 *Avril.* — Seigneur ! dresse ta voie devant moi ! J'ai consulté des frères, et je n'ai pu trouver la lumière. Mon âme a été troublée. Maintenant, mon Sauveur et mon Dieu, qui m'as donné cette œuvre à faire, c'est toi seul que je veux consulter. Si tu veux que je consulte quelque autre, montre-le moi, ô mon Dieu ! Aujourd'hui même, s'il est possible, Seigneur, éclaire-moi ! Je t'ai recherché de tout mon cœur ; j'ai cherché ta volonté ; *rends-moi intelligent selon ta Parole.*

Il faut, Seigneur, que j'agisse de telle manière que l'œuvre de Lyon puisse servir de modèle à toutes les Églises de France qui pourront se trouver dans la même position.

Il faut que je marche lentement, ne faisant qu'un pas après l'autre, et n'en faisant pas un seul avant de m'être bien assuré d'avoir le Seigneur avec moi.

Seigneur, je te bénis de ce que tu m'as fait voir que je dois prendre tous mes conseils de toi. Tu m'exauceras, tu me délivreras. *Toi, mon ennemie, ne te réjouis point à mon sujet ; si je suis tombée, je me relèverai, si j'ai été gisante dans les ténèbres, l'Éternel m'éclairera* (Michée VII, 8). — *Je suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marchera point dans les ténèbres.*

20 *Avril. Vendredi-Saint.* — Ayant reçu le 10 de ce mois communication officielle de ma destitution, j'ai donné aujourd'hui à la suite de la réunion

religieuse qui se forme chez moi l'avis suivant : Je donnerai, s'il plaît à Dieu, de dimanche en huit, 29 de ce mois, la communion aux enfants de Dieu. Les personnes qui désireraient d'y prendre part sont invitées à avoir préalablement un entretien avec moi.

Dimanche, 29 *Avril*. — Ont été admises dans la semaine et ont participé aujourd'hui à la communion les personnes dont les noms suivent (vingt-cinq hommes, trente femmes).

Quelques semaines plus tard, le 20 mai, il baptisait sa fille aînée, et le 1er Juillet on se transportait du domicile privé du pasteur dans une salle louée pour servir de chapelle (Maison Thiaffait, rue de la Vieille-Monnaie). L'ordre de ses services était ainsi réglé : à midi, *prédication ;* à six heures et demie du soir, *explication de la Bible ;* le samedi soir, à sept heures, *réunion de prières*.

6 *Juin*. — Je voudrais avant tout fonder l'Église nouvelle sur des principes favorables à son extension et à sa sanctification : scripturaires, simples, charitables, larges; propre à développer la vie chrétienne non en paroles, mais en actions. Il faut que ce soient les principes que Dieu m'a fait connaître sur ce sujet qui prévalent. Je ne puis céder sur ce point; je ne puis suivre que la marche simple et droite qui résulte de ma position de pasteur destitué, m'écartant le moins possible des usages de l'Église nationale ;

la communion aux époques ordinaires; — un comité de pasteurs et diacres; — l'heure du service différente de celle du temple; — réunions d'Église différées autant que possible, et aussi rares que possible. Mais je voudrais en même temps mettre ma conscience au large, mettre les séparés à l'aise, calmer les esprits, etc.

14 *Juin.* — Mon Dieu, je me retire vers toi. Donne-moi ta paix, Seigneur, je ne puis m'en passer; j'en ai faim, j'en ai soif, donne-moi ta paix. Tu me l'as promise : donne-moi ta paix, Seigneur! Oh! la paix! la paix! la paix de Dieu en Jésus-Christ, par l'Esprit!

1er *Juillet.* — Ouverture de la chapelle. Sermon sur Ps. CXVIII, 20. Grandes bénédictions de Dieu.

Lundi, 16 *Juillet.* — J'ai ouvert l'*École chrétienne* rue Buisson.

Dimanche, 26 *Août.* — J'ai annoncé que je donnerais la communion le dimanche 9 septembre, et invité les personnes qui désireraient d'y prendre part, et qui n'auraient pas pris part aux communions précédentes à s'adresser à moi. Ce même jour a été ouverte l'*École du Dimanche.* En conséquence, l'ordre des services a été changé, et établi comme il suit : Dimanche à dix heures, *prédication;* à trois heures *École du Dimanche;* à six heures et demie, *explication de la Bible.*

Lundi, 27 Août. — Les membres du troupeau se sont réunis. J'ai fait connaître que je continuerais à régler les admissions à la communion dans un entretien particulier avec les personnes qui désirent y participer. A l'avenir les *réunions du troupeau* auront lieu chez moi.

Lundi, 10 Septembre. — *Réunion du troupeau.* La réunion du lundi soir est rétablie telle qu'elle avait lieu chez moi, quai de Retz. Elle aura lieu dans l'appartement de l'École. La *réunion mensuelle des missions* aura lieu le 1er dimanche du mois; les *réunions du troupeau* auront lieu le jeudi, chez moi, de quinze en quinze jours. Une *souscription sera formée pour l'entretien de l'Église.* Elle sera recueillie par le diacre le dernier dimanche du mois, dans la chapelle après le service. *Autre souscription pour la prédication de l'Évangile près de nous.*

Lundi, 17 Septembre. — Première *réunion de questions* dans l'appartement de l'école.

On trouvera sur cette époque assez de détails dans la correspondance, pour qu'il soit superflu de s'y étendre longuement.[1] L'organisation de l'Église fut laborieuse et délicate. Adolphe Monod était résolu de maintenir un esprit vraiment large et évangélique, et il eut souvent à se défendre contre l'esprit de séparatisme et d'étroitesse de quelques-uns de ceux qui

[1] Voir le vol. II.

s'étaient joints à lui. Il réussit cependant, à force de vigilance, de prière, de charité surtout, à imprimer à l'Église Évangélique de Lyon ce caractère particulier de vraie largeur que les pasteurs qui s'y sont succédé depuis lui ont toujours cherché à sauvegarder. Dans les premières années de son histoire on respire, si nous osons nous exprimer ainsi, une sorte de fraîcheur apostolique, qui y était entretenue sans doute par un esprit de prière plus qu'ordinaire. Le pasteur s'appliquait à être vraiment le *modèle du troupeau.*

Dès l'origine aussi l'Église de Lyon sentit que sa vie propre dépendait en grande mesure de son zèle missionnaire, par où nous entendons l'intérêt pour l'évangélisation directe et prochaine autour d'elle, aussi bien que pour l'œuvre plus lointaine des missions en pays païens. De là, une évangélisation régulière, à Lyon même et aux environs, qui occupait et intéressait tous les membres de l'Église, particulièrement les jeunes hommes, et amena avec les catholiques une série de discussions publiques dont nous trouvons l'historique dans le *Récit des conférences* qu'Adolphe Monod publia pour rétablir la vérité des faits, fort altérée par les récits de ses contradicteurs, et qui fut un excellent traité de controverse.[1]

Un autre caractère commun de l'Église de Lyon

[1] *Récit des conférences qui ont eu lieu en Octobre, Novembre et Décembre 1834 entre quelques catholiques-romains et l'auteur.*

avec l'Église des premiers temps, c'était sa pauvreté. A part un fort petit nombre de personnes aisées, la plupart des membres du troupeau ne pouvaient guère la soutenir que de leurs prières et de leur bonne volonté personnelle : il fallut chercher au dehors les ressources matérielles et nécessaires. Dès 1833, Adolphe Monod publia un *Appel aux chrétiens de France et de l'Étranger en faveur de l'Église évangélique de Lyon*, qui est un historique fort intéressant dans sa brièveté, de la fondation de l'Église. C'était bien la vie de la foi, au jour le jour, dans la dépendance du Père céleste, *qui sait bien qu'on a besoin de ces choses*, et qui les accordait, à mesure du besoin, à la prière de la foi. Plus tard on aimait à se rappeler le temps où la délivrance de Dieu était survenue, dans des moments de grande détresse. Sur l'heure même, on était parfois bien angoissé, on s'ingéniait à réduire les dépenses de la vie au strict nécessaire, qu'on ne pouvait pas même toujours s'accorder.

Tant de soins, de soucis, de responsabilités, altérèrent la santé d'Adolphe Monod, et nous le voyons à plus d'une reprise, obligé de se rendre aux eaux de Plombières, pour y chercher des forces nouvelles. Ces séjours étaient pour lui, comme les moindres courses, des occasions d'évangélisation; c'était aussi un temps de retraite et de recueillement, pendant lequel il ne cessait pas de porter sur son cœur le troupeau que Dieu lui avait confié. Quelques

lettres, adressées à son Église pendant ces absences, nous le montrent sans cesse préoccupé de sa prospérité intérieure et spirituelle.

Citons ici quelques fragments de son journal et de sa correspondance particulière de cette époque.

Plombières, 20 Juillet 1833. — ...Comment tirer l'Église de sa langueur au dedans, de son inactivité au dehors? Agir sur une échelle plus étendue, crier à haute voix, réveiller la population, me paraît désirable. Quels moyens employer? Je ne sais. Mais je sens que nous nous asphyxions, et qu'il nous faut du grand air. Je voudrais avoir une chapelle-église; faire connaître la prédication par la ville; peut-être combattre ouvertement l'erreur, etc. Je voudrais aussi employer davantage les divers membres de l'Église, chacun à ce pour quoi il est propre; c'est un moyen de faire beaucoup; j'ai appris cela des moraves. M. Monnier pense qu'on pourrait ouvrir une souscription publique et annoncée dans les journaux, pour des écoles primaires, pour les chrétiens évangéliques de Lyon... D'un autre côté, il y a dans les moyens bruyants quelque chose qui me répugne; et j'en reviens toujours là : je ne sais que faire. J'aimerais mieux, si possible, par une prédication fort éloquente, par des écoles fort distinguées, par une excellente organisation et par une resplendissante sainteté dans les chrétiens, forcer l'attention et le respect du monde. Cela me paraîtrait plus noble à la

fois et plus sûr. Mais ce serait fort lent. Que le Seigneur nous éclaire!

Je suis persuadé toujours plus pour moi, et jusqu'à un certain point pour nos amis chrétiens, qu'il est nécessaire d'avoir une nourriture intellectuelle. Mon corps est nourri; mon âme est nourrie; mon esprit ne l'est pas et il en est malade. Je désire ardemment et je prie fréquemment que Dieu me montre ce que je dois faire à cet égard... Mais je crois un changement, quant à moi, indispensable, et qu'il y aurait infidélité à affamer et à énerver ma pauvre intelligence, déjà bien assez faible de sa nature. Je m'attends au Seigneur pour cela aussi. Que sa volonté soit faite! et que notre épreuve à cet égard serve à nous faire mieux apprécier la nourriture spirituelle, seule *nécessaire*. Oh! qu'il me conduise comme un enfant, par son chemin, et que je n'aie d'autre désir que de le glorifier!

Pour la vie spirituelle, je suis un peu mieux. J'ai fait quelques expériences sur la prière. Je mets dans mes prières un certain ordre, par exemple : prières se rapportant *à la gloire de Dieu* : avancement de son règne, missions, missionnaires, serviteurs de Dieu, institutions pieuses, et plus spécialement dans notre contrée, dans notre ville, etc.; — *prières d'intercession* pour la famille de mon père, pour la mienne, pour des personnes spécialement recommandées à mes prières; — *prières pour moi-même,* comme chrétien et comme ministre; — *prières d'actions de*

grâces; application de ce verset : *Mon âme, bénis l'Éternel, et n'oublie aucun de ses bienfaits.* Ordinairement une fois par jour, je fais une prière d'actions de grâces, surtout quand je suis abattu : c'est un excellent remède. Avec un tel ordre, on prie plus fortement, plus complètement, plus mûrement : l'ordre va bien partout. J'aimerais chez moi à avoir deux services domestiques, et consacrer celui du soir à l'action de grâces plus spécialement.

23 *Juillet* 1833. — ...Dans la promenade de jeudi dernier avec Mme Gautier, la femme qui conduisait son âne leur dit qu'elle avait reçu la veille, d'une dame suisse, et lu avec intérêt, un traité que nous comprîmes être l'*Orage*. Là-dessus nous nous sommes mis en recherche de cette dame, et l'avons trouvée, moyennant un livret dans lequel sont inscrits les noms des voyageurs, qui demeurent dans chaque maison... C'était une dame Bovet, de Neuchâtel, avec sa fille. Je connais deux frères Bovet, qui sont dans la foi. Je me présentai chez ces dames, en me réclamant d'eux, et pensant qu'elles leur seraient parentes en quelque manière. C'était leur mère et leur sœur, l'une et l'autre d'une piété décidée et vivante. Elles, de leur côté, instruites par un des jeunes B. que j'étais ici, me cherchaient depuis deux jours. Elles avaient soif de société chrétienne. Je les ai mises en rapport avec les Monnier et nous allons le soir chez elles, lire, causer, chanter

et prier. J'espère que nous pouvons faire cela tous les soirs. Je les ai mises aussi en rapport avec Mme Gautier. Voilà une petite Église toute formée. Si Zinzendorf était ici, il nous organiserait en communauté. Dimanche j'ai célébré un culte chez Mme Gautier et un autre chez Mme Bovet. Nous les réunirons dimanche prochain. Quelques autres personnes y viendront aussi. C'est ainsi que Dieu ne cesse de nous donner des marques de son amour...

Plombières, 30 Juillet 1833. — ...Nous nous rassemblons tous les soirs chez Mme Bovet, quand nous sommes en ville. Mais quelquefois nous ne rentrons qu'à la nuit tombante de nos excursions dans la campagne, que le beau temps favorise depuis quelques jours...

Samedi nous sommes allés à la *Vallée des Roches*. Nous avions d'abord voulu y aller à âne; mais les maîtres de ces animaux nous ayant manqué de parole la veille, nous avons recouru à un autre moyen : un char (en style simple une charette) recouvert d'une toile, traîné par deux bœufs, et dans lequel nous étions assis sur des bottes de paille. C'était vraiment pittoresque. Nous avons passé en allant quatre heures sur cette voiture... En arrivant à la Vallée des Roches, où l'on passe entre de gros rochers suspendus des deux côtés de la route, et couverts de belles forêts de sapins, nous étions assez fatigués, et avons pris de bon cœur notre

dîner champêtre sur l'herbe, à peu de distance d'une source, pendant que nos bœufs paissaient près de nous. Nous sommes revenus par un autre chemin, en deux heures, et avons admiré des sapins qui s'élancent à une hauteur de soixante-dix à quatre-vingts pieds. Que les œuvres de Dieu sont admirables! et de combien de jouissance, d'instruction et d'édification nous nous privons, en passant notre vie entre quatre murs! Heureux les habitants de la campagne, s'ils savent voir Dieu dans ses œuvres! En revenant nous eûmes une conversation intéressante sur les moyens par lesquels le chrétien peut atteindre à une haute sainteté, et au sentiment habituel de la présence de Dieu...

Hier nous avons fait une course à *la Feuillée*. Nous avons lu après dîner une partie du dernier rapport des Missions, contenant un résumé intéressant des travaux missionnaires dans le monde, et surtout en Afrique. Prions pour ces fidèles serviteurs de Dieu! Dans nos courses nous répandons un assez grand nombre de traités...

2 *Août* 1833. — ...M. Le Grand, du Ban de la Roche, est arrivé ce soir pour nous voir. C'est un chrétien plein de charité et d'humilité, mais qui manque de l'assurance du salut à cause de quelques vues peu justes sur la nouvelle naissance. Il se plaint avec beaucoup de vie de n'avoir point de vie. Dieu veuille se servir de mes faibles efforts pour lui

communiquer cette assurance précieuse! ...J'espère qu'il a reçu des impressions favorables, en particulier par ce passage: *Quand nous aimons les frères, nous reconnaissons que nous sommes passés de la mort à la vie,* car il a beaucoup d'amour pour les chrétiens, et les aime d'autant plus qu'ils sont plus avancés. Je me suis fort attaché à lui. C'est un homme original, vif, d'une conversation animée et piquante, ayant des observations intéressantes et utiles...

17 *Août* 1833. — Réunion bénie. Pourquoi ne vivons-nous pas plus à la gloire de Dieu ? Nous regardons trop au langage, pas assez aux œuvres. Nous nous occupons trop de choses controversées, pas assez des fondamentales. Dans nos besoins nous ne glorifions pas assez le Seigneur, en nous confiant en lui avant les hommes. On fait souvent l'inverse. Nous ne vivons pas assez de grâce. Pas assez dans la vigilance et l'activité.

20 *Octobre.* — J'ai pu parler à mes domestiques et avec bénédiction. L... est bien. J... est peu disposée à prier, et privée de la communion de Dieu.

Seigneur, je te rends grâces ! Fais que je puisse chaque dimanche parler à tous les membres de la famille, et prier spécialement avec les enfants. Chaque matin et chaque soir, prier avec les enfants.

Pour avoir la paix il ne faut pas chercher premièrement la paix, mais premièrement la volonté de

Dieu. Par l'obéissance la paix viendra tôt ou tard. Premièrement la gloire de Dieu, ensuite notre repos.

30 *Octobre.* — Dieu me fait vivement sentir combien l'influence qu'exerce sur tout un auditoire la disposition d'un ministre lui fait un devoir, je ne dis pas deux fois, mais soixante fois, et deux cent fois et davantage, plus grand qu'aux autres de s'y préparer tellement qu'il y apporte un esprit rempli de choses utiles à dire, et un cœur rempli de Dieu. J'espère que je me préparerai avec un soin redoublé pour tous les comités, réunions et surtout prédications.

Avant de quitter l'année 1833, nous devons mentionner un fait intéressant à relever. Adolphe Monod avait fait un voyage à Paris au printemps, et s'y était rencontré avec M. et Mme Henry Lutteroth, qui préparaient le recueil des *Chants chrétiens*. Mme Lutteroth lui demanda de contribuer par la composition d'un cantique sur un sujet de son choix à ce beau recueil qui depuis tant d'années à été un moyen si bienfaisant d'édification pour toutes nos Églises évangéliques. Quelques mois après, il lui envoyait le cantique bien connu :

Que ne puis-je, ô mon Dieu, Dieu de ma délivrance, etc.

qui parut ainsi pour la première fois dans la première édition des *Chants chrétiens*[1].

[1] Ce cantique est l'expression si vraie de la foi chrétienne,

18 *Mars* 1834. — *Imiter le plan de Jésus-Christ.* Quelle simplicité de foi! quelle sincérité de cœur! quel renoncement! quelle activité! Seigneur, donne-moi tout cela, et tout ce qui me manque.

30 *Mars, Pâques.* — Journée bénie. Prêché le matin avec force, le soir avec paix et liberté. Hier soir, prière en famille, pour faire à Dieu la confession de nos péchés, particulièrement en ce qui concerne la charité, et le prier de nous donner d'aller à la communion avec un cœur libre de toute amertume. Cette prière a été bénie. J'ai nommé chaque membre de la famille par son nom, ainsi : « Pardonne à un tel ses péchés ; et donne à ceux de nous qui auraient à se plaindre de lui de lui pardonner, comme tu nous as pardonné, etc. »

Il nous faut marcher dans l'amour. Il y a un grand changement à faire. Je voudrais que nous

qu'un ecclésiastique catholique exprimait un jour à M. Verny son regret de ce qu'un seul mot avait empêché qu'il fût adopté dans un Recueil de cantiques de l'Église catholique : ce mot se trouve dans la dernière strophe, « pour *guide* l'Esprit Saint. » La pensée qu'il exprime que chaque fidèle est directement conduit par le Saint Esprit, n'avait pas permis au clergé de l'approuver. Depuis lors quelques recueils catholiques l'ont inséré, en supprimant la dernière strophe.

A la même époque, M. et Mme Lutteroth avaient eu la pensée de publier un Recueil de prières, et avaient demandé à divers amis de leur en envoyer. Faute d'un concours suffisant, ce projet dut être abandonné. Nous devons à l'obligeance de M. Henry Lutteroth la communication de quelques prières qu'Adolphe Monod lui avait adressées en vue de ce volume.

laissassions les questions de discipline pour nous occuper de l'amour, de la prédication de la Parole, etc.

Donne-moi, Seigneur, de marcher dans l'amour en présence de ma maison. Fais que je porte partout dans mon corps la mort du Seigneur Jésus, afin que la vie de Jésus soit aussi manifestée dans ma chair mortelle.

30 *Mai*. — Nouvelle de la mort de M. Gonthier. Oh! quelle joie, bien-aimé frère, de se retrouver dans la maison de notre Père! *Seigneur Jésus, viens bientôt!*

25 *Septembre* 1834. — ...Je réfléchis, et parle, et consulte souvent sur l'éducation des enfants. Je continue lentement *Mother at Home*. J'ai fait une réflexion qui m'a fait du plaisir et du bien. C'est que le Seigneur, dans sa fidélité, ne fera pas tant dépendre le résultat de l'éducation du *savoir-faire* des parents que de leur *piété*. Faisons de notre mieux, et recherchons le meilleur système d'éducation que nous pourrons trouver. Mais après tout, ce qui importe le plus, c'est que nous priions beaucoup pour nos enfants, et que nous marchions dans la sainteté. Alors le Seigneur ne pourra pas manquer de nous bénir. Ce point de vue me plaît, d'abord parce qu'il fait dépendre l'éducation d'une condition où notre volonté a plus de part; ensuite parce qu'il nous excite davantage à la sanctification.

Et certainement le meilleur système d'éducation doit être celui qui sanctifie le plus non seulement les enfants, mais les parents.

14 *Décembre*. — La foi est ma force. Mon succès en tout est exactement proportionné à ma foi. J'ai vu cela comme à l'œil dans les Conférences du commencement à la fin. Décidément Dieu m'exauce toujours quand je crie à lui avec foi. Oh! bienheureuse expérience! Dieu continue de bénir mon ministère. Gloire à lui seul!

5 *Janvier* 1835. — *Jour de jeûne et de prières.* J'ai demandé à Dieu un esprit de paix, et pour cela un esprit de renoncement complet à ma volonté... Il faut demander pardon pour tout, rendre grâces pour tout, laisser ce qui est derrière moi, et me mettre, tel quel, à la disposition du Seigneur, pour l'œuvre qu'il met devant moi aujourd'hui. Rom. VIII, 25, 26.

6 *Janvier*. — Conversation avec D. Ma prédication manque de variété. Deux moyens d'en avoir davantage : 1° la méditation, car ce sont surtout mes sermons improvisés qui se ressemblent ; 2° la variété dans les sujets. Il y a deux genres de prédication bien distincts : le *sermon*, où l'on expose un sujet, et la *paraphrase*, où l'on développe un texte. Un troisième genre, qui peut se rattacher au sermon ou à la paraphrase suivant l'esprit dans

lequel il est traité, c'est l'*homélie* : il y a l'homélie sermon, et l'homélie paraphrase. Un quatrième genre, *sermons historiques*, par exemple histoire de Pierre, histoire de Paul, etc., qui ne différeraient de l'homélie qu'en ce qu'on donnerait plus de place au récit et moins à l'application, et que le récit serait à recueillir de divers endroits des Écritures. Il faudrait donc : 1° quand j'ai quelques jours, faire un *sermon*, et surtout des *homélies-sermons* sur la grâce ; 2° quand j'ai un jour, faire une *paraphrase sur plusieurs versets*, et surtout une paraphrase sur St-Jacques,[1] ou encore une *homélie-paraphrase ;* 3° quand je n'ai que le dimanche matin, une *paraphrase* sur un verset ; 4° de temps en temps un *sermon historique*, des sermons sur les missions, etc.

1er *Mai.* — Publication de mes conférences. O mon Dieu, sers-toi de ce pauvre livre pour glorifier ton nom !

3 *Mai.* — Bon dimanche ! Bon Sauveur !

10 *Juillet.* — Absolument, il y a quelque chose à changer à ma prédication et à ma préparation. Il faut rendre ma prédication plus variée, plus précise, plus détaillée, plus courte, plus scripturaire et plus populaire ; enfin parler de la manière la plus propre à convertir et à sanctifier.

[1] Allusion à une série de méditations qu'il écrivait pour la *Feuille Religieuse*.

Le défaut de sanctification du troupeau m'accable. Ah! pasteur, pasteur! es-tu un homme de prière? Mon Dieu, aie pitié de moi! Je ne visite pas assez le troupeau; je me suis relâché à cet égard.

7 *Septembre.* — Tâcher d'être plus paternel, plus Oberlin.

9 *Septembre.* — *Paix.* J'ai appris à me décharger quelque peu de mon fardeau sur le Seigneur. Ps. XXXVII, 6; LV, 23. Cela ne peut se faire que par un complet renoncement à soi; tant à la gloire propre qu'à la volonté propre. Ps. CXXXI. Cet abandon parfait peut se concilier avec l'usage des moyens d'activité, mais cette conciliation n'est pas facile. Elle est nécessaire, ou je me briserais. Il n'y a de paix possible pour moi qu'à me décharger ainsi sur le Seigneur.

Amour. Aimer, c'est tout. Aimer le Seigneur, aimer ses enfants, aimer tous les hommes. Esprit de grâce et de liberté avec le Seigneur. Avec les hommes, *agir par l'amour.*

12 *Septembre.* — L'Église de Lyon est mon œuvre: la première chose que j'aie à faire, c'est de faire mon devoir. Esprit d'*amour* pour mon troupeau, et de *joie* dans mon œuvre. Être pasteur. Avoir un sentiment paternel pour les âmes sous ma direction. Les accueillir avec amour et joie. Donner l'exemple

de la *sainteté*, et le faire donner par ma famille : humilité, activité, dévouement, renoncement, simplicité, économie. J'aimerais à réduire mon traitement. Surtout profonde piété, amour dominant, constant, tendre, pour le Seigneur. Dans mes fonctions pastorales proprement dites, vivre plus près du troupeau. Visiter et recevoir davantage. Prédication plus utile, plus populaire, plus instructive, soit pour la doctrine, soit pour la vie chrétienne; plus onctueuse. Moyens : *méditer plus* et *prier plus*. Écrire, autant que possible, et si possible, apprendre quelquefois par cœur. Faire tout mon travail de préparation la semaine, et le dimanche, me préparer par la prière.

29 *Janvier* 1836. — Matth.: XI, 28. Jésus est bon. *Jésus m'aime*. Jésus a compassion de moi ; je veux aller à lui. Je crois, je sais que Jésus est *doux et humble de cœur*. Je crois aussi, je sais qu'il m'a pris à lui, et qu'il ne permettra pas que personne me ravisse de sa main. Quand je ne pourrai me tenir debout, je m'asseoirai au pied de sa croix ; et quand je ne pourrai pas demeurer assis, je m'y coucherai, jusqu'à ce qu'il me relève. Je suis résolu de croire que la Bible est la Parole inspirée de Dieu, que Jésus est le Sauveur, que je suis sauvé. Je suis résolu de croire aussi que toutes choses tournent au bien de ceux qui aiment Dieu ; et moi aussi je puis lui dire : *Tu sais tout, tu sais que je t'aime*. Si je de-

mande : mais mes erreurs, mes péchés, tournent-ils aussi à mon bien, je ne veux pas me charger de résoudre cette difficulté ; mais Jésus m'aime, et cela me suffit : tout est là. Je ne veux rien dire absolument, ni faire, qui soit en opposition avec cette foi. Faisant ainsi, Jésus me soulagera ; et dussé-je demeurer dans l'angoisse, je trouverai du repos pour mon âme. Si l'on me demande comment j'aurai du repos dans l'angoisse, je réponds : Jésus m'aime. Il est mon Sauveur. Je m'appuie sur le sein de Jésus. Je ne veux point d'autre place. *Voilà, qu'il me tue, je ne cesserai point d'espérer en lui...*

25 *Mars.* — I Cor. IX, 27. Il y a une crainte de tomber, quant à nous, qui doit nous exciter à la vigilance ; comme il y a une assurance de persévérer, quant à Dieu, qui doit nous encourager à la paix. Et l'un de ces deux sentiments, séparé de l'autre, n'est pas ce qu'il doit être. Au reste, il faut faire la part de la comparaison que suit ici l'apôtre, comme Phil. III ; ce qui ne permet pas de tirer de ce passage une *doctrine* de possibilité de déchoir, comme on peut tirer de Rom. VIII, fin, une doctrine d'assurance de persévérer. C'est seulement un *sentiment* de crainte, excitant à la vigilance.

26 *Mars.* — Faire un *Pain quotidien* des chrétiens *sans joie,* composé de passages tous relatifs à la joie et à la paix. En prendre un chaque matin

avant tout le reste, et un chaque soir après tout le reste.

27 *Mars.* — O mon Dieu ! je m'attends à toi. Je veux jouir de la promesse de la joie et de la gloire.

A plusieurs reprises, pendant les années 1831 à 1836, la Société évangélique de Genève revint à la charge auprès de lui pour qu'il acceptât une chaire de professeur à l'École de Théologie. Mais il ne se sentait pas la liberté de quitter son Église avant qu'elle eût des ressources plus régulières et plus assurées. D'ailleurs il ne s'était point séparé volontairement de l'Église Réformée, et il attendait toujours le moment où il y serait rappelé sans effort et sans provocation de sa part.

Enfin, dans le courant de cette même année 1836, nous le voyons encore refuser un nouvel appel venu de Genève, où il se sentait attiré de tant de manières, et céder aux instances de ses amis chrétiens, en acceptant une nomination à la chaire de morale évangélique de Montauban, vacante de nouveau. Son Église même, qu'il consulta dans les deux circonstances, considéra ces deux appels d'une manière toute différente, ainsi qu'il l'écrivit à quelques mois de distance à M. Blanc, de Mens, et à M. Gaussen.

A M. le Pasteur Blanc.

Lyon, 15 Mars 1836.

Bien-aimé frère, la réunion des frères de l'Église a eu lieu deux fois, dimanche et lundi. Je leur ai communiqué la vocation que j'ai reçue[1], avec votre avis, et celui des frères de Paris, qui était d'accord avec le vôtre, et j'ai exposé les motifs qui pouvaient m'engager à accepter. Puis je leur ai demandé ce qu'ils avaient à me dire sur ce sujet. Ces frères ont dit en substance : qu'il leur paraissait que je devais demeurer à mon poste ; qu'il serait d'autant plus difficile de me trouver un remplaçant que depuis longtemps je ne puis pas même trouver un suffragant convenable ; que mon départ rendrait fort incertaines les ressources de l'Église ; que dans la controverse mon nom était connu et craint des catholiques romains, et qu'à cet égard, comme pour la prédication, un changement pourrait produire un arrêt fâcheux pour l'œuvre, et que dans tous les cas je ne devrais pas partir qu'un remplaçant convenable ne fût trouvé...

Il m'a paru, après cet entretien, que je ne puis en tout cas abandonner mon poste que si j'y suis remplacé convenablement, et que comme cette recherche

[1] De la Société évangélique de Genève à la place de professeur dans l'École de Théologie.

est difficile, incertaine, longue peut-être, je devais commencer par refuser la vocation de Genève, d'où on me demandait une réponse prompte, précise, en laissant voir à ces frères que c'est là la considération qui m'a surtout déterminé. J'ai donc écrit aujourd'hui à M. Tronchin que je ne puis aller.

Maintenant je vais chercher activement un bon suffragant. Quand il sera trouvé, je proposerai mes services aux amis de Genève pour les aider dans leurs besoins présents, pour quelques mois, si rien n'y met obstacle. A défaut, je pourrai faire dès cet été une tournée de prédication en France, qui me servira d'essai dans cette carrière nouvelle. Le caractère de mon ministère changera nécessairement : je me déchargerai du détail sur mon suffragant et m'appliquerai à l'évangélisation. Je voudrais surtout former ici, si Dieu le permet, une pépinière d'ouvriers du genre de ceux qui n'ont pas besoin de beaucoup d'études : colporteurs, instituteurs, missionnaires, etc. Nous avons pour cela des matériaux précieux, mais je suis un mauvais architecte.

Restant à Lyon avec ce plan, et si le Seigneur nous délivre des dissensions intérieures, mon travail sera fort intéressant et utile. Je devais faire à Genève trois choses : *prêcher*, je le puis ici, et j'aurais bientôt je l'espère, plus d'auditeurs que je ne pourrais en espérer à Genève, si Dieu nous donne un nouveau local ; — *former des ouvriers*, je le puis ici aussi, quoique des ouvriers d'un autre caractère, et peut-

être aussi, avec le temps, préparer quelques élèves pour l'École de Genève; — *voyager en France,* je le puis mieux que de Genève. Je ne vois pas dans cet état de choses ces raisons manifestes qui auraient seules pu m'attirer à Genève.

Enfin, si le Seigneur veut après tout m'éloigner de Lyon, la voie où j'entre est *la seule,* ce me semble, qui puisse me rendre possible cet éloignement. Car je vais avoir besoin d'un compagnon d'œuvre capable de diriger l'Église durant mes absences. Peu à peu, et après avoir été éprouvé, ce compagnon d'œuvre se trouvera peut-être pouvoir me remplacer entièrement, et alors je serai libre d'aller ailleurs, si cela est pour la gloire du Maître.

Voilà, cher ami, mes pensées encore un peu confuses. Dites-moi ce que vous pensez.

A M. Louis Gaussen.

Lyon, 22 Septembre 1836.

Bien aimé frère... j'ai été consolé de voir, par quelques mots de S., que vous paraissez voir comme nous la main de Dieu dans ma nomination à Montauban. Par contre c'est avec une vive peine que j'ai entendu dire que quelques-uns de mes amis de Genève ont témoigné de la surprise de ce que j'ai accepté ce poste de *préférence.* Il n'était nullement question pour moi de *préférence* d'une place à une autre. Il fallait pour m'ôter de Lyon un appel *évident* du Seigneur. Je n'ai

point trouvé ce caractère à l'appel que j'ai reçu de Genève en mars dernier; je l'ai trouvé à celui que j'ai reçu du ministre en août. Ces considérations surtout m'ont frappé: d'abord, que cette vocation était si étonnante, si impossible à prévoir, j'ai presque dit si merveilleuse, qu'on y voyait, comme à l'œil, la main de Dieu; et plusieurs circonstances de détail relevaient encore cette réflexion; — ensuite, subsidiairement, que c'était une réhabilitation de mon ministère et de l'Évangile dans ma personne, qu'il ne m'était permis de refuser ni pour moi, ni pour l'Évangile, ni pour nos Églises; et que mon refus, venant surtout après ceux de Vinet et de de Félice, aurait peut-être, et même assez vraisemblablement livré le poste qu'on m'offrait à un professeur infidèle. Ces raisons m'ont paru si fortes, si irrésistibles, que moi qui hésite tant, je n'ai pu hésiter, et que moi, qui ai tant besoin de consulter, je n'ai pris conseil de personne, excepté de mon troupeau. Et quand j'ai entendu ceux qui étaient le plus intéressés à me retenir, et qui m'avaient retenu précédemment, me dire: « *Cette affaire est procédée de l'Éternel,* partez: Dieu qui vous appelle à Montauban, aura soin de nous, » comment aurais je-pu demander à Dieu un signe plus manifeste, et accepter avec plus de paix?

Nous nous sommes adressés à Cordès, nous n'avons point oublié qu'il est occupé à Genève de divers travaux intéressants, auxquels il serait fâcheux qu'il eût à renoncer... mais les autres servi-

teurs de Dieu que nous aurions pu appeler, sont occupés aussi, et quel est dans cette disette d'ouvriers le bon ouvrier qui soit oisif? Au reste, c'est à Cordès à comparer devant le Seigneur l'œuvre qu'il fait aujourd'hui avec celle qui lui est proposée. S'il refuse, nous serons persuadés que c'est avec ce regard tourné vers le Seigneur, qu'il porte en toutes choses; et nous serons en paix. De votre côté, s'il accepte vous aurez la même persuasion, et vous serez en paix aussi. S'il ne venait pas, nous serions dans un grand embarras probablement, car mon temps est bien court...

En tout cela, cher ami, une chose que je demande ardemment à Dieu, c'est que la charité ne soit point froissée, et surtout qu'elle ne le soit pas entre nous et ces frères de Genève qui nous ont donné, et à moi en particulier, tant de marques de leur affection fraternelle. S'il pouvait y avoir quelques impressions fâcheuses, je compterais avec confiance sur toi pour les effacer. Et il me sera doux de recevoir de toi l'assurance que je n'ai rien de ce genre à craindre, et que quant à toi, tu as compris et approuvé ma conduite. Cela me serait un nouveau et précieux gage de la bénédiction du Seigneur. Ah! j'ai bien besoin de m'y reposer, appelé à une si grande tâche avec si peu de préparation! Adieu, cher ami, je me recommande à tes plus ferventes, à tes plus tendres prières.

De tout parts, d'ailleurs, les instances avaient été vives pour qu'il acceptât le poste de Montauban. Sa famille le pressait d'entrer dans cette voie. Sur la demande de sa mère, et à défaut de son père, que Dieu avait rappelé à lui quelques mois auparavant, M. Stapfer lui écrivit pour l'engager à se laisser nommer. Bon nombre de pasteurs s'étaient entendus pour lui écrire, informés que le ministre «était personnellement bien disposé, mais qu'effrayé des objections et des mécontentements qu'il craignait de soulever, il demandait à être assuré d'avance que M. Adolphe Monod accepterait, et qu'il ne porterait pas dans ses fonctions un esprit de séparation, de contention etc.» De Montauban même une pétition fut adressée au ministre pour obtenir cette nomination. « La pétition a été mise en train par des gens dont vous ne l'eussiez pas attendu. Dans deux jours elle fut couverte de soixante signatures honorables, écrivait le doyen. Les signataires étaient des anciens, des pasteurs et professeurs, en majorité dans les deux corps, et beaucoup de notables. MM. Molines, Magnan, Montet et Floris (les deux premiers pasteurs, les deux autres professeurs — ce sont les hommes qui contribuèrent à faire échouer le concours de 1830) ont vu la pétition et les signatures. Nous ne la signons pas, ont-ils dit, pour ne pas contraster aujourd'hui avec ce que nous avons dit et fait en 1830. Mais *nous nous applaudissons de cette démarche,* que vous êtes libres de faire plus que nous; *nous vous déclarons*

que nous ne susciterons aucune opposition, que nous serons contents de voir arriver M. Adolphe Monod, et qu'il sera bien accueilli de notre part. »

Voici la lettre à laquelle nous faisions allusion plus haut :

De M. Stapfer.

Talcy, 13 Août 1836.

Votre excellente mère, bien cher ami, désire que je vous communique directement mon opinion au sujet du parti que vous êtes appelé à prendre dans l'affaire de Montauban. Je ne crois pas pouvoir vous présenter de considérations qui ne se soient déjà offertes à votre esprit avec plus de force et de netteté que je ne saurais mettre dans mon entretien avec vous; mais je saisis avec joie une occasion de vous exprimer le vif intérêt que je prends à votre détermination, et par la plus tendre affection, et par des motifs d'un ordre que personne ne comprend mieux que vous.

Je sens toute la puissance des liens doux et sacrés qui vous attachent à votre troupeau lyonnais, et je suis prêt à reconnaître que, pour en confier la conduite à d'autres mains, il faut que la voix de la Providence se fasse entendre par un concours de circonstances qui ne puissent laisser de doute sur sa volonté. Et ici, ce concours ne se rencontrerait-il pas? Quelle combinaison d'événements grands et petits, tous

nécessaires pour écarter les obstacles qui s'opposaient à votre nomination! Retraite du ministre qui s'y refusait (M. Guizot m'a dit lui-même que jamais il ne l'aurait prise sur lui); un successeur, seul, entre les hommes d'état qui auraient pu être appelés à occuper cette place, porté par ses relations à résister aux objections qui paralysaient les efforts de vos amis auprès de son prédécesseur; discussions sur l'établissement d'une seconde Faculté, qui jettent l'alarme dans celle de Montauban, et lui font sacrifier des préventions personnelles et de misérables considérations de parti à la nécessité de relever son crédit et de sauver son existence par l'acquisition d'un professeur éminent et par l'accroissement de ses forces morales; revirement politique, qui donne au député du département, bien disposé pour vous, plus d'importance et d'autorité... ajoutez à cela les influences particulières qui, dans l'entourage du ministre, pouvaient vaincre les hésitations d'un caractère naturellement méticuleux. Dans le cours ordinaire des affaires humaines, la volonté divine ne saurait, ce me semble, se manifester avec plus de clarté. Voilà pour les conjonctures accidentelles dont Dieu pouvait seul amener l'accord.

Quant à l'appel intérieur qui s'adresse à l'âme par les dons qu'elle a reçus, par la voix du devoir et les dispositions individuelles, il serait, cher ami, plus que présomptueux à moi de me poser leur interprète. Vous vous parlerez là-dessus un langage

plus clair, plus fort, et, j'en suis convaincu, plus impartial et désintéressé que tout autre. Je n'ai qu'une crainte : vous ferez abnégation de tout ce qui ressemblerait à une amélioration de position matérielle et de ce qui vous ferait mieux apprécier toute l'étendue de vos moyens d'influence dans une sphère plus large. Je crois vous l'avoir dit, et je ne puis que le répéter : il me semble que votre situation présente n'est point au niveau des talents que notre Maître vous a confiés pour l'avancement de son règne. Un jeune ministre zélé et fidèle, sans être pour votre troupeau tout ce que vous êtes et avez été pour lui comme son fondateur et son premier guide dans des moments difficiles, ne vous remplacerait-il pas dans tous les soins essentiels que demande la cure d'âmes? Indépendamment de la chance de voir la chaire que vous auriez refusée, occupée avec moins d'avantages et peut-être sous de tristes auspices pour l'enseignement, c'est déjà, dans l'état de l'Église protestante de France, une heureuse, et, pour autant qu'il est donné à notre courte vue de juger, une salutaire chose, que l'exemple d'un pasteur courageusement évangélique, appelé par le gouvernement à diriger les études des jeunes gens qui se forment pour le ministère sacré. Ce serait un événement propre à relever le courage de beaucoup de chrétiens qui se laissent abattre par l'idée qu'ils sont en minorité, et que l'autorité ainsi que les notabilités protestantes leur sont contraires. Il y a tant de

pusillanimité et de respect humain dans les cœurs les mieux disposés ! Combien de gens pieux qui hésitaient à vouer leurs fils au saint ministère, les destineraient alors à cette carrière, sans craindre l'effet qu'aurait pu produire sur l'esprit de leurs enfants le séjour de Montauban ! Et l'appui que vous donnerez, la consolation et la confiance que vous apporterez à ceux de vos futurs collègues qui marchent dans la même voie, la perspective de progrès que vous leur ouvrirez, ne sont-ils pas aussi dignes de votre attention?... Nombre d'autres mobiles secondaires se pressent dans mon esprit ; mais je ne veux pas abuser d'une indulgence qui, j'aime à me le dire, est acquise d'avance à tout ce que je pourrais ajouter d'oiseux.

Je ne me permettrai plus qu'une seule observation. Pour vous la soumettre, j'ai besoin de me rappeler toute votre bonté et votre candeur chrétienne. Votre position actuelle ne laisse-t-elle pas sans développement ou sans application une partie des dons précieux qui vous ont été accordés? Le travail de la composition qui mûrirait et féconderait votre admirable talent pour la prédication, ne vous est-il pas, aujourd'hui, tantôt impossible, tantôt inutile? Et la nécessité de vous l'imposer n'aurait-elle pas un bon côté? La rédaction de vos cours, les études que vous feriez, le plus grand loisir dont vous jouiriez, n'augmenteraient-ils pas la puissance de vos belles facultés, n'agrandiraient-ils pas votre sphère d'activité

évangélique? Et une partie de celle que vous exercez maintenant, ne vous serait-elle pas rendue pendant les vacances, qui vous laisseraient la liberté de visiter Lyon et d'autres Églises du Midi, qui vous offriraient toujours un changement approprié à vos moyens et pleins d'attraits pour un ministre de la Parole?

Mais je ne veux pas rendre ma causerie trop importune en m'appesantissant sur ces éventualités. Je ne puis toutefois m'empêcher de vous dire encore que, dans leurs entretiens sur les heureux effets de votre translation à Montauban, vos amis se sont plu à compter pour beaucoup l'influence qu'exercerait l'humilité chrétienne, l'aimable docilité, la largeur de vues et la simplicité de manières d'un homme auquel on a cherché à faire une réputation d'intolérance, de zèle fougueux et d'esprit exclusif.

Quelle que soit votre résolution, elle aura été prise en présence de Celui qui seul peut vous éclairer. Qu'il daigne la bénir, nous bénir tous, et nous donner de faire sa volonté en toutes choses!

Votre bien dévoué

P. A. Stapfer.

Adolphe Monod répondit à cette lettre par les lignes qui suivent :

A M. Stapfer.

Lyon, 19 Août 1836.

Monsieur et excellent ami et respectable frère.

Je ne serai pas le premier, sans doute, à vous

annoncer ma nomination, que j'ai apprise ce matin, et que mon acceptation avait précédée. Mais je tiens à vous dire d'abord combien j'ai été touché de votre lettre, qui renfermait des considérations qu'aucun autre de mes nombreux correspondants ne m'avait présentées, et ensuite avec quelle paix et quelle liberté d'esprit je me suis déterminé. Je pense que c'est ici l'œuvre de Dieu, et dans la vocation qu'il me fait adresser, et dans mon cœur qu'il incline à l'accepter sans hésitation. Je me recommande à vos prières : oh ! j'en ai bien besoin. Je vous recommande aussi ce cher troupeau, que je vais quitter, mais que le Seigneur ne quittera pas, j'en ai l'assurance.

Ma femme et mes enfants sont bien, grâces à Dieu. Je salue tendrement Mme Stapfer et toute votre maison. Dans les circonstances où je me trouve, vous excuserez mon laconisme. J'ai là neuf lettres devant moi, et je n'ai pas fini.

Votre bien reconnaissant et affectionné

ADOLPHE.

La nomination d'Adolphe Monod lui fut notifiée par une lettre officielle du ministre en date du 17 août 1836. A la lettre officielle, le baron Pelet de la Lozère ajoutait quelques lignes personnelles :

Paris, 18 Août 1836.

Monsieur, d'après la lettre que vous avez écrite à Monsieur votre frère, je n'ai pas hésité à vous charger de la chaire de Morale et d'Éloquence sacrée à la Faculté de Montauban. Vous en recevrez par le courrier de ce jour l'avis officiel. Quelques esprits, prévenus contre vous, vont s'étonner. Je compte que les résultats me justifieront pleinement, et que votre présence dans la Faculté produira des fruits de paix et de conciliation, en même temps que de piété, dont tout le monde aura à se réjouir. Employez-y tous vos soins, je vous le demande pour moi, pour vous, et pour les Églises dont l'intérêt est remis entre vos mains.

Agréez ma considération distinguée et mon attachement.

PELET DE LA LOZÈRE.

Adolphe Monod répondit :

Monsieur le baron, j'ai été d'autant plus touché de la distinction que vous venez de m'accorder, que je n'y vois pas seulement la confiance du ministre dans mes trop faibles lumières, mais encore, ce qui m'est beaucoup plus précieux, la confiance de l'homme dans mon caractère, malgré les préventions dont j'ai été longtemps l'objet. Je dis : j'ai été, parce qu'aujourd'hui vous me mettez à même de les dissiper.

Je sens profondément tout ce que cette confiance mérite de reconnaissance de ma part ; je comprends en même temps tout ce qu'elle m'impose d'obligations, non seulement envers les Églises, mais encore envers vous-même. Ne doutez pas que je ne mette tous mes soins à y répondre. Et si Dieu daigne m'accorder l'humble succès qui sera désormais le premier objet de mes prières et de mes efforts, ce ne sera pas ma récompense la moins douce que de penser que vous y pourrez voir votre ouvrage.

Daignez agréer, Monsieur le baron, l'expression de mon profond respect, et qu'il me soit permis d'ajouter, de ma vive gratitude.

Le ministre fut promptement rassuré sur les dispositions pacifiques du nouveau professeur. Quelques semaines après son installation, qui eut lieu le 17 novembre, il lui écrivait de nouveau :

Paris, 19 Décembre 1836.

J'ai suivi avec beaucoup d'intérêt, Monsieur, tout ce qui s'est passé relativement à votre installation, et j'ai été heureux de voir qu'on vous a fait l'accueil que vous méritiez. Je ne doute pas que les préventions qui peuvent rester encore dans quelques esprits ne se dissipent. L'excellent langage que vous avez tenu en est un garant. Je vous remercie, pour ma part, du soin que vous prenez pour calmer, concilier et rapprocher. Les maximes inflexibles et le langage

impérieux ont pu être de saison dans d'autres temps; mais aujourd'hui, avec la faiblesse de nos mœurs, ils ne font que rebuter. La patience et la douceur sont le seul moyen de réussir.

J'espère que, dans le poste où vous êtes placé, vous contribuerez puissamment à nous procurer de jeunes pasteurs, à la fois pieux et éclairés. Personne n'est plus à même que vous de leur donner l'exemple et le précepte. L'affaiblissement de la foi rend le talent oratoire encore plus nécessaire pour toucher les âmes. Il importe donc que les jeunes gens apprennent à bien composer un discours, et à le débiter convenablement. Cette partie profane de l'art contribue au succès de ce qui en est la partie sacrée. On ne pouvait, sous ce rapport, comme sous tous les autres, donner à la Faculté un professeur plus habile.

Agréez, Monsieur, ma considération la plus distinguée et mon attachement.

PELET DE LA LOZÈRE.

Cette année 1836 qui amena un changement si considérable dans la vie d'Adolphe Monod avait été marquée d'un grand deuil pour sa famille. Dieu avait rappelé à lui, le 23 avril, M. Monod père. Son fils eut la consolation de pouvoir passer auprès de lui les derniers jours de sa vie, et de l'entourer de ses soins avec sa mère et ses frères. Au mois d'octobre

précédent, M. Monod avait fait un voyage en Suisse pour voir sa fille, Mme Babut, que l'état de santé de son mari avait obligée de quitter l'Angleterre. Il écrivait de Genève : « J'ai encore quelques personnes à voir, et puis je quitte Genève et son Église, c'est-à-dire ce que j'ai de plus cher au monde après ma famille, avec le pressentiment que je n'y reviendrai plus. Il m'aurait été bien doux de laisser ma tombe auprès de mon berceau. Dieu ne l'a pas voulu. Je me soumets, et ne lui demande plus, comme j'ai pu le faire autrefois, une longue vieillesse... »

Ce pressentiment se réalisa bientôt en effet : le 23 avril suivant le Seigneur le rappelait auprès de lui. Ce fut un moment bien solennel pour la famille que celui du départ de ce chef bien-aimé et vénéré; et cela d'autant plus qu'elle avait été épargnée de Dieu depuis tant d'années d'une manière extraordinaire. Si M. Monod n'avait pas été atteint par le souffle du Réveil d'une manière aussi directe que la plupart de ses enfants, même des plus jeunes, il avait cependant exercé son ministère jusqu'à la fin avec une grande fidélité ; et sa mémoire aussi bien que son œuvre pastorale laissa des traces que nous retrouvons encore aujourd'hui, en particulier parmi ses anciens catéchumènes. Le christianisme de sa vie dépassait de beaucoup celui de ses affirmations théologiques, qui s'accentuèrent cependant vers la fin ; et sa mort laissa à tous les siens un souvenir plein de paix et de reconnaissance.

Vingt ans plus tard, réuni avec ses frères autour du lit de mort d'Adolphe Monod, son frère Frédéric se plaisait à rappeler l'influence considérable qu'avaient eue ses parents sur leurs enfants : « Nos parents sont encore au milieu de nous, disait-il, vivant dans le cœur et dans le souvenir de chacun de leurs enfants. Ils sont encore avec nous par leur esprit, et par les fruits de l'exemple qu'ils nous ont laissé. Après Dieu, c'est à eux, au respect qu'ils avaient pour les choses de Dieu, et pour sa Parole qu'ils nous ont mise entre les mains, à leur vie exemplaire, que nous devons les sentiments qui nous unissent les uns aux autres par une si tendre affection... »

M. Monod fut pleuré de tous, et l'on put voir par le deuil de l'Église de Paris tout entière combien elle se sentait profondément atteinte. Voici en quels termes Adolphe Monod annonça cet événement à son ami, M. le pasteur Blanc, de Mens :

Paris, 25 avril 1836. — Bien-aimé frère, quel autre ai-je sur la terre qui sache mieux que vous prier pour moi, et pleurer avec moi ? C'est cette dernière marque de tendre amitié que vous allez me donner, quand vous apprendrez que notre Père céleste a retiré à Lui samedi mon père terrestre, mon bien-aimé et vénéré père. J'étais accouru sur la nouvelle de sa dernière rechute, et dès le jour de mon arrivée j'avais pu lire dans les yeux de mon père l'approche de sa fin. Nous avons passé la

semaine dans une douloureuse alternative de craintes et d'espérances, jusqu'à ce qu'il a plu à Dieu de l'appeler à lui, dans la nuit de vendredi à samedi. Il est mort dans les bras de ma mère et de quatre de ses fils, dont j'étais l'un, grâce à Dieu qui m'avait ménagé cette douloureuse consolation. Il a gardé une entière présence d'esprit jusqu'à la fin, et faisait monter constamment ses prières à Dieu, surtout le dernier jour et jusque dans son agonie. Nous avons la douce confiance qu'il s'est endormi dans le Seigneur. Grâce à notre Dieu et Père, la paix est avec nous, avec notre mère, en qui le Seigneur se glorifie beaucoup, avec toute notre famille. Certainement le Seigneur est ici, et son Esprit a soufflé sur la maison de mon père d'une manière admirable. Nous nous réunissons pour prier, plus d'une fois par jour ordinairement, et toute la maison y vient, domestiques, pensionnaires de mon père, mes frères et sœurs, tous enfin. Béni soit Dieu !

C'est ce matin que nous avons confié à la terre la dépouille terrestre et charnelle de celui que nous avons tant aimé. Il y avait une foule immense ; c'est un deuil universel. Il était si estimé, si aimé! Quelques mots ont été prononcés sur sa tombe pour l'Église Réformée, pour l'Église Luthérienne, pour la Société des Missions ; et le dernier, Frédéric a témoigné, au nom de notre famille, combien nous étions touchés de ces témoignages et de ce concours; et il a déclaré, à la gloire de Dieu, que, pleurant

au pied de la croix, nous éprouvons profondément la fidélité du Seigneur Jésus-Christ, notre unique espérance.

Vers l'automne il fallut se séparer de cette Église de Lyon à laquelle son fondateur et sa compagne conservèrent un souvenir d'autant plus fidèle qu'ils s'étaient plus dépensés pour elle. Adolphe Monod la laissait aux mains d'un pasteur dévoué, plein de zèle, entouré de forces jeunes et actives, M. Cordès, qui devait continuer les traditions de simplicité et de largeur des premières années. Elle demeura vivante dans son cœur, dans ses pensées, dans ses prières journalières ; et sur son lit de mort, peu de jours avant sa fin, il adressait encore à un petit nombre d'amis un appel pressant, par lequel il recommandait une dernière fois, et d'une manière toute spéciale, à leur libéralité cette Église, « qui occupait dans son cœur une place de prédilection ».

Sans nous attarder à ce sujet, comment ne pas mentionner les noms de MM. les pasteurs Cordès dont nous venons de parler, et Georges Fisch, qui, après avoir été quelque temps ses aides, furent après lui les premiers conducteurs de l'Église ; et de leurs deux jeunes collaborateurs, MM. Milsom et Poy, qui en furent jusqu'à leur mort comme les colonnes, et dont les noms resteront dans l'Église comme le type de l'activité chrétienne laïque?

CHAPITRE III

MONTAUBAN

PROFESSORAT DANS LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE
VIE DOMESTIQUE
TOURNÉES DE PRÉDICATION

1836-1847

CHAPITRE III

MONTAUBAN

PROFESSORAT DANS LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE
VIE DOMESTIQUE
TOURNÉES DE PRÉDICATION

1836-1847

Montauban était pour Adolphe Monod le commencement d'une activité nouvelle, non seulement extérieure, quant à la carrière du professorat, mais aussi intérieure, au sein de la famille. Malgré ses occupations, il n'était plus, comme à Lyon, absorbé par une responsabilité dont il portait presque seul tout le poids, et pouvait consacrer plus de temps aux siens. M. et Mme Adolphe Monod s'étaient transportés de Lyon à Montauban avec quatre enfants, trois filles et un fils, auxquels vinrent encore s'ajouter trois filles, dont une fut enlevée à la fin de sa première année. Un petit nombre de jeunes gens, français et étrangers, qui leur étaient confiés pour leur éducation complétaient le cercle de la famille. Fréquemment aussi des étrangers, attirés à Montauban par le climat, ou par la personnalité d'Adolphe Monod, trouvaient un accueil cordial auprès de lui.

C'est à Montauban peut-être que nous pouvons juger le mieux de ce qu'il était dans la vie de famille. Son beau-frère, M. Édouard Babut, gravement atteint dans sa santé, et obligé de renoncer à toute occupation et de vivre dans le Midi, était venu se fixer auprès de lui, avec les siens. Ce rapprochement fut pour tous une consolation et une force, au milieu d'une épreuve douloureuse, qui devait se prolonger bien des années encore, en continuant de s'aggraver; et les liens étroits qui unissaient les parents devinrent l'héritage des enfants. Ce fut une épreuve vraiment exceptionnelle que celle de M. Babut. Atteint vers l'âge de trente ans, au milieu d'une vie pleine d'espérance selon le monde, d'un mal lent et redoutable qui lui causait des souffrances continuelles et croissantes, mais qui ne devaient l'enlever que vingt ans plus tard, il ne cessa de glorifier Dieu par sa patience chrétienne. Ceux qui l'entouraient portaient avec lui son épreuve; les enfants mêmes s'y associaient selon leur âge. Il aimait à les voir autour de lui, et se laissait volontiers distraire par leurs jeux, quand Dieu lui accordait quelque répit dans ses souffrances. Ceux qui l'ont connu n'oublieront jamais ce visage bienveillant, quoique portant les traces d'une souffrance qui aurait été sans consolation, si elle n'avait été dominée par l'espérance chrétienne.

Ne pouvons-nous pas penser que ce n'était pas sans dessein que Dieu avait ainsi rapproché ses ser-

viteurs : en frappant l'un, il préparait l'autre, par l'exemple chrétien de ce pauvre malade, pour le jour de la souffrance exceptionnelle qui lui était réservée à lui-même. Que de fois, pendant sa dernière maladie, Adolphe Monod se rappela les souffrances de ce frère, dont le souvenir le consolait et le fortifiait !

Nommé d'abord à la chaire de Morale évangélique et d'Éloquence sacrée, il passa successivement en 1839 à la chaire d'Hébreu, pour assurer à la Faculté les services de M. de Félice, après la mort du vénérable doyen, M. Bonnard ; et en 1845 à une chaire nouvellement créée d'Exégèse du Nouveau Testament et de Critique sacrée.

Parmi les professeurs, MM. Bonnard, Encontre, Jalaguier, et plus tard M. de Félice se lièrent particulièrement avec leur nouveau collègue. Dieu lui fit trouver aussi de vrais amis en M. de Rapin et sa sœur, qui dès le début avaient donné à l'Église de Lyon de généreuses marques de leur intérêt chrétien, et sollicitaient Adolphe Monod de venir stimuler le zèle des Églises du Midi par des tournées de prédications. « M. de Rapin Thoyras, mon parent éloigné selon la chair et notre frère à tous dans la foi, est un homme riche, qui fait un excellent usage de sa fortune. Il n'est pas marié, et vit avec une sœur qui ne l'est pas non plus, et qui n'est avec lui qu'un cœur et qu'une âme. » Ces Églises avaient besoin, en effet, que leur zèle fût réveillé, et celle

de Montauban la toute première était à cette époque dans un état d'affaissement et de torpeur des plus tristes. Bien d'autres encore reçurent avec affection le nouveau professeur et sa famille, parmi lesquels nous trouvons des noms connus et respectés dans l'Église : le vénérable pasteur Marzials, les familles de Monbrison, de Preissac, de Malleville, M. de Viçose, la famille Laforgue, qui devait donner plusieurs serviteurs fidèles à l'Église — et combien d'autres! On était près aussi de Toulouse, et un fréquent et affectueux échange de communications s'établit promptement avec les MM. Courtois.

Mais l'intérêt dominant de sa vie, est-il besoin de le dire, était dans ses cours, et, en dehors de la Faculté, dans les relations du professeur avec les étudiants. Il aimait sincèrement ses élèves, et il lui parut tout naturel de les accueillir et de les inviter chez lui. C'était chose si nouvelle, cependant, de voir un professeur recevoir les étudiants, que la première fois que M. et Mme Monod les invitèrent à venir prendre le thé chez eux, ces jeunes gens en furent tout embarrassés. Ce furent eux-mêmes qui le racontèrent plus tard à Mme Monod. Que faire? On se concerta, et il fut décidé qu'on ne pouvait refuser une invitation amicale, mais qu'on n'accepterait rien d'un professeur; qu'en conséquence on se rendrait à l'invitation, pour se retirer dès que le thé paraîtrait. Et c'est ainsi que les choses se passèrent, au grand étonnement de Mme Monod, et de Mme Babut, qui

assistait à cette première soirée. Peu à peu cependant d'excellents rapports s'établirent; bon nombre d'étudiants devinrent les habitués de la rue de l'Hôpital et en restèrent toujours des amis fidèles.

Le professeur s'efforçait de rendre ces réunions non seulement agréables, mais utiles; et pour compléter les exercices de diction qu'il donnait à l'auditoire, il organisa chez lui des soirées de lectures dans lesquelles il lisait à ses élèves les principaux chefs-d'œuvre de notre littérature. Une excellente mémoire, fortement exercée dans sa jeunesse, lui permettait de réciter des scènes et parfois des actes entiers de telle pièce de nos auteurs classiques. ...« Je vous quitte, écrivait-il un jour à un ancien étudiant, pour aller lire une tragédie à nos élèves. Je leur fais une lecture, que je varie pour le sujet, le jeudi soir. Nous lisons ce soir l'*Orphelin de la Chine*, pièce intéressante, mais de second, si ce n'est de troisième ordre. Il manque dans presque tout ce qu'a fait Voltaire cet *improbus labor*, dont un homme si léger et si immoral était incapable, ou capable tout au plus par accès. Quel esprit diabolique! Je vous embrasse en esprit, et prie Dieu de nous garder du péché. »

Il était bien secondé par sa compagne et sa sœur dans son désir de rendre ses relations avec les étudiants cordiales et affectueuses. « Je me rappelle, disait M. E. de Pressensé en rendant les derniers devoirs à Mme Adolphe Monod, ce foyer du professeur de Montauban, où tant de jeunes

étudiants, aujourd'hui pasteurs, ont reçu d'ineffaçables impressions. La part de notre sœur a été considérable dans cette action de la famille qui était à Montauban un centre de vie chrétienne. Cette bienfaisante hospitalité était une riche bénédiction.»

Quant à l'esprit dans lequel il avait entrepris ses fonctions, il se montre dans une note de son journal intitulée : *Règles pour le professorat :*

Que l'enseignement soit aussi *biblique* qu'il est possible de le faire, sans sacrifier l'ordre, la variété et la *Vollständigkeit;* tel que le professeur et les étudiants soient obligés de beaucoup lire l'Écriture.

Que l'enseignement soit aussi *historique* que possible ; et que le cours de morale évangélique consiste principalement à faire connaître les faits et discours des serviteurs de Dieu les plus éminents.

Que l'*utilité* soit mon but ; non un idéal scientifique ou logique, ou l'usage de l'enseignement, etc.

En morale, m'attacher moins à faire un cours complet, ce qui serait sans fin, qu'à traiter toutes les questions importantes.

M'attacher à faire avec les étudiants *ce qu'il est le plus difficile qu'ils fassent seuls.*

Donner une large place à *la vie de Jésus-Christ* dans la morale. Obliger l'étudiant à *lire la Bible.*

Remplacer la *récitation* par la lecture des meilleurs auteurs. Cours de *rhétorique lue,* et récitée de temps en temps.

Dresser une liste de *passages à expliquer,* en rapportant *chacun à sa place.*

Faire des hommes sachant *bien parler* et *bien écrire;* après cela ils feront de bons sermons quand il le faudra.

Exercices d'*improvisation* et conférences.

Les exercices de langues doivent se faire à livre ouvert. Examens particuliers dans le courant de l'année. *Substituer des livres à des cahiers pour l'examen.*»

Un trait frappant du caractère d'Adolphe Monod, c'est que la perfection morale, la sainteté qu'il poursuivait pour lui-même, son amour des âmes la lui faisait rechercher également pour les autres. Il ne pouvait en vérité *souffrir le mal dans l'âme de son frère.* De là la fidélité de ses rapports spirituels, non seulement comme professeur avec ses élèves, mais comme père de famille avec toute sa maison, pensionnaires, enfants, serviteurs.

Ce besoin de perfection portait sur les plus petits détails, selon une de ses maximes favorites : « Tout ce qui vaut la peine d'être fait, vaut la peine d'être bien fait ; » et il en donnait l'exemple, en mettant autant de soin à l'impression et à la correction de ses sermons, que, dans un autre ordre d'idées, à leur composition. Ceux qui vivaient dans son intimité étaient frappés aussi de son humilité. Il était de ceux qui ont *reçu le royaume de Dieu comme un*

petit enfant. Son cœur simple et confiant ne savait pas soupçonner le mal chez les autres; et s'il pensait avoir eu quelque tort, il ne craignait pas de s'en humilier, même devant ses enfants et ses serviteurs.

Surtout, c'était un homme de prière. Nous avons eu occasion de le reconnaître plus d'une fois déjà. On peut dire qu'il ne faisait rien sans consulter le Seigneur et chercher sa direction. Il tenait beaucoup à la méthode dans la prière. Il s'y appliquait lui-même avec une grande fidélité, et pendant sa dernière maladie il disait que c'était grâce à cette méthode qu'il avait pu conserver des habitudes régulières de prière, ce qu'il ne croyait pas qu'il aurait pu faire autrement.

Un sentiment profond de reconnaissance nous contraint de dire un mot seulement des rapports d'Adolphe Monod avec ses enfants, parce qu'il peut être utile à d'autres. Jamais enfants ne furent plus tendrement aimés que les siens; jamais peut-être enfants ne le furent plus saintement, nous voulons dire pour eux-mêmes et pour leur vrai bien. Il était plutôt sévère; mais nous ne pensons pas qu'aucun d'eux se rappelle d'avoir été puni injustement, ni dans un moment de vivacité ou de caprice. L'un d'eux commettait-il une faute grave, son père le prenait à part, s'en affligeait avec lui, s'en humiliait avec lui devant Dieu, et l'enfant

ne le quittait pas sans se sentir pleinement pardonné.

Qu'il nous soit permis de le dire, c'était une relation paternelle qui faisait comprendre certaines expressions et comparaisons de l'Écriture sainte, auxquelles trop peu d'enfants peut-être ont le privilège de pouvoir attacher une signification complète. Nous déposons cette pensée sur le cœur des parents chrétiens.

« ...Conduisons nos enfants à Jésus-Christ, écrivait-il. Que ce ne soit pas nous qui les élevions, mais lui qui les élève par nos mains. Souvenons-nous qu'ils lui appartiennent plus qu'à nous. Aimons-les en lui, avec détachement, et préparons-nous chaque jour à les lui rendre en paix, s'il veut les reprendre. Ne demandons pour eux autre chose, sinon qu'ils soient sauvés et sanctifiés en Jésus-Christ, et que Dieu soit glorifié en eux. Veillons, prions pour eux sans nous lasser. Croyons en Dieu pour qu'il change leur cœur. Soyons doux, fermes, patients, prudents, surtout simples et droits devant Dieu dans tout ce que nous faisons à leur égard. Ne soyons pas découragés ni par ce qui nous manque, ni par ce qui leur manque, ni par les difficultés particulières de notre position : faisons ce que nous pouvons, marchons devant Dieu, ne faisons rien que pour lui, et il nous conduira avec une fidélité parfaite et nous donnera une sagesse merveilleuse. Oh ! Seigneur, apprends-nous à aimer nos enfants

en toi, et à les élever en toi, pour toi, par toi, avec toi !

Veillons sur nos domestiques. Prenons d'eux un soin si affectueux, si charitable, si spirituel, que nous nous les attachions également par l'intérêt temporel et par l'intérêt spirituel, et les unissions à nous d'une véritable affection. Rendons notre culte domestique beaucoup plus vivant ; et surtout que notre vie domestique soit un culte continuel rendu à Dieu par notre maison. »

Du reste il aimait à voir les enfants gais et enjoués. Malgré sa réserve habituelle il savait se mettre à la portée des plus petits, s'occupait d'eux avec intérêt, leur consacrait chaque jour un moment de récréation, pendant lequel il se mêlait à leurs jeux, soit dans le vaste jardin attenant à la maison, sous les ombrages d'une magnifique allée de marronniers, soit dans des promenades à la campagne, pleines de charme et de liberté.

« Ma vie est vraiment fort douce et selon mon cœur. Je puis donner plus de temps à ma famille et de soins à mes enfants que dans ma position précédente. Je le pourrai surtout, quand j'aurai achevé le rude apprentissage auquel je suis condamné pour les trois premières années, durant lesquelles il faut que je compose mes cours. Ce travail me donne une peine proportionnée à ma faiblesse et à mon défaut de préparation pour la tâche qu'on m'a fait l'hon-

neur de me confier. C'est une grande honte pour notre clergé, si c'est faute d'en trouver de plus capables qu'on s'est adressé à moi. Au surplus, les préventions dont j'étais l'objet diminuent. Dieu a donné sa bénédiction à mon pauvre, faible travail. Que son Nom en soit mille fois béni! »

Outre le culte de famille qui était presque toujours ouvert à quelques voisins, et notamment aux soldats dont les baraquements faisaient face à sa maison, il donnait à ses enfants chaque jour une leçon biblique, et leur réservait une heure le dimanche soir, à mesure qu'ils étaient en âge d'en profiter. Voici comment il avait organisé cette petite réunion, et en exposait lui-même le plan à l'un de ses frères :

Mon cher H. Une idée m'est venue pour l'emploi d'une heure dans l'après-midi ou dans la soirée du dimanche avec tes enfants, ceux d'Ed. et les autres enfants que tu peux avoir à ta portée. Je voudrais que tu fisses avec eux ce que je fais avec les miens, auxquels se joignent ceux d'A., ceux du portier, et ceux de quelques familles en ville. Le dimanche soir, de sept à huit (cela dure moins d'une heure plutôt que plus), je les réunis pour leur demander, à chacun à son tour, la réponse qu'il a trouvée à une question que j'ai proposée le dimanche précédent. C'est ordinairement dans la ma-

tinée du dimanche même qu'ils font leur recherche : autre avantage pour l'emploi du dimanche[1]; tous la font avec plaisir, même les plus jeunes, qui se font aider au besoin par les plus grands. Ces derniers prennent des notes par écrit, sans que je le leur aie demandé. Je sais que l'on propose déjà des questions à vos enfants à l'École du Dimanche ; mais mes questions sont d'une autre nature, et exigent plus de recherche. Voici les dernières : *Indiquez les ressemblances entre l'Épître aux Éphésiens et l'Épître aux Colossiens. — Racontez quelque chose qui s'est passé à Bethléhem* (les grands prennent toute la suite, en se servant d'une concordance; les petits choisissent un ou deux faits). — *Indiquez dans les Épîtres de Paul des endroits qui nous éclairent sur ses prières* (combien, comment il priait, etc.) — *La série des rois d'Israël. — Les prophètes qui n'ont pas écrit*, etc. Cette forme a le double avantage d'occuper et d'intéresser beaucoup les enfants, et d'occuper peu, s'il le veut, le maître, qui ne fait guère que les questionner, en ajoutant quelques réflexions, en passant. Il va sans dire cependant qu'il est bon de se préparer le plus qu'on peut, pour être en état de répondre à certaines questions que les enfants peuvent présenter.

[1] Il tenait beaucoup à l'observation du dimanche dans sa maison ; et sans imposer ni ennui ni lassitude à ses enfants, il en faisait un jour différent des autres, leur donnant lui-même l'exemple de le mettre à part pour le service de Dieu.

Quelques extraits de journal nous montrent comment il entendait l'instruction biblique journalière des enfants, et nous font connaître en même temps son désir de favoriser autour de lui la lecture et l'étude de l'Écriture sainte, l'intérêt pour l'œuvre des missions, etc.

30 Novembre 1837. — Pour les enfants : 1° Raconter l'histoire biblique d'une manière plus liée et avec un plus grand développement que la première fois[1]. 2° Faire prendre aux enfants la Bible en main, et leur en faire lire à eux-mêmes le plus possible. 3° Rattacher à ce cours quelques instructions générales : notions d'histoire, de géographie, d'histoire naturelle, et telles autres qui se présenteront. 4° Rechercher avec plus de soin l'application personnelle et l'édification. 5° Faire apprendre chaque jour un verset en rapport avec le sujet de l'instruction ; et de plus adresser aux enfants une question qu'ils devront résoudre par eux-mêmes. Tout cela sous la bénédiction de Dieu. Au reste, varier le culte en y introduisant d'autres sujets, quand l'occasion s'en présentera ; par exemple, le lundi, repasser les impressions reçues la veille ; au retour d'une tournée, dans une circonstance triste ou heureuse, etc.

10 Septembre 1838. — Réunion des missions.

[1] Par la *première fois*, il entendait l'instruction biblique donnée aux enfants au-dessous de cinq ans.

Matth. VI, 9, 10. Place que les missions devraient occuper dans nos prières. Je suppose qu'on est parvenu soi-même à cette foi qu'il s'agit de communiquer aux païens. Cette place est la première en rang et en étendue. En est-il ainsi dans nos prières? Non. Pourquoi? c'est que cela demande une *foi* et une *charité* spéciales. Mais cela même doit nous encourager ; car plus une œuvre exige de foi et de charité, plus elle les exerce. Précieux moyen de croître, *prier ;* mais aussi *suivre* cette œuvre et y concourir.

Le degré d'attention que nous y donnons dans nos prières est la mesure de notre état spirituel. Aux uns, il fera connaître qu'ils sont inconvertis ; aux autres, qu'ils sont peu avancés.

5 Novembre. — Association pour la lecture de la Bible : chaque jour de la semaine un chapitre et demi de l'Ancien Testament, et un demi chapitre du Nouveau. Le dimanche, deux du Nouveau Testament, pour lire l'Ancien Testament en deux ans et le Nouveau dans un. On se réunira chez moi une fois par semaine, pour se consulter sur les difficultés qu'on aura pu rencontrer, et dont les unes seront réglées sur-le-champ, les autres par des recherches que je répartirai entre les étudiants. J'engagerai les plus avancés à suivre sur l'hébreu.

16 *Novembre.* — Un homme pieux doit désirer

de connaître l'hébreu, exemple: Fr. C. Mais pour un pasteur, c'est une honte de l'ignorer. Je sais que j'en condamne beaucoup; mais sauvons les principes. C'est presque le seul point où les lumières du troupeau ne puissent suppléer à celles du pasteur...

A mesure que nous avançons dans la vie, il est intéressant, en jetant un coup d'œil en arrière, de reconnaître la main du Seigneur dans tels événements auxquels nous n'avions attribué d'abord qu'une portée immédiate et limitée, tandis qu'il nous préparait pour une tâche que nous ne pouvions deviner encore. Nous avons fait allusion aux conférences publiques d'Adolphe Monod avec des catholiques, à Lyon. Non seulement ces conférences, qu'il n'avait point cherchées, mais dans lesquelles il avait été entraîné par ses contradicteurs, l'avaient mis en rapport avec un certain nombre de catholiques sérieux et pieux, et avaient été le moyen de la conversion de quelques autres, mais elles lui avaient donné l'occasion d'étudier à fond le système catholique, de manière à pouvoir le combattre dans ce qu'il a de contraire à la Parole de Dieu, tout en en retenant ce qui est fondé sur cette Parole. « Je lis la Correspondance de Bautain, écrivait-il à cette époque, où je trouve avec délices la foi, une foi vivante, chez des catholiques, chez des prêtres. Je médite beaucoup sur la question catholique, qui mé-

rite d'être plus attentivement examinée que les protestants n'ont coutume de le faire. »

Le fruit de ces recherches et de ce travail, nous le trouvons dans un ouvrage que Dieu lui donna le loisir d'écrire à Montauban, en vue d'un concours proposé par la Société des Livres Religieux de Toulouse, dont le programme était ainsi formulé : « *Essai sur le droit de tout homme de lire la Bible.* L'objet de cet essai doit être, après avoir établi brièvement que la Bible est la Parole de Dieu, d'insister sur le droit qu'a tout homme d'aller chercher dans cette charte divine la règle de sa foi et de sa conduite. » *Lucile, ou la Lecture de la Bible,* partagea le prix du concours avec *l'Homme en face de la Bible,* de M. Philippe Boucher, et parut en 1841. Cet ouvrage, un des plus remarquables qui soient dus à la plume d'Adolphe Monod, eut un succès auquel il était loin de s'attendre lui-même, et n'a cessé d'être depuis plus de quarante ans, par la bonté de Dieu, un messager de lumière et de paix pour un grand nombre de ses lecteurs.

« Au moment où il prit la résolution d'écrire sur l'autorité divine des Écritures et sur le droit de tout homme de lire la Bible, raconte un ami étranger, le Rév. J. C. Harrison[1], qui avait fait un séjour de

[1] Evangelical Christendom. *Reminiscences of Adolphe Monod.* 1861.

quelques mois dans la famille Monod, à Montauban, il me traça une petite esquisse, dans une de nos promenades, de la forme qu'il pensait lui donner. Le fond était un fait historique : une dame et son mari avaient été amenés à croire à l'inspiration de la Bible par leurs entretiens avec un pieux abbé. Peu à peu ils furent conduits à quitter la religion romaine et à réclamer le privilège pour eux-mêmes de lire la Bible, par leurs relations et leur correspondance avec un ami récemment converti lui-même à la foi protestante. Il hésitait beaucoup et se demandait encore si la forme de dialogues et de lettres plairait au public français, et si lui-même y serait aussi fort que dans une argumentation suivie et des appels directs. Heureusement il ne se laissa point arrêter par ces appréhensions, et écrivit ce livre excellent, qui, après s'être largement répandu en France où il a été abondamment béni, a eu des milliers de lecteurs en Angleterre et dans d'autres pays. »

Paris, 29 Août 1841. — *Lucile* a eu un succès auquel j'étais loin de m'attendre; il est vrai que je n'en puis juger encore que par la famille et les amis; la bienveillance qu'on a pour l'auteur rejaillit sans doute sur l'ouvrage; car c'est peu de chose, au moins la seconde partie. — Et quelques jours plus tard : « Voici la lettre de M. M. et quelques lignes de H. Je ne puis pas concevoir le succès de cet ouvrage;

d'autant plus qu'il paraît que la seconde partie dont nous étions si peu satisfaits, plaît autant, ou plus, au public que la première. Il faut lui passer ce caprice et lui pardonner d'être si peu d'accord avec mes juges et avec moi-même. Ou plutôt, je vois une bénédiction marquée du Seigneur, qui a récompensé mon travail consciencieux, et qui m'a voulu rendre agréable aux yeux des hommes.

Quelques jours après celui où il traçait ces lignes, le Seigneur l'appelait à un douloureux sacrifice : la plus jeune de ses enfants, une petite fille qui venait d'atteindre sa première année, tomba gravement malade, et avant que son père pût être de retour auprès d'elle, le Seigneur l'avait reprise à lui. « Oh ! que Dieu me donne des âmes pour mon salaire ! écrivait-il en recevant cette nouvelle. Qu'il se souvienne que le champ que j'ai cultivé pour sa gloire a été arrosé de nos larmes et du sang de notre enfant !... Que le Seigneur est bon ! Il me semble que je l'aime un peu plus qu'avant qu'il nous eût donné cette coupe à boire. Puisse l'Esprit de paix et d'amour se répandre sur notre petite colonie de la rue de l'Hôpital ! Je n'oublie pas dans mes prières ceux qui nous servent. Ils prennent part à nos peines. Puissent-ils avoir part à nos joies et à nos consolations dans le Seigneur ! »

A sa Mère.

Montauban, 7 Octobre 1841.

Ma chère et tendre mère, écrivait-il après ce triste retour, tendre, c'est bien le mot. On vient de nous remettre ta lettre ; les douces illusions d'une bonne mère ne sauraient aller plus loin ; mais ces illusions me sont précieuses, et j'espère qu'au lieu de flatter mon pauvre cœur orgueilleux, elles serviront à l'exciter d'une nouvelle ardeur pour devenir tout ce que tu me crois...

Ton cœur de mère s'est mieux représenté ce voyage et ce retour dans ma maison que je ne saurais te les dépeindre. Mes bons amis Puaux et Larchevêque m'attendaient à l'arrivée de la malle. A la porte de la maison je rencontrai mes enfants, qui accouraient au-devant de moi, tout vêtus de noir... Nous nous rendîmes dans la chambre où notre enfant a *passé de ce monde à son Père,* et à genoux devant le lit où elle a souffert et où elle a été délivrée, nous avons invoqué et béni avec nos enfants le Dieu de notre affliction et de notre consolation. Ah! que cette soirée est pleine de souvenirs! J'aurais voulu presque la prolonger ou la recommencer pour savourer les émotions qui se pressaient au dedans de moi. Quelle amertume, ô mon Dieu! mais aussi que de consolations, que de sujets de joie! Cependant, je le sens, les consolations qui sont

en dehors de ma douleur ne sauraient me donner la paix. Je n'en puis trouver d'efficaces que dans notre affliction elle-même. Ce qu'il nous faut, ce n'est pas une compensation, c'est de *nous réjouir*, c'est de *nous glorifier dans l'affliction*, suivant l'expression de saint Paul; *sachant que l'affliction produit la patience, la patience l'épreuve* (c'est-à-dire l'essai de notre foi, qui reçoit de l'affliction un caractère éprouvé, qu'elle n'avait pas avant) *et l'épreuve l'espérance;* et l'*espérance ne confond point, parce que l'amour de Dieu* (son amour pour nous) *est répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné*. Demandez à Dieu pour nous non seulement qu'il soumette nos cœurs, mais qu'il nous remplisse dans notre douleur d'une sainte joie, et que nous puissions nous écrier: *Oh! que bienheureux est l'homme que tu châties, ô Eternel, que tu instruis par ta loi!* Je n'en suis pas là encore, ma pauvre mère. La journée d'hier a été pour moi un jour de détresse, mais je m'attends à Dieu... Y a-t-il donc un séjour où la mort n'entre pas? Eh bien! mourons pour y entrer, et ne retenons pas ceux qui y entrent avant nous. Sans avoir d'inquiétude ou de doute sur l'état de mon enfant, je ne puis dire que je jouisse encore de son bonheur, ou que j'aie à cet égard une vue aussi claire que mes amis qui ont été éprouvés comme moi. La lumière que j'ai me suffit pour les enfants des autres, mais ne me suffit pas, ce semble, pour les miens.

Je voudrais pouvoir m'élancer au delà des limites du monde visible, et suivre mon enfant dans l'autre... Mais tout cela n'est pas bon, je le reconnais, et n'est propre qu'à m'agiter. Je veux faire deux choses : d'abord chercher tout ce que la *Parole de Dieu* (et non notre propre cœur) nous révèle sur l'état de notre enfant, et puis nous abandonner pour elle comme pour nous à l'amour du Sauveur. Son cœur est à nous. Il est notre Dieu et le Dieu de nos enfants. Cela nous suffit. Croire et attendre est plus honorable pour lui, et plus salutaire pour nous, que de savoir. J'aime bien ce mot de Gonthier, que ma femme consultait un jour sur cette matière, et qui a perdu lui-même un fils d'un an et une fille de dix ans environ : « Le voile que Dieu y a laissé, n'essayons pas de le soulever. » Non ; mais sous ce voile est la volonté d'un Sauveur qui est charité. Croyons, attendons et réjouissons-nous !...

Dès que le temps le permit, nous allâmes, ma femme et moi, avec nos cinq enfants visiter le cimetière, dont le bon M. Marzials nous avait procuré la clef. Ce n'est pas comme au Père-Lachaise. Nous nous y trouvâmes, nous sept, tout seuls. Quand nous vîmes le petit tertre fraîchement remué qui recouvrait, pour tout le reste de cette vie mortelle, ce que nous avons tant aimé — oh ! amertume de la mort ! oh ! fruits du péché ! jamais de ma vie je n'avais rien éprouvé de semblable. O mon enfant ! ô mon Dieu ! ô ma mère ! j'embrassai ma femme,

j'exhortai mes enfants, les enfants que Dieu m'a laissés, et nous priâmes à genoux sur cette terre que Dieu a maudite, ah! comme je le sentais alors! mais qui rendra ses morts et qui n'enferme pas notre Constance!...

Édouard Babut est tolérablement depuis notre arrivée; je dis tolérablement pour lui; pour un autre ce ne serait pas un état supportable, à moins qu'on n'eût cette patience que onze années de maladie lui ont péniblement enseignée... Et vous, ma mère, mes frères et mes sœurs, que faites-vous? Jamais séjour au milieu de vous ne me fut si doux; et si, au retour de ce voyage où j'ai reçu tant de bénédictions, j'avais trouvé tout bien chez moi, et ma femme entourée de mes six enfants, c'eût été trop de joie. Il vaut mieux sans doute qu'un de ces liens délicieux rompu soit venu me rappeler à quoi tiennent les autres, et que c'est ailleurs que je dois chercher ma paix. Puissé-je n'avoir désormais d'autre joie que de servir le Seigneur, et dire d'un cœur dont la sincérité aura été éprouvée : *Pour moi, vivre c'est Christ, et mourir c'est gain!* Que ce soit là la prière de ma mère. La mienne pour elle, c'est que le *Dieu de paix lui donne la paix en toutes manières, à elle et à sa maison.*

Crois seulement, et tu verras la gloire de Dieu.

Soyez toujours joyeux. — Me voici, Seigneur, pour t'obéir. Je ne veux me permettre ni regret, ni

murmure, ni doute ; car tu me les défends. *Augmente-moi la foi !*

Priez sans cesse. — Accorde-m'en la grâce. J'ai besoin d'une vie toute sainte. C'est le seul élément où je puisse me supporter.

Rendez grâces en toutes choses. — Je te rends grâces pour tout ce qui me trouble, et même pour ce tour d'esprit qui me tourne tout en sujet de trouble. Tu es amour ! Fais-moi abonder dans l'action de grâces.

Celui qui vous appelle est fidèle, et il le fera aussi. Maris aimez vos femmes, comme Christ a aimé l'Église. Comme Christ. — *Pères, n'aigrissez point vos enfants, mais élevez-les en les avertissant et en les instruisant selon le Seigneur.* — O mon Sauveur, qui m'as brisé, et qui me relèves, rends-moi semblable à toi. — *Considère bien le ministère que tu as reçu du Seigneur, afin de le bien remplir.* — *Dieu est amour.*

Indépendamment de ses fonctions de professeur, Adolphe Monod prêchait quelquefois dans un des temples de la ville, et régulièrement le dimanche après-midi dans la chapelle de la Faculté. Dans ce service, plus spécialement destiné aux étudiants, il donna notamment une série de méditations sur l'Épître aux Éphésiens et sur l'Évangile de saint Matthieu. Ses longues vacances académiques lui permettaient de faire des tournées de prédications

quelquefois considérables; il utilisait de même les vacances de Pâques.

Il écrivait pendant une de ces tournées : « Je suis bien où je suis (à Montauban). Pouvoir préparer mes leçons d'hébreu avec peu de travail, comparativement; avoir le temps de prêcher tous les dimanches, ou à peu près, et me trouver libre de prêcher où je veux pendant quinze jours au printemps et pendant trois mois en été, c'est une position qui, à bien des égards, semble taillée exprès pour moi... »

Tout le temps qu'il demeura à Montauban, c'est-à-dire jusqu'en 1847, il continua à faire ces tournées régulières de prédications. C'est ainsi que nous le trouvons tantôt à Marseille pour les services de la semaine sainte, répondant sur sa route à l'appel d'autres Églises du Gard et de l'Hérault; tantôt à Bordeaux et dans les environs; d'autres fois dans les églises du Tarn, de la Haute-Garonne et du Béarn; souvent à Paris et en Normandie. Il fit plusieurs voyages en Angleterre, visita les îles de la Manche, etc.

Quelquefois cependant sa santé ne suffisait plus à ce travail ininterrompu de l'année scolaire et des vacances. Aussi le voyons-nous en 1842, obligé de consacrer une partie de ses vacances à une cure d'eau froide, sous la direction du célèbre Priessnitz, « le médecin paysan, » à Gräfenberg (Silésie autrichienne). Il se trouva bien de cette cure, et rapporta

de ce séjour une grande admiration pour le traitement hydrothérapique, qui était loin d'être connu et appliqué comme il l'est aujourd'hui.

A M. VAURIGAUD.

Montauban, Juillet 1842.

Nous voici donc, écrivait-il au moment de partir à un de ses élèves et amis, qui venait d'achever ses études théologiques, partant pour la Silésie, et nous séparant de quatre de nos enfants! C'est pour nous un voyage de santé et d'obligation; ce qui n'empêche pas qu'il n'ait ses côtés agréables. Je me réjouis de voir la terre de Luther, d'y conduire ma femme et mon fils, d'éloigner la première des soucis et des soins qui la consument ici, et de jouir avec elle de quelques semaines de repos. C'est une petite halte dans la vie; mais une halte que notre Père céleste nous a ménagée, je n'ose pas dire pour récompenser notre pauvre travail pour son Nom, mais du moins pour réparer nos forces pour son service. Nous voyons ici sa main, et nous *suivons* en paix.

Vous avez su l'histoire de ma belle Bible[1]. L'amour de ces jeunes gens m'a touché, réjoui, encouragé. C'était une scène intéressante et qui avait quelque chose de solennel. Que n'étiez-vous là, mon cher ami?

[1] Les Étudiants s'étaient réunis pour lui offrir une Bible en souvenir des soirées du jeudi.

Partout où il y a de l'amour pour moi, il me semble voir votre place marquée, soit dit sans autre présomption que celle de la foi en amitié. Nous voyons beaucoup le brave M. Savez-vous ce qu'on dit de lui? « Il est tout Monod. » Cela me fait sourire, mais j'espère que ce cher ami est beaucoup mieux que *tout Monod*. Il a fait de grands pas dans la foi et dans l'amour du Seigneur, et s'il plaît à Dieu de le fortifier, il deviendra un pasteur excellent, j'en suis persuadé. Je vois avec plaisir que ma maison a été cette année plus fréquentée qu'auparavant par des étudiants. Je voudrais rendre cela plus général, et avoir des rapports plus *paternels* avec l'auditoire en général. Nos examens vont comme de coutume; un seul rejeté jusqu'ici, le pauvre X. Oh! le pauvre jeune homme!... Un assez grand nombre ont reculé, et remis à novembre. Quand j'ai su cela, j'en ai *repêché* un ou deux; mais pour d'autres, c'était trop tard. Je donnerai un mot pour vous à M. B., de Strasbourg, qui est venu prendre ici le grade de licencié. Il est fort rationaliste, mais, ce me semble, accessible par le cœur. Je lui ai ouvert ma maison, et nous l'avons beaucoup vu. Ne discutez pas avec lui, mais menez-le chez des chrétiens; montrez-lui votre foi par vos œuvres, et gagnez-le par la charité. Saluez P., et remerciez-le pour sa lettre et son envoi. *Pressez-le de travailler, surtout pour l'hébreu*. L'esprit ni l'improvisation ne le tireront pas de l'analyse, ni de la traduction de Moïse... Adieu, cher ami. Soyez

fidèle, actif, pur, tempérant, doux, docile, prudent, fervent, hélas! et tout ce que voudrait être votre pauvre misérable frère et ami.

Gräfenberg était un endroit encore très arriéré, comme la petite ville voisine de Freywaldau. « Ce pays est fort reculé : vous en êtes avertis dès les premiers pas par la frayeur que les livres inspirent aux douaniers. Ceux qui nous visitèrent mirent d'abord la main sur un panier qui en contenait quelques-uns : « Des livres, dirent-ils, voilà qui passera difficilement. » Après avoir tout examiné avec un soin minutieux, jusqu'au *Guide du voyageur*, et même jusqu'à la carte d'Allemagne, ils me rendirent ma petite bibliothèque. Tout ce qui tient de près ou de loin à l'imprimerie, cartes, gravures, portraits mêmes, excite leur jalousie. Nous cherchions vainement un libraire dans la petite ville de Freywaldau, qui a pourtant une population de trois mille âmes, et qui est d'ailleurs assez abondamment fournie de tout ce qui peut servir aux étrangers. Quand j'en demandai un, on me répondit : « On « n'accorde point ici de patente pour le commerce de « librairie ; mais, ajouta-t-on naïvement, les relieurs « ne sont point empêchés.» Voilà du moins une compensation !

Il profita de ce voyage pour visiter quelques villes universitaires de l'Allemagne, et quelques-uns des

théologiens marquants de l'époque, et adressa après son retour à un journal religieux[1] une série de lettres à laquelle nous empruntons quelques fragments. Bien des choses sans doute ont changé depuis cette époque, cependant on y trouve quelques jugements et appréciations qui ne sont pas sans intérêt, même aujourd'hui.

Le pays que j'ai parcouru est tout plein de souvenirs. Weimar montre à lui tout seul quatre maisons dont l'Allemagne s'honore : celle de Gœthe, celle de Schiller, celle de Wieland, et celle de Lucas de Cranach. On trouve partout les traces de la gloire de nos armes, hélas ! et des revers qui l'ont suivie. Un Français qui voit dans un jour Iéna, Lutzen, Leipzig et l'Elster, y reçoit de grandes leçons. Mais ce pays a des souvenirs plus anciens et plus intéressants encore pour le chrétien et pour le protestant. Après avoir laissé, un matin, sur notre droite, le monument élevé à la mémoire du vénérable missionnaire et martyr, saint Boniface, dans la petite ville de Fulda, nous arrivâmes quelques heures après dans la forêt de la Thuringe, et un quart d'heure avant d'atteindre la charmante ville d'Eisenach, nous nous trouvâmes tout près de la place où Luther fut enlevé, comme il retournait de Worms à Wittemberg. Nous avons pu suivre longtemps des

[1] L'Espérance. *Lettres sur l'Allemagne.*

yeux le majestueux château de la Wartburg, où s'écoula l'année de sa captivité, et qui domine au loin cette contrée pittoresque. Il faut voir la satisfaction avec laquelle on vous montre encore cet antique château du haut d'un hôtel d'Eisenach. Quelques heures plus tard, vers onze heures du soir, nous étions à Erfurt. Durant la station de la diligence nous eûmes le temps de courir jusqu'à l'ancien couvent des Augustins, et de jeter un coup d'œil sur l'abbaye et sur l'église. C'est un bâtiment fort étendu, et qui n'a rien de remarquable à l'extérieur, que les hauts vitraux de l'église, mais je ne l'ai vu qu'au clair de lune, et je n'ai pu pénétrer dans la cour pour voir la fenêtre de la cellule de l'humble moine que Dieu préparait par tant d'angoisses et d'humiliations à une œuvre si grande et si glorieuse. « Quand Dieu réserve un de ses serviteurs à une grande entreprise, a dit quelqu'un (je crois que c'est un frère morave), il commence par lui casser bras et jambes... »

C'est une grande joie pour un protestant français que de fouler une terre protestante. Mais, hélas ! une grande partie de l'Allemagne est demeurée sous le joug de Rome ; et en Prusse même, la moitié de la Silésie est catholique... Combien la Réformation est éloignée de produire tous les fruits qu'elle a paru d'abord promettre ! En combien d'endroits s'est-elle arrêtée ; en combien d'autres a-t-elle

même reculé. Faut-il en accuser un défaut de zèle ou de piété chez les Réformés, ou ne faut-il s'en prendre qu'à cette opposition générale que la vérité et la sainteté rencontrent toujours dans le cœur de l'homme ? C'est un sujet sur lequel je me livre souvent à de douloureuses réflexions. Expliquer le mal par les persécutions sanguinaires de l'Église romaine, ce n'est que reculer la difficulté. Car la persécution ne peut guère étouffer qu'une Église qui manque de vie ; mais pour une Église vivante et puissamment soutenue par l'Esprit de Dieu, elle ne peut que la déplacer, souvent même elle ne fait que lui donner de nouvelles forces. C'est du moins ce qu'il semble permis de conclure de l'histoire de l'Église primitive. Il faut convenir pourtant que le Seigneur a permis quelquefois que les crimes des méchants contre son Église eussent un affreux succès, au moins pour un temps ; n'est-ce pas ce qu'on a vu en France ? Oui, mais aussi les protestants de France ont-ils montré constamment l'esprit qui animait les premiers chrétiens ? Leurs armes n'ont-elles jamais été charnelles ? La politique n'a-t-elle pas été trop mêlée à la religion ? L'esprit de débonnaireté et de soumission a-t-il autant paru en eux que l'esprit de courage et d'indépendance ? Ce sont des questions que je voudrais voir discutées avec le soin qu'elles méritent dans un écrit spécial ; je le voudrais, non seulement pour éclaircir un point si intéressant de l'histoire de mon pays, mais surtout

pour faire mieux apprécier le caractère et les effets de la persécution, suivant les conditions dans lesquelles elle s'exerce...

Au reste, le Seigneur fait avancer son règne en Allemagne comme dans tout le monde. Nous vivons dans un temps de création nouvelle; mais cette création se dégage à peine du chaos qui l'a précédée ; une vie nouvelle éclate de toutes parts ; mais une confusion singulière en embarrasse le développement. Le peuple de Dieu, qui soupire après un ordre meilleur, ne sera point déçu dans son attente. Le Seigneur a son plan, qui vaut mieux que tous les nôtres ; et de cette réunion d'efforts et de travaux, en apparence dépourvue de règles et d'ensemble, qui caractérise notre époque, nous verrons, ou d'autres verront à défaut de nous, sortir à la fin un édifice digne de Celui qui l'a construit en silence de siècle en siècle, et capable de recueillir tous ceux qui cherchent le Seigneur dans un même esprit de foi et de charité...

Nous nous rendîmes de Gräfenberg à Leipzig sans presque nous arrêter en route. Grâce aux chemins de fer, on peut aujourd'hui, dans l'été, se rendre en une journée de Dresde à Berlin ; on quitte Dresde à six heures du matin, et le soir on est à Berlin, sans compter qu'on s'est arrêté une ou deux heures à Leipzig. Mais dans la saison où je voyageais, le mois d'octobre, ce trajet est impossible. Je

m'arrêtai en route à Halle, où je désirais visiter le professeur Tholuck. Je ne fis guère que traverser Leipzig. J'eus pourtant le temps de visiter quelques rues de cette ville ; c'était le moment de la fameuse foire annuelle, et c'est un spectacle vraiment curieux que de voir, non seulement toutes les boutiques garnies d'une quantité extraordinaire de marchandises, mais encore chaque place, chaque rue, transformée en un bazar. On dirait une quantité de petites villes dans cette grande ville. Les marchandises sont de toute espèce, et le nombre des voyageurs qui accourent de toutes parts est prodigieux...

Nous couchâmes à Halle, où je passai la soirée chez le célèbre docteur Tholuck. Je reçus de sa part, et de celle de son aimable femme, une hospitalité pleine de bienveillance et de cordialité. Nous n'étions pas tout à fait inconnus l'un à l'autre, et il eut la bonté de me rappeler, ce que je n'avais point oublié, que nous nous étions déjà rencontrés en 1825, à Londres, aux réunions religieuses du mois de mai, notamment à celle des *Sunday School Teachers*, où le respectable président, feu Joseph Butterworth, nous obligea à prendre tous les deux la parole. Tholuck commençait alors à se distinguer au premier rang des savants de l'Allemagne, quoiqu'il eût, ainsi que cela est arrivé à plusieurs hommes célèbres, commencé ses études assez tard. Aujourd'hui, il rend à la cause de la science et de l'Évangile, des services qui sont connus de tout le monde savant, et sur lesquels

il serait superflu de m'arrêter. En même temps, il exerce une influence très salutaire sur les étudiants de l'université de Halle, soit par des prédications qu'il donne de quinze en quinze jours, soit par des conversations particulières, et je lui ai entendu dire (cette remarque est utile pour les professeurs de théologie) que, bien que le Seigneur ait béni son enseignement, qui n'a cessé d'attirer un nombreux concours d'auditeurs, il croit avoir été plus utile encore aux élèves par ses prédications que par ses cours publics, et par des conversations que par ses prédications elles-mêmes. « Oh! ces conversations particulières; disait-il, voilà le grand moyen de faire du bien ». Pour voir ces jeunes gens sans trop prendre sur leurs heures d'étude, il en reçoit tous les jours à sa table, et plus d'une fois par jour il en prend un ou plusieurs avec lui quand il va se promener, car sa santé l'oblige à consacrer deux ou trois heures par jour à la promenade. J'ai rencontré chez lui plusieurs jeunes gens anglais et américains qui m'ont paru fort heureux de leur séjour à Halle.

On sera peut-être étonné d'apprendre qu'un homme tel que Tholuck passe un temps si considérable hors de son cabinet, et qu'il accorde autant à la vie pratique. Ceci se rattache à une remarque générale que j'ai faite sur plusieurs des plus savants docteurs de l'Allemagne, et qui m'a intéressé autant qu'édifié. On se les figure assez communément en France, renfermés dans leur bibliothèque, veillant

fort tard, oubliant ce qu'ils doivent à leur santé, ne vivant que pour leurs livres, et travaillant douze heures par jour ou plus encore. Mais il n'en est point ainsi, du moins pour beaucoup d'entre eux, et des plus distingués. Ils trouvent du temps pour tout : pour leurs familles, pour leurs élèves, pour leur santé, pour les étrangers, et, autant que cela est nécessaire, pour la vie sociale. Ce qui fait d'eux des hommes supérieurs, ce n'est pas tant le nombre d'heures qu'ils donnent au travail que le bon emploi qu'ils font du temps. Ils n'étudient pas beaucoup plus d'heures que nous ; mais ils ont appris à faire dans une heure ce que nous faisons en deux ou trois. J'ai cherché comment ils y sont parvenus, et voici ce que j'ai trouvé.

D'abord il faut faire la part des qualités éminentes dont jouissent les hommes dont je viens de parler. Il est juste de remarquer encore qu'en écrivant, ils n'ont pas besoin de soigner leur rédaction autant qu'on le fait en France, les lecteurs allemands étant beaucoup moins difficiles là-dessus que les nôtres. Mais la cause essentielle de la différence que je viens de signaler est ailleurs. Elle tient à ce qu'ils ont une meilleure méthode de travail que nous. Ils se réservent quelques heures durant lesquelles ils ne souffrent presque jamais d'interruption. Durant ce temps, ils concentrent toutes les forces de leur esprit sur l'objet de leurs études. Puis, ils ont acquis par l'exercice une grande facilité pour méditer, pour

coordonner leurs idées et pour les exprimer. Enfin ils ont appris aussi à lire vite.

Cette dernière faculté, lire vite, est une de celles qui caractérisent Tholuck. D'après une conversation que j'ai eue sur ce sujet avec lui, il pense que cette faculté dépend surtout de l'art de condenser rapidement, tout en lisant, les idées développées par l'auteur, de telle sorte qu'on en retient la substance et la moelle; et le meilleur moyen, selon lui, pour un jeune homme, de s'exercer à lire vite et bien tout ensemble, c'est de faire des extraits par écrit de ce qu'il lit. Lui-même fait des extraits de tous les livres qui lui passent par les mains, et qu'il ne peut pas garder; quant à ceux qui font partie de sa bibliothèque, il se contente ordinairement d'écrire quelques mots à la tête du volume. Une autre chose qui importe pour lire vite, c'est de lire avec une certaine liberté d'esprit; il ne faut pas se piquer de ressentir toutes les idées d'un auteur, mais il faut savoir discerner les idées nouvelles et celles qui sont utiles pour le but particulier que nous nous proposons en le lisant. Il y a sans doute des livres qui demandent à être lus avec un soin particulier; mais ils sont malheureusement en petit nombre, surtout en Allemagne, où la littérature se renouvelle presque tous les dix ou tous les vingt ans, et où par conséquent les auteurs écrivent avec la conscience que leurs écrits n'ont que peu de temps à vivre.

Ce que je viens de dire des savants allemands me

rappelle une remarque du docteur Gregory. Il a dit quelque part qu'on ne peut guère faire plus de six heures par jour de travail sérieux et concentré. De tout ceci nous avons une grande leçon à recueillir : c'est que ce n'est pas le temps qui nous manque, mais l'art de nous en servir. En cela comme en toute chose, Dieu est fidèle; nous seuls sommes infidèles.

Outre Tholuck j'ai encore visité à Halle quelques-uns des autres professeurs dont s'honore cette illustre académie : Julius Muller, qui fort jeune encore s'est déjà fait un grand renom, et qui a publié en particulier, sur le péché, un ouvrage qu'on dit fort remarquable; Heinrich Leo, historien fort estimé, et auteur d'un excellent *Manuel de l'Histoire universelle*; Guerike, auteur d'une très bonne *Histoire abrégée de l'Église chrétienne*, et d'une biographie de Hermann Francke. Tous ces hommes sont attachés de cœur aux doctrines vitales de l'Évangile, avec des nuances diverses. Le christianisme de Julius Muller et de Tholuck a une tendance philosophique; celui de Guerike est le pur luthéranisme, et son attachement pour les dogmes particuliers de Luther est poussé, dit-on, extrêmement loin. A côté de ces fidèles serviteurs de Dieu était assis dans les chaires de Halle, il y a quelques mois, un homme d'un esprit bien différent, Gesenius, l'un des représentants dans l'Allemagne du rationalisme vieilli du siècle dernier, mais au reste, comme chacun sait, homme fort érudit dans les langues sémitiques, et

auteur de plusieurs ouvrages fort utiles pour l'étude de l'Ancien Testament. Quand j'ai passé à Halle, Gesenius était mourant; il est mort quelques jours après.

De Halle, je me rendis à Berlin, et les dix jours que j'y passai furent les plus intéressants de mon séjour en Allemagne. Mais à Berlin, dix jours, c'est à peine le temps de donner un coup d'œil aux choses les plus intéressantes; ou pour mieux dire, forcé par la brièveté du temps de choisir entre les choses et les hommes, j'ai donné sans hésiter la préférence à ces derniers. Je ne me suis écarté de cette règle qu'en faveur de l'*Université* et de la *Bibliothèque*, seuls bâtiments publics que j'aie visités. L'Université est un établissement immense, où enseignent entre cent et deux cents professeurs. Les auditoires sont fort simples, mais spacieux. Il en est qui peuvent contenir plusieurs centaines d'élèves. Avec quel intérêt j'ai vu ces chaires, occupées par les Neander, les Hengstenberg, les Schelling, et tant d'autres lumières du monde, sans parler de leurs prédécesseurs qui aujourd'hui ne sont plus!...

Quelle que soit la beauté de Berlin, et sa richesse en monuments et en institutions de tout genre, sa plus grande gloire, ce sont ses hommes, et surtout les serviteurs de Dieu qu'elle possède. D'une part, on y voit, dans les plus hauts rangs de la société, des hommes qui ont appris à mettre la gloire qui

vient de Dieu avant celle qui vient du monde... De l'autre, on y voit des savants du premier ordre, l'élite de la philosophie, des lettres et des sciences, qui s'humilient aux pieds du Sauveur, et dont la première ambition est de faire servir à sa gloire les dons qu'ils ont reçus de lui. C'est un spectacle bien propre à réjouir et à fortifier la foi. Et pourtant, n'oublions pas que l'âme d'un obscur paysan est aussi précieuse devant le Seigneur que celle d'un prince ou d'un grand génie, et que toutes les illustrations de ce monde pâlissent auprès de cet héritage de gloire que Dieu réserve aux moindres d'entre ses saints. *Béni soit Dieu pour son don ineffable!...*

Je n'essayerai pas de vous faire connaître les hommes distingués que j'ai eu le privilège de visiter à Berlin. Il y aurait présomption de ma part à peindre des hommes publics sur un aperçu aussi rapide : je craindrais de ne pas rendre justice à chacun. Que pourraient ajouter d'ailleurs quelques lignes écrites par le correspondant anonyme d'un journal, à la réputation d'hommes connus dans tout le monde savant, tels que les professeurs Schelling, Neander, Hengstenberg, Twesten, Marheinecke, Steffens, ou les prédicateurs Strauss, Theremin, Gossner, de Gerlach? On peut dire que les universités prussiennes, notamment celles de Berlin, Halle et Bonn, sont aujourd'hui au premier rang entre les universités allemandes...

Nous avons, sans aucun doute, beaucoup à apprendre de nos frères allemands, et eux, de leur côté, ont aussi quelque chose à apprendre de leurs frères étrangers. Mais au milieu de ces nuances diverses, il est bien réjouissant de voir qu'il y a pourtant un fonds commun entre tous ceux qui aiment le Seigneur Jésus-Christ. Il y a une seule foi, et cette foi, il faut l'avouer, a quelque chose de bien beau et de bien aimable, quand elle est unie à des dons intellectuels distingués et à de profondes études.

Revenons aux tournées de prédications d'Adolphe Monod dont nous avons déjà dit quelques mots. La plupart étaient mises à profit pour des collectes en faveur d'œuvres diverses. Parfois on se demande comment il pouvait supporter tant de fatigues, surtout dans un temps où les voyages étaient loin de s'opérer avec la facilité et la rapidité que nous trouvons aujourd'hui toutes naturelles.

Veut-on quelques échantillons de ce qu'étaient par exemple ses tournées dans la semaine sainte?

Marseille, 30 *Mars* 1844. ...J'arrive fatigué. J'ai eu de la peine à tenir la réunion de Toulouse à cause de mon rhume; il semblait m'avoir quitté en voyage, mais il reparaît depuis mon arrivée. C'est une épreuve pour moi, mais je m'en remets au Seigneur et je ferai ce qu'il me permettra de faire.

Je suis du reste encore fort incertain de mes plans. Je sais seulement que je prêche demain à dix heures sur Rom. I, 17, et que je dois donner la semaine prochaine trois autres prédications, lundi, mardi (avec collecte pour Saverdun) et jeudi à huit heures et demie du soir; deux méditations, mercredi et samedi à trois heures, et enfin le dimanche de Pâques à dix heures. Pour tout cela je regarde à Celui qui multiplie les pains pour multiplier mes pauvres préparations. Je suis abattu de corps et d'esprit. Mon âme attend le Seigneur.

J'ai eu un compagnon jusqu'à Nîmes, et depuis j'ai été seul. J'en ai profité pour prier et relire mes sermons. Je voudrais travailler moins et prier davantage. Mais travailler, lire, écrire, parler, tout cela est plus facile que de prier. Je me recommande instamment à vos prières. ...Encore si je savais ce que je dois dire! Oh! le mauvais missionnaire! Veuille Celui qui changea l'eau en vin, faire d'un enrhumé, d'un abattu, d'un incertain, d'un misérable, tout ce qui doit être fait pour le glorifier par un fidèle témoignage!

Montpellier, 10 *Avril* 1844. — Nous avons eu à Marseille dimanche une belle journée. J'ai prêché sur la résurrection, avec bénédiction; puis distribué la communion avec Horace, selon le désir que m'avaient exprimé ses collègues, à l'Église presque entière. Cette communion a duré une heure et

demie (la seule distribution). Comme une impression salutaire a été produite dans toute l'Église, nous pouvons espérer que la plupart de ces communiants sont venus au moins avec de bonnes dispositions. Le service, commencé à dix heures, a fini à deux heures environ. Et voilà qu'on me redemande de prêcher à quatre heures, de donner mon sermon *Dieu est amour*, et de collecter après le second service pour nos Orphelines. J'obéis, et je prêche à quatre heures... Il faut que je retourne à Marseille. Jamais je n'ai été béni de Dieu et accueilli des hommes, je crois, comme dans cette Église.

Et l'année suivante :

Marseille, 19 *Mars* 1845. — Dimanche matin j'ai prêché à Nîmes au Grand-Temple, à un auditoire de deux mille personnes, fort attentif. Le Seigneur m'a bien soutenu. (*L'autorité de la Parole de Dieu*, Luc IV, 1-11.) Après le service il a été arrangé que je prêcherais pour M. Gallup, à trois heures. Je prêchai donc une seconde fois dans le Petit-Temple. Le soir, réunion chez Mme Dhauteville (1 Jean V). J'eus une bien bonne journée, que je terminai en visitant le pauvre bienheureux Blanc, de Saint-Gilles, qui se meurt d'un cancer au visage : il veut se hâter avant que sa langue tombe, d'en faire usage pour chanter les louanges de Dieu...

A l'unanimité moins une voix, le Consistoire d'Uzès m'a fait inviter par un de ses membres à

lui donner une prédication, quand je voudrais: accepté pour le mardi 25, à huit heures et demie du matin. Je quitterai Marseille lundi matin pour arriver à Nîmes le soir. J'y trouverai une voiture qui me conduira à Uzès dès la pointe du jour, et me ramènera à Nîmes pour partir par le convoi de deux heures par le chemin de fer pour Montpellier, où je coucherai le soir et d'où je repartirai le lendemain matin pour Toulouse...

J'ai trouvé mon monde bien ici, et j'ai commencé hier mes prédications, Matth. XV, 1-9. Ce soir, après beaucoup d'hésitation, sur Matth. XII, 33, etc. Hier sans liberté; aujourd'hui avec liberté. Je dîne dehors une fois au moins par jour, quelquefois deux, à midi et à sept heures. Je me repose samedi, et ne prêche qu'une fois dimanche. De plus, je ne préside pas de réunions dans les maisons où je dîne : c'est bien résolu et déterminé d'avance par le Consistoire. Seulement, il est probable que je ne pourrai pas finir vendredi matin de traiter mon sujet des *Deux larrons* et que je réserverai la seconde partie pour samedi; dans ce cas je prêcherai samedi. De plus, on m'autorise à faire en faveur des Orphelines de Montauban une collecte dimanche, à la suite de la prédication que je ne dois pas donner: donc je prêcherai deux fois dimanche. Enfin, on m'a invité à faire une explication biblique dans la maison où j'ai dîné aujourd'hui; et je pense que j'en ferai autant dans les autres. A cela près, les

ménagements convenus sont irrévocables; on est *résolu* de ne pas même *me laisser faire...* Mes auditoires sont très nombreux.

Un soir, comme il faisait une tournée dans les Églises de l'Ariège et de la Haute-Garonne, il arriva entre huit et neuf heures chez un pasteur de ses amis qui lui avait offert l'hospitalité au passage. — « A quelle heure désirez-vous prêcher demain? — Il ne me sera pas possible de prêcher ici : je dois partir de bonne heure, étant attendu ailleurs dans la journée. — Eh bien! vous pouvez tenir une réunion ce soir? — Mais tous vos gens sont couchés à cette heure-ci? — Oh! cela ne fait rien. Nous allons sonner la cloche : vous les aurez tous... » Adolphe Monod eut beau protester. Rien ne put empêcher le digne pasteur de faire sonner la cloche; le temple se remplit, et force fut bien de faire le service demandé.

Évidemment, le Seigneur qu'il servait le soutenait d'une manière particulière; mais la fatigue physique était encore peu de chose auprès de ce qu'était la prédication elle-même. Il *se donnait* dans toute la force du terme, et un bien petit nombre de ceux qui l'entendaient pouvaient se douter soit de l'effort de la préparation, soit de l'émotion profonde de la prédication elle-même.

«Je voudrais avoir pour règle invariable de ne

prêcher dans les temples que de deux jours l'un : ce n'est ni le corps, ni l'esprit qui s'épuise, c'est l'âme. Les émotions d'une prédication comme la mienne sont trop fortes pour se renouveler tous les jours... Je crains quelquefois que ce que le Seigneur m'a donné de facilité pour parler ne l'empêche de se glorifier en moi : il faut que je le prie d'autant plus, ou je serai peut-être d'autant moins utile. Je puis dire du reste, à la gloire de Dieu, que la pensée de prêcher sans autres fruits que la louange de l'homme m'est antipathique. C'est à mes yeux non seulement un péché détestable, mais la plus misérable de toutes les misères. O mon Dieu! fais que je ne sois pas une cymbale qui retentit! »

A sa lecture particulière des Écritures, Adolphe Monod ajoutait volontiers celle de quelque biographie chrétienne qui pût l'édifier et le stimuler. Il n'aimait que le vrai. « La lecture de *Faust*, écrivait-il, me fait du mal, en échauffant mon imagination et me dégoûtant des réalités. C'est un grand danger. Que l'Écriture est différente! Elle ne cesse jamais de tourner le cœur vers Dieu, même en élevant le plus haut l'imagination. » Dans une de ces biographies, la *Vie de Philip Henry*, une phrase l'avait particulièrement frappé, et il aimait à la répéter et à se l'approprier : « Je suis résolu à vivre pour les choses sur lesquelles tous les chrétiens véritables peuvent s'entendre. » Préoccupé constamment du manque de vie

dans l'Église, et en général parmi les chrétiens, il ne l'était pas moins du manque d'union et d'amour fraternel. Il souffrait réellement du manque d'union des chrétiens entre eux; non par faiblesse et faute de rester fidèle à ses principes personnels, — il l'avait assez montré; mais parce qu'il était persuadé que ce principe de l'amour pouvait et devait dominer toutes les discussions et les divergences, dirons-nous même, ou surtout, ecclésiastiques.

Aussi accueillit-il avec une sympathie particulière le projet de fondation de l'Alliance Évangélique, formé en Angleterre. Voici comment il répondit à l'invitation qui lui avait été adressée en vue de la première réunion projetée à Londres pour le mois d'août 1846 :

Montauban, 18 Juillet 1846.

Messieurs et honorés frères en J. C. J'ai reçu la circulaire que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser le 16 juin dernier, et je dois commencer par vous exprimer la sympathie chrétienne avec laquelle j'ai suivi les développements de l'*Alliance Évangélique,* ainsi que ma reconnaissance pour l'honneur que vous m'avez fait en m'invitant à en faire partie.

J'accepte cette invitation avec plaisir, comme vous le verrez par ma signature apposée au bas de la formule d'adhésion que vous m'avez envoyée. Mais je crois devoir expliquer la portée exacte de cette signature.

Dans l'entreprise à laquelle on veut bien me pro-

poser de m'associer, je distingue deux choses : le but et les moyens.

Le *but* me paraît également conforme à la vérité qui est selon la piété, à la gloire de Dieu, au bien des hommes, à la prospérité de l'Église, aux progrès de l'Évangile et aux signes des temps. Ce but a été depuis bien des années un des objets dominants de mes désirs et de mes faibles efforts; et l'une de mes maximes favorites est celle de votre excellent Philip Henry : « In these things wherein all the people of God are agreed, I will spend my zeal; and wherein they differ, I will endeavour to walk according to the light that God have given me, and charitably believe the others to do so[1]. »

Il n'en est pas tout-à-fait de même des *moyens* employés. Je les approuve en général, mais ce n'est pourtant pas sans quelque restriction. Ainsi je crains que la fondation d'un journal, ou toute *action* commune, ne soit de nature à compromettre l'union désirée. Je ne peux pas non plus bien concilier avec le principe fondamental de l'Alliance celui des articles de Liverpool qui exclut toute une société chrétienne dont l'erreur peut s'allier avec une piété exemplaire. Je dirai plus encore; en y

[1] C'est pour les choses sur lesquelles tous les enfants de Dieu peuvent s'entendre, que je veux me dépenser. Là où ils ne seront pas d'accord, je m'efforcerai de marcher selon la lumière que Dieu m'aura donnée, et je penserai avec charité que les autres font de même.

réfléchissant, je doute qu'une profession de foi quelconque soit en harmonie avec l'objet de l'Alliance Évangélique, tel que je le conçois. L'unité qu'elle est destinée à mettre en lumière est essentiellement spirituelle, et paraît dès lors pouvoir difficilement se renfermer dans des barrières visibles, telles qu'en réclame une Église ou une association. Ou la profession de foi sera assez large pour convenir à tous les chrétiens qui le sont de cœur, ou elle ne le sera pas. Dans le premier cas, le but ne sera pas atteint; dans le second, il sera dépassé. Je me trompe peut-être; et je suis persuadé que les hommes de Dieu qui ont rédigé lesdits articles, après mûre délibération, sont bien plus capables que moi de juger les questions sur lesquelles j'ai pris la liberté d'attirer votre attention. En vous les soumettant, j'ai voulu surtout expliquer le sens dans lequel j'ai signé; et tout en adoptant du fond de mon cœur vos vues et vos principes, réserver ma liberté pour les applications dans les choses auxquelles je viens de toucher, et dans d'autres encore où il serait trop long d'entrer en ce moment...

J'espère être présent à la Conférence du 19 août, s'il plaît à Dieu, et je m'en fais une véritable joie, tant à cause du grand principe au nom duquel elle est convoquée, que par le désir de faire connaissance avec les chrétiens éminents qu'elle rassemblera sans doute des diverses parties du monde.

Recevez, etc.

Il s'y rendit en effet, et prit part avec un vif intérêt aux travaux de cette assemblée composée d'un millier de chrétiens de l'ancien et du nouveau monde. « Le principe de l'Alliance, écrivait-il, n'est autre que celui de l'amour fraternel : mais cet amour revêtu d'une manifestation spéciale et soutenu par la grande force du jour, l'association. Cet appareil extérieur déplaît à quelques-uns ; et il faut convenir qu'il ne devrait pas être nécessaire. Mais il l'est, au moins pour un temps, pour relever l'amour fraternel, et lui rendre, aux yeux de l'Église et du monde, la place qu'il a perdue dans le christianisme de notre époque. Voilà, selon moi, le grand objet de l'Alliance; et cet objet est si beau, si évangélique, si important, que c'est assez pour lui mériter mon assentiment et mon concours. Je ne pourrais supporter la pensée qu'une pareille œuvre se poursuive de nos jours et que j'y demeurasse étranger. Ce serait m'écarter, je n'en doute pas, de l'esprit des apôtres et de celui de leur Maître... »

Le voyage en Angleterre eut lieu de la fin d'août au commencement d'octobre 1846.

La conférence terminée, Adolphe Monod visita quelques parents et amis en Angleterre et jusqu'en Écosse, prêchant en anglais dans diverses localités.

Il écrivait avant de quitter Londres :

...Hier matin, M. Noël a donné la communion

dans sa chapelle; un grand nombre de ministres et autres membres de l'Alliance, de plusieurs dénominations, ont pris la communion de ses mains: scène touchante et solennelle, que je n'oublierai jamais. «This is heavenly», me disait le vénérable D[r] Bunting, président des Méthodistes. En sortant de là, nous allâmes visiter une école de filles pauvres, que M[me] Kinnaird fait élever pour en faire des servantes. Quand je vis une soixantaine de jeunes filles, de l'âge de dix-huit à vingt ans, à celui de six ou sept, rangées devant moi par ordre de taille, les plus petites au premier rang, dans un costume simple et propre, entonner un cantique, je fus vivement ému. J'avais devant moi une petite fille charmante, de six ans environ, pas plus haute que ça, qui ouvrait sa petite bouche pour chanter comme les autres. Le refrain était: *And crown Him Lord of all;* et lorsque j'entendis ces chères enfants inviter successivement à couronner le Seigneur, les anges, les hommes, les Juifs, les gentils, l'Église chrétienne, mon faible cœur se brisa, et je ne pus que pleurer au lieu de chanter. C'est là que je sentis que Jésus-Christ est le vrai Dieu, le Dieu vivant, puisqu'il est le Dieu des petits enfants. Le D[r] Kirk adressa ensuite à ces enfants une exhortation charmante, entremêlée de questions, sur Bartimée: c'était délicieux. Ah! c'est par le cœur que l'on croit, non par l'intelligence; et toute la critique sacrée ne vaut pas mon petit vis-à-vis de six ans, ou-

vrant la bouche pour dire aux anges, aux Juifs, aux gentils et aux chrétiens: *And crown Him Lord of all!*

Au sortir de là, déjeuner chez M. Kinnaird et puis retourné à l'église pour entendre prêcher le D[r] Kirk. Malheureusement il a cessé de prêcher *ex-tempore* depuis qu'il est pasteur établi dans une localité et non plus missionnaire. B. lui a dit récemment: « Vous avez perdu neuf dixièmes ». Cependant le dixième qui lui reste vaut bien la peine d'être entendu. A trois heures, je prêchai dans la chapelle de M. Chalmers (*free Church*) à un auditoire passablement nombreux sur *Jésus guérissant les malades,* avec collecte pour la Société de Toulouse... Dimanche en huit, je dois prêcher à Liverpool pour le D[r] Ferguson (*free Church*), et le mardi 8, collecter pour la Société de Toulouse dans un meeting anglais. On me veut aussi à Manchester... »

L'année suivante (1847), il se rendit encore à Marseille pour les services de la semaine sainte. Ce fut là qu'il reçut la nouvelle que le Consistoire de l'Église Réformée de Paris l'appelait comme suffragant de son vénérable président, M. le pasteur Juillerat.

On lira avec intérêt la lettre par laquelle son frère Frédéric l'informait de sa nomination.

De son frère Frédéric.

Paris, 1er Avril 1847.

...Tu sais déjà par le billet de M. Delessert que pour ce qui concerne le Consistoire, Dieu t'a ouvert, et largement, le chemin de Paris. Qu'il te montre maintenant si, comme je le désire et l'espère, il t'appelle à y entrer... M. Charles Vernes, à la veille de partir pour Saint-Pétersbourg, s'est décidé tout à coup à convoquer le Consistoire extraordinairement pour hier, et à mettre à l'ordre du jour sur les billets de convocation, la nomination d'un suffragant. Tous les membres qui pouvaient s'y trouver étaient présents : huit pasteurs sur neuf (Martin, le neuvième, est absent), et huit anciens. Deux questions ont été successivement posées par M. Juillerat :

« 1° Le Consistoire m'accorde-t-il un suffragant ? — oui, à l'unanimité, à mains levées.

« 2° Le consistoire agrée-t-il pour mon suffragant M. Adolphe Monod, que je lui présente en cette qualité ? » — votation au scrutin par *oui* et *non* : quinze *oui*, un billet blanc. Je comptais sur une majorité, mais ce magnifique résultat m'a surpris autant que réjoui. J'y ai vu une réponse de Dieu et une indication pour toi. J'ai été confirmé dans cette pensée quand j'ai vu l'entrain et l'intérêt qu'y mettaient MM. Vernes, Pelet et surtout Delessert, qui a de son propre mouvement voulu t'informer lui-même et

profiter de sa position comme député pour porter sa lettre à la poste et la faire recevoir, bien qu'il fût six heures moins un quart et que toutes les boîtes fussent fermées. Je ne sais ce qu'il t'a écrit, mais je suis convaincu qu'il t'a témoigné sa satisfaction.

Tes lignes de Marseille, reçues ce matin, sont un nouveau signe de la volonté de Dieu. Selon les apparences, la chose ne devait venir qu'à la séance de mai : Vernes, très favorable, devait être absent. Selon les apparences encore, la question personnelle devait être renvoyée à l'examen et au rapport d'une commission, qui aurait *rapporté* un mois après ; et voilà que la séance a eu lieu hier et que personne ne demande de renvoyer la nomination : M. Adolphe Monod est trop connu, et trop honorablement, pour que cela soit nécessaire ; — et voilà aussi qu'il te faut à toi une décision avant le 9 avril, et Dieu te l'envoie à temps, cette réponse, contre toutes les probabilités humaines.

Entendu : 1° Que tu auras séance au Consistoire, mais avec voix consultative seulement ; 2° que tu n'auras *aucun droit* à la première vacance. Mais que Dieu t'amène seulement, et il en sera comme pour Coquerel qui nous disait lui-même hier : « Messieurs, ne vous y trompez pas ; ce n'est pas un suffragant, c'est un pasteur que vous nommez. » Une fois ici, et lorsque tu y auras prêché six mois, tu y entreras forcément dans la première vacance.

En écrivant ces dernières paroles, Frédéric Monod ne se doutait pas comment sa prédiction se réaliserait au bout de deux ans, et que la place de titulaire que son frère occuperait serait celle qui deviendrait vacante par sa propre retraite.

A son tour, M. le pasteur Juillerat écrivait à son futur suffragant.

De M. Juillerat.

Paris, 6 Avril 1847.

...Vous savez ce qui s'est passé. Il y a quelque chose de providentiel dans tout ceci. Comment en douter en se reportant en arrière, en se rappelant les discussions prolongées et les délibérations hostiles du Consistoire au sujet de la cession de la chaire? Le Consistoire ne voulut même pas admettre une protestation de ma part au procès-verbal; le dépôt seul aux archives en fut permis. Il prétendait me punir ainsi de vous avoir offert deux fois la chaire et de ne vouloir pas m'engager pour l'avenir. L'avenir est venu et le Consistoire vous reconnaît pour mon suffragant, à l'unanimité moins une voix, moins un billet blanc, où l'on n'a pas osé écrire ces trois lettres : *non*.

Vous avez conquis la confiance par votre modération et votre sagesse. Il y a ici un vaste champ de travail et bien des cœurs qui vous désirent, bien des vœux qui vous appellent. Il m'en coûte plus que je

ne puis dire de descendre de la chaire; rien ne peut mieux m'en consoler que de vous y voir monter à ma place.

La joie de Frédéric est grande; elle est partagée par tous les membres de votre famille, et commune à chacun des membres de la mienne.

La vocation du Consistoire de Paris trouva Adolphe Monod pénétré de la conviction que ses dons pour la prédication avaient trop peu d'occasion de s'exercer et de se développer, tellement qu'il s'était décidé à se présenter à une place de pasteur auxiliaire, nouvellement créée, à Montauban même. Mais sa candidature avait échoué devant celle de M. le pasteur Cruveilhé. Il y avait donc fort peu d'apparence qu'une nouvelle place venant à être vacante il eût aucune chance d'y être nommé. D'ailleurs certaines difficultés, tant intérieures qu'administratives, avaient surgi dans la Faculté, qui lui donnaient lieu de douter, bien que son attachement pour ses élèves n'eût point varié, que son influence pût demeurer ce qu'elle avait été auparavant. D'autre part, l'appel de Paris était pressant : le moment où il survenait, les conditions où la nomination s'était faite au sein du Consistoire, la situation même de suffragant qui lui était offerte, M. Juillerat désirant se décharger sur lui surtout du soin de la prédication, des convenances de famille particulières — tout sem-

blait concourir à faire pencher la balance du côté de Paris. Ce n'est pas à dire cependant qu'il quittât sans regret la Faculté, à laquelle il avait donné les meilleures années de sa vie, ni cette ville où il comptait tant d'amis dévoués et où il laissait la tombe d'un de ses enfants; ni surtout ce frère si profondément affligé, ainsi que tous les siens, auxquels onze années d'habitation commune et de constantes relations l'avaient attaché par des liens toujours plus étroits. Il ne put douter cependant que cet appel ne fût pour lui l'expression de la volonté de Dieu, et se décida à y répondre quelques mois plus tard.

CHAPITRE IV

PARIS

MINISTÈRE DANS L'ÉGLISE RÉFORMÉE DE PARIS

1847-1855

CHAPITRE IV

PARIS

MINISTÈRE DANS L'ÉGLISE RÉFORMÉE DE PARIS

1847-1855

Le 25 septembre 1847 Adolphe Monod quittait Montauban avec sa famille, pour arriver à Paris le 27 au soir. Alors commença la dernière période de sa vie. Si Lyon avait été surtout le ministère de l'évangélisation, Montauban celui de l'enseignement, Paris allait être celui de la parole et de la prédication, en attendant qu'il fût celui de la souffrance et de la patience. Toute décision grave était à l'avance pour lui un sujet d'hésitation et d'angoisse; mais Dieu lui fit la grâce de chercher toujours avec tant de sincérité sa volonté, que rarement, malgré sa conscience scrupuleuse presque à l'excès, il eut lieu de regretter le parti qu'il avait pris. « Je ne puis pas dire comme Napoléon, écrivait-il un jour : « Mes volontés étaient « fortes ; je n'hésitais jamais. » De là, selon lui, sa puissance. N'importe, tel que je suis, je préfère mon impuissance à sa puissance, me souvenant d'un tout petit mot, dicté par un plus puissant que moi, et

qui l'a brisé, quand son heure est venue : *Quand je suis faible, alors je suis fort.* »

Cette fois encore, il put reconnaître que le Seigneur l'avait bien conduit, et l'avait amené à Paris dans un moment où sa présence et son influence pouvaient être particulièrement utiles à l'Église, pour le glorifier pendant quelques années encore, par le plein développement des rares dons qu'il lui avait faits pour la prédication. Ses relations avec son vénérable titulaire, M. Juillerat, furent dès le début particulièrement cordiales et affectueuses; et plus tard, nommé titulaire lui-même, il aimait à rappeler le temps où, suffragant de M. Juillerat, « il eut lieu tant de fois d'être plus touché de sa bienveillance qu'il n'avait été honoré de son choix. »

Sa translation à Paris le rapprochait aussi de la plus grande partie de sa famille, et notamment de sa mère, qui ne devait en jouir que peu d'années, mais à laquelle son ministère fut une grande bénédiction. Était-ce le souvenir des anciennes souffrances de son fils à Naples, qui laissèrent sur toute la vie de celui-ci comme une teinte de mélancolie, et qui n'avaient pas cessé, même en s'apaisant, de vibrer dans le cœur fidèle de sa mère? Était-ce la relation spirituelle profonde que Dieu avait formée entre eux, et dont la trace se retrouve souvent dans leur correspondance? Toujours est-il qu'il y avait une sympathie particulière entre ces deux âmes, et que personne plus que Mme Monod ne se réjouit de

le voir arriver à Paris. « Je tâche de m'occuper beaucoup de vous, écrivait-elle à sa belle-fille après une visite de son fils, afin de moins sentir le vide immense qu'Adolphe laisse au milieu de nous Je dirais presque comme H. : Il me semble que je ne l'ai jamais aimé avant, tant il était devenu nécessaire à mon bonheur journalier et au bien de mon âme. Ce n'est pas à toi qu'il est nécessaire d'expliquer l'influence de la présence d'Adolphe sur ceux qui l'entourent... Il sait se faire tout à tous, il comprend les besoins de chacun en particulier et en véritable disciple du Maître, il va de lieu en lieu, faisant du bien. »

21 *Janvier* 1848. — ... « Mon aversion pour les jours de naissance, écrivait-elle encore, ne va pas jusqu'à ne pas te dire que je bénis Dieu du jour qui nous a donné celui que nous aimons si tendrement. Je le bénis encore de cette position inespérée qui l'a ramené au milieu de nous, et l'a mis ainsi à même, avec beaucoup de fatigue et une grande responsabilité, il est vrai, de déployer dans un champ plus vaste les admirables facultés que Dieu lui a données. Que de sujets de reconnaissance! Je demande à Dieu que les dons précieux dont il a enrichi notre Adolphe soient de plus accompagnés de cette humilité qui en rehausse l'éclat, en rapportant tout à la gloire de Dieu, et en se tenant en garde contre le charme de paroles comme celles d'E. qui, comme tu

peux le croire, ont été comme une musique à mes oreilles maternelles. Je me suis rappelé en les lisant, la privation héroïque que Mme B. s'est imposée en s'engageant avec elle-même à ne jamais répéter à son mari aucune louange qu'elle entendrait faire de lui. Je l'admire, sans dire que j'aurais le courage de l'imiter... »

A Mme la comtesse Pelet.

Paris, 13 Octobre 1847.

« Madame, chère et honorée sœur en notre compatissant Sauveur, écrivait Adolphe Monod à la comtesse Pelet quelques jours après son arrivée à Paris, vos lignes m'ont fait du bien, m'ont fortifié dans le Seigneur. Le point de vue d'où vous considérez mon ministère est si parfaitement d'accord avec le mien! Réserver mes petites forces pour faire valoir mon don particulier; à la prédication, joindre celles des fonctions pastorales qui ont un caractère essentiellement spirituel : en deux mots, *vaquer à la Parole et à la prière*, voilà le désir de mon cœur; je dirai plus, la condition à laquelle je puis être utile et heureux dans ma nouvelle position. J'ai attendu pour vous répondre d'avoir vu M. Juillerat, avec qui j'avais rendez-vous pour convenir du partage de nos occupations. Notre respectable ami m'a engagé à me livrer à la prédication, et à y joindre, si possible, l'instruction des catéchumènes, ce que je suis bien

disposé à faire. Quant au reste, il fera lui-même ce qu'il pourra, et ne me demande, pour le présent, rien de régulier. C'est tout ce que je pouvais désirer, et je sais bien bon gré à M. Juillerat d'être si bien entré dans mes vues, — et dans les vôtres, sans les connaître. Il faut maintenant demander au Seigneur de me rendre fidèle, dans le vrai sens du mot, qui est loin d'être épuisé par le seul accord de la doctrine avec le système orthodoxe. Je songerai à votre intéressante ouverture pour des réunions intimes; ce genre d'action, et tout ce qui est proprement spirituel, entre tout à fait dans mes idées. Quant à votre désir que je puisse me poser comme conciliateur entre les diverses fractions du christianisme évangélique, c'est une de mes constantes prières, et c'est en partie pour ménager à cet égard ma part d'influence (en même temps que pour faire économie de temps) que je me suis promis de demeurer un an au moins en dehors de toute rédaction de journal et de tout comité, sauf pourtant de celui de l'Alliance Évangélique, dont je suis membre fondateur.

Encore un vœu de mon ministère : travailler, dans ma conversation particulière, au développement d'hommes instruits, et d'un esprit élevé, qui sont ouverts aux choses de Dieu. Mais là, un grand obstacle m'a toujours retenu : une timidité de jeunesse que je n'ai jamais su vaincre, et qui m'empêche de faire les avances, même avec ceux qui peut-

être souhaitent que je leur facilite les choses, gênés qu'ils sont par une timidité d'une autre nature... l'amour devrait surmonter cette infirmité.

Recevez, Madame et chère sœur, l'expression d'un dévouement où la tendresse n'ôte rien au respect en Jésus-Christ.

Il était à Paris depuis peu de mois lorsque éclatèrent les troubles politiques de février 1848. Quelques personnes désireuses de voir un pasteur entrer dans l'assemblée nationale, eurent la pensée de mettre son nom en avant. Mais il ne se sentait nullement fait pour la vie et pour les débats politiques. Jusqu'à la fin il s'appliqua à remplir consciencieusement ses devoirs d'électeur et de citoyen, avec l'esprit vraiment libéral qu'il portait en toute chose; mais il évita toujours avec un soin jaloux dans cet ordre d'idées tout ce qui aurait pu compromettre dans un sens ou dans un autre son influence spirituelle et pastorale.

A sa sœur Mme Babut.

Paris, 20 Mars 1848.

...Les événements politiques n'ont fait que me confirmer dans la pensée que c'est ici ma place; trop heureux si je puis discerner avec conviction une tâche bien déterminée, que le Seigneur aura daigné me confier. Cette tâche, à moins de direc-

tion tout à fait imprévue, je la chercherai dans mes fonctions spirituelles, non dans un mandat politique. Mon ambition serait même de me tenir en dehors de toute action de cette nature... Si je pouvais trouver de l'entrain et une vraie activité morale; si je pouvais tirer du choc des événements du jour l'étincelle de vie que j'ai demandée vainement au passé, je voudrais tourner cet avantage au profit de mon ministère évangélique. Or ce ministère, je le compromettrais inévitablement en me lançant dans les délibérations et les débats de l'Assemblée nationale; et j'ajoute que je le compromettrais selon toute apparence en pure perte. Frédéric, consulté hier par un pasteur qui avait envie de me porter, lui a répondu : « Laissez Adolphe où il est; il ne vaut rien pour les débats politiques. » Ce n'est pas flatteur, mais c'est vrai. Je n'ai jamais étudié ni les questions politiques, ni les questions sociales; quant aux questions religieuses, elles ne trouveront guère de place, excepté peut-être l'article fondamental de la séparation. Mais, sur cet article, décidé que je suis à laisser faire, malgré B. dans un sens et L. dans un autre, quels services pourrais-je rendre? Ajoute à cela mon esprit scrupuleux et lent à se déterminer; en voilà plus qu'il n'en faut pour me décider à me tenir en repos dans mon humble sphère. Pour me jeter dans une autre ligne de conduite, il me faudrait des indications bien évidentes du Seigneur, auxquelles j'ai la confiance que

je ne désobéirais pas. Veuille donc, si on te parle de moi, témoigner ma reconnaissance à mes bienveillants amis, et les prier de ne pas songer à moi, sinon pour prier Dieu de me rendre plus fidèle dans mon poste actuel. C'est ce que je viens de répondre moi-même à un jeune homme que je voyais pour la première fois, et qui venait me proposer, au nom de ses amis chrétiens, de mettre mon nom en avant...

Nous avons ici un pasteur éminemment capable, pieux, versé dans les questions sociales et politiques, homme de tête et de cœur, d'une éloquence mâle et d'un noble caractère, Verny. Je me serais fait scrupule de le pousser, mais j'ai été amené par les circonstances à reconnaître qu'il acceptera s'il est nommé, mais ne veut rien faire pour l'être. Si nos amis veulent un pasteur, je n'en connais pas de plus propre à la tâche que lui...

Il revient sur ce sujet dans une lettre à M. de Félice. Ce dernier lui avait écrit :

Montauban, 20 *Janvier* 1848 : Cher ami et frère... Vous ne m'avez pas écrit, et si je compte bien, c'est la troisième fois que je viens causer avec vous sans avoir de réponse. Mais ce n'est qu'une simple réflexion, non un grief. Vous êtes très occupé, et mes petits billets ne demandaient point de réponse. Je sais parfaitement que s'il y avait eu un service à rendre, vous n'auriez pas attendu vingt-quatre heures. Et puis ce ne sont pas dix à douze lignes griffonnées à

la hâte que j'attends de vous; c'est une bonne et longue lettre. Prenez donc votre temps; et quand vous aurez deux heures bien libres, bien paisibles devant vous, écrivez-moi avec une pleine ouverture de cœur, sans soin, sans style, ou plutôt avec le vrai style de l'âme, vos impressions, vos expériences dans la chaire que vous occupez, les bons effets de vos discours, les mécomptes aussi, le genre de sujets que vous traitez de préférence, l'état religieux de vos amis de Paris, le vôtre; — et joignez à tout cela quelques lignes sur madame Monod, sur votre chère famille. Voilà ce que je demande; et si pendant trois mois entiers, par exemple, vous vous dites : *Je n'ai pas le temps,* creusez un peu plus loin dans votre loyale conscience, et une voix vous dira que vous vous payez de la plus fausse de toutes les monnaies. Le manque de temps est comme le *très humble et très obligé serviteur :* je n'y crois pas pour les autres, ni pour moi-même.

On me dit, cher frère, que vous avez l'air content; je m'en réjouis, et ne m'en étonne pas. Vous avez les fonctions de vos qualités, les devoirs de vos sympathies, l'emploi de votre vocation naturelle ou providentielle. C'est l'une des principales conditions du bonheur dans ce monde, parce que c'est l'un des plus efficaces moyens de nous placer dans l'ordre. On me dit aussi que vos prédications sont suivies par un nombreux auditoire. Tout le monde s'y attendait, et il est bien rare que tout le monde

se trompe. Mais la vraie question est de savoir quels sont les effets de ces discours. Ils peuvent être éclatants, retentissants, et n'être pas ce que vous désirez le plus qu'ils soient, comme fidèle serviteur de Christ. Je ne sais, mais il me semble que de nos jours, ou à l'heure présente, pour parler d'une manière encore plus précise, les larges et grandes *vues morales* de l'Évangile doivent occuper dans la chaire une plus grande place qu'elles n'ont fait depuis un certain nombre d'années, et il faut s'efforcer de les rattacher tout ensemble et au dogme chrétien et à cet *esprit chrétien* qui se déclare, qui cherche sa voie dans les plus nobles aspirations de notre époque. Peut-être vous le faites, peut-être non, je n'en sais rien. Mais croyez-en votre vieil et solitaire ami : là est une des principales forces de la prédication chrétienne. M. Vinet me l'a dit bien souvent, et plus j'y réfléchis, plus je m'en persuade. Le réveil a été une *réaction,* et toute réaction, si bonne qu'elle soit, va trop loin dans son propre sens. Prenez d'un côté des sermons strictement, absolument dogmatiques, et de l'autre un livre comme les *Stunden der Andacht*, livre incomplet, défectueux, mais si admirable dans la connaissance qu'il révèle de certaines profondeurs du cœur humain, de certaines tendances de notre siècle, — et suivez la diagonale. Vous serez plus rapproché de l'Évangile tel qu'il est, qu'on ne l'a été en général dans les discours du Réveil.

Vous voyez que je retombe facilement dans mon vieux métier de critique. Au fait, puisque je suis professeur d'éloquence sacrée, il faut bien que, ne donnant pas l'exemple, je tâche d'offrir le précepte. C'est la plus facile partie de ma mission, dès lors celle qui me va le mieux... »

Adolphe Monod répondit à cette lettre d'abord par quelques lignes seulement, le 9 Février, et plus longuement le 24 Avril suivant :

A M. le Professeur de Félice.

Paris, 9 Février 1848.

Un mot seulement cette fois, cher ami, pour vous remercier de vos lignes affectueuses autant que bonnes et utiles. Vous écrire à tête reposée dans ce moment me serait impossible, obligé que je suis de rédiger, si je puis, deux discours que je viens de prononcer sur la *Mission de la Femme,* à l'Oratoire. J'ai senti, en revenant sur ce sujet, la vérité de ce que vous m'écrivez sur la nécessité de donner plus de place, beaucoup plus que nous n'avons fait, que je n'ai fait, du moins, aux grandes vues morales de l'Évangile. Je n'oublie pas non plus les autres conseils que vous me donnâtes un certain jour, en nous promenant au *Cours,* sur la forme et le fond de mes prédications de Paris. Par ne pas oublier, j'entends me *souvenir,* plutôt que *pratiquer*...

Paris, 24 Avril 1848.

...Parlons de moi, puisque vous me le demandez obligeamment. Ma prédication est suivie, et paraît goûtée. De bonnes impressions ont été produites, à ce qui me revient de divers côtés... Coquerel partage avec moi l'honneur de remplir l'Oratoire, et, ce me semble, le remplit mieux que moi. Je l'ai entendu plusieurs fois. Il ne m'a rendu la visite, je crois, qu'une fois, encore était-ce dans le modeste temple de Saint-Germain...

Il est presque certain qu'il va entrer dans l'Assemblée nationale. Selon nos vues, cela est regrettable. Peut-être n'aurait-il pas réussi si nous lui eussions opposé un candidat ecclésiastique : beaucoup de gens voulaient nommer un pasteur protestant, et n'ont trouvé que lui sur les listes. Il y a eu de l'hésitation, des scrupules, chez nos amis; et lorsque enfin Verny s'est décidé à se laisser porter, il était trop tard : on avait l'air de se faire de sa candidature une arme contre celle de C. On n'a pu trouver des hommes à la fois assez graves et assez actifs pour former un bon comité électoral, et notre ami a fini par se retirer pour ne pas compromettre son ministère par une tentative qui ne lui paraissait pas sérieuse. J'aime à croire, toutefois, que la suite nous fera voir, comme il nous est souvent arrivé, que la miséricorde du Seigneur a tout conduit pour le mieux, malgré notre infirmité, ou par notre infirmité même. Votre

nom a été prononcé au commencement; mais on a appris que vous ne vouliez pas de ce pesant honneur. Je vous avoue que j'en ai été surpris; je vous en aurais écrit, si, d'une part, je vous avais cru plus *influençable,* et si de l'autre je m'étais senti libre de pousser un ami d'entrer dans une voie qui peut devenir périlleuse. Les scrupules de mes amis Courtois ont augmenté les miens. Et pourtant, je l'avoue, je me reproche de ne pas vous avoir au moins posé la question. Vous me paraissez si bien doué, si bien préparé pour une mission de cette nature! La question peut se représenter; et j'ai la confiance que si le devoir vous appelle, vous ne vous laisserez pas retenir par le dévouement, quel qu'il soit, que l'accomplissement de ce devoir pourrait exiger. Quant à moi, mon pauvre nom a été mis en avant aussi par quelques personnes, et l'on me dit aujourd'hui que j'aurais eu quelques chances, ce que je n'aurais jamais pensé. Mais vous me connaissez assez pour savoir que je n'ai fait que me rendre justice en disant que je ne suis ni propre aux débats politiques, ni au courant des questions du jour. Il aurait fallu qu'un appel me fût adressé sans provocation de ma part pour me déterminer; mais chercher des suffrages, me faire interpeller dans les clubs, au risque d'avoir à dire: Je ne sais pas, je ne suis pas décidé, etc., vous savez si cela pourrait m'aller. Je ne me sens un peu propre qu'à une chose; j'ai à cœur de m'y tenir — sauf, bien

entendu, un appel où je croirais découvrir la main du Maître. Au surplus, je suis de ceux qui voient l'avenir en noir; d'abord parce que je ne conçois pas la possibilité de faire aboutir à l'ordre les innombrables éléments de désordre que je vois s'accumuler autour de nous de jour en jour; ensuite parce que je ne m'imagine pas une bonne administration républicaine avec l'impiété et l'immoralité que je vois aussi générales que sous la monarchie, et plus déchaînées; enfin parce que j'ai un vague sentiment que les prophéties de l'Écriture, dont je tâche de m'occuper un peu, annoncent de grandes calamités pour des temps qui s'approchent de nous.

Mais me voilà loin de ma prédication, dont je voulais vous parler. Vous m'avez recommandé d'écrire sans style, et je vous écris sans suite — c'est encore mieux. J'allais vous dire que je ne me trouve pas heureux dans ma prédication. J'aurais beaucoup à dire là-dessus; en un mot, je cherche ma *veine de Paris,* et ne l'ai pas encore trouvée. Je suis d'accord avec vous sur la nécessité de faire appel aux grandes vues morales qui sont dans la conscience humaine, et à l'esprit chrétien général qui est dans l'air et dans le siècle — mais le moyen? Les trois éléments du problème sont : Jésus-Christ, saisi par l'Esprit, et dans la vie intérieure; les Écritures, acceptées comme le témoignage de Dieu dans les saints d'élite; et la société, telle qu'elle nous est donnée aujourd'hui. Mais soit défaut de commu-

nion spirituelle avec Jésus-Christ, soit ignorance du sens profond des Écritures, soit isolement au sein de la société actuelle, je ne découvre pas ma mission. Je trouve sans doute *quelque chose* à dire et à faire; mais *ce que* j'ai à dire et à faire, je ne le discerne pas. Il résulte de là qu'à part un petit nombre de discours exceptionnels, qui promettent probablement plus que je ne puis tenir, je retombe dans d'anciens sermons, que je retravaille ordinairement avec peu d'entrain et de courage. Ce n'est pas cela, je le sens bien:

Mon cœur s'en est plus dit que vous ne m'en direz ;

mais je ne sais pas mieux faire jusqu'à présent; et la prédication nouvelle, de forme et en partie de fond, après laquelle je soupire, ne m'apparaît point encore. Cela est d'autant plus fâcheux que je ne me suis guère occupé d'autre chose cet hiver. J'ai donné un cours d'instruction religieuse; mais je l'avais fait à Montauban. Je reçois quelques visites pastorales *spirituelles,* qui m'intéressent; je visite quelques amis chrétiens; j'ai quelques devoirs de société; mais tout cela se réduit à fort peu de chose. Des fonctions pastorales, je n'en ai presque pas, M. Juillerat ayant eu l'obligeance d'en demeurer chargé jusqu'à ce jour. La correspondance me prend plus de temps; pas beaucoup cependant. Je pourrais donc fort bien me livrer à la prédication, si je savais mieux discerner *le chemin dans*

lequel j'ai à marcher. C'est l'objet de ma constante prière. Mais cette incertitude, que je vois partagée par des hommes plus décidés que je ne le suis, n'est-elle pas un élément de la crise actuelle, et de notre épreuve du moment?

Je n'ai rien à vous dire sur les affaires ecclésiastiques que vous ne voyiez dans les journaux, attendu que le grand principe du Consistoire de Paris est qu'il vaut mieux laisser faire que faire. Il ne m'appartient pas de le critiquer. Il faut attendre les réunions des Sociétés, qui seront fort tristes, je le crains, et l'Assemblée des mandataires, qui, je le crains aussi, sera fort embarrassée. Non, ce ne sont pas nos délibérations qui importent: *la parole est aux événements*. Vous n'avez pas voulu, me dit-on, être délégué pour Montauban? Cela est-il exact, et pourquoi? Vos amis de Paris vous auraient revu, auraient causé avec vous; c'est à peu près tout ce qui peut se faire dans la bagarre du moment; et moi, j'aurais vraiment joui de votre visite. Mais vous êtes probablement comme moi (pas tout à fait pourtant, et je vous en félicite): vous ne vous souciez pas d'emboucher la trompette pour n'en tirer que des sons confus. Quant à la séparation d'avec l'État, je n'y ai jamais cru; et il me paraît que mes amis qui y croyaient sont ébranlés dans leur persuasion. Elle n'était à espérer, ou à craindre, comme on voudra, que le lendemain de la révolution; remise à l'Assemblée nationale, elle ne se

fera pas, parce que l'État ne la décrétera jamais de sang-froid. Que si de nouveaux désordres surviennent — qui vivra verra...

Dites les choses les plus affectueuses de ma part à Mme de F. Je regarderais comme une grande bonté de Dieu que je pusse vous aller faire visite cet été; mais qui sait, aujourd'hui surtout, ce que le lendemain enfantera?

J'embrasse vos enfants, et vous recommande tous à Dieu avec les sentiments les plus fraternels.

P. S. Nous parlions de vous hier, Frédéric et moi; et en vous voyant vous retirer en arrière de plus en plus, nous nous demandions avec une sollicitude chrétienne, pour vous et pour l'Église, où cette pente vous conduira, et si les beaux dons que Dieu vous a confiés seront enfouis, ou ne seront utilisés que pour la vie de cabinet. Pensez-y *devant Dieu,* je vous en conjure. Il faut sortir de votre inaction, ou il sera trop tard. L'Église a besoin de vous. Hélas! ce ne serait pas à moi de le dire; mais je le dis, malgré les reproches de ma conscience, parce que d'autres ne vous le diront pas. Cher ami, si nous n'avons pas trouvé notre œuvre, cherchons-la jusqu'à ce que nous la trouvions. Prions, ne nous lassons pas de prier.

Le voyage qu'Adolphe Monod avait à cœur de faire cette année-là dans le Midi, il en fit une partie et ne put l'achever. Son plan était de commencer et

de finir par Montauban. Il s'y rendit en effet ; eut la douceur d'y retrouver pendant quelques jours les amis et surtout les parents qu'il avait quittés l'année précédente, et partit pour une tournée de prédications. Il leur écrivait :

Toulouse, le 15 *Juin* 1848. — Mes bien-aimés, qu'il m'a été doux de vous revoir, dur de vous quitter encore ! Cher Édouard, quelle vie que la tienne ! sur sept jours pas une demi-heure de calme, de soulagement réel ! et entre mes occupations et tes douleurs je n'ai pas su découvrir le temps, que je guettais, pour m'entretenir à l'aise avec toi des choses qui appartiennent à notre commune paix. Le Désert, le matin; Gethsémané, l'après-midi ; Golgotha, le soir, — voilà ta vie, la vie de ceux qui souffrent avec toi et en toi. N'est-ce pas, du plus au moins, la vie de tout enfant de Dieu sur la terre? Eh bien ! le Désert avec Christ, Gethsémané avec Christ, Golgotha avec Christ, cela vaut mieux que les *délices du péché*. Quoiqu'il en soit, cher ami, béni, béni, béni soit Dieu ! Demain ! demain !...

Il était dans le Tarn lorsqu'il fut subitement rappelé à Paris par les troubles de juin. Sa famille avait été exposée à des dangers sérieux ; cependant il retrouva tous les siens en bonne santé, grâces à Dieu, quoique le quartier qu'ils habitaient, le faubourg Poissonnière, très voisin du célèbre *clos Saint-Lazare,* eût été le théâtre d'une lutte san-

glante. Mais il lui en coûta d'autant plus de ne pouvoir repasser à Montauban que l'état de M. Babut allait s'aggravant, et qu'il ne devait plus le revoir. Il ne put, jusqu'au moment où Dieu le rappela à lui, trois mois plus tard, que l'encourager et le soutenir de loin par ses lettres.

A son beau-frère M. Babut.

Paris, 29 Juillet 1848.

Mon cher Édouard, est-il besoin de te dire avec quelle douloureuse sympathie nous te suivons dans ces nouvelles crises de douleur physique et d'angoisses morales? ou avec quelle édification et quelle consolation nous avons appris *la fin du Seigneur*, et l'humble soumission qu'il t'a donnée à sa mystérieuse volonté? Oh! mon cher ami, si l'Évangile est vrai, — et nous savons qu'il est vrai, — cette soumission est *la seule chose nécessaire* pour toi, quelle que soit, quelle que puisse être ton épreuve, et quoi qu'elle puisse devenir. « Je te donne un conseil qu'à peine je reçois », moi qui porte moins patiemment mon poids de dix livres que tu ne portes ton poids de cent livres; et pourtant cela est vrai, car c'est l'Évangile! Il n'est pas possible qu'il soit impossible d'accepter en paix — je parle de la paix du cœur — la volonté de Dieu, et de boire la coupe qu'il t'a donné à boire! La croix du Sauveur explique tous les mystères, dans ce sens qu'il ne peut y en avoir

de plus mystérieux qu'elle : c'est l'image de ce Sauveur crucifié qu'il faut avoir constamment devant les yeux. Quelle admirable mission sera la tienne, cher ami, quand l'Esprit aura remporté une telle victoire sur la chair! Que seront mes pauvres prédications auprès de celle d'un membre de Jésus-Christ, battu jour et nuit comme tu l'es, et ne cessant jamais de lui donner gloire! Plus tu souffres, plus tu seras utile; et plus tard, recueilli dans le sein de Dieu, quelle joie de revenir sur ces jours de deuil, et de te souvenir devant Celui que tu verras tel qu'il est, que tu n'auras attendu ni de voir pour croire, ni d'être délivré pour rendre grâces! Juges-en par l'impression que produit autour de toi et sur nous tous cet humble et doux retour à la paix de Jésus, après cette cruelle agitation des jours précédents! La soumission, c'est le ciel. Soumets-toi à Dieu. Soumets-toi aussi aux hommes, en Dieu; laisse-toi diriger, et que ta vie entière soit une vie d'acceptation — la vie de Christ, enfin. Je suis persuadé que cela te sera donné, et qui sait? peut-être est-ce cette maturité divine de la patience chrétienne que le Seigneur attend pour te recueillir dans son repos. Vis d'avance dans le ciel, et les yeux invariablement fixés sur Jésus, tel que tu le verras alors (1 Jean III, 2); donne-lui gloire, et encore gloire, et toujours gloire. C'est le vœu, c'est la prière de ton pauvre et indigne frère.

P. S. Chère A., chers enfants, je vous serre

contre mon cœur. *Ne crains point, crois seulement.* Ne songez qu'à *profiter,* qu'à croître dans la grâce. C'est la croix, la croix dans toute son amertume; mais ce n'est pas plus que la croix. Oh! que je voudrais être auprès de vous, mais sans avoir à écrire d'un côté ou à courir de l'autre — à moins que ce ne soit pourtant en compagnie de vous, comme à Saint-Antonin ou Négrepelisse. Je n'ai pu encore me bien remettre. Je suis dans un état inaccoutumé, mêlé d'irritation et d'affaissement, — comme la patrie!

Le même jour il écrivait :

A M. le Professeur de Félice.

Paris, 29 Juillet 1848.

...La première fois que je suis monté en chaire à l'Oratoire, j'ai prêché sur la paternité de Dieu. Je n'ai pas pu prêcher la paternité universelle, comme vous l'entendez aujourd'hui. Sans doute, Dieu est Père de tous les hommes, en un certain sens, par la création, par la Providence, et par ce que l'Écriture appelle *sa bonne volonté envers les hommes* (ce passage est mal appliqué; j'aurais dû citer plutôt Ps. CXLV, 9). Mais dans l'acception biblique propre du mot Père, soit chez les prophètes, soit chez le Seigneur, il suppose toujours une certaine relation morale établie entre Dieu et l'homme, et où tous les hommes ne sont point entrés. J'ai cherché dans toute l'Écriture, sans pouvoir le trouver, *un* endroit

où Dieu soit appelé, comme chez les poètes païens, le père de tous les hommes, ou bien où tous les hommes soient appelés enfants de Dieu. Si vous en connaissez un, veuillez me le citer. J'ai distingué, dans la paternité de Dieu en Jésus-Christ, la participation du chrétien à la *nature* paternelle, à l'*éducation* paternelle, à l'*héritage* paternel et enfin à l'*amour* paternel, qui embrasse tout le reste; et j'ai présenté ces divers avantages comme répondant à quatre besoins du moment : besoin de *stabilité*, de *garantie*, de *consolation* et d'*amour*. Je n'ai nullement réussi à me satisfaire, n'ayant pu, malgré un travail consciencieux, surmonter un état de mollesse et de faiblesse que j'attribue, d'abord à l'éducation paternelle, si mystérieuse dans ses moyens, ensuite à la fatigue obstinée de corps et d'esprit que j'ai rapportée de mes *vacances* méridionales.

Cependant, les événements ecclésiastiques avaient marché, comme les événements politiques. Après le synode officieux convoqué au lendemain de la révolution de Février, pour préparer un projet de réorganisation ecclésiastique, destiné à être soumis au gouvernement de la République, était venue l'Assemblée de septembre. Notre dessein n'est pas de retracer cette époque de l'histoire de l'Église Réformée, et de ces débats dans lesquels Adolphe Monod et son frère Frédéric eurent, dans des sens divers et même opposés, une part consi-

dérable. Il nous suffit de rappeler le point qui détermina la sortie de l'Église Réformée de quelques pasteurs évangéliques et d'un certain nombre de laïques, à la tête desquels étaient Frédéric Monod et le comte de Gasparin.

L'Assemblée générale de septembre, représentation de l'Église Réformée, avait été saisie de la question de la confession de foi, et avait repoussé en majorité la proposition d'en faire une nouvelle. Or parmi ses membres, les uns affirmaient que cette confession de foi nouvelle était dès lors nécessaire, et s'étaient déclarés prêts à quitter l'Église si elle n'était pas votée; d'autres, tout en souhaitant, d'accord avec les premiers, une nouvelle confession de foi, estimaient que la Confession de la Rochelle, n'ayant pas été abrogée, demeurait la base historique de l'Église Réformée de France; que la foi évangélique n'ayant point cessé d'être professée dans l'Église, on pouvait, dans les circonstances actuelles, y rester sans infidélité, et qu'il y avait lieu d'attendre un synode officiel pour proposer que cette Confession fût révisée ou remplacée; — d'autres enfin pensaient que le moment n'était pas opportun même pour soulever cette question, et étaient résolus à voter simplement en faveur du *statu quo*. Des trois représentants de la famille que comptait l'assemblée, Frédéric, Adolphe et Horace Monod, tous trois étroitement unis dans une foi commune, chacun avait défendu une de ces vues différentes. Adolphe Monod, qui

tenait pour la seconde, ne crut pas devoir suivre son frère Frédéric dans sa retraite, et ce fut une douleur profonde pour les deux frères que cette séparation, même extérieure. Quelques mois plus tard il exposait dans sa brochure : *Pourquoi je demeure dans l'Église établie,* les motifs de sa conduite. Ce n'était pas qu'il fût pleinement satisfait lui-même, et l'on sait avec quelle ardeur il appelait de tous ses vœux l'*Église de l'avenir* après laquelle il soupirait : « Je voudrais publier une brochure dans laquelle je défendrais ma résolution de rester dans l'Église, sans défendre les détails; et où je montrerais la nécessité de former dans l'*Église-non-Église*, une *Église-Église,* dont je poserais les bases : la confession de *Jésus-Christ*, et *l'amour fraternel.* »

« Si je demeure à mon poste[1], c'est moins par des raisons positives que par des négatives; je veux dire moins pour être satisfait de l'état ecclésiastique au sein duquel je vis, que pour n'en pas connaître d'autre qui me satisfasse si complètement que je veuille forcer les choses pour l'aller chercher. Je l'avoue, la notion d'Église dont on parle tant aujourd'hui n'est pas bien éclaircie pour moi; la théorie de l'Église telle qu'elle doit être, ne m'a point encore été découverte... En reconnaissant que la théorie de l'Église ne m'est point révélée, oserais-je penser qu'elle ne l'est pas au peuple de Dieu?

[1] *Pourquoi je demeure dans l'Église établie*, p. 60, etc.

Tel individu, telle congrégation, telle secte religieuse peut se flatter de l'avoir trouvée; mais pour l'Église universelle, c'est une question à l'étude, non une question résolue... Aujourd'hui, ou je me trompe fort, ou nous n'en sommes encore qu'à la période de fusion où les matériaux se préparent; pour créer une organisation nouvelle, ni les esprits ne sont prêts, ni les temps ne sont mûrs...

« Je ne sais si je me fais bien comprendre. J'espère qu'on ne pensera dans aucun cas ni que je mette en doute la piété vivante des frères démissionnaires, ni que je me dissimule l'impossibilité absolue de rien faire de bon qu'en posant le seul fondement qui puisse être posé, *Jésus-Christ et lui crucifié*... La lutte décisive que je pressens et qui va se livrer sur le terrain de la vie et sur le fond même des choses, me trouvera, s'il plaît à Dieu, l'arme au bras, à mon poste naturel...

« Je suis loin d'accorder ce qu'on semble parfois tenir pour évident, que la voie de démission ait le monopole, ou la meilleure part des sacrifices. Laquelle des deux coupes est la plus amère à boire, ou la lutte journalière imposée à la fidélité de celui qui reste, ou le devoir solennel accompli une fois pour toutes par la fidélité de celui qui sort?... Qui sait même si les plus grands sacrifices ne sont pas à sortir pour ceux qui sortent, à rester pour ceux qui restent, et si cela même n'est pas pour quelque chose dans la détermination des uns et des autres?

Que chacun porte en paix sa croix, sans prétendre peser celle de son frère!...

« Aussi bien, les frères ne sont pas séparés pour toujours: l'intérêt du règne de Dieu les divise aujourd'hui; le même intérêt pourra les rassembler demain... Peut-être la séparation des frères qui sortent, d'avec ceux qui restent, ne doit-elle durer qu'un temps. A coup sûr, ni l'Église où nous demeurons, ni l'Église qui se fonde à côté de nous, ne répond aux conditions de cette Église de l'avenir, que nous pressentons tous, et au-devant de laquelle nous marchons tous. Mais qui sait si l'une et l'autre ne doivent pas servir à en préparer la venue, et si un jour ne viendra pas où les chemins de l'une et de l'autre viendront se rejoindre? Quoi qu'il en soit, les cœurs n'ont pas besoin d'attendre les chemins!...

« Si ces sentiments sont partagés par les frères, restants ou sortants, au lieu de nous juger, nous nous aimerons; au lieu de nous combattre, nous prierons les uns pour les autres, et l'amour fraternel, ma première préoccupation en tout ceci, après la vérité qui est en Christ, peut encore être sauvé... Le temps est court, la moisson est blanche, le champ est vaste: à l'œuvre donc, dans la charité et la paix de Jésus! Ne rivalisons que d'amour et de sainteté, et disons-nous bien que ceux-là auront la meilleure position qui feront preuve d'un plus grand amour, et d'une sainteté plus vivante! »

Malgré la douleur que ressentaient les deux frères, ils respectaient trop mutuellement leurs motifs et se connaissaient trop bien pour que leur affection pût en être troublée. Quelques mots suffiront à faire voir ce qu'était le noble cœur de ce frère aîné, « le loyal Frédéric », comme Adolphe se plaisait à l'appeler, écrivant à son frère à la suite d'une discussion qui avait pris un caractère un peu vif, sur ce sujet qui leur tenait tant à cœur : « Pardonne-moi ma portion de vivacité dans la discussion d'hier au soir: elle était dans ma tête, non dans mon cœur; car rien ne m'a encore fait sentir le trésor d'affection fraternelle qu'il y a pour toi dans mon cœur, comme la poignante douleur que me cause notre divergence actuelle... Que Dieu soit avec nous et ne permette pas que la moindre dissension *de cœur* s'introduise entre nous. Je supporterai tout plutôt que cela. — Qu'il nous donne *to agree to disagree*, et de savoir unir une entière fidélité à nos convictions et à notre devoir, avec une entière fraternité! »

De son côté, Adolphe écrivait :

A sa sœur Mme Babut.

Paris, 6 octobre 1848.

Je vois par quelques-unes de tes lettres que tu sympathises plus avec la position de Frédéric qu'avec la mienne. Je le comprends ; beaucoup d'autres en

jugent comme toi ; et c'est une des raisons qui m'ont fait dire, qu'à certains égards la ligne de conduite suivie par Frédéric est moins difficile que celle que j'ai adoptée. Ce n'est pas la seule ; et voici ce que j'ai voulu dire : celui qui sort proteste une fois pour toutes, et tout est dit ; celui qui demeure est obligé, s'il veut être fidèle, à une protestation de détail, bien plus fatigante et bien plus pénible. Il n'en reste pas moins vrai qu'il y a du côté du sortant d'autres sacrifices, auxquels le restant ne s'expose pas, et au mérite desquels je n'ai assurément pas songé à rien ôter.

Quoi qu'il en soit, je suis certain de ceci, et dans cette matière compliquée c'est presque ma seule *certitude :* c'est que Frédéric a cherché sincèrement la volonté de Dieu, que je l'ai cherchée avec la même sincérité, et que nous sommes arrivés à des résultats différents. Eh bien ! je pense que chacun de nous accomplit son œuvre, lui en sortant, moi en restant. Je ne parle que de l'ensemble. Quant aux détails, et notamment à ma signature *officielle* à l'adresse, après lui avoir refusé mon adhésion *personnelle,* il y aurait des explications à donner ; mais le temps me manque, et nous voici en pleine séance[1].

[1] Adolphe Monod avait cédé aux instances de quelques-uns de ses amis en signant comme *membre du bureau* (vice-président) cette Adresse aux Églises, quoiqu'elle n'exprimât pas ses vues personnelles, et qu'il lui eût refusé son adhésion individuelle.

A M. le Professeur de Félice.

6 Janvier 1849.

...Je cherche depuis deux jours le temps de reprendre ma lettre, et quoique je n'en aie guère avant l'heure du courrier, je ne veux pas la retarder davantage. Quelques mots cependant sur nos affaires religieuses. Vous me connaissez assez pour penser que je suis également éloigné de la sévérité passionnée des *Archives*, à l'endroit de l'*Assemblée générale*, et du contentement de l'*Espérance*. C'est mon fort, et mon faible, de voir les diverses faces de la question, ce qui donne lieu à une action mesurée, mais peu énergique. Il n'appartient qu'au génie, me disait un jour Tholuck, d'être à la fois *vielseitig* et *energetisch*. Si j'avais à recommencer, je suivrais la même ligne de conduite pour le fond : c'est-à-dire, je resterais dans l'Église, tout en me prononçant contre le *statu quo ;* mais il y a tel acte, telle parole de détail que je ne répèterais pas. Je crois, en particulier, avoir fait une faute en accordant aux instances réitérées du bureau et de Grand Pierre ma signature officielle pour cette triste Adresse, que j'avais refusé de sanctionner par mon adhésion personnelle. Je l'ai fait avec conscience, avec prière, et je crois n'avoir à m'accuser ni de faiblesse ni de complaisance pour les latitudinaires ; mais je pensais que le vrai caractère de cette signature serait

compris; il ne l'a pas été, et j'aurais dû le prévoir. Au fond, la question de principes se retrouve partout; avec une dogmatique aussi seizième siècle que l'était la mienne il y a quinze ans, j'aurais voté non, et dès lors refusé sans hésitation ma signature officielle. Mais je le répète, au fond, je crois avoir pris la position que je devais prendre, tout en regrettant amèrement de me voir séparé de Frédéric. J'ai exposé mes raisons dans une brochure que je préparais pour le public. Mais, mon travail terminé, j'ai reculé devant ma répugnance à engager une controverse avec Frédéric et à prendre une position irrévocable. J'ai attendu, et à force d'attendre, il est probable que je renoncerai ou que je ferai autre chose[1].

Frédéric a envoyé sa démission au Consistoire. Elle a été lue dans sa séance d'hier soir. Décidé qu'on ferait une tentative auprès de lui pour le faire revenir sur sa détermination, le Consistoire, en corps, ira le trouver demain à cet effet. Coquerel a fait observer qu'on ne doit pas espérer l'ébranler si on ne lui présente quelque *fait* nouveau, ce que l'on pourrait peut-être, en y pensant bien; par exemple en instituant deux Consistoires, ou en partageant les temples entre les doctrines, etc. Ces idées seront reprises, je le présume. La lettre de Frédéric est fort belle, et a produit une vive impression. Martin en a

[1] Comme on vient de le voir, il se décida à la publier.

parlé avec émotion. Maintenant se présente cette question : peut-il survenir soit de la part du Consistoire, soit de la part de frères disposés comme moi, quelque proposition à laquelle Frédéric puisse se ranger, moyennant une concession mutuelle? Cela me paraît improbable, mais non absolument impossible. Pour la première fois j'ai cru voir chez Frédéric, au moment de l'action, une légère hésitation; et s'il peut trouver quelque moyen de demeurer sans compromettre ses principes, je crois que sa conscience le saisirait. Mais, hélas! — aidez-moi de vos lumières, et sans trop de retard.

Rien de nouveau cependant ne se produisit; chacun des deux frères persévéra dans sa conviction. Le 5 août de la même année, Adolphe Monod, nommé pasteur titulaire à la place laissée vacante par la retraite de son frère, exprimait l'émotion profonde avec laquelle il acceptait ce mandat. «Ah! pourquoi faut-il que je ne puisse me livrer à la douce solennité de cet appel sans que le cœur du fils et du frère se serre au dedans de moi! Si mes yeux cherchent en vain un père, si tendrement chéri, si profondément respecté, et dont la fidélité personnelle a les premiers droits après Dieu sur le peu que je suis, la nature ne fait du moins que suivre son triste cours, et j'ai sujet de verser des larmes, sans avoir le droit de m'étonner. Mais comment se fait-il que je prenne aujourd'hui la place de ce frère

aîné, de ce disciple fidèle, de ce pasteur respecté de tous dans sa retraite, et honoré de tous dans son sacrifice? J'ai beau me dire que ma présence au poste qu'il a si longtemps occupé est un gage de plus, par les circonstances qui l'ont amenée, de cette affection fraternelle qui nous unit l'un à l'autre aussi tendrement que jamais; mon âme se brise à la pensée d'une séparation même apparente... Mais après tout, *ne boirons-nous pas la coupe que le Père nous a donné à boire?* Pouvons-nous autrement que de suivre chacun le chemin que nous croyons avoir été tracé de Dieu? Et Dieu ne peut-il pas, dans la crise redoutable de notre époque, avoir des œuvres diverses pour ses divers serviteurs? Ah! *que chacun soit pleinement persuadé dans son esprit*, et qu'ainsi il marche en paix devant lui. C'est par là que l'œuvre de chacun sera approuvée et bénie; c'est par là aussi que demain, je veux dire dans cette Église de l'avenir, à laquelle nous aspirons, nos chemins divers se rencontreront dans l'ordre suprême du Royaume des cieux, comme ils se rencontrent dès à présent dans l'harmonie des cœurs et dans les plans du Roi des rois [1] ! »

Le caractère plus officiel de son ministère n'ôta rien à la largeur de ses principes et de son cœur, loin de là. Cette largeur, il trouva promptement

[1] *Vocation de l'Église.* Sermons. Paris I, p. 99.

l'occasion d'en donner une preuve qui n'eut pas l'approbation de tous ses collègues. Au mois de septembre de cette même année (1849), le synode constituant de l'Union des Églises évangéliques se réunissait à Paris, et Adolphe Monod l'invitait en corps chez lui, à la vive satisfaction de son frère. « Mon *rout* fraternel a très bien réussi, et je suis vraiment heureux de l'avoir donné, malgré nos esprits étroits nationaux avec lesquels je ne m'entendrai jamais comme il faut : il me faut plus de jour et d'air. »

Il hésitait un peu entre le Nord et le Midi pour l'emploi de quelques semaines de vacances au mois d'octobre, et se sentait attiré vers l'Angleterre. «Voir l'Angleterre, l'Écosse, surtout, Leveson Gower et Kinnaird et d'autres bons amis, l'occasion est bonne, dans la société de l'excellent sir Culling.» (Sir Culling Eardley.) Il se décida en effet à prendre cette direction, et après un court séjour en Angleterre, se rendit en Écosse.

Glasgow, 10 *Octobre* 1849. — ...Nous avons quitté Carlisle lundi matin, et sommes arrivés ici vers deux heures sans accidents ni événements. Nous sommes descendus chez John Henderson Esq. On ne peut être meilleur que ces excellents amis. J'allai voir aussitôt après notre arrivée nos amis Bost, qui me firent un accueil *français,* chose qu'on

apprend à apprécier au cœur de l'Angleterre. John Bull a mille qualités; mais cette tendresse de cœur que l'on trouve dans les pays de langue française lui manque le plus souvent. Pas toujours cependant : Sir Culling a du sang français dans les veines ; M[me] Dallas aussi ; ils savent ce que sont ces épanchements qui font venir la larme à l'œil; d'autres aussi, mais ce sont des exceptions... Ah! que j'aime cette expansion, cette tendresse évangélique! Que de trésors nous avons à notre portée et que nous négligeons! Ayons donc nos réunions de semaine; réjouissons-nous après tout de vivre dans cette pauvre France. J'aurais grand'peine à m'accoutumer à ce pays-ci : j'aime mieux l'admirer à distance.

Lundi après dîner réunion dans le *City Hall*, pour protester contre l'intention où est le gouvernement d'étendre le service des postes de Londres à une partie du dimanche. Cette mesure rencontre une réprobation générale; et pourtant on doute si on pourra la prévenir, tant le directeur des postes, Rowland Hill, paraît décidé. La réunion de Glasgow, présidée par le lord Provost, sir James Anderson, a été un peu ultra-sabbatique pour moi. N'importe; ce respect pour le jour du Seigneur est profondément respectable et m'a beaucoup édifié. Mais ce qui m'a surtout intéressé, c'est le caractère laïque et artisan de la réunion. Pas un ecclésiastique n'a ouvert la bouche, si ce n'est pour la prière. Trois

résolutions ont été proposées par des négociants, qui n'ont dit que quelques mots, et appuyées par des ouvriers qui ont fait des discours étendus, solides, piquants et vraiment éloquents. Seulement l'un d'eux s'est enferré, pour avoir voulu entrer dans des distinctions et explications sur le sabbat : il a fini par s'attirer des *hisses*. Cette impression a été effacée par le dernier orateur, simple facteur de la poste, gros joufflu, improvisateur de carrefour, qui s'est plaint, d'une voix de stentor, que ses amis et lui étaient *worn out* par le travail du dimanche, et qui nous a fait une harangue populaire, sérieuse et comique, pieuse et spirituelle au suprême degré, et qui ne laissait pas un moment d'intervalle entre l'émotion et le rire. C'était un spectacle impayable, surtout pour moi, qui, assis à côté de lui, me trouvais à chaque instant en danger de subir les effets de son éloquence, et de partager, à froid, le mouvement qui l'entraînait vers la terre. «Je puis attester, a-t-il dit, que je ne vois jamais des gens respectables venir chercher leurs lettres à la poste le dimanche. Et quant à ceux de vous qui y viennent, j'espère que la présente réunion aura pour effet de vous imposer un peu plus de réserve. *I shall be in service next Sunday, and I hope to see infinitely less of your faces then, than I have done before.* Il savait aussi manier la corde sensible, et des applaudissements enthousiastes l'ont accompagné à sa place. M. Guizot ou M. Thiers auraient parlé

autrement, mais ils n'auraient pas parlé mieux, je veux dire *more to the point.*

Hier matin, réunion du Conseil de l'Alliance Évangélique. Là j'apprends, avec plus de peine que de surprise, que l'entreprise est manquée, ou autant vaut. On est en arrière de 500 l. st. Le secrétaire, B., l'âme de l'Alliance, découragé, a donné sa démission. La journée s'est passée en recherches de combinaisons nouvelles pour avoir de l'argent. Je n'ai pas eu assez de courage ou de simplicité pour prendre la parole; mais cela achève de me prouver qu'il y a dans l'institution un vice radical. On a voulu organiser l'amour fraternel. L'*esprit* de l'Alliance est admirable; mais la *forme* est une grande erreur. N'importe, la pensée de l'entreprise est éminemment chrétienne, et se fera jour tôt ou tard. L'amour fraternel a pour lui toutes les promesses de Dieu. Mais l'amour se déclare, se prouve, se prêche, il ne s'organise pas. Nous avons été bien inspirés en France en ne suivant pas la même voie. Par *nous,* j'entends Lyon, car à Paris, qu'a-t-on fait? Hélas! que nous sommes misérables!

Il serait difficile de caractériser en peu de mots le ministère d'Adolphe Monod à Paris. Nous continuons à le laisser parler lui-même, en faisant connaître les principaux traits d'une sorte de programme qu'il s'était proposé en vue de ce ministère.

Ministère général: Me consacrer à mon ministère. Demeurer un an au moins étranger aux journaux ou comités, sauf peut-être celui de l'Alliance Évangélique. Position indépendante et conciliatrice, sans froide neutralité. Ne pas me mêler dans la politique. Examiner si je pourrais soutenir avec des hommes influents du dehors des relations utiles pour eux et pour moi.

Prédication. Mode: Sermons, méditations, conférences. Ce dernier genre, qui consiste à rapprocher l'Évangile de l'une des questions actuelles, exigerait l'étude approfondie de l'état présent des hommes et des choses, du moins sous un point de vue. *Esprit:* centre de la prédication, la personne de Jésus-Christ au premier rang (Parole incarnée); la Bible (Parole écrite) au second. *Manière* du sermon ordinaire, mesurer et associer le développement *biblique* aux besoins de l'époque. Être essentiellement *vrai,* convaincant, exempt d'exagération, sans renoncer à l'ardeur, mais en ne m'y livrant qu'avec mon auditeur; entrer dans le vif, dans le détail, et ne pas m'en tenir à des généralités de développement; me préparer avec soin; peu improviser; perfectionner le débit; prendre un milieu pour la simplicité entre mes grands sermons et mes méditations[1].

[1] On a attribué par erreur à Adolphe Monod un mot sur sa prédication qui était une simple plaisanterie de sa mère:

Pastorat : Moins faire que *faire faire.* Réunir périodiquement des personnes capables de se rendre utiles; leur faire rendre compte et les diriger. Méthode également salutaire pour ceux qui font le bien et pour ceux à qui ils le font. En société, être pasteur, en me gardant de ce qui me ferait fuir.

Études — et si c'est possible, quelque enseignement ; mais des études rapportées à mon ministère, et surtout à ma prédication.

Ce programme, il s'y conforma autant que les circonstances le lui permirent ; mais il fut bien vite débordé par la vie de Paris. L'organisation de l'Église Réformée de Paris, à cette époque, ajoutait à la fatigue des pasteurs et compliquait singulièrement leur vie. On se rappelle qu'il n'y avait en effet qu'une seule et vaste paroisse. Les pasteurs prêchaient alternativement dans les trois temples de l'Oratoire, de Pentemont et de Sainte-Marie; les fonctions pastorales revenaient, selon leur nature, les unes au pasteur *de la semaine,* les autres au pasteur *du mois.* Il en résultait que la paroisse de chacun était tout Paris. Que de fois Adolphe Monod avait souhaité de voir cette vaste Église partagée en circonscriptions et en paroisses, et d'avoir sa paroisse à lui, où

« — Vas-tu, lui dit-elle un jour, nous faire un *sermon à grand orchestre?* » Jamais il n'a appliqué lui-même cette expression à sa prédication.

il pût se sentir chez lui, et accomplir son œuvre pastorale d'une manière plus personnelle et plus concentrée que ne pouvait l'être une œuvre aussi étendue et indivise !

Sa journée du dimanche commençait de bonne heure, car il était aumônier du Lycée Louis-le-Grand, où le culte avait lieu à sept heures du matin ; et il demeurait à l'autre bout de la ville. Souvent, avant de rentrer chez lui, il devait faire le culte à la prison de Saint-Lazare, dont il fut le premier aumônier attitré. Quelques mois déjà avant son arrivée à Paris, le Comité des prisons lui avait adressé un appel à cet effet. C'était donc après avoir célébré au moins un service, quand ce n'était deux, qu'il rentrait chez lui pour se préparer à la prédication de midi. L'après-midi du dimanche était employé à quelques visites de pauvres et de malades, à des entretiens religieux avec les siens, à la réunion de recherche biblique qu'il avait commencée à Montauban pour ses enfants et quelques-uns de leurs amis, et à la préparation pour le service du soir. Ce dernier service était plutôt un délassement pour lui. Institué par son frère Frédéric et fidèlement continué par lui dans la *Chambre haute* de Oratoire jusqu'à ce qu'il quittât l'Église Réformée, c'était une sorte d'héritage fraternel. Là Adolphe Monod se sentait chez lui, il avait un auditoire simple, régulier, « son petit troupeau du dimanche soir », où il retrouvait bon nombre de

ses catéchumènes, et qui lui était particulièrement sympathique.

On comprendra que les quelques semaines de repos qu'il prenait chaque année fussent à peine suffisantes pour réparer ses forces, quand il ne les employait pas à faire des tournées de prédications. Encore ce repos lui pesait-il, bien que la préoccupation de son ministère ne le quittât pas un moment.

Ingouville, 8 Septembre 1850. — Je ne puis concilier ma conscience pastorale avec la vie que je mène ici. Mon repos devient pour moi une sorte de culte, auquel je sacrifie, ce me semble, ma fidélité chrétienne. Ma bonne mère veille sur mon repos avec le plus tendre soin. Mais B. n'est pas contente, et au fond elle a raison. Figurez-vous donc saint Paul passant son temps de cette manière! Il faut que je fasse un repos utile, ou je n'aurai pas de paix. J'y pense. J'espère que nous allons organiser un culte domestique plus étendu, qui sera une instruction un peu sérieuse pour les enfants, une sorte de *Bible-class*. Puis je tâcherai de me réserver chaque jour une heure au moins pour des visites pastorales, sans compter les occasions que fournit la maison elle-même. La plus grande difficulté est en moi-même. Je prie un peu plus qu'à Paris; je n'ai pourtant pas encore pu trouver une heure chaque matin, ni arriver à cette communion avec le Seigneur après laquelle je soupire. Tout est là.

Ayons-la, cette vie de Dieu : *Pour moi, vivre c'est Christ;* — et les papillons noirs ou de couleur s'enfuiront.

17 *Septembre.* — ...Je n'ai pu arriver à résoudre la première des questions que je m'étais posées, l'instruction des catéchumènes; cela m'a découragé pour les autres : une série de prédications; la marche à suivre dans la délibération consistoriale sur le projet de loi, et dans la question de l'inspiration, etc. Je crains qu'à méditer sur tout cela, je ne fasse que me tourmenter l'esprit, sans aboutir. Il me semble que je sois incapable de méditation, et je me fais l'effet d'un homme superficiel, tout sérieux qu'il est. La vue de mon ignorance, de mon incertitude, de mon impuissance, de mon inconstance, de tous les *in* dont ma vie est pleine, m'accable, m'écrase. Je ne vois de refuge que dans une vie spirituelle abondante, où toutes les questions se résoudraient à ce point de vue pratique, qui a été celui du Seigneur et des apôtres. Mais cette vie même, je la poursuis et n'y puis parvenir. C'est pourtant là ma vocation, ma spécialité : vivre et faire vivre de la vie de Dieu. O mon Dieu! assiste-moi dans mon incrédulité!

Cette « vie spirituelle abondante » n'était en effet pas chez lui un désir égoïste ou personnel : il la cherchait afin de pouvoir la répandre autour de lui,

et la communiquer, en particulier, à ses auditeurs et à ses catéchumènes, auxquels il portait une affection à la fois pastorale et paternelle. Leur nombre augmentait chaque année; plusieurs venaient de la province pour suivre ses cours; et ces instructions religieuses, auxquelles il donnait un grand soin et beaucoup de travail, formaient une partie considérable de son ministère, par l'influence qu'il exerçait sur la jeunesse. C'était aussi, avec la prédication, celle qui était la plus chère à son cœur, et elle a laissé des traces vivantes et profondes, dont notre Église recueille encore les fruits. Avec quelle sollicitude il voyait les catéchumènes arriver au terme de leur instruction religieuse! Avec quelle angoisse souvent il les admettait à la communion! Avec quelle angoisse plus grande encore il se refusait à le faire, lorsque sa conscience était engagée! Il saisissait avec empressement les occasions de grouper autour de lui ses anciens catéchumènes. Aussi longtemps qu'il le put, il les réunissait un dimanche par mois, en été, afin de ne pas les perdre de vue, soit pendant l'intervalle qui séparait les deux années de cours, soit après leur instruction terminée.

Quant à sa prédication même, nous n'avons pas à l'apprécier ici; et d'ailleurs rien ne fait mieux connaître le prédicateur que ses discours eux-mêmes, selon qu'il l'exprimait à un jeune collègue: « La parole est l'âme de notre ministère ». Mais à

ces discours imprimés, il manque *la vie,* et ceux-là seuls qui l'ont entendu peuvent savoir ce qu'implique ce mot: la vie. Ce qu'était en effet en chaire ce serviteur dévoré du zèle de la maison de Dieu, ce chrétien aux compassions infinies, qui aurait voulu *se faire tout à tous, pour en gagner au moins quelques-uns;* ce qu'était son regard, voilé d'une sainte tristesse, sa voix, toute vibrante de l'amour de Dieu et de la compassion de Jésus-Christ, qui semblait viser chacun, et l'atteindre dans les profondeurs de sa conscience, — ceux-là seuls le savent qui l'ont vu gravir les degrés de la chaire où il allait annoncer l'Évangile, comme s'il eût porté sur son cœur les péchés de ses auditeurs.

« O croix de la prédication de la croix! qui d'entre mes auditeurs de demain soupçonnera que depuis lundi matin jusqu'à samedi fort avant dans la journée, j'ai réservé pour ma préparation tous les moments dont j'ai pu disposer, sans parvenir à rien trouver que je pusse leur communiquer avec foi, comme un message de Dieu, et sans savoir, à l'heure qu'il est, de quoi je parlerai demain! Cette inquiétude d'esprit, jointe à cette stérilité de travail... O croix de la prédication de la croix! »

« L'amertume de la prédication est passée », disait-il souvent au retour de son service du dimanche soir.

« Les deux choses qui ont fait la force de ma pré-

dication, disait-il encore, je le dis en toute simplicité et devant Dieu, c'est d'une part que j'ai travaillé pour cela plus qu'on ne fait d'ordinaire ; et de l'autre cet esprit de mélancolie qui m'a poussé à creuser les choses spirituelles. *Dieu est amour.* »

Il donnait en effet à chacun de ses sermons une forte préparation, méditant sur un sujet quelquefois des semaines avant de le traiter ; et consacrait spécialement la journée du samedi soit au travail soit à la prière, en vue de la prédication du lendemain.

Il écrivait ses sermons, tantôt avant de les prêcher, tantôt après ; dans les dernières années de sa vie, il les écrivait le plus souvent après ; et lorsque le temps lui manquait pour reproduire certaines prédications avec tous leurs développements, il en conservait les principales idées dans des *analyses développées*, dont quelques-unes étaient rédigées avec soin et de manière à former un tout complet.

Une grande épreuve le frappa ainsi que toute sa famille, en 1851 : nous voulons parler de la mort de Mme Monod mère. Depuis nombre d'années elle se partageait entre ses enfants, passant une partie de l'année chez elle à Paris, et l'été au Havre, où deux de ses fils et une de ses filles étaient établis. Les remarquables facultés intellectuelles et morales dont Dieu l'avait douée, n'avaient en rien souffert du

ralentissement de son activité physique : la fracture successive des deux poignets, à quelques années de distance, lui avait laissé une certaine gêne dans le mouvement des mains ; mais son esprit et son cœur n'avaient rien perdu de leur vivacité et de leur jeunesse. Elle tomba malade les derniers jours du mois de février, et son état fut immédiatement jugé très grave. Dix de ses enfants et un grand nombre de ses petits-enfants purent se réunir autour d'elle et l'entourer de leurs soins pendant les derniers jours.

Le triste et doux privilège était réservé à Adolphe Monod d'assister sa mère comme pasteur pendant les derniers jours de cette courte maladie : son frère Frédéric, pris d'une sciatique aiguë dans la chambre même de la malade, dut être ramené chez lui, et fut privé de la douceur de la revoir.

Ce qui frappa ceux qui purent approcher Mme Monod pendant sa maladie, c'était son humilité, sa patience et sa foi dont les témoignages devinrent jusqu'à la fin plus simples et plus touchants. Elle avait demandé que chacun de ses enfants et petits-enfants écrivît une parole de l'Écriture à son intention, et elle aimait à se faire lire ces passages. Le jour même de sa mort elle fit cette remarque : « Il me semble que personne ne m'a donné : *J'ai effacé tes forfaits comme une nuée épaisse, et tes péchés comme un nuage* », et demanda qu'on l'ajoutât à la liste. Ce

fut cette parole que ses enfants firent graver sur sa tombe.

« S'il plaisait au Seigneur d'abréger ! disait-elle, mais ce qu'il voudra. Je suis à Lui. Il m'a rachetée. Je suis en paix. » Quelques moments avant sa fin, ses enfants se réunirent autour d'elle. « Adolphe prit la parole au nom de tous, nommant les absents. — Nous éprouvons le besoin, au moment de prendre congé de notre mère pour la vie présente, de lui dire deux choses : la première, que nous lui demandons sa bénédiction pour nous et pour nos enfants ; la seconde, que nous implorons son pardon pour toutes les fautes que nous avons commises contre elle depuis notre enfance. Elle a répondu à ces deux demandes par les gestes les plus tendres, les plus humbles, et les plus expressifs tout à la fois, ses mains tantôt élevées, tantôt étendues vers nous ; nous sentions tous que cette bien-aimée mère nous pardonnait et nous bénissait de toute la puissance de son cœur maternel. Ce fut un moment bien solennel. Adolphe a ajouté que nous tenions pour la première grâce que Dieu nous ait accordée, d'avoir les parents qu'il nous a donnés, et que nos plus tendres bénédictions accompagnent notre mère dans son prochain délogement. Puis il termina par la prière. » — Vaillante jusque dans la mort, cette mère fidèle échangea pendant deux heures encore de tendres paroles d'adieux avec les siens, en pensant à tous les absents. Sa dernière parole fut un cri

jeté au Seigneur : « Viens ! viens ! » Il vint en effet et la recueillit dans son sein.

En l'absence de son frère Frédéric, et de son frère Guillaume, alors pasteur à Alger, ce fut encore à Adolphe Monod qu'incomba le devoir d'adresser quelques paroles aux amis réunis pour lui rendre les derniers devoirs. Après avoir rappelé les bienfaits temporels dont Dieu l'avait comblée dans sa personne et dans sa famille, et les grâces spirituelles plus grandes encore, dont elle avait été l'objet, il montrait comment la foi humble et active de sa mère s'était encore affermie et développée pendant cette dernière maladie : « Ce que la vie avait commencé en elle, disait-il, la mort l'a achevé. Son obéissance chrétienne grandit à vue d'œil dans l'épreuve : elle craignait la douleur; elle craignait aussi la mort ; tout au moins, elle tenait à la vie, elle y tenait beaucoup, et pourquoi pas? Dieu avait fait la vie si heureuse pour elle ! Mais elle acceptait la souffrance et la mort avec une patience que j'appellerais parfaite, si elle ne fût allée en croissant. Oh ! qu'il était doux de la voir occupée seulement à rendre grâces pour les souffrances qui lui étaient épargnées !... Mais il y a eu plus encore que tout cela : cette liberté d'assurance et de confession qui était peu dans les habitudes de sa piété, essentiellement intérieure, lui a été accordée, pleinement accordée, dans son dernier combat. Le matin du 4 mars, elle me disait encore :

« Avoir reçu tant de grâces, et y avoir répondu avec tant d'indifférence! cette pensée est effrayante; » et le soir du même jour, on lui a entendu dire et redire ces belles paroles, avec d'autres, toutes semblables : « Je suis à Lui, je suis à Lui; il m'a rachetée. Je suis en paix. Grâce! grâce! grâce! »

« Ainsi prenons courage. Tout ce que Dieu fait, il le fait pour notre bien spirituel. Entrons dans ses vues; et que la mort de notre bien-aimée mère nous excite d'une ardeur nouvelle dans le chemin de la vie. Il faut que de tels coups abattent l'âme, ou qu'ils la réveillent, l'un ou l'autre. Je sens par mon cœur que votre choix est fait, avec une humble confiance en Dieu. Point de complaisance dans une émotion molle et stérile; surtout point d'idolâtrie! Gardons-nous de donner à notre mère la place qui n'appartient qu'à Dieu! En avant donc, et pour la vie intérieure, et pour la vie extérieure. Au dedans, la vie de prière, à laquelle nous venons d'être si miséricordieusement exercés par ces longs jours d'attente, passés ensemble devant Dieu. Au dehors, la vie active. Ce jour termine la série de ceux détachés pour les derniers soins de l'amour filial : demain à l'œuvre, avec un nouveau courage, pour pouvoir mourir comme notre mère, bénis de Dieu et des hommes, pleurés amèrement, mais saintement par nos enfants, et recueillis en paix dans le sein du Sauveur. Mourir ainsi, c'est commencer à vivre. Vivre ici-bas, c'est mourir... »

Si nous avons transcrit ces paroles, c'est qu'elles sont la plus fidèle expression de l'esprit dans lequel celui qui les prononça accepta le tout premier cette épreuve douloureuse. L'influence maternelle de Mme Monod était demeurée si forte, que chacun de ses enfants se sentait le plus directement atteint.

A M. le Professeur de Félice.

Paris, 20 Mars 1851.

La vue de votre écriture, mon cher ami, m'a été un reproche et une consolation. Un reproche, parce qu'elle m'a rappelé mon long silence; une consolation, parce qu'elle y a mis un terme. La vérité est (je parle à qui me connaît) qu'ayant par diverses circonstances laissé passer les vacances dernières sans lire votre bel ouvrage[1], malgré le plaisir que je m'en promettais, je n'ai pas su en trouver le temps, durant les soins multipliés, croissants, de l'hiver, et ne le trouverai pas maintenant avant Pâques; et pourtant je m'étais mis dans la tête que je ne vous écrirais pas avant d'avoir fait cette lecture; j'en avais honte. Aujourd'hui, votre fidèle sympathie vient rompre la glace que mon infirmité d'esprit laissait se former entre nous.

Oui, nos cœurs sont brisés; le mien l'est plus que je ne puis dire, plus que je ne sais moi-même; car

[1] *Histoire des protestants de France.*

chaque jour me révèle mieux l'étendue de la perte que nous avons faite. Nous sommes décapités. Et puis, par des raisons plus faciles à sentir qu'à expliquer, je perds en ma mère plus qu'un autre. Hélas! chacun de mes frères et sœurs s'en dit peut-être autant de son côté. Nous avions été si favorisés! Pauvre terre, où la joie est la mesure de la douleur!

Il y a une consolation dans les peines profondes. Cette consolation, nous l'avons, et en abondance, je le reconnais; et dans mes bons moments, je le sens. je puis élever mon cœur à Dieu dans un esprit d'actions de grâces; mais le plus souvent, l'action de grâces demeure à l'état de théorie. Je me recommande à votre souvenir devant Dieu, et à celui de votre bonne compagne.

J'aurais aimé à trouver dans votre lettre une ligne ou deux expliquant ce que vous entendez par cette modification qui se serait faite dans ma manière depuis que je suis à Paris. J'ai le sentiment vague d'une certaine modification qui s'est faite chez moi à Montauban, et qui consistait surtout, ce me semble, dans le besoin de *prendre le christianisme en Christ;* mais je ne comprends pas bien en quoi je me serais modifié à Paris. Ce que je sens profondément, c'est que je ne pourrai pas être heureux tant que ma foi ne sera pas plus *une vie,* et ma prédication *une action.* Je rêve la formation d'un peuple prenant l'Évangile tout à fait au sérieux (je ne dis pas une

Église, mais un peuple spirituel), et qui puisse fournir à notre prédication l'appui que celle des apôtres trouvait dans l'Église primitive de Jérusalem. Je fais en ce moment une série de discours sur saint Paul, qui tendent vaguement à ce but...

Oh! que je sens bien qu'il ne me faudrait, pour être heureux et saint, que de croire en Jésus-Christ avec la foi de Paul, et de vivre, comme Paul, de sa communion et de la prière!

Cette année-là et les deux suivantes furent peut-être celles de la plus grande activité pastorale et oratoire d'Adolphe Monod, au dedans et au dehors, où il était sans cesse appelé pour des prédications, des services de consécrations, de dédicaces, etc. Cependant il commençait dès lors à sentir un certain déclin de ses forces :

« Il n'y a personne ici qui ne se réjouisse sincèrement de vous revoir, écrivait-il à un ami, à commencer par le père et la mère, vos vieux amis qui commencent à se sentir vieillir, petit à petit. *C'est le chemin de toute la terre*. Le cœur pourtant n'est pas du voyage.

« Notre fête de Pâques a été plus animée que de coutume ; le temple où j'ai prêché était plus que plein ; l'auditoire recueilli; les communiants plus nombreux que les années précédentes, et la collecte plus abondante. J'ai lieu de croire qu'il en a été de même partout.

« Je ne prolonge pas la conversation, par une raison que j'ai apprise du bon saint Jean. (3 Jean, 13, 14). J'adopte pour salutation le v. 15, et vous dis adieu dans cet esprit. »

Et au mois de septembre : « J'ai prêché avec liberté sur Psaume LV, 7 : dans l'agitation présente, chercher son lieu de repos en Jésus-Christ. Quelques témoignages m'ont prouvé que ce discours a fait du bien; mais F., qui m'a entendu à Blois, et B. ici, m'ont trouvé l'air et l'organe fatigué. Ils me comparent avec ce qu'ils m'ont vu autrefois, et ne peuvent me retrouver. Je crois en effet que ma force physique et oratoire a décliné. S'il en est ainsi, puissé-je éprouver 2 Cor. XII, 10 ! »

Parfois lorsqu'il avait un travail urgent à faire, ou un sermon à écrire, il fuyait les interruptions de Paris, et cherchait quelques jours de repos de corps et d'esprit à la campagne, choisissant pour cela des endroits où son ministère pouvait s'exercer d'une manière utile et sans trop de fatigue. Il était grand admirateur des œuvres de Dieu, et jouissait à la fois des beautés de la nature et de l'affection de ses amis chrétiens.

Villers-Cotterets, 16 *Mai* 1851. — ...Nous rentrons d'une promenade en voiture dans la forêt, avec Mme Pelet et M. Salanson. Nous avons visité les restes (ce ne sont pas même des ruines) de la tour

de Réaumont, point culminant de la forêt. Un lac d'arbres, ou plutôt une mer, car il y en a à perte de vue, sur un sol montueux et déchiré; des hètres montant au ciel, droit comme des colonnes, vraies colonnes en effet du temple de la nature, vieux de quatre ou cinq siècles, hauts de près de cent pieds, si ce n'est plus, avec la violette, la pervenche, la reine des bois croissant à leur pied et sous leur ombre; des houx, parmi lesquels nous avons rôdé en vrais braconniers pour choisir une canne; et au milieu de tout cela, causant, entre l'admiration et le braconnage, avec cette femme au cœur d'or, à l'esprit supérieur, à la parole éloquente, à la foi enfantine qu'on appelle Mme Pelet... Mais me voilà lancé dans ma phrase et ne sachant comment en sortir, forcé que je suis d'être court pour arriver à temps à la poste, et me préparer à l'humble nécessité du dîner par la vaine réalité de la toilette. Charmante promenade! séjour délicieux! Je ne sais quand j'en sortirais, sans ce diaconat de mardi soir. Mon sermon ne bat que d'une aile. Je l'écris à bâtons rompus, sans m'imposer aucune gêne. Mon temps n'est pourtant pas perdu pour le service de mon Maître, j'aime à le croire; je puis faire du bien aux autres, et le Seigneur m'en fait à moi-même.

Paris, 18 *Juillet* 1851. — J'admire, chère Madame, écrivait-il à Mme Pelet, quelques semaines plus tard, comment vous avez pu trouver que la

reconnaissance est de votre côté, pour la semaine que vous m'avez fait passer à Villers-Cotterets. Je ne me la rappelais que comme quelques-uns de ces jours précieux et rares, qui comptent dans la vie et qui demeurent dans le souvenir par le bien qu'ils font à la fois au corps et à l'âme, au cœur et à l'esprit. Mais l'amour fraternel explique bien des choses. Il donne et il accepte; il se plaît à donner, et il se plaît à accepter. Je veux bien vous laisser toute votre reconnaissance, pourvu que vous me laissiez la mienne; et nous rivaliserons, si vous le voulez bien, de zèle pour nous faire mutuellement du bien dans le Seigneur.

Heureux entre tous qui donnera à ses frères, dans ces temps de *faim et de soif pour la justice,* l'exemple de la faim et de la soif apaisées dans la communion non interrompue avec le Seigneur, et dans la conformité sans réserve à sa volonté!

Au commencement de septembre la première assemblée œcuménique régulière de l'Alliance Évangélique le ramena en Angleterre. Ce fut son dernier voyage dans ce pays, où il fut reçu de la manière la plus cordiale par ses excellents amis Sir Culling et Lady Eardley.

A Lady Eardley.

Paris, 13 septembre 1851.

Mylady et honorée sœur dans le Seigneur,

La reconnaissance est parfois lente dans son expression, sans être pour cela moins sincère: j'en suis la preuve. Comment ai-je pu attendre une semaine entière avant de vous dire combien mon cœur est pénétré de vos bontés à vous et aux vôtres, pour moi et pour les miens? Mon trop court séjour à Belvedère restera gravé doucement dans mon souvenir comme un gage d'hospitalité chrétienne et d'amour fraternel; et si je ne craignais de dire une trop grande hérésie en présence de celui à qui Dieu vous a donnée pour femme, j'ajouterais que j'aurais encore plus joui de mon excursion à Belvedère, si la grande Conférence de Londres n'y était venue troubler mon charmant repos. Votre activité anglaise me tue; je suis rentré au logis épuisé de corps et d'esprit; et plus disposé, si je m'écoutais, à dormir qu'à travailler... J'espère toutefois que, de toute manière, comme repos de Belvedère et comme *exertion* de Freemason's Hall, mon petit voyage en Angleterre m'aura été vraiment salutaire. Mon âme a été particulièrement rafraîchie dans le Seigneur par cette communion du 3, et cette journée du 4; journée délicieuse, pour laquelle je ne saurais assez

remercier Sir Culling de m'avoir retenu. C'est le meilleur de mes jours à Londres. Veuillez dire à mon respectable et honoré ami que, pour la publication des discours prononcés, tout en lui donnant mes pleins pouvoirs, je suis de ceux qui pensent qu'il convient de maintenir dans cette publication cette diversité des langues qui a fait le caractère de notre triple prédication. Je lui enverrai mon discours *en épreuve*, aussitôt que corrigé, avec les quelques lignes d'introduction que j'y ai ajoutées à Tower Church [1].

Et maintenant, chère madame et sœur, j'implore sur vous, sur votre excellent mari, sur vos chers enfants et sur toute votre maison, y compris ma propre fille, à laquelle j'envoie ma tendre et paternelle bénédiction, toutes les bénédictions que peut souhaiter un ami qui vous aime d'un cœur vrai, et selon le Seigneur.

Après quelques semaines passées à Paris, il dut se rendre à Divonne, et y faire une cure prolongée pour se préparer à un laborieux hiver. Là,

[1] A la suite des Conférences de Londres, Sir Culling Eardley désira que trois de ses amis, qu'il avait eus en séjour chez lui, prêchassent chacun dans sa langue, en anglais, en allemand et en français, dans l'église de Tower Church qui dépendait de sa propriété. MM. les pasteurs Th. Binney, Krummacher et Adolphe Monod accédèrent à son désir, et les trois sermons furent imprimés en un volume sous le titre de *Tower Church Sermons*.

il retrouva son frère et sa belle-sœur, M. et Mme Frédéric Monod. Il n'en revint que vers la fin de novembre.

23 *Octobre* 1851. — ...Mardi, promenade en compagnie à Crassier, paroisse actuelle de Taillefer; et hier dans la même compagnie, nous sommes allés prendre le thé chez Lise Noguet, dont le traité: *Marie, ou les deux jambes de bois,* est l'histoire exacte, qu'on a seulement eu le tort d'imprimer de son vivant. Elle nous a donné un excellent repas champêtre, et fait passer un après-midi des plus intéressants. A soixante-cinq ans, marchant sur deux jambes de bois, mais sans béquilles, sourde à ne pas entendre un coup de canon, elle est heureuse, gaie, aimable, pleine qu'elle est de la vie du Saint-Esprit. Elle a été d'autant plus heureuse de me voir que mon sermon *Qui doit communier?* que le gendarme Pichonnaz lui avait donné, a contribué à l'éclairer à salut. Elle supplée à l'ouïe qui lui manque en observant le mouvement des lèvres; si bien que Frédéric a causé un quart d'heure avec elle, par demandes et par réponses, sans se douter qu'elle fut sourde. C'est à n'y pas croire.

Dès le mois de mai l'année suivante, du 16 au 26, Adolphe Monod entreprenait une tournée de prédications en Alsace, notamment au Ban de la Roche, à Mulhouse et à Strasbourg.

Avant son départ il avait échangé quelques lettres avec les pasteurs de différentes localités où les chaires lui étaient offertes avec empressement, et il écrivait à M. le pasteur Bernard, de Mulhouse, qu'il ne connaissait pas encore :

A M. le Pasteur Bernard.

Paris, Mai 1852.

...Votre lettre n'en a pas moins pour moi un charme particulier, cher Monsieur. C'est un des organes de ces *amis inconnus* que se fait, sans le savoir, un homme qui annonce publiquement l'Évangile. Moins vive ou moins sensible que l'affection des amis connus, la leur a je ne sais quoi de délicat, de spirituel, d'indéfini, qui plaît à mon cœur. Je m'appuie sur eux avec une confiance qui, pour être un peu vague, n'en est que plus abandonnée, et je crois sentir qu'ils s'appuient également sur moi, dans le Seigneur. J'aime à prier pour eux et à me dire qu'ils prient pour moi. Je me dis que, par la grâce de Dieu, je leur ai fait quelque bien ; car c'est par là que notre relation a commencé, et sans cela nous ne nous serions pas rencontrés dans cette vie intérieure qui fait notre seul lien. Eh ! qui sait si notre relation essentielle gagnerait à échanger ce lien contre un autre plus palpable, plus engagé dans les conditions de temps et d'espace? Il me semble parfois, quant à moi, que ceux qui ont l'insigne

bonté de m'aimer, risqueraient de m'aimer moins en cessant de m'aimer à distance... Quoi qu'il en soit, le Seigneur saura bien nous rapprocher si cela est désirable; mais je ne suis pas impatient du rapprochement, voilà tout ce que je veux dire. J'aime tendrement mon public fraternel inconnu, de visage ou même de nom, et il faudra que je lui dédie quelque livre tout exprès un de ces jours...

Cette tournée en Alsace fut rapide, mais particulièrement bénie. Son cœur en fut réjoui. Sans compter ses nombreux amis de Strasbourg et des autres villes, parmi lesquels nous ne nommerons, de peur d'en oublier quelqu'un, que le professeur Charles Cuvier, et le professeur Kampmann qui avait été l'affectueux promoteur et organisateur de ce voyage, il eut une satisfaction particulière à retrouver au Ban de la Roche son ancien ami M. Daniel Le Grand, à visiter la paroisse et le presbytère d'Oberlin, et à prêcher dans sa chaire, à Waldersbach. A Strasbourg, il saisit avec joie l'occasion de s'entretenir avec les étudiants en théologie :

24 *Mai* 1852. — ... C'est un des symptômes de la bénédiction de Dieu dans ce voyage, que l'impression produite a été trop sérieuse pour s'évaporer en louanges. On n'a pas pensé à l'orateur. Les anges du ciel s'en sont réjouis, et je m'en réjouis avec eux.

Il faut ajouter que M. n'a pas osé dire exacte-

ment ce que je faisais, de peur de vous inquiéter. Le 16, prédication le matin, méditation le soir. Le 18, prédication. Le 19, allocution d'une heure environ aux étudiants de la Faculté. Le 20, prédication au Ban de la Roche, et réunion. Le 21, premier discours sur l'*Inspiration;* le 22, second discours, plus un dîner avec *speech* chez les internes de Saint-Guillaume (quarante jeunes gens); plus une allocution aux quatre à cinq cents élèves du gymnase; plus une collation avec une quinzaine d'étudiants, plus intime, où je ne pouvais pas rester muet. Le 23, deux prédications. Le 25, demain, Colmar et Mulhouse, pour la clôture définitive, et pour m'y préparer aujourd'hui, j'ai passé une journée délicieuse à parcourir les environs de Bade. Mercredi je vàis à Bruyères et de là, jeudi ou vendredi, à Paris...

Ce fut sa dernière tournée de prédications. A partir de ce moment, nous le voyons donner ici ou là des prédications isolées. Mais il se faisait un devoir de se réserver plus que jamais pour son ministère et, dans la mesure même où il sentait ses forces décliner, de se reposer lorsqu'il pouvait s'éloigner de Paris.

Cette même année 1852 fut marquée pour Adolphe Monod par une grande délivrance que Dieu accorda à lui et aux siens. Mme Monod, frappée d'une congestion cérébrale, à la suite d'une insolation,

faillit être enlevée à leur affection ; Dieu la rendit à leurs prières. Son mari écrivait à M. Vaurigaud :

Paris, 10 *Juillet* 1852. — Elle va mieux. — Bon ami, fidèle ami, ma femme est (dois-je dire a été?) gravement malade.

Une congestion cérébrale, mercredi, vers 4 heures dans la rue, reconduite chez moi par M. (pauvre M.!) sans connaissance. La parole perdue ; mouvement et sentiment suspendus, dans une partie du côté gauche; péril imminent. Mon frère G. a dit à F., qui me l'a redit depuis : « Il y a *une possibilité* qu'elle en revienne! » La voir mourir, et mourir sans communiquer avec moi, ô mon ami! *Mon âme se fond d'angoisse!*

Le soir même les symptômes les plus graves se sont arrêtés. Ils ont disparu par degrés. G. a repris courage dès le mercredi soir. Le jeudi à midi, consultation : M. Rayer jugeait le cas fort grave, presque désespéré. G. tenait bon, et m'encourageait à espérer. Vendredi, amélioration notable de l'avis de M. Rayer lui-même. Le mieux persiste.

Nous avons été gardés *en paix,* mes enfants et moi. Nous, moi aussi, *je n'ai point eu d'amertume,* j'ai jugé que Dieu était *juste* s'il frappait, et *bon* s'il épargnait...

Priez pour nous, et persévérez.

Je n'ose me livrer encore à l'espérance. Figurez-vous le pauvre Adolphe Monod sans la compagne

de sa vie, la colonne de sa maison, le secours de son ministère, l'équilibre de ses conseils, l'amie de son cœur, la mère de ses enfants!... Adieu. Si «nous vivons», je ne vous récrirai que dans quelques jours.

Dieu permit que Mme Monod se relevât de cette grave maladie. Et bien que sa santé ne dût jamais se remettre entièrement de cette violente secousse, et qu'elle ne dût pas retrouver toutes ses forces, il lui accorda encore une bonne et chrétienne activité de seize années. C'est à elle qu'on doit la traduction en anglais des *Adieux,* et des sermons sur *Jésus tenté au Désert.*

Nous avons dit que la tournée d'Adolphe Monod en Alsace fut la dernière, et qu'à partir de ce moment, lorsqu'il s'absentait, il était contraint de prendre ce repos de corps et d'esprit qu'il se reprochait autrefois comme une sorte d'infidélité. C'est ainsi qu'il fit, vers la fin de l'été, un voyage en Suisse avec son fils, son ami le pasteur Louis Meyer, et deux jeunes amis.

Gryon, 14 Septembre 1852. — ...Après avoir passé la soirée du dimanche au Désert, dont les habitants vous saluent affectueusement, j'ai quitté Lausanne hier lundi, à 11 heures, par le bateau à vapeur. ...M. Viénot m'a accompagné jusqu'à

Villeneuve, où il avait donné rendez-vous à ses trois enfants pour me venir toucher la main. L'omnibus m'a conduit à Bex, d'où je suis remonté ici, mon havresac sur le dos. La charge, jointe à la marche montante pendant plus de deux heures, était beaucoup pour mes cinquante ans. Un jeune paysan, qui m'a rejoint, s'est heureusement offert pour prendre mon fardeau, ce qui m'a donné l'occasion de lui parler d'un autre chemin, plus rude encore que celui de Gryon. J'ai retrouvé ici Meyer et B. Il était six heures quand j'ai atteint le haut de ma montagne. Vers huit heures et demie sont arrivés W. et E., revenant du Grand Saint-Bernard, enchantés de leur excursion, pour laquelle le temps les a servis de fort bonne grâce. A Lausanne aussi, j'ai eu un ciel pur, semé de nuages, et j'ai beaucoup joui de la vue. Ici je retrouve les nuages un peu plus amoncelés. Toutefois, nous nous proposons de partir ce matin à sept heures précises pour Sion par le Col de Cheville : les jours s'écoulent, et nous n'avançons guère. Nous aurions dû passer dès le commencement à l'autre versant des Alpes ; mais maintenant que le temps se relève, on peut l'espérer, nous demeurerons en Suisse et ferons seulement une pointe de l'autre côté.

Evoléna (Vallée d'Hérens), 15 *septembre* 1852.

...Nous avons repris notre voyage mardi. Malgré les brouillards de Gryon, encouragés par le beau

temps que nous avions trouvé dans les régions inférieures, W. et E. de leur côté, et moi du mien, nous nous sommes décidés à passer le Col de Cheville, longeant le pied des Diablerets, traversant ensuite le théâtre de l'éboulement arrivé au haut de cette montagne au commencement du siècle dernier, et enfin, suivant le cours du torrent de la Lizerne, par le *chemin neuf* pratiqué dans le flanc d'une des deux montagnes entre lesquelles il coule. A gauche, la montagne, et de temps à autre des rocs à pic, à une hauteur immense au-dessus de votre tête; à droite, un plan fortement incliné, quand il n'est pas perpendiculaire, ou peu s'en faut, qui descend jusqu'au torrent, que vous découvrez de temps en temps, sans l'entendre jamais, séparés que vous en êtes par une élévation de 1800 pieds; en face, des montagnes de roc presque à pic, avec de larges rainures formées par les torrents du printemps, et au bas desquelles nous apercevions de grands sapins; — tout cela fait un spectacle sublime et puissant, auquel succède, en débouchant dans la vallée, la vue riante et pittoresque de Sion et de la campagne environnante. A Sion, mardi soir. De là, hier matin nous avons remonté l'Erwingerthal, et nous avons eu une seconde journée fort belle, faisant le pendant de la précédente, en sens inverse. Au lieu de descendre un torrent, nous en remontions un; au lieu d'aller du glacier (Diablerets) à la plaine, nous allions de

la plaine au glacier. Cette fois, le torrent moins éloigné de nous, était toujours entendu, et la plupart du temps en vue: les avis sont partagés sur celle des deux journées qui doit être préférée à l'autre.

Nous nous entendons à merveille, et formons à nous cinq une heureuse combinaison pour faire un voyage intéressant et fructueux... A Gryon nous avons eu pour sixième un compagnon, excellent homme, d'ailleurs, qui était le type de la poltronnerie, dont il s'accusait lui-même avec une naïveté charmante, mettant toute sa décision à s'interdire impitoyablement tout ce qui ressemblait à une fatigue ou à un danger. L'adjonction momentanée de ce sixième nous a fait mieux apprécier notre partie à cinq. Je tiens à expliquer que la personne en question n'est pas le pasteur de Gryon. Ce pasteur, M. David, a été plein d'obligeance pour nous, ainsi que toute sa famille.

N'oublions pas de mentionner un trait curieux de notre excursion dans la vallée d'Hérens. Dans ces villages de montagnes, peu fréquentés par les étrangers, il n'y a point d'auberges. Les voyageurs sont reçus chez les curés, qui exercent ainsi une sorte d'hospitalité à part, moitié spéculation, moitié charité. C'est ainsi que nous avons dîné chez le curé d'Hermance et couché chez le curé d'Évoléna; et je dois rendre témoignage de la bonne grâce avec

laquelle il nous ont hébergés et de l'extrême modération qu'ils ont mise dans leurs prix, quand nous les avons pressés de les fixer eux-mêmes : il a fallu chaque fois leur donner plus qu'ils ne demandaient... Nous leur avons fait connaître, Meyer et moi, qui nous sommes; cela n'a en rien refroidi leur politesse; et nous avons eu, surtout avec le curé d'Évoléna, de longues conversations religieuses qui n'ont pas été sans intérêt. Il a pris congé de nous en nous disant : « Chacun de nous suit la loi sous laquelle il est né; mais nous sommes frères en Jésus-Christ, et je n'ai rien vu en vous qui ne m'ait édifié ». Mais en même temps nous avons été frappés encore une fois de l'uniformité absolue qui existe entre les sentiments et les arguments de tous les prêtres de cette Église déchue. Faites causer un prêtre catholique romain quel qu'il soit et où que ce soit : vous pouvez être certain que sa controverse est exactement la même que celle des deux curés que nous venons de visiter : également vide quant au fond, également subtile quant à la forme...

Le 26 vers la fin du jour, l'horizon vint à s'éclaircir par degrés, et à découvrir à nos regards enchantés, tour à tour à la clarté du soleil et à celle de la lune, les merveilles qu'un ciel jaloux nous avait d'abord dérobées. Ici, la chaîne du Mont-Blanc, vue par derrière, offre à l'œil des formes moins belles et des aspects moins variés que du côté de

Chamonix. Mais, par une sorte de compensation, étant à la fois plus rapprochée et plus escarpée, elle a quelque chose de plus grandiose. On est moins charmé, mais plus saisi. Quoique notre temps fût très court (il avait promis de prêcher à Genève le 3 octobre), nous ne pûmes résister à la tentation de monter le lundi matin, par un temps ravissant, au haut de la montagne de Saxe, au pied de laquelle est bâti Cormayeur : et là, placés au centre d'un immense amphithéâtre de glaciers et de montagnes couvertes de neige, nous eûmes sous les yeux un spectacle majestueusement uniforme, que je n'essaie pas même de dépeindre...

Nous avions pour guide dans cette admirable excursion, Antoine Proment. C'est un homme à qui sa longue expérience fournit beaucoup de matériaux intéressants pour sa conversation avec les voyageurs... Quand je lui payai la petite rémunération convenue pour ses services, ce brave homme, qui nous avait entendus réciter selon notre coutume des cantiques et des portions de l'Écriture durant notre promenade, me dit : « Monsieur, quand vous me donneriez vingt francs au lieu de huit, vous me feriez moins de plaisir que vous ne m'en avez fait par vos entretiens sur la montagne. J'y ai prêté l'oreille tant que j'ai pu ; je regrettais seulement que ma mule m'en fit perdre quelque chose par le bruit de ses pas. En comparaison de nous autres paysans, vous êtes des saints. » Vous pensez bien que je ne

manquai pas l'occasion de lui parler de la grâce qui est en Jésus-Christ. Je chercherai l'occasion de lui envoyer quelques livres, surtout un Nouveau Testament, dont il a accepté l'offre avec un empressement qui m'a touché. *Qu'avons-nous que nous ne l'ayons reçu? et qui est-ce qui a fait de la différence entre nous et d'autres?*

Le même jour nous nous rendîmes de Cormayeur à Aoste : jamais ciel plus serein n'éclaira plus belle promenade. A mesure que nous nous éloignions du pied des glaciers, le Mont-Blanc, se détachant peu à peu de ce qui l'environnait, et demeurant seul en vue, semblait monter vers le ciel à mesure que nous descendions dans la plaine : encadré entre deux montagnes de moyenne grandeur, qui semblaient s'écarter avec respect pour nous le laisser voir tout entier, et que le soleil avait dépouillées de leur neige du matin, il formait par sa masse imposante tout le fond du tableau derrière nous; devant nous, à l'autre extrémité de l'horizon, se découvrait par degrés l'un des plus beaux glaciers des vallées italiennes, remarquable par la pureté de sa forme pyramidale, et qui faisait tant bien que mal pendant au Mont-Blanc, à défaut du Mont-Rose que nous ne pouvions point apercevoir d'où nous étions. Puis, plus près de nous, entre ces deux hôtes des cieux, une terre privilégiée, unissant la végétation la plus riche aux sites les plus pittoresques, la vigne et le froment cultivés dans le même champ, des cascades

qui n'auraient besoin pour être célèbres que d'arroser un pays plus fréquenté des voyageurs, et des vergers délicieux...

Toujours jaloux de profiter des occasions qui s'offraient à lui pour faire quelque bien, il s'appliquait en voyageant à évangéliser dans les hôtels, tâchait de lier connaissance avec quelque personne favorablement disposée, le plus souvent le propriétaire ou le sommelier de l'hôtel, suivant les circonstances, et faisait après son départ un envoi de bons livres qui étaient toujours bien reçus. Les dimanches, pendant le voyage, étaient invariablement des jours de halte et de repos, et l'on organisait un petit culte dans l'hôtel où l'on se trouvait.

Il cherchait d'ailleurs, même en voyage, à tirer le meilleur parti de son temps. C'est ainsi que, pendant cette excursion en Suisse, sous une pluie battante de six heures qui avait obligé les voyageurs à rebrousser chemin dans le Val d'Hérens, il donna à ses compagnons de route une leçon de débit oratoire. Pendant le même trajet, il commença la composition de la poésie intitulée: *Jésus-Christ ressuscitant des morts*, qu'il eut à cœur d'achever et de publier pendant sa dernière maladie, avec cette dédicace: *Aux amis qui prient pour moi.* La première idée de ce poème se retrouve dans un sermon sur la résurrection, qu'il prêcha à Lyon le jour de Pâques 1834, et dans

lequel il montrait les élus, les anges et les démons penchés sur le sépulcre vide du Sauveur, et célébrant ou maudissant sa victoire.

L'année suivante il se rendit avec une partie de sa famille dans le petit village d'Auerbach, près de Francfort, où il eut grand plaisir à retrouver la famille de son ami, M. le pasteur Louis Bonnet. Il avait eu l'intention cette année-là d'aller dans le Midi, mais les circonstances ne le lui permirent pas :

Paris, 12 Août 1853. — ...Je m'étais flatté en effet, cher ami, écrit-il à ce propos à M. le professeur de Félice, de faire une excursion dans le Midi. Mais j'ai dû renoncer à mon projet.

Je souffre comme vous de la rareté de nos lettres. Mais cette fois la faute en est à vous plus encore qu'à moi. Vous m'aviez annoncé une lettre d'observations sur ma prédication, sous la réserve que vous seriez bien rassuré sur la crainte de me déplaire. Je me suis hâté de vous mettre à l'aise sur ce point, et depuis cela, j'attends toujours. « Belle Philis »... vous savez le reste. Payez cette vieille dette d'amitié : cela pourra trouver place dans votre préparation pour cet hiver.

Que vous avez raison sur le besoin de retraite qui doit se faire sentir à un pasteur de Paris ! Le problème n'a qu'une solution pratique : un suffra-

gant; mais elle soulève des problèmes nouveaux d'un caractère plus pratique encore. Il faudra pourtant que cette vie haletante prenne fin...

Ma femme qui ne va pas mal, et mes enfants qui se souviennent de vous avec affection, se joignent à moi pour vous envoyer, ainsi qu'à Mme de Félice et à vos enfants, un bien tendre souvenir.

Quelques mois plus tard une indisposition accompagnée de symptômes fâcheux l'obligèrent à s'arrêter dans son travail avant que le moment de ses vacances fût arrivé. Il alla passer quelques semaines au Havre, auprès de ses frères. Il écrivait de là :

Ingouville, 3 Juin 1854. — ...Oh! combien je voudrais, avant de rentrer dans *cette terre qui consume ses habitants,* découvrir quelque moyen d'échapper à cette vie haletante et brisée qui me tue! Pensons-y mûrement, c'est un devoir sacré, autrement je sens que je n'y résisterai pas longtemps... Avançons en paix dans le chemin de la vie, qui est pour nous, par la grâce de Dieu, celui de la paix éternelle. Tenons les yeux fixés en haut, et comptons sur Dieu, le Dieu de Jésus-Christ, pour faire concourir toutes choses à notre sanctification et à notre consolation, dans la communion d'un Maître crucifié.

Ingouville, 15 Juin 1854. — Oh! que ma vie

me satisfait peu comme vie chrétienne, et comme ministère apostolique! Il me semble que j'ai si bonne envie de bien faire, de ne faire que la volonté de Dieu, de la faire sans réserve! Mais l'infirmité de la chair est là qui m'accable toujours, et mon esprit indécis me fait perdre un temps considérable. Le repos rouvre aussitôt chez moi toutes les avenues de la tristesse, fermées tant bien que mal par une vie aussi active que l'est la mienne, je n'ose pas dire aussi utile. Oh! s'il y avait quelque moyen de se donner au Seigneur sans partage, et de vivre pour lui comme il a vécu, pour obéir à son Père!

Ce repos fut singulièrement facilité pour Adolphe Monod par le cordial empressement avec lequel son ami M. le pasteur Petit avait bien voulu, depuis quelque temps déjà, se mettre à sa disposition pour le décharger d'une partie de ses fonctions, que sa santé ne lui permettait plus de remplir régulièrement. Le secours affectueux, efficace, délicat qu'il trouvait en M. Petit, ressort de la lettre suivante, qu'il lui adressait dès le mois de juin.

A M. le Pasteur Petit.

Ingouville, 9 Juin 1854.

Mon bon ami, votre lettre m'a trouvé indisposé; cela, et le désir de prendre l'avis de ma femme, a

retardé ma réponse. Aujourd'hui, je suis tout misérable : soyez indulgent.

Vous pourriez, dites-vous, accepter ou du moins examiner la proposition N., si j'avais des raisons pour saisir cette occasion naturelle de mettre fin à notre arrangement particulier, et dans ce cas seulement. La seule considération qui pût nous faire hésiter serait prise dans vos convenances, non dans les miennes. Quant à nous, nous avons rendu et nous rendons grâces à Dieu, pour m'avoir fait rencontrer, au jour de son bon plaisir, un auxiliaire dont les sentiments s'adaptaient si bien à mes sentiments, et aussi les besoins à mes besoins. Il n'y a que le Père céleste qui sache ajuster si bien les choses.

Sans vous, j'aurais passé les cinq mois derniers chargé seul de mon fardeau, et vous savez si j'étais capable d'y suffire, puisque même avec vous, le tronc du vieil arbre que vous aimez, a commencé de plier. Je n'aurais pourtant pas appelé un suffragant dans les règles, soit parce que je n'aurais pas jugé nécessaire un secours aussi complet; soit, soyons simples, parce que la prudence du père de famille ne me l'eût permis, surtout cette année, qu'à la dernière extrémité.

Vrai avant mon indisposition du commencement de mai, ce que je viens de dire devient deux fois vrai par cette indisposition, et par le repos prolongé qu'elle m'a imposé. Savez-vous que d'ici au 8 oc-

tobre, sauf trois ou quatre dimanches, je suis libre tout l'été, par le précieux concours que vous me prêtez? Les soins que j'avais pris pour en faire un été plus spécialement sanctifié pour l'honneur du Maître, se trouvent, avec le congé extraordinaire que mon indisposition m'a valu de la part du Conseil presbytéral, m'avoir ménagé pour l'heure de la petite visitation paternelle un repos tel qu'aucune prévoyance humaine n'aurait pu me le procurer... Votre passage à N. renverserait tous mes plans, et me jetterait dans un cruel embarras pour lequel le Seigneur me viendrait en aide, cela va sans dire, si un impérieux devoir vous y appelait. Mais l'appel de notre ami-a-t-il ce caractère?

Je ne parle que pour aujourd'hui. *Le lendemain aura soin de ce qui le regarde.* Quelles seront vos convenances l'hiver prochain? moi-même, quel sera l'état de ma santé? Aurai-je besoin d'une suffragance plus complète? nous ne savons, Dieu le sait: il nous le montrera, en son temps, à tous deux...

Cependant, le repos n'avait pas suffi à le remettre. Il fallut chercher un remède plus efficace, et les médecins conseillèrent une cure à Évian. Il s'y rendit dès le mois de juillet, accompagné de sa fille aînée, et y fit une cure prolongée, coupée en deux par un séjour à Céligny, auprès de sa seconde fille, mariée depuis quelques mois à M. le pasteur Auguste Bouvier. Sa famille vint l'y rejoindre,

pour célébrer avec lui le vingt-cinquième anniversaire de son mariage. Il recevait à Céligny de fréquentes visites, et vit se réunir un jour autour de lui dix-huit jeunes pasteurs et ministres qui furent heureux de recevoir de lui quelques conseils sur la prédication et le ministère évangélique. Nous empruntons quelques pages à sa correspondance pendant ce séjour à Évian et en Suisse.

Évian, 27 Juillet 1854. — Nous sommes fort entourés de bons amis, surtout Tronchin, De la Rive, Charton, sans parler des deux oncles d'A. fort aimables pour nous... Je viens de rendre à MM. Tronchin et Paccard leurs visites. Chez M. Tronchin ou plutôt chez Madame, M. m'a accompagné. La pauvre femme a peine sur peine. Sa santé est toute délabrée et son cœur est brisé par la mort récente de sa fille... Elle nous a fait un accueil fort aimable.

Nous avons commencé ce matin la lecture des Psaumes, dans la traduction nouvelle, et celle de saint Jean: je suis cette lecture sur les textes originaux. Nous avons également commencé le volume de M. Faugère, consacré aux deux sœurs et à la nièce de Pascal. Cela devrait m'intéresser, mais je n'ai d'intérêt pour rien en ce moment...

Je songe à établir un culte quotidien. Je désire suivre le bon exemple que Frédéric m'a donné à Divonne. Mais pour le dimanche, je refuserai de me charger du service. Plus tard je verrai s'il y a lieu de prêcher un dimanche ou deux.

Évian, 3 Août 1854. — Je ne sais trop comment nos journées se passent : elles sont à coup sûr plus longues que pleines. Nous avons terminé la correction d'un de mes sermons. J'ai eu quelques conversations utiles avec des amis, anciens ou nouveaux. Parmi ces derniers, je distingue M. Charton, le rédacteur du *Magasin pittoresque*, homme d'esprit et de cœur, avec qui c'est un vrai privilège de causer [1].

[1] Adolphe Monod conserva jusqu'à sa fin un souvenir affectueux à M. Charton. De son côté le sympathique rédacteur du *Magasin pittoresque* n'oublia pas les entretiens d'Évian, dont nous retrouvons la trace bien des années plus tard dans son excellent recueil :

« ...Un jour, en 185... sur le rivage d'Évian, je m'entretenais avec un homme dont la mémoire ne périra point, Ad. M., et je lui proposai le problème moral, sorte de lieu commun, qui, dans cette grave question du mensonge, sert ordinairement de pierre de touche :

— Supposons, lui disais-je, que vous avez le devoir d'annoncer à une mère la mort de son fils. Elle est dangereusement malade. Le médecin vous arrête sur le seuil et vous affirme que cette nouvelle peut la tuer. Cependant la mère est informée de votre présence ; elle vous attend, elle vous appelle, elle vous interroge, elle vous presse de répondre : que ferez-vous ?

Ad. M. me répondit avec un regard et un accent que je n'oublierai jamais : « Je me jetterais à genoux devant elle, et je prierais. »

Ah ! noble et grand esprit, âme trois fois sainte, cœur divin, tu étais capable de cette sublime éloquence de la parole et du geste qui peuvent faire des miracles !... »

Magasin pittoresque, 1877, p. 147.

21 *Août* 1854. — ...Il me semble que j'ai gagné quelque chose dans cette retraite sur mon esprit de découragement, c'est-à-dire d'incrédulité! Si Dieu me fait la grâce de me maintenir dans les habitudes de prière que j'ai contractées ici, j'espère que, vivant plus près de lui, je serai moins touché des épreuves terrestres qui, si amères soient-elles, ne peuvent nous suivre tout au plus que jusqu'à la mort: pourvu qu'elles nous fassent mieux connaître et goûter l'amour de celui qui *est amour*, le temps viendra, et bientôt, que nous prendrons plaisir aux larmes qu'elles nous auront tirées des yeux. Vivons dans le ciel, quoique travaillant sur la terre, et toutes choses seront adoucies. Ce n'est pas pour rien que Jésus-Christ nous a donné ce tendre et saint exemple. La paix est là pour nous, et là seulement.

Évian, 10 *Septembre* 1854. — ...N'oublions pas la poésie, mes enfants: c'est si beau, la poésie! toutes les œuvres de Dieu sont pleines de poésie. Allons, courage, confiance, *foi!* nous avons reçu de Dieu tous les dons nécessaires: il ne s'agit que d'y *croire* et d'en user pour sa gloire. Que votre vie, ainsi conduite, sera pleine, utile, heureuse et sainte! Oublions le temps perdu, *laissons les choses qui sont derrière nous*, et donnons gloire à Dieu par la consécration de toutes nos forces de corps et d'esprit à son service... Je vous dépose tous sur le sein paternel de

Dieu... Que la paix soit avec vous tous, au milieu desquels les pieds nous brûlent de nous retrouver!

Nous en sommes à Ézéchiel XVIII ; à Psaume LX, et à Genèse XV.

A Mme Vaucher Veyrassat.

Évian, 11 septembre 1854.

Chère sœur et amie,

Vous voulez de mes nouvelles: je ne sais trop que vous dire de mon pauvre moi. Je suis mieux que lorsque vous m'avez vu à Céligny: plus de bien-être, et aussi, en général, plus de forces. Cette amélioration, qui paraît tenir à l'usage des eaux, durera-t-elle quand il aura cessé? *Je ne sais, Dieu le sait.* Mais ce que je sais bien, c'est que mes sentiments sur tout cela sont aussi conformes à ceux que vous m'exprimez dans votre bonne lettre, que le vrai est conforme au vrai, et le bien au bien. Nous sommes heureux, trois fois heureux, dix fois heureux; parce que notre Dieu est bon, trois fois bon, mille fois bon. Il est *le seul bon*, le seul aimant, le seul aimable, *le seul Dieu et le seul Seigneur*. Votre lettre a été pour moi comme Prov. XVI, 24 et XXV, 11, 12; et je souhaite que ces quelques lignes soient pour vous comme Prov. XXV, 25. Oh! que j'aime les Proverbes!

A M. le Pasteur Petit.

Céligny, 18 septembre 1854.

Bien cher frère,

Je vous aurais déjà remercié pour le tendre et fraternel intérêt que vous m'avez témoigné en tant de manières, si j'étais libre de l'emploi de mon temps. Mais rien n'occupe comme le repos, et les jours se passent sans que rien se fasse.

J'espère avoir gagné *quelque chose* à ma longue cure d'Évian; beaucoup, je n'oserais le dire. Je suis à peu près exempt de certaines douleurs assez vives que j'ai ressenties à Paris et au Havre. On me dit aussi que j'ai meilleur visage: mais le mal me paraît être ce qu'il était il y a deux ou trois mois. Au surplus, on n'en peut pas juger encore; et je ne suis pas au bout des moyens que la médecine me prescrit: attendons, prions, croyons. Je suis dans une grande paix, par la singulière grâce de Dieu; perdu ou non pour ce pauvre corps de boue, mon temps de retraite n'aura pas été perdu, je l'espère, pour mon âme rachetée.

Un habile médecin de ce pays proposait que je renonçasse à Paris, et à toute occupation pour tout l'hiver. Ce moyen radical n'est pas jugé nécessaire par G. Ce que je cherche en ce moment c'est à diminuer ma tâche, et plus spécialement à la réduire à ces *soins spirituels* (prêcher, catéchiser,

écrire), qui sont propres à la fois au ministère évangélique et à mon tempérament personnel. Pour cela il faudra peut-être m'établir pour quelque temps à la campagne, banlieue de Paris, pour ne passer à Paris qu'un temps limité à jours fixes. Il en résulterait pour mon bon ami, qui veut bien s'appeler mon suffragant, quelque surcroît d'occupation; peu, toutefois, ce me semble: je sais bien que si c'était beaucoup, il y aurait à prendre d'autres mesures; et ne suis pas pour écraser les gens parce qu'ils m'aiment et qu'ils aiment le Seigneur. Tout cela veut être mûrement pesé, et ne peut guère l'être qu'à Paris...

Pour le présent, je voudrais prendre des mesures pour ajouter à mon repos le mois d'octobre, jusqu'au 29. Ce jour-là, je prêcherais à l'Oratoire...

Le retour projeté à Paris pour le mois d'octobre ne put se réaliser. Les médecins conseillèrent encore une cure à Divonne avant le retour à Paris. Adolphe Monod était très scrupuleux pour observer les prescriptions des médecins, tout en regardant, aussi bien que ceux auxquels il donnait sa confiance, plus haut, et vers un plus puissant. Il put encore prêcher quelquefois vers la fin de son séjour en Suisse, et rentra à Paris seulement au mois de novembre.

Ce fut à Divonne que le trouva la nouvelle de la mort subite de son ami, le pasteur Édouard Verny.

Divonne, 23 Octobre 1854. — Voici ta lettre. La mort de Verny! O mon Dieu, quelle douleur! quel coup de foudre pour sa famille, ses amis, l'Église entière! J'en suis atterré et ne puis penser à autre chose. Verny n'est plus! O mon Dieu, quel esprit, quel cœur, quel ami! Mon cœur en est brisé. Recevons instruction, et préparons-nous à le suivre. Puisse notre fin être aussi belle que la sienne, telle que la dépeint M. Saint-Hilaire! Ce sera un motif de plus pour mon retour...

Rentré à Paris au mois de novembre, après une interruption de six mois, il prêcha pour la première fois le 11 décembre. Par une intéressante coïncidence, ce jour se trouvait être celui de la collecte annuelle pour les pauvres. Ce n'était pas sans émotion qu'il se retrouvait en chaire pour plaider leur cause au nom du Seigneur, associant en quelque sorte l'épreuve de sa maladie à celle de leur indigence. Il prit pour texte de sa prédication cette parole : *Vous connaissez la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ, qui étant riche s'est fait pauvre pour vous, afin que par sa pauvreté vous fussiez rendus riches :*

Dieu fait bien ce qu'il fait, et toutes choses le servent. Remontant pour la première fois dans cette chaire, après un silence de plus de six mois, je n'y pouvais remonter plus à propos que pour

plaider la cause des pauvres. Toutes les afflictions sont solidaires : humilié moi-même par la maladie, j'en compâtirai mieux peut-être avec l'humiliation de ceux qui manquent du nécessaire. Me trompé-je en espérant que je trouverai aussi vos cœurs plus ouverts? Ah! si ma faiblesse peut servir les intérêts de mes clients d'aujourd'hui, mieux que n'eût fait ma force, ce sera une raison touchante ajoutée à toutes celles que Dieu m'a déjà données, pour lui rendre grâces de cette visitation, non seulement comme disciple de Jésus-Christ, mais encore, malgré les apparences, comme serviteur de sa Parole. Ce mot dit pour l'amour du pauvre, j'ai hâte de m'effacer, pour ne laisser voir que son Avocat véritable, le plus fidèle entre tous, le plus persuasif, et le plus affligé. Le véritable avocat du pauvre, c'est l'*Homme de douleurs, sachant ce que c'est que la langueur*, qui s'est acquis, par tout ce qu'il a souffert, des droits de sympathie et de reconnaissance qui rendent son intervention irrésistible en faveur de tout ce qui souffre.

Et après avoir exhorté ses auditeurs à donner « en présence de la croix », en leur rappelant l'œuvre de Jésus-Christ pour chacun d'eux :

Pour lui, Fils unique du Père, il était riche en Dieu ; il possédait en abondance tout ce qui vous manquait, sainteté, amour, vie, faveur de Dieu, félicité, gloire céleste. Qu'a-t-il fait? Il s'est dé-

pouillé de tout cela; il a quitté le séjour du ciel et le sein de Dieu; il est venu sur notre triste terre comme un homme semblable à nous, que dis-je? il s'est abaissé au-dessous de nous, vivant dans l'indigence, dans l'abandon, dans le mépris, et il est mort, comme le dernier des hommes, du supplice des malfaiteurs. Et tout cela, pour vous revêtir de tout ce dont il se dépouillait. S'il descendait du ciel, c'était pour vous y faire monter; s'il visitait la terre, c'était pour vous soustraire à sa malédiction; s'il mourait, c'était pour vous mériter la vie. Et maintenant vous voilà, si vous croyez de cœur en Jésus-Christ, rachetés de la condamnation par le sang de Jésus-Christ, enfants de Dieu en Jésus-Christ, baptisés de l'Esprit de Jésus-Christ, et prêts à mourir dans la paix de Jésus-Christ, pour passer à la gloire de Jésus-Christ. Vous savez cela? vous croyez cela? Eh bien! les yeux que vous venez d'arrêter sur Jésus-Christ, jetez-les maintenant sur le pauvre; et la mesure dont il a usé avec vous, pour les biens et les maux du monde invisible, usez-en avec le pauvre pour les biens et les maux de la vie présente...

Il terminait par ces paroles: Celui-là fera entre tous l'aumône la plus riche en sacrifice, qui aura jeté le regard le plus repentant, le plus croyant, le plus aimant, sur Jésus-Christ, lui faisant à lui-même l'aumône du sang de sa croix.

Quinze jours plus tard, le jour de Noël, il prononçait un discours dont quelques fragments ont été reproduits dans la préface des *Adieux*, sur ce texte : *Pour toi une épée transpercera ton âme*, et dans lequel nous relevons seulement quelques paroles qui étaient comme prophétiques pour lui-même ; après avoir exhorté ses auditeurs à marcher dans la conformité avec Jésus-Christ, il ajoutait :

Que si, entre les douleurs dont le chrétien est atteint ou menacé, il s'en rencontre une poignante entre toutes, et qui soit aux autres ce que la croix était aux autres douleurs de Jésus-Christ, eh bien ! mon frère, ma sœur, accueillez-la dans le même esprit que Jésus-Christ a accueilli sa croix. Dites, vous le pouvez : *Père, délivre-moi de cette heure;* mais ajoutez, vous le devez : *mais c'est pour cela que je suis venu à cette heure!* Voilà, je le vois, où Dieu voulait m'amener; voilà l'affliction qu'il préparait dès longtemps pour moi, et moi pour elle, par toutes mes amertumes passées; voilà où devait aboutir ma vie extérieure, et où ma vie intérieure devait achever de s'épanouir et de mûrir. C'est votre Golgotha, dont Dieu vous avait épargné la vue anticipée pour ménager votre faiblesse... Quelle qu'elle soit, cette heure devant laquelle la nature a tant reculé, contre laquelle vous avez eu Gethsémané sur Gethsémané, qu'elle vienne ! et si elle est déjà venue, qu'elle soit bienvenue de vous.

Qui sait de quelles bénédictions Dieu l'a chargée pour vous?... Ne perdez pas une occasion peut-être unique. Craignez que l'épreuve vous échappe avant qu'elle vous ait rendu tout son fruit! Hâtez-vous, saisissez votre croix, voyez-y le moment le plus favorable qui vous ait été ménagé — comme à votre Maître la sienne — pour glorifier Dieu et pour le servir!...

C'était bien dans cet esprit qu'il s'avançait lui-même au-devant de la croix qui commençait à se dresser devant lui, mais qu'il ne pouvait, par la bonté de Dieu, ni distinguer, ni mesurer encore d'une manière complète. De sacrifice en sacrifice il devait arriver à la discerner plus clairement, et le premier qui lui fut demandé fut celui de sa prédication elle-même. Il put cependant prêcher encore quelquefois dans les premiers mois de l'année, et continuer d'instruire ses catéchumènes jusqu'à Pâques.

Dès le mois de janvier, il donna sa démission de membre du Comité d'évangélisation de Paris, par la lettre suivante, adressée à son président, M. de Neufville:

Paris, 17 Janvier 1855. — Veuillez, Monsieur et cher frère, offrir à nos collègues et recevoir pour vous-même l'expression du regret que j'éprouve à ne pouvoir être des vôtres ni vendredi, ni aux

séances suivantes de cet hiver. Dieu m'appelle à renoncer jusqu'à nouvel ordre à tout ce qui ne rentre pas directement dans les fonctions de mon ministère. Ce ministère lui-même ne m'est permis qu'à la condition de le réduire à ses éléments les plus spirituels, qui en sont aussi, grâces à Dieu, les éléments essentiels : la prédication et l'instruction de la jeunesse. Ma conscience répugne à figurer de nom où je ne puis être en *œuvre et en vérité,* et vous me soulageriez si vous vouliez donner à un frère capable d'agir, la place que je laisse vide au milieu de vous. Je ne cesserai pas du reste de vous suivre dans vos travaux de mes faibles prières ; et je réclame une petite place dans votre intercession fraternelle en faveur des membres souffrants du corps du Christ. Votre bien dévoué frère.

Le 21 janvier, jour de son anniversaire, prêchant sur le Psaume CIII, après avoir célébré avec le Psalmiste le Dieu qui pardonne les péchés, il continuait ainsi :

La barrière est désormais abattue ; nos péchés, effacés et pardonnés, ne font plus séparation entre Dieu et nous : rien ne l'empêche désormais de se livrer à toute la tendresse qui est dans sa nature. Dans le Dieu de la grâce, David trouve, et nous allons trouver avec lui le *Père des compassions.* Cette expression est de saint Paul, et semblait devoir être réservée au Nouveau Testament ; mais

David l'a devancée, comme tant d'autres choses, par la force et la pénétration de sa foi, qui le rend tout à fait évangélique. Les sentiments de Dieu pour nous, dans nos peines, sont ceux d'un père. Regardez de quel œil un père voit les douleurs de ses enfants; élevez à une puissance idéale ce qu'il éprouve pour eux; et vous aurez quelque idée de ce que Dieu éprouve pour nos peines. Dans son rapport à nos péchés, il pardonne; dans son rapport à nos maux, il compatit. C'est le même amour, se montrant par des signes divers, selon nos divers besoins.

Ce qu'il y a ici de plus encourageant, c'est que sa compassion, excitée qu'elle est par nos maux, se mesure à ces maux et les considère comme autant de droits que nous avons sur elle: de telle sorte, comme le remarque l'onctueux Calvin, que ce qui nous abat, à regarder à nous-mêmes, est précisément ce qui nous relève, quand nous regardons à Dieu, en qui nous pouvons espérer ainsi d'autant plus fermement que nous sommes plus misérables. Mais il y a un autre sentiment que celui de notre misère qui nous garantit la compassion de Dieu: c'est celui de sa propre félicité. Il nous voit sortir de la poudre et prêts à retourner en poudre; semblables à une fleur des champs à qui un vent suffit pour en flétrir la beauté, et un matin pour en effacer la mémoire: il se voit lui-même éternel, immuable, heureux dans sa gloire inaccessible; cette opposition

l'attendrit, à peu près, si les choses divines se peuvent comparer aux humaines, comme un père plein de vigueur et de santé qui voit son fils chétif, languissant, et portant déjà la mort dans son sein. Et il cherche, et il trouve le moyen de nous rendre participants de sa félicité éternelle, comme si elle n'était pas complète si nous ne la partagions. Puis, comme si ce n'était pas encore assez, il étend cette compassion d'avance à nos enfants, et permet ainsi que, transportant dans notre paternité les compassions de la sienne, nous garantissions, avec notre propre repos, celui de nos enfants... O amour! ô compassion! ô paternité divine! qui pourrait assez vous apprécier? C'est le privilège des plus affligés. Comme Jésus-Christ, ce Dieu manifesté en chair, rassemblait de préférence autour de lui la famille des affligés, c'est aussi sur cette famille nombreuse et tendre que la main paternelle de Dieu est de prédilection dans tous les temps étendue. *Bienheureux sont ceux qui mènent deuil, car ce sont eux qui seront consolés.* Ainsi se vérifie exactement dans l'expérience chrétienne, cette doctrine qui semblait d'abord incroyable: c'est qu'à proportion qu'il est plus visité de Dieu, le chrétien croît dans la communion de Dieu, donc dans sa paix. Oui, quoi qu'on puisse dire, les plus affligés des chrétiens en sont les plus heureux en Dieu (2 Cor. XII, 10). Venez donc, vous tous travaillés et chargés; apportez-lui toutes vos peines, et dans l'excès de votre affliction

sachez trouver le privilège de sentir et de célébrer mieux que tous les autres la bonté de Dieu!

Chaque prédication à ce moment, était pour lui un effort considérable, comme on le voit par la lettre qu'il adressait dix jours plus tard à M. le professeur de Félice.

Paris, 31 *Janvier* 1855. — Votre lettre, cher ami, pèse sur mon cœur; je ne veux pas laisser clore ce mois sans y avoir fait au moins une réponse provisoire. Elle m'a trouvé dans une crise assez pénible de ma maladie, qui, depuis une dizaine de jours surtout, me tient enfermé chez moi, sauf obligation urgente et impérieuse. Aller au ministère, je n'y puis songer... J'ai retrouvé cet exorde du Vendredi-Saint qui, vous l'a-t-on dit, *n'avait pas le sens commun:* je ne puis trouver ce jugement juste. Le tour est vif, mais il renferme une pensée claire et vraie. (Le *pourquoi* est imité du Psaume CXIV). Jugez-moi, mon équitable maître.

Vendredi-Saint 1853. — Oratoire.

« Christ a souffert pour nous, vous laissant un modèle, afin que vous suiviez ses traces. »

(1 Pierre, II, 21.)

Quelle est donc cette heure lugubre qui pèse sur la nature en deuil? Le soleil se voile; le jour se

change en nuit; la terre tremble; les rochers se fendent; les tombeaux s'ouvrent; le voile du temple se déchire... O soleil, pourquoi t'es-tu voilé? ô jour, pourquoi t'es-tu changé en nuit? terre, pourquoi as-tu tremblé? rochers, pourquoi vous êtes-vous fendus? sépulcres, pourquoi vous êtes-vous ouverts? et toi, voile du temple, pourquoi t'es-tu déchiré? Je vois votre réponse sur cette croix. Ce Fils de Dieu mourant de la main des hommes qu'il vient sauver, mourant de leur main pour les sauver par sa mort, voilà le spectacle qui vous a saisis tous de tendresse et d'horreur. Votre sympathie est juste, mais faites-nous place. Vous n'êtes que les témoins de son sacrifice; nous en sommes les objets. C'est à nos âmes, pour lesquelles Christ a souffert, qu'il appartient de se voiler, de trembler, de se déchirer, de s'ouvrir. Suivez-nous, si vous le voulez; mais ne prétendez pas nous devancer; ou attendez du moins, pour nous donner des leçons de sentiment, que nos cœurs aient été reconnus à l'épreuve plus froids que la terre, plus durs que le roc, plus morts que les tombeaux!

Mes frères, serions-nous réservés à cette humiliation devant la nature inanimée? Laissons les choses qui sont derrière nous. Quels que nous ayons été pour notre Sauveur souffrant et mourant, soyons aujourd'hui ce que nous devons être. Entrons dans la pensée du saint Apôtre écrivant d'un cœur ému de repentir et d'amour : *Christ a souffert pour*

nous. — *Christ a souffert pour nous* : qui ne le sait? C'est l'a, b, c, de l'éducation chrétienne ; il n'y a pas un enfant qui l'ignore ; nos Églises, notre langage, nos vêtements même et nos monuments, tout est rempli de ce souvenir. — Mais *Christ a souffert pour nous :* qui le sent? qui l'a suivi à Golgotha? qui s'est rendu compte seulement de ce qu'il a souffert? Ce sera vous et moi, mon cher auditeur, si vous voulez que nous nous arrêtions quelques instants devant sa croix, et que nous fassions violence à notre indifférence ordinaire pour méditer sur les souffrances, je ne dis pas seulement de sa mort, mais de sa vie entière ; car le Christ du Vendredi-Saint ne fait que rendre plus visible, en le résumant, le Christ de toute notre rédemption : *Jésus-Christ, et lui crucifié.*

Quelques semaines plus tard, vers la fin du mois de février, il prononçait un discours spécialement adressé aux jeunes gens, sur le *Secret d'une influence grande et salutaire ;* et le jour de Pâques, 8 avril, il put encore prêcher à l'Oratoire, et distribuer lui-même la communion à ses catéchumènes.

Tout contribuait à imprimer à cette prédication une solennité particulière : la fête chrétienne qui en était l'occasion ; les catéchumènes réunis pour la dernière fois autour de leur pasteur malade ; le sujet même choisi par le prédicateur. Quant à lui, l'altération de ses traits et de sa voix donnaient à son accent

quelque chose de plus émouvant encore que de coutume :

Nous vivons dans un monde où règne la mort. C'est peu que la mort présente renverse nos plans, et finisse tout pour nous sur la terre. Même absente, elle attriste tout ; et cette fin inévitable ne disparaît jamais devant nos yeux. Cet enfant vient de nous être donné ; mais il est né pour la mort. Cette guérison vient de nous être accordée ; mais elle ne dure que jusqu'à la mort. Cette amitié fait notre consolation ; mais elle doit être rompue, et peut l'être d'un jour à l'autre, par la mort. Et comme tout ce que nous faisons aboutit à la mort, on peut dire que nous ne vivons que pour la mort. Que si les joies de la vie sont empreintes de la mort, que sera-ce de ses peines ? Il n'en est pas qui ne tourne nos yeux vers la mort, car c'est dans son sein qu'elles vont toutes se jeter, comme des ruisseaux dans une même rivière. Où va cette maladie ? à la mort. Cet abattement de corps et d'esprit ? à la mort. Cette fatigue, ces privations, cette faim, cette soif ? à la mort. Ce travail des années, cet affaiblissement des sens, ce tremblement des membres ? à la mort. Ce nom effrayant est écrit sur tout ce qui nous arrive ; que dis-je ? il est écrit sur nos personnes ; et quiconque aurait appris à lire sur les traits ou dans les rides, lirait inscrit sur le front de chacun de nous, comme un arrêt de démolition sur un bâtiment condamné : *La mort*...

Mais, du sein de cette race perdue et mourante, voici un homme qui ne se vante de rien moins que de supprimer la mort, pour quiconque consent de s'en rapporter à lui seul...

Et après avoir répété les paroles du Sauveur qui lui servaient de texte: *Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra; et quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais,* et fait voir en Jésus-Christ le principe même de la vie et de la résurrection, il montrait les croyants déjà morts, vivants, malgré les apparences extérieures, aussi bien que les croyants encore vivants.

Quoi qu'il en soit, Lazare vit; et en attendant qu'il se réveille, il est déjà tout vainqueur de la mort, tout affranchi de la condamnation, n'ayant plus à paraître devant le tribunal de Dieu, que pour que sa place de félicité lui soit assignée. *En vérité, en vérité, je vous dis que celui qui entend ma parole et qui croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle; et il ne vient point en jugement, mais il est passé de la mort dans la vie* (Jean V, 24).

Voilà la consolation que Jésus-Christ offre à Marthe dans la mort de Lazare. Combien cette consolation n'est-elle pas plus précieuse que celle qu'il va lui accorder aussi, comme par surcroît, de le voir, dès à présent, interrompre son sommeil et sortir de son tombeau! Le bienfait du miracle ne vaut pas

celui de la grâce; cette consolation de surcroît sera courte comme la vie terrestre, puisqu'il faudra, tôt ou tard, perdre de nouveau Lazare ou être perdu de lui, pour parler comme les hommes, tandis qu'au point de vue de la résurrection et de la vie qui sont en Jésus, il n'a été séparé d'elle pour un peu de temps, qu'afin qu'elle le recouvrât pour toujours (Phil. 15). Au reste, si Jésus accorde à Marthe cette consolation momentanée, tout en lui apprenant à ne pas l'estimer trop haut, c'est pour montrer, dans la personne de Lazare, cette doctrine même que nous venons d'exposer. Vous doutez que la mort du croyant ne soit qu'un sommeil? Eh bien! pour convaincre votre incrédulité, en voici un que je vais réveiller. Il eût mieux valu pour lui-même continuer ce doux sommeil qu'il goûtait dans mon sein, mais il vaut mieux pour vous qu'il se réveille, pour que vous receviez instruction, et que, sans troubler de même le sommeil de tant d'autres saints qui dorment en moi, vous connaissiez, par ce seul exemple, combien vous pouvez être tranquilles pour eux...

Oui, consolez-vous, et que les *consolations du Dieu fort ne soient pas réputées trop petites pour vous*. Celui qui a cru en Jésus, tout mort qu'il est, il vit. Votre Lazare n'est pas mort, il vit. Vos vieillards, ces pères et ces mères en Israël qui se sont endormis en Jésus, *rassasiés de jours*, ils ne sont pas morts, ils vivent. Ces serviteurs et ces servantes

de Jésus-Christ, recueillis dans la force de l'âge et au sein de leur travail, ils ne sont pas morts, ils vivent. Ces jeunes hommes, ces jeunes femmes, qui vous ont dit adieu en posant sur le sein de Jésus leur tête fatiguée, ils ne sont pas morts, ils vivent. Ces petits enfants, qui vous ont devancés en balbutiant le nom de Jésus de leur voix enfantine, ils ne sont pas morts, ils vivent. Tous ces saints, tous ces martyrs, tous ces fidèles, que le Seigneur a rappelés à lui dans les générations passées, ils ne sont pas morts, ils vivent. Ces généreux confesseurs de Jésus-Christ, dont une Église idolâtre et déchue a versé le sang comme l'eau sur notre malheureuse terre de France, ils ne sont pas morts, ils vivent. Luther, Calvin, Wikleff, Huss, Jérôme de Prague, et tous ces témoins des âges obscurs, ils ne sont pas morts, ils vivent. Bernard, Ambroise, Augustin, Chrysostome, Athanase, et toutes ces grandes lumières des premiers siècles, ils ne sont pas morts, ils vivent. Paul, Pierre, Jean, Jacques, Timothée et tous les apôtres, ils ne sont pas morts, ils vivent. Que dis-je, tous les prophètes, tous les croyants de l'Ancien Testament, espérant au Christ qui devait venir, ils ne sont pas morts, ils vivent. Ésaïe vit, Ézéchias vit, David vit, Jacob vit, Abraham vit, Noé vit, Abel vit. Ils ne vivent pas selon la chair, mais ils vivent selon l'Esprit; ils ne vivent pas pour les hommes, mais ils vivent pour le Seigneur; ils ne vivent pas quant à l'apparence, mais ils vivent quant

à la réalité. Peuplez, peuplez ce monde invisible, le seul véritable et le seul permanent, de tous ces morts vivants, et trouvez, si vous le pouvez, une société où il soit plus désirable d'obtenir une place. Et en attendant que vous l'obteniez, ne pleurez pas sur ceux qui vivent, pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants, qui traînez une vie toujours mourante; pleurez les larmes d'une sainte impatience, pour aller rejoindre, non seulement ces hommes de Dieu, *dont le monde n'était pas digne,* mais Celui qui est leur résurrection, leur vie, leur félicité commune!

Il terminait par un dernier et pressant appel à ses catéchumènes:

C'est ici votre privilège, qu'étant encore exempts des molles habitudes d'un demi-christianisme, la carrière est toute neuve, toute libre et tout entière devant vous. Sentez, sentez le prix de ce privilège, je ne dis pas avec le cœur de ceux qui ont à se reprocher d'y avoir été infidèles, — cela n'est pas possible; mais sentez-le autant que la prière, la réflexion, hélas! et l'expérience de vos devanciers vous en rendront capables. Jésus n'a pas fait les choses à demi avec vous; ne les faites pas non plus à demi avec lui. Entre la résurrection qu'il dit être, et qu'il est, et une foi impuissante, une foi de tradition et d'imitation, dites-vous bien qu'il n'y a pas de milieu, et que si Jésus-Christ n'est

pas tout pour vous, il ne vous sera rien. Oh! si vous pouviez sentir avec quelle sollicitude ceux qui vous aiment en Jésus-Christ, cherchent à pénétrer l'impénétrable avenir, pour connaître ce que doit rendre la semence de vie qui a été répandue dans vos cœurs par l'éducation paternelle, par l'enseignement pastoral, et, j'aime à le croire, par le Saint-Esprit!... O mon Dieu, quant à moi, pour conserver entière mon espérance pour eux, je la dépose, non pas dans leur volonté fragile, non pas dans ma parole fugitive, mais dans ton sein paternel, sous la garde du Saint-Esprit, et au nom de Celui qui est *la résurrection et la vie!*

Il prêcha encore une fois, le 27 mai, jour de Pentecôte, dans le temple de Pentemont. Loin de s'améliorer, son état de santé allait en s'aggravant. Il dut demander au Consistoire un congé de quelques mois, auquel il fait allusion en peu de mots dans sa prédication, se doutant bien peu cependant qu'il était monté en chaire pour la dernière fois.

Le texte de cette prédication, comme de celle de Pâques, était encore une promesse de Jésus-Christ : *Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura plus soif pour l'éternité ; mais l'eau que je lui donnerai, deviendra en lui une source jaillissante en vie éternelle* (Jean IV, 14) ; il développa cette pensée que « trois choses caractérisent l'eau dont Jésus-Christ dispose pour le croyant : *en lui :* elle est inté-

rieure; *une source:* elle est permanente, et nourrie par elle-même; *jaillissante*, et *jaillissante en vie éternelle:* elle est vivante, empressée d'agir, jalouse de se répandre. »

Oh! qui me donnera, s'écriait-t-il, de comprendre ce que je dois expliquer à ton peuple! Mon âme soupire après toi, ô mon Dieu! et mon esprit prie en moi par des soupirs inarticulés... Oserai-je dire que le don du Saint-Esprit dépasse encore celui du Fils, je ne dis pas en amour, mais en portée? C'est le terme vers lequel la croix elle-même n'est que le chemin. *Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi... afin que nous reçussions par la foi l'Esprit qui avait été promis.* C'est le terme dernier et suprême. Alors se réalise cette parole étonnante: *Je ne vous dis pas que je prierai pour vous, car le Père lui-même vous aime, parce que vous m'avez aimé et que vous avez cru que je suis venu de Dieu* (Jean XVI, 26, 27). Si le voile s'est déchiré, c'est pour ouvrir le saint des saints; si la chair de Jésus a été meurtrie, c'est pour nous ouvrir le ciel; c'est pour le faire descendre dans nos cœurs. O certitude sans nuage! ô jouissance sans réserve! ô conformité parfaite avec Christ! ô lumière sans ombre! ô Satan écrasé sous nos pieds! ô Christ avec nous, en nous! ô toute la plénitude de la divinité répandue dans l'humanité! Mon Dieu, ouvre mes yeux, mon cœur et mes lèvres!...

Qu'y a-t-il dans toutes les jouissances de ce monde, qui ne soit comme une eau dormante, et sans vie? En vain une excitation fiévreuse, momentanée, viendrait en troubler la froide paix: c'est pour la laisser retomber le moment d'après dans une immobilité rendue plus sensible par la petite tempête qui l'a précédée. Mais le Saint-Esprit, mais Dieu, mais le ciel, mais l'éternité, comment n'appelleraient-ils pas en action toutes les forces vives et tous les désirs de l'âme? Vous aviez une santé florissante et une longue vie en perspective, et ces biens précieux ne vous semblaient donnés que pour fournir, sinon à vos plaisirs, du moins à votre bien-être, tout au plus à la consolation de votre famille et de vos amis. Mais le Saint-Esprit vient, et le voilà qui vous oblige miséricordieusement à réserver tout ce que vous avez de forces pour le service de Dieu et pour le bien de l'humanité... Vous étiez visité d'une maladie douloureuse, et qui vous épuisait de jour en jour, et vous ne pouviez accepter ni un état continuel de souffrance, ni l'impuissance d'agir, ni cette interruption de votre vie domestique, ni le reste: le Saint-Esprit vient, et le voici qui, déposant en vous la patience parfaite de Jésus-Christ, vous rend capable d'accepter toutes vos peines avec soumission, avec actions de grâces, avec joie, comme une visitation de Dieu, destinée à vous rendre plus saint par le renoncement, et plus fort par votre faiblesse. Ainsi fera-t-il pour tout le reste :

il transformera, il renouvellera votre vie tout entière, comme s'il en eût transporté le principe dans le ciel; ou plutôt c'est bien véritablement là ce qu'il a fait. Il a fait mieux encore; il y a fait descendre le ciel et toute sa vie divine...

Plus je m'applique à pénétrer dans le fond de la pensée de mon Sauveur, plus je me sens incapable de la sonder jusqu'au fond. Oui, le Saint-Esprit est une source qui coule toujours du sein de Dieu; c'est une source qui est transplantée dans notre intérieur; c'est une source dont l'eau jaillit puissamment et pour notre joie, et pour celle des autres... Mais qui de nous a fait l'expérience de ces choses? Qui la connaît, cette source, plantée au dedans de nous, et jaillissante en vie éternelle, tellement qu'elle nous mette réellement à l'abri de la soif? Qui le connaît aussi, ce Christ habitant par la foi dans notre homme intérieur, cet amour qui surpasse toute connaissance, et cet être rempli jusqu'en toute plénitude de Dieu? Qui donc a pu nous dépouiller de si magnifiques promesses, restreindre cette plénitude, contrister ou éteindre le Saint-Esprit, ralentir ou détourner cette eau jaillissante? O incrédulité! ô folie, ô plaie de nos cœurs et de l'Église!...

Peuple heureux, auquel il a plu à Dieu de donner le Royaume, ne perds point courage! *Crois seulement, et tu verras la gloire de Dieu.* Dans le Saint-Esprit nous avons des ressources

infinies, et qui peuvent se nourrir de la perte même de toutes les autres. Oui, le Saint-Esprit, Dieu en nous, peut nous rendre plus heureux par la perte de la joie humaine; plus forts, par la perte de la force propre; plus saints, par le sentiment croissant de notre misère. Demandons-le les uns pour les autres. Pour moi, que ma santé altérée condamne à prendre encore une fois congé de vous pour de longs mois, j'ai bien besoin de me reposer dans cette consolante doctrine. Abattu et affaibli, j'ai pourtant la confiance qu'il me reste à exercer un ministère spirituel, plus fructueux peut-être que celui qui a précédé, et auquel Dieu me prépare par l'épreuve. Oui, mes fidèles amis en Christ, j'ai cette confiance que cette maladie est pour la gloire de Dieu, et que, guéri ou non, elle me rendra plus capable de servir Dieu selon sa volonté. C'est de quoi je veux faire le sujet de mes prières durant mon pénible exil; c'est aussi sur quoi je me recommande aux vôtres. Puissions-nous nous retrouver l'hiver prochain, enrichis de grâces nouvelles pour le service de Dieu, et voyant devant nous des chemins nouveaux pour l'y suivre!...

Le Seigneur ne lui refusa pas cette grâce suprême de continuer à le servir au sein d'une souffrance qui devait aller toujours en croissant. Dès ce moment, il fut aidé ou plutôt suppléé dans ses fonctions pastorales successivement, pendant quelques

semaines, outre M. Petit, qui lui continuait son fidèle concours, par M. le pasteur Paul Gallot, de Neuchâtel, et par un de ses neveux, M. le pasteur Robineau, jusqu'à celui où il dut se décharger entièrement de son ministère sur un suffragant régulier. Réduit à un repos toujours plus absolu, il ne put prendre aucune part active à la Conférence générale de l'Alliance Évangélique, réunie à Paris à la fin d'août, à l'occasion de l'Exposition universelle. Il suivit pourtant avec intérêt ses travaux, et reçut avec joie une députation de la Conférence, chargée de lui porter l'expression de sa sympathie, et composée de MM. les pasteurs Cuvier et Juillerat et de Sir Culling Eardly, — aussi bien qu'une visite collective de quelques-uns de ses anciens élèves présents à Paris pour la Conférence.

Son œuvre cependant n'était point terminée; selon sa prière constante, elle ne devait s'achever qu'avec sa vie. Le Seigneur lui réservait un dernier et suprême ministère, celui de la souffrance et de la patience, dans lequel nous avons à le suivre encore. A mesure que cette souffrance deviendra plus intense, nous le verrons plus uniquement préoccupé du désir de glorifier Dieu.

Efforçons-nous, disait-il, de glorifier Dieu. Il est facile de glorifier Dieu quand tout va bien; mais c'est bien difficile quand tout va mal; quand on

souffre depuis un temps court, qui paraît très long. Mais combien ne serons-nous pas heureux, quand nous aurons été délivrés, d'avoir été trouvés fidèles et d'avoir glorifié Dieu au plus fort de la souffrance !...

Mon Dieu ! tu veux éprouver ce qui est dans mon cœur. Tu veux voir si ce vieux serviteur, qui a prêché avec puissance et conviction, qu'il n'est rien dont la foi ne puisse triompher, est en état de le prouver lui-même, et s'il accepte le fardeau qu'il a posé sur les épaules des autres. Ce fardeau, je l'accepte. Je sais que cette douleur atroce, c'est toi qui me l'envoies, qui l'entretiens, qui la prolonges. Je sais que tu es mon Père ; que tu es la bonté même ; que tu m'enverras la délivrance, soit en me guérissant, soit en me retirant dans ton sein... Hâte-toi ! Éloigne de moi toute inquiétude pour l'avenir. Je suis effrayé parfois de la lenteur de la maladie. Je suis effrayé de la perspective de ce qui est devant moi. Mais non : tu es amour. Tu es fidèle. Cette vie crucifiée que j'ai désirée si souvent dans les temps de ma santé, tu me l'as faite maintenant, et je l'accepte, pour montrer que le chrétien peut trouver la paix dans cette vie crucifiée !

CHAPITRE V

DERNIERS TEMPS — MINISTÈRE DE LA SOUFFRANCE

Septembre 1855 — Avril 1856

CHAPITRE V

DERNIERS TEMPS. — MINISTÈRE DE LA SOUFFRANCE

Septembre 1855 — Avril 1856

Ce fut au mois de septembre, que les médecins reconnurent avec certitude toute la gravité du mal dont Adolphe Monod était frappé. Quelques jours après, il eut avec un de ses enfants une conversation dans laquelle il l'amena, par ses questions, à lui dire toute la vérité. C'était la première fois qu'il avait l'occasion de l'entendre explicitement. Mais déjà il avait compris que les inquiétudes des médecins avaient augmenté, et qu'ils croyaient son mal incurable : « Je suis bien aise d'être éclairé, dit-il, après avoir exprimé sa confiance en Dieu pour ceux qu'il laisserait après lui ; quoique je ne désire pas faire une préparation spéciale. » Puis il prononça cette prière d'une voix parfaitement calme, sans aucune émotion apparente, comme s'il causait avec Dieu :

O mon Dieu! si tu me retires, je sais en qui j'ai cru ; et si mon heure est marquée, je t'en bénirai du fond de mon cœur, parce que je sais qu'il me vaut beaucoup mieux passer de ce monde au Père. Celui qui croit en toi, lors même qu'il serait

mort, vivra; et celui qui vit et croit en toi ne mourra jamais. L'œuvre de ta grâce est encore faible en moi; mais quoique je fasse, je resterai toujours bien au-dessous du divin modèle. D'ailleurs je sais que je suis lavé dans le sang de Christ, et que mon corps est l'habitation du Saint-Esprit. Alors c'est une question de plus ou de moins. Mais, ô mon Dieu! mon œuvre est-elle faite? toi seul le sais. Il me semble que non. J'aurais tant voulu laisser quelque monument durable pour ta gloire! J'ai tant d'écrits inachevés que j'aurais voulu achever! tant d'œuvres inaccomplies que j'aurais voulu accomplir! mais si tu me rappelles, ce sera la marque que mon œuvre est faite selon toi... Accomplis en nous ta volonté, et répands la paix sur notre maison!

Son heure était marquée; mais Dieu devait se glorifier en lui pendant de longs mois de souffrances avant de le rappeler dans son repos. Cette souffrance, qui ne faisait en quelque sorte que de commencer, nous en trouvons la mesure dans des prières telles que celle qui suit, en même temps que l'expression de son abandon filial à la volonté de Dieu:

O mon Dieu! toi qui vois mes douleurs, Homme de douleurs, aie pitié de moi! Par ton sang répandu, aie pitié de moi! Par les humiliations de ta passion, aie pitié de moi! Par les angoisses de ton

agonie, aie pitié de moi! Par la victoire de ta résurrection, aie pitié de moi! Par la gloire de ton ascension, aie pitié de moi! Par les compassions de ton amour, aie pitié de moi! Par la fraternité de tes souffrances, aie pitié de moi! Partout et en tout, aie pitié de moi!

O mon Dieu! c'est ta main! Qu'elle est redoutable, cette main divine! Qu'elle est irrésistible! Qu'elle est secourable, cette main paternelle! O mon Sauveur, guéris-moi! Jésus, qui guérissais tout le monde, guéris-moi! Si j'ai assez souffert, et si j'ai tâché de souffrir pour ta gloire, guéris-moi! O mon Dieu, je ne murmure pas; il n'y a pas une fibre, pas un sentiment en moi qui murmure, guéris-moi pour ta gloire, pour ton service, ou retire-moi dans ton sein. Mon Dieu, je t'attends. Que je suis heureux de te connaître! de pouvoir t'appeler le Dieu d'amour! Mon âme s'élève à toi.

Il est presque superflu de rappeler de quels témoignages redoublés d'intérêt et d'affection il fut entouré à partir de cette époque; les prières surtout se multipliaient autour de son lit de maladie en proportion de son épreuve croissante. Ces témoignages de bienveillance abondaient non seulement de la part d'amis attentifs, de médecins éminents et dévoués, de jeunes gens et d'amis qui lui consacraient leurs nuits pour le veiller, et cela pendant des mois, mais surtout de collègues empressés

d'Églises de toutes dénominations, et en particulier du corps ecclésiastique auquel il était rattaché comme pasteur de l'Église Réformée.

« Je serais le plus ingrat des hommes, si je n'en étais le plus reconnaissant », disait-il, en pensant à tant de marques d'affection.

Le Conseil presbytéral, qui lui avait accordé depuis plusieurs mois les facilités exigées par un état de maladie dont on pouvait encore espérer le voir triompher, l'autorisa à appeler pour suffragant son frère M. Guillaume Monod, alors pasteur à Rouen, son ancien compagnon de jeunesse et d'études.

Voici la lettre qu'il adressa à cet effet, pour le Conseil presbytéral,

A M. le pasteur Juillerat.

Paris, 23 septembre 1855.

Monsieur le Président,

Je vous serai obligé de vouloir bien, dans la prochaine séance du Conseil presbytéral, lui proposer en mon nom, pour mon suffragant, mon frère, le pasteur G. Monod, de Rouen.

La durée de la suffragance pourrait être fixée à un an, si le Conseil presbytéral le juge convenable.

J'aurais dû commencer par vous demander pour moi une prolongation de congé; car il faudra, en mettant les choses au mieux, que je me décharge sur

mon suffragant de tout mon ministère, pour un temps assez long. Mais les choses paraissent prendre une tournure plus grave encore depuis le commencement de ce mois. Mon frère G., après avoir appelé en consultation des médecins fort éclairés, m'a déclaré, avec une fidélité toute chrétienne, qu'il juge ma maladie sans remède, et que ma fin pourrait ne pas être éloignée, bien qu'on ne puisse rien dire de précis sur ce point.

C'est d'un cœur soumis que nous avons, ma famille et moi, reçu ce message solennel. Je suis entre les mains de Dieu. Il dépend de lui de me relever, et je sais qu'il le fera, si mon rétablissement est dans les intérêts de sa gloire. Autant que je me connais, la consolation que me donnerait cette délivrance se rapporterait avant tout à l'Église. Une sainte ambition de la servir encore me possède, et il me semble qu'une onction particulière devrait reposer sur un ministère qui aurait été comme arraché à une tombe à demi ouverte. Pour moi personnellement, je suis en paix. Celui que j'ai prêché est aussi Celui en qui j'ai cru. Quelque moment qu'il ait marqué pour me retirer à lui, je sais qu'il me soutiendra dans le dernier combat; et j'entre, selon la mesure de ma faible foi, dans la pensée de l'apôtre : *Mon désir tend à déloger pour être avec Christ, ce qui m'est beaucoup meilleur.*

Ai-je besoin de me recommander à vos prières, et à celles des pasteurs et anciens, mes chers

collègues? De mon côté je les porte sur mon cœur devant Dieu, et vous prie, aussi bien qu'eux, de recevoir avec une confiance plus qu'ordinaire, l'expression de mon attachement en notre Dieu Sauveur.

A partir du moment où son état parut sans ressource au jugement des hommes, il s'abandonna avec une confiance particulière au Seigneur, et retrouva dans cet abandon même, de nouvelles forces pour le servir. C'est ainsi qu'il mit peu à peu ordre à ses affaires; donna aux siens certaines instructions pour ses manuscrits; prépara et surveilla l'impression d'un de ses sermons, la *Parole vivante,* et acheva de composer le cantique, ou plutôt le poème religieux auquel nous avons déjà fait allusion: *Jésus-Christ ressuscitant des morts.* Il acceptait avec reconnaissance les occasions qui s'offraient à lui — trop fréquentes parfois pour ses forces — de faire quelque bien aux nombreux amis qui désiraient le voir, en s'entretenant avec eux quand il le pouvait. Il écrivait aussi à ceux qui étaient éloignés, et montrait un intérêt particulier à ceux qui étaient isolés ou affligés, sans oublier de *se réjouir avec ceux qui étaient dans la joie:* témoin ces nouveaux époux qui au sortir du temple où ils avaient reçu la bénédiction nuptiale, venaient réclamer encore la sienne avec quelques paroles d'exhortation. Surtout il continuait à prendre un vif intérêt aux affaires de l'Église, et nous le verrons peu de

semaines avant sa mort faire un effort considérable pour appuyer, par une longue lettre adressée au ministre de l'Instruction publique, M. Fortoul, la nomination d'un candidat évangélique à la chaire d'Hébreu dans la Faculté de théologie de Montauban [1].

Le 30 *Septembre* un certain nombre de membres de sa famille se réunirent autour de lui pour prendre la cène, le service étant présidé par ses deux frères, MM. Frédéric et Guillaume Monod.

Je veux seulement, en deux mots, donner gloire à Dieu, dit-il, et confirmer tout ce que vous venez de dire en mon nom et au vôtre. Je confesse qu'il est un rocher au temps de la détresse, et qu'il se trouve abondamment. Je confesse que sa Parole est entièrement vraie et que toutes ses promesses sont vraies. Il ne nous manque que d'y croire. Si nous pouvions seulement nous les approprier, si nous avions la foi, il n'y aurait rien de si magnifique dans les promesses de l'Évangile qui ne se réalisât pour nous, même dans le présent. Je confesse qu'il est fidèle ; que telles que sont mes pauvres prières, elles me soutiennent, même au milieu des plus vives souffrances, et dans les moments où mon Père trouve bon de me faire souffrir sans relâche. Elles sont exaucées, admirablement exaucées, toutes les fois que je puis m'adresser à lui comme à un Dieu

[1] Voir le volume de Lettres.

vivant, et me sentir en communion avec lui… Je me recommande à vos prières, pour que vous demandiez pour moi une patience parfaite, qui ne se démente jamais, même par l'agitation ; et pour que l'excès même de mes souffrances, serve à aiguiser ma foi et mes prières. Je demande la même chose pour vous tous, dans nos afflictions présentes, qui sont grandes pour plusieurs, très grandes pour quelques-uns, et dans celles qui pourraient venir encore.

1er *Octobre.* — Demandez à Dieu que je ne perde pas patience. Soutenez-moi par vos prières. En voyant combien mes souffrances augmentent, je me demande quelquefois si Dieu, par un coup de grâce, ne me retirera pas subitement. S'il juge à propos de me retirer, il faudra considérer ma délivrance comme une délivrance. Je suis en paix. Jésus-Christ, son sacrifice, le sang de la croix est mon unique espérance. Plus je regarde mes œuvres, plus j'y trouve de péché. Ce que j'ai fait et ce que je n'ai pas fait me trouble également. Je ne trouve rien en moi en quoi je puisse me glorifier, ni même me complaire, combien moins m'appuyer ! Si j'avais à recommencer ma carrière, comme il me semble que je ferais mieux, avec plus d'activité, de fidélité; combien elle pourrait être plus utile ! A quelque moment qu'il plaise à Dieu de me retirer, je suis prêt à m'en aller. Parlant ou ne parlant pas, je

serai en paix. Si Dieu ne veut pas me rendre à mon ministère, comme je le lui ai demandé encore cette nuit, parce qu'il me semble que mon ministère, arrêté maintenant, serait comme décapité, personne ne se plaindra que mes souffrances soient terminées ; et le plus tôt qu'il me recueillera dans son sein sera le mieux. Je sais que pour moi il m'est beaucoup meilleur d'être avec Christ, bien que je ne me sente pas libre de lui rien demander à cet égard, soit parce que je ne veux pas abréger mes souffrances, s'il m'est bon de souffrir encore, soit parce que je ne veux pas me priver des occasions qui peuvent m'être laissées de le servir. Qu'il fasse ce qui lui semblera bon, pour augmenter la souffrance, pour soulager, pour guérir, pour délivrer, pour retirer, pour laisser ! Je m'abandonne à lui. Tout mon désir est d'être rendu conforme à Christ, et je sais que les souffrances acceptées dans son Esprit sont un moyen de nous rendre conformes à lui. Sa croix est mon espérance. Je ne puis pas dire encore ma joie. Il faut être sincère. A peine puis-je dire que mon acceptation soit de la soumission. Peut-être Dieu me fera-t-il parvenir à la joie parfaite, à ce triomphe complet de la foi sur la douleur. Quoi qu'il en soit, que sa volonté soit faite ! Une fois assis et fortement établi en Christ, je ne me préoccupe pas des petites choses ; par où je veux dire, un peu plus ou un peu moins de vie, un peu plus ou un peu moins de souffrances. L'important, c'est que nous soyons à lui.

On sait comment il fut amené à prononcer les méditations qui formèrent plus tard le volume des *Adieux,* dans des réunions d'amis qui s'assemblaient chaque semaine autour de lui, pour célébrer la communion[1]. Ces modestes services, commencés le 14 octobre 1855, se continuèrent sans interruption jusqu'au dernier dimanche de sa vie terrestre. Dieu exauçait ainsi d'une manière merveilleuse la prière qu'il lui avait adressée, « que son ministère ne s'achevât qu'avec sa vie. » Chaque semaine, son allocution du dimanche, recueillie et transcrite, était envoyée à l'Église Évangélique de Lyon, qui eut ainsi les prémices du volume des *Adieux*.

Il avait eu une occasion toute naturelle, quelques jours avant le premier service des *Adieux*, de mesurer ses forces dans une réunion de famille dont nous devons dire ici quelques mots. Depuis l'année 1822, époque du mariage de M[me] Babut, jamais les douze frères et sœurs Monod ne s'étaient trouvés réunis. C'était un regret pour tous. Lorsque les médecins eurent déclaré l'état d'Adolphe Monod sans ressource, humainement parlant, une de ses sœurs eut l'idée de provoquer, autour de son lit de maladie, la réunion complète désirée de tous. Cette pensée, accueillie avec joie par le malade, le fut également par tous les membres de la famille : au

[1] Voir la Préface des *Adieux*.

jour fixé, tous se trouvaient à Paris. Ils passèrent ensemble l'après-midi des 6 et 7 octobre. Le 6, ils célébrèrent la communion. Ce jour-là et le lendemain le malade adressa à la famille réunie des allocutions pressantes. Le premier jour, à l'occasion de la communion, il rendit témoignage de sa foi; le second, il exhorta ceux qui l'entouraient à l'union et à l'amour fraternel, à la prière, à la lecture de l'Écriture sainte, à la vie spirituelle et au service actif de Dieu dans l'Église, et spécialement dans le ministère.

Plusieurs pensées de ces allocutions se retrouvent dans les *Adieux*. Nous en relevons cependant quelques passages:

6 *Octobre*. — En prenant avec vous la communion, ce qui m'est une si profonde douceur, je déclare que, selon que Dieu nous y appelle, je me place en sa présence comme un pauvre pécheur, dont la vie entière est pleine de témoignages contre lui devant Dieu, et dont les œuvres chrétiennes sont un pur don de la grâce divine; il n'y est entré que pour les altérer, et pour y mêler l'infirmité et la corruption humaines.

Le péché a deux parties: le mal que nous avons fait et le bien que nous avons négligé de faire. Quant au premier point, je suis pénétré du mal que j'ai fait en péchant, et je confesse sincèrement et sans figure, qu'il n'y a pas un seul commande-

ment de Dieu que je n'aie transgressé, ou selon la lettre ou selon l'esprit. Quant au second, le bien négligé, il me préoccupe et me poursuit peut-être plus encore que le premier, probablement par un défaut de lumière, ou un reste de propre justice... Mais en même temps, j'ai une espérance ferme, simple et paisible en la rédemption de Jésus-Christ; en son sang, en son sacrifice; et si je pouvais trouver quelque expression plus claire, je l'emploierais, pour que toute la gloire soit rendue à la vertu du sang et du sacrifice de Jésus-Christ, accepté en expiation de mes péchés devant Dieu, tenant lieu du bien que je n'ai pas fait, et réparant le mal que j'ai fait. O merveille de grâce! le péché est aboli; je ne comparais plus devant Dieu comme un pécheur: *Jésus-Christ nous a été fait sanctification et rédemption. — Il a été fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui.* Je suis revêtu de sa justice, comme il s'est revêtu de mon péché. Dieu ne peut pas plus me condamner qu'il ne peut condamner son Fils, et je suis devant lui comme son Christ bien-aimé. La foi en ce sacrifice est mon unique espérance. Ce n'est pas une imagination, c'est une réalité. La rédemption est le cœur de tout l'Évangile, le centre de la révélation, la source de notre paix. Dieu m'accorde cette grâce: depuis que je le connais, j'ai été plus ou moins tourmenté par un esprit de mélancolie; mais elle n'a jamais porté sur l'assurance de mon salut.

J'en jouis aujourd'hui plus que jamais, et c'est un adoucissement à ma maladie. Si je voyais le ciel ouvert et que Dieu me dît : Viens, je t'attends, je ne serais pas plus tranquille sur mon avenir. Dieu soit béni pour cette assurance... Mes derniers jours seront remplis, je l'espère, du besoin de glorifier Dieu dans mon esprit et dans mon corps qui lui appartiennent...

Je puis dire que je vous porte tous, tous les jours devant Dieu. Je dois cela à la méthode dans la prière, sur laquelle mon attention a été portée pendant ma maladie. Il est indispensable d'avoir un certain temps déterminé pour la prière, et d'y observer un certain ordre ; et c'est à des habitudes fortement prises l'année dernière, que je dois d'avoir pu continuer malgré mes souffrances.

7 *Octobre*. — ...Nous vivons dans un temps auquel je n'oserais pas dire qu'une mesure rare de vie intérieure a été accordée. Je crois qu'il y en avait une mesure plus grande dans les premiers temps du Réveil ; quelques serviteurs de Dieu le sentent encore plus vivement que moi. Mais il ne faut pas aller trop loin, de crainte de manquer à la reconnaissance : ce qu'on a pris pour un déclin, peut n'être qu'une transition, par laquelle Dieu nous fait entrer dans la voie d'un développement plus profond. Une chose est certaine : il n'y a pas d'époque où les serviteurs et les servantes

du Seigneur se soient sentis plus pressés de croître et de voir croître l'Église dans la vie spirituelle. Ce gémissement universel tant déploré, a un côté fâcheux; mais il a aussi un côté touchant et encourageant. C'est un besoin, une aspiration à laquelle le Seigneur ne peut manquer de répondre, et chacun peut contribuer, pour sa part, à amener une vie chrétienne plus spirituelle et plus profonde pour l'Église, par une vie personnelle crucifiée, éloignée des facilités et du bien-être, à qui les facilités et le bien-être feraient peur, *conforme à l'image du Fils de Dieu;* une vie crucifiée, abaissée, humiliée, qui se sépare complètement de celle du monde, et cherche sa joie dans le renoncement et le sacrifice... Je mets sur la conscience de chacun de vous, selon ses forces, sa position et son temps, de travailler à réaliser, chacun individuellement et dans nos rapports divers, ce qui constitue dans l'Église la véritable vie de Jésus-Christ; car il n'y a pas d'autre vie chrétienne que la vie de Christ en nous. Les deux grands moyens d'y parvenir sont la prière et la Parole de Dieu...

La prière fervente, persévérante, la prière de la foi, la prière d'une âme qui ne se sent vivre que dans une communion constante avec Dieu, que cette prière est peu connue! Je commence, à la fin de ma carrière, à me réveiller, lorsqu'il semble que je m'approche du séjour de la prière éternelle, où la vie est une prière perpétuelle... Tous les

hommes puissants ont été des hommes de prière, et ils étaient puissants parce qu'ils étaient des hommes de prière.

L'étude de la Parole de Dieu a été faible dans le Réveil. L'Ancien Testament est presque ignoré, malgré tous les trésors qu'il renferme. Le Nouveau Testament est connu d'une manière superficielle, même par des hommes instruits et même par les pasteurs des Églises. Faisons une étude approfondie des Écritures. Les tristes débats qui se sont élevés de nos jours sur l'inspiration des Écritures et sur leur autorité divine, sont un résultat et un châtiment de cette connaissance si imparfaite. Un homme, qui aurait vécu trois ou quatre ans dans l'intimité de Jésus-Christ, aurait été gagné à Jésus-Christ dans tout son être; aucun doute sur sa divinité ne l'aurait même abordé. Ainsi d'un homme qui se serait plongé dans l'étude des Écritures, il leur aurait reconnu un caractère céleste de vérité, et toutes les petites difficultés de second ordre qui ont créé ces débats ne l'effleureraient même pas. Il faut que ces discussions nous trouvent affermis, éclairés sur la Parole de Dieu et sur son autorité: que cette foi soit devenue en nous une foi d'instinct, si inhérente à notre vie intérieure, que rien ne puisse l'en arracher...

Pour ce qui est du service extérieur de Dieu, nous sommes tous appelés à travailler pour le Seigneur, non pas seulement ceux qui se vouent à la

carrière spéciale du ministère de la Parole, mais tous, sans exception. Tous ne peuvent pas faire la même chose, ce qui ne serait bon ni pour l'Église ni pour la famille, mais tous nous devons glorifier Dieu dans toute notre vie. Que ceux qui ont embrassé quelque carrière de ce monde s'appliquent à la tourner au profit de l'Évangile, et se demandent ce qu'ils peuvent faire pour l'avancement du règne de Dieu, en se réservant un certain temps à y consacrer. Dans la vie la plus occupée, le chrétien doit savoir trouver une large place pour l'œuvre de Dieu... Il ne s'agit pas seulement de faire partie de comités ou de donner sa coopération pécuniaire, il faut encore, il faut surtout se donner soi-même, et devenir l'âme et le centre de quelque œuvre utile dans le service du Seigneur...

Il est un point de vue plus spécial qui m'occupe en ce moment, c'est la carrière du saint ministère, sur laquelle je désire appeler l'attention de nos jeunes gens. S'il est vrai que, dans toutes les carrières, un homme peut glorifier Dieu, il est certain que celle où il pourra le faire de la manière la plus efficace et la plus puissante, est celle où il sera le plus directement employé aux choses de Dieu — le ministère, — dont le privilège est que le service du Seigneur, qui ne trouve qu'une place comparativement petite dans la vie des autres, est notre premier devoir et notre occupation de tous les instants... Je ne dis pas que tous nos jeunes gens

doivent embrasser la carrière du ministère, mais je voudrais qu'elle se présentât à l'esprit de tous comme leur carrière naturelle, et qu'ils ne se décidassent pas pour une autre avant d'avoir mûrement pesé la question et reconnu qu'ils ne sont point appelés à celle-là... Je réclame sur ce point l'attention la plus sérieuse des parents et des enfants : que les parents se demandent s'ils ne peuvent consacrer au moins un de leurs enfants au service de Dieu, et les enfants s'ils ne peuvent s'y consacrer eux-mêmes...

Je vois devant moi plusieurs des enfants de la famille. Mes chers enfants, Dieu nous a comblés de biens, et nous devons lui en témoigner notre reconnaissance en faisant ce qui lui est agréable. Tout jeunes que vous êtes, dites-vous : Moi aussi, je veux glorifier Dieu. Et si quelqu'un de vous a été jusqu'ici paresseux dans son travail, qu'il se dise : Je veux m'appliquer à mon travail, parce que cela est agréable au Seigneur ; je veux apprendre à bien parler, à bien écrire, pour pouvoir mieux servir le Seigneur ; je veux tout faire pour être un serviteur de Dieu ; je veux me consacrer à lui. Faites cela, mes chers enfants, et Dieu vous bénira.

J'appelle sur vous tous toutes les bénédictions de Dieu en Jésus-Christ, et je lui demande que tous nous nous consacrions à son service avec autant d'empressement et de bonne volonté qu'il s'est tourné vers nous le premier, pour nous faire du bien...

L'effort qu'il avait fait sur lui-même, l'émotion profonde et la fatigue que lui avaient causées ces deux journées, dont le souvenir restera profondément gravé dans le cœur de tous ceux qui assistèrent à cette solennelle réunion[1], lui causa un redoublement de souffrances auquel il fallait s'attendre, mais qu'il ne pensait pas avoir payé trop cher.

Tu ne m'as laissé dans les mains, ni de rien ni de personne. Je suis dans tes mains. C'est toi qui me bats de ta verge fidèle. Frappe, mais épargne! Frappe, mais arrête-toi à temps! Frappe, mais sanctifie, et que rien ne soit perdu! Frappe, mais tant que ce soit un privilège, en attendant que ce soit une joie, par la grâce de ton saint Esprit! — Les souffrances que tu m'as envoyées ces deux jours ne sont rien auprès de la joie des jours qui ont précédé. Les souffrances sont passagères; cette joie est éternelle!

Et trouvant cette joie dans le ministère sacré

[1] Nous retrouvons cette impression dans une pièce de vers composée quelques jours après, par son frère Horace, et qui lui fut souvent attribuée à lui-même, sous ce titre : *l'Espérance du Chrétien à son départ*. Après avoir rappelé le fondement de la foi et de l'espérance du chrétien, il terminait par ces paroles :

Je te suivrai sans crainte en cet obscur passage
Où tu guides mes pas, où j'entendrai ta voix ;
Mon cœur, de ton amour, a compris le message,
Et mon dernier regard s'éteindra sur ta croix !

qu'il avait pu exercer pendant ces deux jours au sein de sa famille, il ajoutait :

Rends-moi mon ministère ! rends-moi mon ministère! mon Dieu, s'il est possible, rends-moi mon ministère ! et si cela n'est pas possible, soumets-moi tout doucement.

Le Seigneur, *qui est fidèle,* l'exauça dans cette double prière : d'une part, en lui donnant la pensée et la force de commencer, dès le dimanche suivant, le service régulier dont nous avons parlé ; de l'autre, en soumettant son cœur d'une manière toujours plus complète à sa volonté tout entière.

Les semaines s'écoulaient ainsi sans grands événements, mais avec des souffrances croissant toujours en intensité et en continuité, dont la monotonie n'était rompue que par les témoignages d'affection qu'elles apportaient au pauvre malade. C'était une lettre du comité de telle œuvre chrétienne à laquelle il s'était particulièrement intéressé aux jours de sa force ; — c'étaient des amis dévoués qui voulaient lui apporter ou lui envoyer un dernier témoignage de sympathie, et avoir de lui une dernière parole d'adieu ; — c'étaient quelques soldats chrétiens qui priaient pour lui et, du fond de la Crimée, chargeaient un camarade de lui exprimer l'affection et la reconnaissance de tous ; — c'était un pieux ecclésiastique catholique, l'abbé Martin de Noirlieu, qui lui écrivait pour l'encourager dans

ses souffrances, « comme un très cher frère en Jésus-Christ; » — c'étaient quelques-uns de ses anciens élèves qui se réunissaient pour l'assurer de leur affection, le remercier du bien qu'ils avaient reçu de lui et lui demander sa bénédiction. A tous il envoyait une parole de reconnaissance et d'adieu chrétien. Pour ces derniers il dictait un message affectueux, en demandant qu'on leur transmît « bien tendrement, avec sa bénédiction, l'expression suivante de la foi qui faisait maintenant toute sa consolation :

« Si la foi n'a pas pour base un témoignage de Dieu, auquel nous devons nous soumettre, comme à une autorité extérieure, supérieure et indépendante de notre jugement personnel, la foi n'est pas la foi.

« Si le cœur de l'Évangile et l'objet essentiel de l'incarnation ne sont pas une expiation proprement dite, par le sang de Jésus-Christ, l'Évangile n'est plus l'Évangile. »

Chaque soir aussi, il réunissait autour de lui sa famille, à laquelle se joignaient souvent quelques amis intimes; après la récitation d'un cantique ou d'une portion de l'Écriture sainte, par l'un ou l'autre des assistants, il disait quelques mots suivis d'une prière. Tantôt il faisait part de ses expériences de la journée, tantôt il parlait de sujets divers qui lui venaient à l'esprit, d'édification,

d'éducation, d'instruction, ou des événements du jour. Parfois il était trop souffrant pour faire plus qu'une courte prière. Loin de s'appesantir sur lui-même, il était plein de reconnaissance pour les soins dont il était l'objet, et de sympathie pour les souffrances des autres, quelles qu'elles fussent ; et souvent ses prières étaient une simple énumération des affligés auxquels il pensait, pour demander à Dieu de les soulager et de les fortifier en lui. Dès ce moment, et pendant toute sa maladie, il trouva un secours particulier dans le chant des cantiques : au milieu des plus vives souffrances, il en était calmé et consolé.

Parmi les événements importants de l'hiver 1855-1856, se place au premier rang la fin de la guerre d'Orient. Au mois de mars, les négociations internationales se poursuivaient activement, et il désira qu'une réunion de prières eût lieu chaque jour dans sa maison, pour demander à Dieu de hâter la conclusion de la paix. Ses préoccupations se portaient souvent sur un de ses neveux, M. Henri Babut, aumônier militaire en Crimée. C'est à lui qu'il adressa, apprenant qu'il venait de tomber malade, une des dernières lettres qu'il put dicter, alors que le Seigneur avait déjà retiré à lui son jeune serviteur. La nouvelle de sa mort, survenue le 23 mars, n'arriva à Paris que trois jours après celle de son oncle.

Il nous semble que ces *Souvenirs* seraient incomplets sans quelques extraits d'une sorte de journal dans lequel les siens s'étaient appliqués à recueillir ses dernières exhortations, en même temps que les dernières lettres qu'il put dicter.

Si quelque malade, quelque affligé peut y trouver force, consolation ou encouragement, ne comprendrons-nous pas mieux cette invocation du pasteur mourant :

« Mon Dieu ! je te rends grâces pour cette douleur, le tourment et la grâce de mes derniers jours, l'honneur de ton nom et la confirmation de ton Évangile, et le sceau de mon ministère ! »

A M. Charles Bouvier.

Paris, 7 Octobre 1855.

Bon et sympathique ami, ce qui part du cœur va au cœur. Quiconque a souffert, fait sans peine la différence entre les témoignages d'affection qu'il reçoit, de ce qui est banal d'avec ce qui est senti. C'est pour cela que ces petits messages qui me viennent de vous et de votre excellente compagne, excitent en moi une reconnaissance plus qu'ordinaire. Je ne me sens pas moins attiré vers vous que vous paraissez l'être vers moi ; et ce qui m'attire, ce n'est pas seulement la conviction où je suis que j'ai en vous un ami vrai et qui me regrettera sincèrement ; c'est aussi la conformité particulière de nos

tempéraments, et le besoin que nous avions d'une délivrance commune, qui m'a déjà été accordée, et qui pour vous est encore en réserve. Un jour, c'était le 21 juillet 1827, me promenant dans les rues de Naples, accablé comme toujours par une mélancolie sans consolation, je me dis tout d'un coup : d'autres ont été tristes avant toi ; ils ont trouvé la paix dans l'Évangile. Pourquoi ne l'y trouverais-tu pas? Sous l'impression de cette pensée, je rentrai chez moi, je me jetai à genoux, et je priai comme je n'avais encore prié de ma vie. A partir de ce jour, une vie intérieure nouvelle commença pour moi : non que ma mélancolie eût disparu ; mais elle avait perdu son aiguillon. L'espérance était entrée dans mon cœur, et une fois engagé dans cette voie, le Dieu de Jésus-Christ, auquel je venais d'apprendre à me confier, a fait peu à peu le reste. Il ne m'est demeuré sous la croix de Jésus-Christ qu'une teinte générale de tristesse, que les douleurs que j'endure aujourd'hui et la perspective de la mort achèvent enfin de dissiper. Vous pouvez m'en croire, mon bon ami : ce ne sont pas des arguments nouveaux, ni des objections résolues, qui m'ont donné cette direction salutaire. Mais sentant au fond du cœur que j'étais malheureux sans ressource, je me suis jeté, sans raisonnement ni réserve, entre les bras d'un Dieu d'amour, que l'Évangile me révélait, et que devinait d'ailleurs, au dedans de moi, un sentiment intime dont j'étais aussi sûr que de mon existence.

Oh! si ces quelques lignes d'un ami qui s'en va, et que votre amitié fidèle accompagne, pouvaient être pour vous ce que fut pour moi le soleil du 21 juillet 1827! Qui est-ce qui avait donné à une pensée qui m'était venue cent fois, une vertu nouvelle de persuasion? C'était Dieu, le *bon Dieu;* c'était son Esprit, parlant à mon cœur au jour qu'il avait choisi, après m'avoir laissé languir assez longtemps pour me rendre capable d'apprécier sa délivrance. Si cet Esprit vous parle à votre tour, en lisant ces lignes d'un tendre adieu, ne repoussez pas sa voix, ne vous défiez pas, confiez-vous! N'ayez pas honte de répandre devant lui votre cœur, dans le secret de votre cabinet, ou dans une promenade solitaire; je vous dis que vous le trouverez, qu'il relèvera votre esprit abattu, qu'il y répandra une force nouvelle; et qu'après avoir employé activement, utilement et heureusement, les jours qui vous sont encore comptés, vous vous en irez, quand votre heure sera venue, rempli de cette paix que je goûte aujourd'hui. Alors, après avoir donné votre première pensée à ce Sauveur qui vous aura racheté par son sang, vous réserverez aussi une petite place à un ami qui vous a peu connu, mais qui vous a beaucoup aimé, et dont le bonheur s'accroîtra du vôtre. *Il reste un repos pour le peuple de Dieu.* C'est là que vous donne rendez-vous un pauvre pécheur sauvé par pure grâce, et qui, jusqu'au dernier souffle, ramassera ce qui lui

reste de forces pour vous montrer la porte par laquelle il est entré, et qu'il vous invite à franchir à votre tour.

Ai-je besoin de vous dire de quel cœur je prie pour vous, ainsi que d'autres avaient prié pour moi?

Présentez à Mme Bouvier l'expression de mon respect et de mon attachement en Jésus-Christ.

16 *Novembre.* — Mon Dieu, nous désirons te glorifier, mais nous ne pouvons pas le faire si tu ne nous accordes pas la grâce qui nous est nécessaire. Accorde-moi, s'il est possible, quelque soulagement. Dispose, comme tu le voudras, de ce corps de péché, qui ne recevra jamais autant qu'il a mérité, par son iniquité et ta justice. Mais mon âme, mon âme, ma pauvre âme, — mon âme abattue, mon âme rachetée, mon âme sanctifiée, mon âme bientôt glorifiée, — elle a besoin que tu la remplisses de ton Saint-Esprit pour ne point succomber; elle a besoin de ta présence, de ta paix, de ta grâce, de ta vie; elle en a faim, elle en a soif. Tu ne peux pas me la refuser. Réalise pour moi toutes tes promesses; ne me prive d'aucune d'elles. Et puisqu'il t'a plu de m'envoyer des douleurs diverses, variées et nombreuses, accorde-moi aussi des consolations diverses, variées et nombreuses! Cherche dans tous les coins et recoins de ce que tu as encore de trésors à donner, et donne-moi ce que tu tiens en réserve pour moi. Tu me

dis : *Que l'œuvre de la patience soit parfaite. — Si quelqu'un de vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu.* J'ai accompli la condition que tu m'imposes : dégage ta promesse, Dieu fidèle ! Tu m'as accordé la grâce d'un cœur soumis, sans murmure ni doute, et je t'en bénis ! mais pour te glorifier autrement que je ne l'ai fait jusqu'ici, il me faut beaucoup d'autres grâces. Il me faut une patience parfaite, et par ta grâce je soutiendrai mon combat jusqu'à la fin. Je te demande tout cela par la croix de mon Sauveur, par sa mort, par son sang expiatoire, par ses humiliations, ô mon Dieu ! et par sa résurrection, par son ascension, par la gloire dont il jouit auprès de toi !

18 *Novembre.* — Donnons gloire à Dieu ; ne doutons pas de sa bonté. Il nous éprouve pour voir ce qui est dans notre cœur : qu'en l'éprouvant et le sondant jusqu'au fond il n'y trouve ni murmure, ni doute, ni étonnement. *Ne soyez point étonnés si vous êtes dans une fournaise pour être éprouvés, comme s'il vous arrivait quelque chose d'extraordinaire.* Je sais que cela est difficile, dans un sens plus encore pour vous que pour moi ; mais il faut qu'il n'y trouve qu'abandon et soumission. Efforçons-nous, par des prières ferventes, par une consécration complète, d'entrer dans ses vues à notre égard.

22 *Novembre.* — Dieu semble parfois confondre nos prières, en différant tellement la délivrance, qu'elle paraît reculée jusqu'à un horizon d'où elle ne paraît pas pouvoir arriver jusqu'à nous. Dieu n'agit pas souvent ainsi avec nous, parce qu'il est miséricordieux ; mais il le fait quelquefois, parce qu'il est miséricordieux. Nous voyons cela dans les Psaumes, qui finissent tous par une parole de délivrance, à l'exception d'un seul. Il n'y en a qu'un, mais il y en a un, qui n'est qu'un cri de détresse du commencement à la fin, c'est le Psaume LXXXVIII ; et même dans ce Psaume LXXXVIII, il y a un nom donné à Dieu, *Dieu de ma délivrance,* qui montre que dans l'âme du Psalmiste commençait à poindre l'espoir de cette délivrance qui devait lui être enfin accordée. Nous aussi, dans la plus grande détresse, et dans la fournaise, donnons gloire à Dieu. Il faut que notre foi soit une foi et non une vue ; qu'elle soit ferme, invincible, comme celle d'Abraham, qui espérait contre toute espérance.

3 *Décembre.* — *Si nous demandons quelque chose selon sa volonté, il nous exauce. Et si nous obtenons les choses que nous avons demandées, nous savons qu'il nous exauce.* — *Je bénirai l'Éternel en tout temps; sa louange sera continuellement en ma bouche.* Gloire à Dieu! gloire à Dieu! grâce! grâce! grâce! Il reste un repos pour le peuple de Dieu. J'èn suis peut-être plus près que nous ne pensons. A cette

pensée mon âme tressaille de joie; et qui de vous peut désirer de voir se prolonger mon martyre? Qu'il se prolonge aussi longtemps que Dieu voudra! *Me voici pour faire, ô Dieu, ta volonté,* dans la croix et dans la résurrection. Ma douleur sera grande de vous quitter; mais ce sera pour peu de temps: et puis nous serons réunis, bientôt, bientôt, pour jamais! *oui, pour jamais!* Silence. Soumission. Foi. Paix. — *Dieu est amour. Dieu est amour. Dieu est amour!*

8 *Décembre.* — O douleur de souffrir! ô grâce de souffrir en Christ! et quel privilège pour demain! Demain, ce sera bientôt: nous y touchons, à cette éternité.

10 *Décembre.* — Un rayon! un rayon! un rayon! ô mon Dieu! donne-moi quelque chose d'autre à faire en ce monde que de souffrir, ou de lutter contre la souffrance. O mon Sauveur! tu as souffert bien plus que moi. Comment as-tu fait? Tu m'as aimé! tu m'as aimé! Aussi j'aimerai et je souffrirai. Mon Dieu! je te rends grâces! A table avec Abraham, Isaac et Jacob — oh! que c'est beau! Il n'y aura point de côté, là. Merci de vos tendres soins... Encore quelques nuits et quelques jours, et un peu plus tard, parvenus à la fin de la carrière, nous nous endormirons dans le sein du Seigneur avec une joie proportionnée à ce que nous

aurons souffert. *Bienheureux ceux qui meurent au Seigneur. Oui, pour certain, dit l'Esprit, car ils se reposent de leurs travaux et leurs œuvres les suivent.* Elles ne les précèdent pas pour leur ouvrir le ciel; mais elles les suivent dans le ciel que Jésus a ouvert par son sang.

13 *Décembre.* — Mon Dieu, je ne dis pas comme le philosophe païen: O douleur! tu ne me feras pas confesser que tu es un mal; — mais je dis: O douleur! je saurai te forcer à confesser que tu es un bien.

15 *Décembre.* — O notre Dieu! nous te rendons grâces pour cette journée. Nous te rendons grâces, et moi en particulier. Oui, ô mon Dieu, je te rends grâces pour cette longue, cette cruelle et, selon toutes les apparences, cette mortelle maladie. Je sais que tu me l'as envoyée dans ton amour paternel. Tu m'y as fait beaucoup de bien, et je sais que tu en as fait à d'autres par elle. Oh! quelle grâce! et que tu en as fait en particulier à ma maison. Qu'elle soit en bénédiction à ma maison. Qu'elle soit en bénédiction à nous et à nos enfants, et à ces amis qui m'entourent avec tant d'affection. Qu'elle soit en bénédiction à ta servante G., cette fidèle amie. Qu'elle soit en bénédiction à ta servante C., cette chère enfant. Qu'elle soit en bénédiction à ces chers jeunes gens qui ont passé quelque temps sous

notre toit, et qui bientôt vont nous quitter. Qu'elle soit en bénédiction à nos domestiques. Pour cela, Seigneur, fortifie-moi de force en mon âme, et dans mon corps même, afin que je puisse te glorifier, en attendant que bientôt — bientôt — recueilli dans ton sein, j'oublie dans un torrent de lumière les obscurités de cette vie, et dans un torrent de joie et d'amour ses douleurs, ses faiblesses, et surtout ses péchés, par Jésus-Christ.

16 *Décembre.* — Que ce sera beau, quand tous les voiles auront été levés, de découvrir le ressort secret des dispensations de Dieu, si variées, souvent même si contraires en apparence, mais qui procèdent toutes de la même main paternelle, et d'un même principe, l'amour!... Ce sera une chose intéressante, et surtout touchante, de voir derrière le voile l'explication de toutes les dispensations de notre vie, qui nous paraissent maintenant si mystérieuses.

17 *Décembre.* — Il y a des épreuves dont nous pouvons nous rendre compte; il y en a d'autres pour lesquelles nous ne le pouvons pas. Dieu trouve bon de me tenir depuis plusieurs jours dans un état de souffrance continuelle et presque incessante. Il y a dans cette uniformité d'intensité et de continuité quelque chose qui accable. Il semble que notre ciel soit devenu d'airain, que notre Dieu ne nous entend

plus et ne veut plus nous exaucer. *Je crie, et tu ne réponds point; de nuit, et je ne cesse point.* Eh bien! que doit faire alors l'âme fidèle? Quoi qu'il en soit, il ne faut point se lasser; et quand même nous ne pourrions que crier du matin au soir et du soir au matin: *Jésus, Fils de David, aie pitié de moi!* ce serait encore une prière qui serait agréable, et très agréable à Dieu. Il y a une certaine douceur, pour l'âme fidèle, à souffrir tellement qu'il lui semble qu'elle ne peut souffrir davantage, bien qu'il y en ait qui souffrent davantage, et beaucoup, — parce que nous pouvons alors mieux sympathiser avec ceux qui souffrent. C'est la satisfaction d'un sentiment de justice. Il n'est personne de nous qui n'ait ressenti un certain malaise, lorsque, au milieu du bien-être et de la santé, il a été conduit vers quelqu'un qui souffrait cruellement. Nous nous sommes alors reproché en quelque sorte le bien-être dont nous jouissions; tandis que si nous avons souffert nous-mêmes, nous avons l'occasion de montrer la réalité de ce que nous avons prêché aux autres. Si nous pouvions aller par exemple vers un homme comme Job, nous lui dirions: Tu vois, mon frère, j'étais sincère quand je t'exhortais; me voici réduit au même état que toi; soutenons-nous mutuellement. — Après tout, le temps est court; la fin vient; les voiles seront levés, la foi couronnée, Jésus glorifié. Un jour passe après un jour, et une nuit après une nuit, en attendant ce dernier jour ou

cette dernière nuit où le filet sera rompu, et où l'oiseau reprendra sa liberté, jettera auprès de lui, d'un même coup, toutes ses entraves, tous ses maux, toutes ses peines, à la vue de ceux qui l'aiment, et qui le verront avec bonheur planer, jusqu'à ce qu'il disparaisse à leurs yeux, pour entrer dans une région de liberté et de paix, où ils le verront entrer avec joie, et où ils iront le rejoindre pour la réunion éternelle. Patience! patience! donnons gloire à Dieu!

20 *Décembre.* — Il y a une chose, parmi tant d'autres, qui me paraît particulièrement digne de nous toucher dans la Passion de notre Seigneur : c'est l'empire de piété et de charité qu'il conserve sur lui-même jusque dans les plus affreuses douleurs. Il réalise dans sa plénitude cette exhortation qu'il adressait à ses disciples : *Possédez vos âmes par la patience.* Nous le voyons d'abord en Gethsémané, dans son affreux combat, saisir l'occasion qui se présente de donner à ses apôtres une leçon bien précieuse, un avertissement bien salutaire : *Veillez et priez, de peur que vous n'entriez en tentation; car l'esprit est prompt, mais la chair est faible,* — en même temps que nous le voyons parfaitement maître de lui-même pour prier Dieu, dans ce paroxysme de douleur. Et au sortir de là, il est parfaitement préparé pour l'œuvre qu'il doit accomplir. Et puis, ce qui est encore plus admirable, sur la croix il con-

serve toute sa liberté pour prier et pour aimer. Figurez-vous ce que c'est qu'un crucifié qui dans son agonie a assez de liberté pour prier, non seulement pour lui, mais pour ses bourreaux ! Ses douleurs ne nuisent en rien à son œuvre, et cela dans une souffrance dont nous ne voyons que l'extérieur, mais qui renferme des trésors d'exquise agonie, dont nous ne pouvons nous faire aucune idée.

22 *Décembre.* — *Communion de famille.* Je veux, non pas parler, je ne le pourrais pas, mais appeler comme du sein du tombeau, où j'ai déjà la moitié de mon être, votre attention sur cette parole de Jésus-Christ, qui se rattache, profondément, quoique indirectement, à la communion : *Si quelqu'un ne renonce pas à tout ce qu'il a, et ne charge pas chaque jour sa croix, et ne me suit pas, il ne peut être mon disciple.* J'ai prêché beaucoup la vie crucifiée et la nécessité d'y entrer ; mais si je remontais dans la chaire chrétienne, je la prêcherais encore beaucoup plus. Il est arrivé dans notre Réveil ce qui est arrivé dans tous les réveils, c'est qu'après avoir été très vivants au commencement, parce qu'ils sont peu nombreux, ils le sont moins, à mesure qu'ils le deviennent davantage, et perdent en profondeur ce qu'ils gagnent en étendue. Qu'il n'en soit pas ainsi de nous. Remarquons cette parole : *Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il a, ne peut être mon disciple ;* pour que nous ne soyons pas de ceux qui

sont chrétiens par la profession, par la vie, par une conduite irréprochable, mais qui ne connaissent rien de la vie de sacrifice et de renoncement. — Que m'en coûte-t-il d'être chrétien? Où sont mes sacrifices? Où sont mes travaux personnels? Voilà des questions que l'âme chrétienne doit se poser chaque jour, et ne pas se contenter qu'elle n'ait trouvé une réponse satisfaisante. Je vous conjure, par le sang de Jésus-Christ, de méditer sur ce passage (Luc XIV, 27, 33) et de le graver profondément et tout de nouveau dans vos cœurs. Si j'avais eu une vie plus crucifiée, peut-être supporterais-je plus facilement mes douleurs d'aujourd'hui. Peut-être même alors Dieu eût-il pu m'épargner la croix sur laquelle je suis maintenant. Mais il a voulu vous donner à tous un avertissement salutaire dans l'un d'entre nous, ce qu'il a bien pu faire sans blesser sa miséricorde, puisque votre instruction est mon privilège. Il a en quelque sorte rassemblé en quelques mois ce que j'aurais dû endurer de croix dans toute ma carrière chrétienne; et par là, tout en suppléant à ce qui m'a manqué à cet égard, il vous dit à vous: Prenez garde qu'il ne vous arrive quelque chose de semblable, si vous n'entrez volontairement dans la vie crucifiée. Si au contraire vous y entrez, Dieu pourra vous épargner, et vous éprouverez ainsi la vérité de cette parole: *Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés par le Seigneur.* O mes amis! que mes épreuves vous soient

salutaires! Je vous renvoie à la Parole de Dieu et à ce mot de Jésus-Christ, pour que le Saint-Esprit l'écrive dans vos cœurs.

Même jour, soir. — Il est écrit : *Nous sommes plus que vainqueurs, par Celui qui nous a aimés.* Comment puis-je être plus que vainqueur dans l'état où je suis, par exemple? Comment la Parole de Dieu sera-t-elle trouvée vraie? Et pourtant, il faut qu'elle soit vraie, parce que Dieu ne peut pas mentir. Ce sera par la foi. Et nous la trouverons plus vraie dans l'exacte proportion où nous aurons plus de foi. Ce n'est que quand nous avons un peu de foi que nous commençons de la trouver vraie, et si nous avions une foi complète, nous la trouverions complétement vraie. Quoi qu'il en soit, donnons gloire à Dieu et à sa Parole. Tout est perdu si nous en doutons; car la question de la Parole de Dieu, c'est celle de Dieu même, et douter de la Parole de Dieu, c'est douter de Dieu. Si dans ce moment je pouvais voir le ciel ouvert, et contempler mon Sauveur dans tout son amour, je serais plus que vainqueur. Ne nous en prenons qu'à nous-mêmes. Accusons-nous nous-mêmes. Mettons Dieu hors de cause. *Que Dieu soit reconnu véritable, et tout homme menteur.*

4 Janvier 1856. — *Je vous prie de ne vous point relâcher à cause de mes afflictions, que je souffre pour l'amour de vous, ce qui est votre gloire* (Éph. III, 13).

Je veux bien que vous sachiez que les choses qui me sont arrivées sont arrivées pour un plus grand avancement de l'Évangile (Phil. I, 12). *Si même je sers d'aspersion sur le sacrifice et le service de votre foi, j'en suis joyeux, et je m'en réjouis avec vous tous ; vous aussi pareillement soyez-en joyeux, et réjouissez-vous-en avec moi* (Phil. II, 17, 18). Saint Paul se montre sous un aspect bien touchant dans tous les versets que je viens de rapprocher. Non content de supporter patiemment ses afflictions, il prévient ses frères et ses sœurs contre une impression fâcheuse que leur amour pour lui pourrait leur faire concevoir. Et il les fortifie par la pensée que ce qu'il souffre est pour leur bien, et pour la gloire de l'Église et pour celle de Dieu ; que ce qui lui est arrivé a tourné à l'avancement du règne de Jésus-Christ. Et puis, selon une de ces images qu'inspire une charité surhumaine, et dont il a le secret, il compare son sang versé au vin répandu sur la tête des victimes. *Si je sers d'aspersion sur le sacrifice et le service de votre foi, j'en suis joyeux et je m'en réjouis avec vous tous ; vous aussi, réjouissez-vous-en avec moi*. C'est beaucoup demander, assurément, mais que c'est pur, que c'est chrétien ! Quel homme ! Quel apôtre ! Dans ma petite mesure j'ai pu reconnaître que mes souffrances ont été utiles pour l'Église, et en demandant à Dieu de ne pas permettre que je me laisse abattre par elles, je lui demande aussi que

vous, mes chers amis, n'en soyez jamais abattus ni scandalisés, et que vous profitiez de cette liberté d'esprit et de corps que je n'ai pas, pour supplier Dieu de laisser à ces souffrances leur véritable caractère en moi-même et dans les autres, et de les faire tourner à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

6 *Janvier.* — J'aime à me rappeler diverses paroles de l'Épître de saint Jacques, et en particulier le commencement : *Comptez pour toute joie quand vous êtes exposés à diverses tentations, sachant que l'épreuve de votre foi produit la patience.* Nous sommes souvent portés à douter que nous devenions plus patients dans l'épreuve ; et saint Jacques nous assure qu'il y a une vertu propre dans l'épreuve qui, par le cours naturel des choses, toujours sous la bénédiction de Dieu et l'action du Saint-Esprit, nous fait croître dans la patience sans que nous en ayons conscience nous-mêmes, comme l'habitude de porter de lourds fardeaux développe les forces physiques de l'homme, sans qu'il se dise chaque jour : Je suis plus fort qu'hier. Laissons en paix Dieu faire son œuvre, sans nous tâter constamment le pouls spirituel. Il ne permettra pas que nous souffrions en vain. Les voies de Dieu sont variées. *Il est magnifique en conseil et abondant en moyens...*

Oh! que l'Évangile est puissant! Que l'Esprit de Dieu est saint! que ses promesses sont fidèles! et

que nous avons sujet, les uns et les autres, en traversant successivement les joies de la vie et ses peines, de croître dans l'amour, et de prendre patience pour un peu de temps; un rien, si nous savons voir les choses comme elles sont. Après quoi s'ouvre une gloire et une félicité dont nous n'avons aucune idée, et que toutes nos afflictions en ce monde auront servi tout ensemble à augmenter et à nous rendre plus sensible par le contraste. C'est l'histoire de Jésus-Christ; c'est celle de tous les siens...

7 *Janvier*. — Peut-être n'avez-vous jamais réfléchi quelle grâce c'est de pouvoir mettre un pied devant l'autre, de se transporter, je ne dis pas d'une rue dans une autre, mais d'une chambre dans une autre, sans douleur; ou quelle grâce c'est, quand on est fatigué d'être couché dans une position, de se tourner et d'en prendre une autre sans difficulté; ou quelle grâce c'est que de pouvoir manger sans souffrir, ou bien encore, et surtout, quelle grâce c'est que de pouvoir faire usage des facultés de son esprit, soutenir une conversation intéressante, écrire, travailler, s'employer pour le service de Dieu et des hommes. J'ai joui de toutes ces choses pendant cinquante-trois ans de ma vie sans les apprécier. Je les apprécie aujourd'hui, et je désire que vous appreniez de moi à les apprécier, afin que vous soyez pénétrés de reconnaissance envers Dieu ;

— ou quelle grâce c'est de pouvoir dormir la nuit; quelle grâce c'est de pouvoir ne pas penser à son corps, pas plus que si on n'en avait pas. Soyez reconnaissants, de peur que Dieu ne vous retire tous ces biens, pour vous en faire apprécier la valeur.

Je te rends grâces, ô mon Dieu, de ce que tu m'as appris à les apprécier, même au prix de la privation et de la souffrance, pour que je ne demeure pas dans l'ingratitude où j'étais constamment plongé. Et je te supplie de faire à ma famille la grâce de recevoir instruction en moi, pour que l'avertissement donné à un seul suffise pour tous. Car tu es miséricordieux, et ta bonté ménage les coups de ta justice. Daigne m'accorder, si tu le crois bon, une nuit tranquille, ce trésor dont le souvenir même s'efface de mon esprit! Mais, ô mon Dieu, c'est pour me préparer pour la tranquillité plus douce et plus profonde, non pas d'une nuit éternelle, mais d'un jour éternel glorifié... Seigneur, nous nous recommandons à toi. Nous t'adorons, nous te rendons grâces et gloire en toutes choses, en attendant que vienne le jour heureux qui nous rassemblera tous dans ton sein paternel, où nous nous entretiendrons de tout ce que nous aurons souffert ici-bas, et où, repassant par-dessus tous les pas que tu nous as fait faire, nous reconnaîtrons ta bonté dans chacun d'eux, mais plus spécialement dans ceux qui nous ont le plus coûté!...

12 *Janvier.* — Je sens toujours plus que ce n'est pas négativement, mais positivement qu'il faut combattre une grande douleur. La véritable patience ne vient pas en se disant : Il faut que je me soumette à cette douleur, quelque pénible qu'elle soit, et en se tenant ainsi tremblant sous la main de Dieu, se bornant à ne pas murmurer et ne pas douter. C'est déjà une grande grâce. Mais la vraie patience fait plus : elle se nourrit de la force de Dieu ; elle reçoit le Saint-Esprit, et c'est dans la puissance de Dieu, dans la paix de Dieu, dans la joie de Jésus-Christ, qu'elle combat la douleur et qu'elle en triomphe. Ainsi je veux que vous demandiez pour moi l'Esprit de Dieu ; cet Esprit dans une mesure abondante, et accompagné de toute sa vertu. Là seulement est mon repos. On ne supporte que ce dont on peut rendre grâces ; on ne se soumet qu'à ce dont on est vainqueur.

O notre Dieu ! voici encore une de ces journées où tu sembles vouloir éprouver jusqu'où peut aller la patience de tes enfants. Oh ! fais qu'elle aille aussi loin que ta visitation ! Tu ne nous as pas promis le soulagement ; mais tu nous as promis le Saint-Esprit. Avec une simplicité d'enfant nous venons te demander de dégager ta promesse en répandant dans nos cœurs le Saint-Esprit, et avec lui la puissance, la paix et la joie de Jésus ! Accorde la même paix à tous tes enfants qui souffrent, et fais que tous ceux qui souffrent et qui ne sont pas devenus tes enfants

soient conduits au pied de la croix de Jésus, pour glorifier avec nous le Dieu de notre délivrance.

19 *Janvier*. — Quelle différence, en matière de foi, entre *savoir* et *sentir !* Nous *savons* tout ce qui est capable de nous soutenir dans nos combats, et de nous rendre vainqueurs de nos tentations. Mais la plupart du temps c'est comme une chose qui est hors de nous, et dont nous ne profitons pas plus que d'un aliment que nous contemplons sans nous en nourrir. Mais quand le Saint-Esprit vient et qu'il applique cette bonne doctrine à nos âmes et nous en fait faire l'expérience intime, alors et seulement alors, il nous fortifie, il nous réjouit, il nous rend plus que vainqueurs. Hélas! que la portion de ce que nous *savons*, que nous *sentons* enfin, ou que nous *croyons* est petite! Nos abattements, nos tristesses, nos langueurs, ne viennent-ils pas de là? C'est pourquoi ne nous lassons pas de demander à Dieu le Saint-Esprit, qui nous fasse passer de la foi de la connaissance à la foi du sentiment, de la foi du livre à la foi personnelle, et qui nous mettra ainsi en possession de toutes les promesses. C'est quand on est bien portant qu'il faut lutter pour cette grâce. L'abattement de la maladie jette souvent un voile sur nos yeux et nous rend incapables de l'effort spirituel qui serait nécessaire. Toutefois, Dieu entend les prières des plus faibles: *et quand nous sommes faibles, alors nous sommes forts.*

23 *Janvier.* — Parmi les choses que je regrette, il y en a une dont j'ai été occupé la nuit dernière : c'est de n'avoir pas exercé chez vous l'esprit de conversation. J'en ai toujours été privé moi-même, ce qui me rendait difficile de le développer chez les autres. Mais je désire que vous tâchiez d'y suppléer. Dieu nous a donné l'entretien de l'homme avec l'homme pour aiguiser, éclaircir, nourrir et enrichir notre pensée. De tous les moyens que j'ai pu employer pour me préparer pour la prédication, je n'en ai jamais trouvé de plus efficace que d'avoir un ou deux entretiens avec quelques amis, ou du moins avec un ou deux amis, soit dans ma famille, — je l'ai souvent fait avec ma femme, — soit en dehors de la famille, où le point de vue devient un peu différent. C'est un moyen de se rendre aimable, agréable et utile, et d'apprendre prodigieusement de choses ; et de les apprendre d'une manière qui, plus qu'une autre, plus que la lecture en particulier, les grave dans la mémoire. Il faut pour cela nourrir, quant à nous-mêmes, un esprit de curiosité pour toute espèce de connaissances utiles, même pour celles qui ne se rapportent pas directement à un but déterminé. Ce but, Dieu le connaît, et nous le fera découvrir plus tard. Il faut aussi, quant aux autres, nourrir en nous un esprit de charité qui nous fera saisir et chercher les occasions de les instruire utilement et surtout salutairement. Je ne puis qu'indiquer ces idées, mais je vous engage beaucoup à cultiver ce don si précieux, si heureux.

26 *Janvier.* — Une chose bien recommandée par les Écritures, c'est la joie chrétienne. Je vous engage beaucoup pour vous-mêmes, et pour ceux que Dieu pourrait vous donner à conduire plus tard dans les voies de l'Évangile, à revêtir une disposition d'abord toujours sereine, et ensuite aussi heureuse, aussi joyeuse que possible. L'esprit de tristesse est un péché, parce que c'est un esprit d'incrédulité. L'abattement, le découragement donnent le démenti à la Parole de Dieu. Je désire que si vous sentez en vous quelque disposition à la tristesse, vous la combattiez vigoureusement. C'est une disposition dans laquelle on se flatte quelquefois ; on y voit quelque chose de plus élevé : vaine illusion, séduction du cœur naturel, disposition que Dieu condamne, qui nous entrave dans l'accomplissement de la volonté de Dieu, qui nuit à notre utilité auprès des autres, et qui est un grand piège aux yeux du monde.

27 *Janvier.* — ...C'est une chose difficile que l'exercice de la patience dans les souffrances du corps, parce que les autres souffrances sont en dehors de nous, tandis que ces souffrances-là sont en nous ; en sorte que nous pouvons contempler les autres souffrances comme du dehors, et les dominer par notre foi : mais cette souffrance-ci était en nous-mêmes, et faisant partie de nous-mêmes, il faut pour la dominer sortir de nous-mêmes. Eh bien ! établis-

sons-nous dans le cœur du Seigneur Jésus, dans l'amour de Dieu, et dans la puissance du Saint-Esprit, et nous serons en effet élevés en dehors et au-dessus de nous-mêmes; et nous serons capables de marcher sur les traces de Celui qui a tout accompli en souffrant.

13 *Février*. — Vous qui avez la vie, la force, le bien-être, la liberté de penser et d'agir, soyez reconnaissants, mes amis; et songez pour quel usage ces biens, qui ne vous resteront pas toujours, vous ont été prêtés. Vivez tellement en chrétiens que l'on ne voie pas en vous autre chose que le désir de glorifier Dieu, et de faire comme Jésus du bien aux hommes, tout en sauvant et en sanctifiant vos propres âmes, ces âmes précieuses pour lesquelles Jésus-Christ a vécu et est mort. Oh! sentez votre bonheur de pouvoir librement servir Dieu. Et d'autres sentent leur bonheur, quoique en gémissant, de pouvoir le servir par le sacrifice de ces biens mêmes, et par l'abandon de ce même service qui a fait leur vie. Quels sont les plus privilégiés? Dieu le sait. C'est à chacun de nous de faire de sa position la plus privilégiée, en étant entre tous le plus désireux de marcher fidèlement devant Dieu, de jour en jour, d'heure en heure, de moment en moment, disant à Dieu: Que puis-je faire, ô mon Père, pour te glorifier? Chaque heure, chaque jour, chaque minute ne nous a été donné que pour cela;

et tout ce que nous en retranchons est infidélité. Oh ! que Dieu est bon ! que le chrétien est heureux ! quelle est sa paix, et combien il apprécie doublement la possession de cette paix quand il est environné de tout ce qui semblerait devoir la rendre impossible, mais qui ne peut l'anéantir. Cela ne vient pas en un jour ; c'est un long apprentissage que l'usage chrétien des afflictions. Rachetons l'occasion, et ne négligeons aucun moyen de croître dans la patience des petits maux, en attendant que viennent les grands... Mes amis, le temps est court, l'éternité est près ; elle est là — un voile nous en sépare ; un voile que la main d'un enfant pourrait déchirer, et que la main de Dieu déchirera dans son temps. C'est pourquoi je vous conjure, par les entrailles de la charité de Christ, et par les marques manifestes que Dieu nous donne de son horreur pour le péché et de son amour pour le pécheur — ô mes amis ! qui avez devant vous une destinée éternelle si heureuse ou si malheureuse — saisissez la vie éternelle ! Embrassez par la foi la croix de Jésus-Christ, pour le suivre quoi qu'il en coûte, et malgré l'ardeur du combat ; montez à l'assaut, malgré les boulets et la mitraille, et arrivez avec ce Sauveur miséricordieux à la victoire... *Abstenez-vous de toute apparence de mal. Attachez-vous fortement au bien ;* aidez au Seigneur à arracher ces racines si profondément enracinées, et tendez à la perfection et au royaume où nous serons bien-

tôt réunis pour jamais! Que le Seigneur veuille nous assister pour sa gloire, et par les richesses infinies de sa grâce, et par les vertus créatrices du Saint-Esprit!

2 *Mars.* — Voici encore un dimanche que Dieu m'a permis d'adresser quelques mots à notre petite assemblée, malgré ma faiblesse croissante et dont mon accent rendait témoignage. Que Dieu daigne me soutenir jusqu'à la fin, et m'accorder, s'il est possible, car je n'ai garde de lui rien prescrire, la grâce de ne cesser de proclamer son nom que quand je cesserai de vivre. N'oublions pas d'arroser de nos prières ce que nous plantons ainsi au nom du Seigneur, et demandons-lui de ne pas permettre qu'une curiosité stérile, ni même qu'une affection purement humaine prenne la place que doit occuper ici, dans celui qui parle et dans ceux qui écoutent, le pur désir de glorifier Dieu. Oh! que Dieu nous préserve de faire de la parole de l'homme la chose première, et de la communion du Seigneur Jésus une chose secondaire! Qu'il nous préserve de jamais réduire le Seigneur et sa grâce à n'être qu'un moyen; mais que tout le reste lui soit subordonné et n'aboutisse qu'à cela seul!

6 *Mars.*

Si je n'eusse eu cette douce espérance,
Qu'un jour en paix, après tant de travaux,
Des biens de Dieu j'aurais la jouissance,
Je succombais sous le poids de mes maux...

Cette espérance, cette confiance, il faut qu'elle nous soit donnée. Donnée: celui qui demande reçoit. Hélas! que ce soit là une chose si difficile à croire! Devant nous, Dieu qui nous dit: *Invoque-moi au jour de ton adversité, je t'en délivrerai et tu me glorifieras;* qui nous présente le Seigneur Jésus-Christ pour notre encouragement, et le Saint-Esprit pour notre force; — et de l'autre côté, derrière nous, une voix trop connue qui nous dit: Mais tu as tant prié! tu as été si rarement délivré! les choses suivent si bien leur cours naturel, et cette action du Saint-Esprit est chose si rare! Hélas! c'est là que nous avons besoin de dire: *Seigneur, augmente-nous la foi!* Et si, dans ce moment même, nous pouvons dire avec foi: *Seigneur, augmente-nous la foi!* sans nous inquiéter de l'éclaircissement de cet inexplicable mystère, un poids sera ôté de dessus nos cœurs à tous, et même nos pauvres corps en seront grandement soulagés. — Augmente-nous donc la foi, Seigneur! nous croyons, subviens à notre incrédulité. Fais nous croire au Saint-Esprit et te le demander avec confiance, dans ce moment même. Nous te le demandons avec foi; envoie ton Saint-Esprit dans nos cœurs!... *Seigneur, sois attentif et opère! Seigneur, donne gloire à ton saint nom,* au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit!...

Je ne suis pas le plus à plaindre: *encore un peu de temps et celui qui doit venir, viendra.* Je

l'attends ; il est peut-être plus près que nous ne pensons. Je t'attends, ô mon Sauveur ! et je sais qu'alors je te rendrai grâces pour tout ce que j'ai souffert, et pour tout ce que je souffre, dans ce moment même !...

8 *Mars.* — ...Tout remettre entre les mains du Seigneur, et persévérer à prier, en nous pénétrant l'esprit, d'une part, des terribles calamités de la guerre, et de l'autre, des maux de la paix. J'appelle les maux de la paix, l'accroissement disproportionné du commerce, du luxe et de l'industrie, qui porte au matérialisme. Qu'il est doux de savoir que ni le cours des plus grands astres, ni le mouvement de cette petite table, ni rien au monde, n'a lieu sans la volonté de Dieu ; que c'est notre Père qui dispose de toutes choses ! Mon frère B. m'écrivait lorsque j'étais pasteur à Naples, et qu'il avait été depuis peu amené à la foi, il m'écrivait, lorsqu'il fit son premier voyage de Suisse après ce bienheureux changement : « Je ne saurais t'exprimer ce que j'ai éprouvé, en rentrant en Suisse par Saint-Cergues, et en me disant que Celui qui a planté le Mont-Blanc est aussi Celui qui m'a sauvé ! »

12 *Mars.* — O notre Père ! que deviendrions-nous sans toi ! La moindre souffrance nous serait insupportable, et maintenant la plus grande nous est adoucie par la foi. Oh ! que cette foi précieuse nous soit seulement augmentée ! Que nous soyons

rendus par elle conformes à Celui qui a été l'Homme de douleurs, qui n'a accompli son œuvre que par la douleur, et que nous n'aurions jamais connu tel qu'il est, si nous n'avions été visités nous-mêmes par la douleur! Que si quelques-uns, Seigneur, en sont visités en double mesure, certainement c'est un privilège que tu leur accordes, et ils le verront plus tard, quoique maintenant il soit bien difficile à la chair de recevoir cela et de le comprendre. Conduis-nous par l'Esprit seul, et fais taire la chair. Dompte cette chair rebelle, dans laquelle nous portons les fruits amers du péché! Nettoie-nous de toutes nos souillures, de toutes nos désobéissances; déracine-les complètement; et ne nous abandonne point que tu ne nous aies fait selon toute ta volonté!...

14 *Mars.* — Quelle admirable chose que ce Psaume XC! Ce psaume est de Moïse, et il a été inséré dans le recueil des cantiques composés plus tard, et surtout par David. Il est ainsi le plus ancien de tous les psaumes. Eh bien! dans ce psaume nous trouvons déjà d'une part les expressions les plus redoutables de la colère divine contre le péché, et de l'autre les expressions les plus tendres de la miséricorde divine et de la disposition de Dieu, non seulement à accueillir favorablement ceux qui se repentent et qui croient en lui, mais encore à les combler de tous ses biens. Et puis il y a cette

pensée : *Réjouis-nous au prix des jours que tu nous as affligés, et des années auxquelles nous avons senti des maux ;* il y a cette pensée si délicate et si tendre, que Dieu considère les afflictions dont il nous a visités comme un motif de nous combler de tous ses biens, proportionnellement à ce que nous avons souffert. C'est ainsi que nous trouvons partout dans l'Écriture, l'Évangile en petit, dans une seule page, dans un seul psaume ; et que l'Écriture est tellement semblable à elle-même, que l'Ancien Testament est développé dans le Nouveau, et que le Nouveau se trouve en germe dans l'Ancien. Un Père de l'Église a dit à ce sujet une parole qui ne peut pas se rendre aussi énergiquement en français qu'en latin : « Le Nouveau Testament se montre dans l'Ancien, et l'Ancien est caché dans le Nouveau. »

15 *Mars.* — Quelqu'un récite le cantique :

> Toujours content, c'est la maxime
> D'un vrai disciple du Sauveur...

Ah ! qu'il est facile de dire ce qui est dit dans ce cantique ; mais qu'il est difficile de le mettre en pratique, de se réjouir, de goûter les consolations de l'Évangile dans le moment même qu'on est travaillé par la douleur physique ! C'est là que nous avons besoin d'une double mesure de grâce ; car ces choses sont vraies, puisqu'elles ne se trouvent pas seulement dans les cantiques, mais dans la Parole de Dieu, et puisqu'elles ont été réalisées par

bien des serviteurs et des servantes de Dieu. Mais c'étaient les héros de l'Église, ses modèles, son élite; et nous, que sommes-nous auprès d'eux! Ah! demandez à Dieu d'avance pour le jour de la souffrance cette force toute-puissante de la foi, et puisque vous me voyez livré jour et nuit à ce combat terrible, demandez-la aujourd'hui, pour moi, afin que je ne succombe point en perdant courage; et que, dussé-je souffrir toujours et toujours, je puisse souffrir avec soumission, avec foi, et même, par la grâce signalée de Dieu, avec joie; mais surtout avec une parfaite soumission.

O mon Dieu! à la fin de cette pénible journée, nous te demandons une grâce pour ton serviteur brisé de corps et d'esprit. S'il est possible, soulage la souffrance qui l'accable! Mais si cela n'est pas possible — si cela n'est pas possible! soumets mon cœur à la monotonie d'une souffrance sans interruption ou presque sans interruption. Entends notre prière, car tu es le Dieu de la prière! Tu n'as point méprisé ni dédaigné la prière de l'affligé; mais quand *cet affligé a crié vers toi, tu l'as exaucé,* et tu l'as consolé. Ne confonds point ceux qui s'attendent à toi! Répands sur nous, ô notre Dieu! ta bénédiction pour le jour de demain. Prépare-nous pour ce service qui devient si difficile. Fais que ma tête fatiguée puisse se reposer sur quelque sujet utile et édifiant, et que ma foi languissante puisse trouver encore quelques paroles pour te glorifier

jusqu'au bout. Et puis, quand tu jugeras mon œuvre terminée, ô mon Dieu ! s'il n'entre pas dans tes vues de me rétablir, comme tu le pourrais d'une parole, qu'il te plaise de me retirer tout doucement dans ton sein paternel, à ma consolation, et à celle de ceux qui m'aiment.

16 *Mars.* — Après le chant du cantique :

Agneau de Dieu, par tes langueurs, etc.

Oui, Seigneur, amen ! et s'il te plaît de nous frapper, même à coups redoublés, amen encore ! et s'il te plaît de nous envoyer tour à tour, ou même à la fois, la faiblesse et la souffrance, amen, amen encore ; amen jusqu'à la fin ! Toutefois ne permets pas que tes enfants soient chargés au-delà de ce qu'ils peuvent porter. Mesure l'épreuve à leur faiblesse, ou mesure à l'épreuve la force que tu leur prépares, et glorifie-toi en eux...

Seigneur, fais que les grands événements qui s'accomplissent autour de nous tournent à l'avancement de ton règne : la naissance de ce prince [1], la réunion des plénipotentiaires, la conclusion de la paix, que tu nous permets maintenant d'espérer comme certaine, et nous t'en bénissons, — et tout le reste ! Étends ta main et arrête les persécutions religieuses que nous sommes menacés de voir commencer parmi nous. Donne la sagesse à ceux qui

[1] 16 mars, jour de la naissance du prince impérial.

nous gouvernent pour les arrêter sur cette pente funeste, et donne à tes serviteurs cette même sagesse pour discerner la résistance charnelle de la résistance commandée. Ta grâce et ta paix soient avec nous !

18 *Mars*. — Psaumes XX, LXIII, XIII. — Ce sont là de douces paroles. Il reste que le Saint-Esprit nous les approprie. Pour moi, je dirais volontiers avec Job : *Ma souffrance est si grande que je ne saurais la porter ;* mais en sachant où la mettre. Je la dépose dans le sein de mon Sauveur. Je m'attends à lui, et j'ai cette confiance que cela me sera donné jusqu'à la fin. Je voudrais plus ; je voudrais la joie, je voudrais la victoire ; le Seigneur est puissant pour me la donner en son temps. Je n'ose rien prescrire, mais j'aspire à ma délivrance... Seigneur Jésus, unique espérance de nos âmes travaillées et chargées, toi dont le sang sauve pour l'éternité, regarde dans tes compassions cette famille que tu as réduite à une si grande et si pénible extrémité. Accorde à ton serviteur la grâce premièrement d'être soumis, entièrement soumis ; et puis accorde-lui la grâce de surmonter la souffrance par le Saint-Esprit, comme Jésus a fait la sienne. Accomplis en nous cette paix qui s'accroît dans l'affliction, et fais-nous marcher par la croix de Jésus-Christ à la gloire de Jésus-Christ, au nom de Jésus-Christ !

26 *Mars.* — Psaume CIII. Oh! quel admirable Psaume! Quelle beauté de pensée, de sentiment, de langage! quelle poésie! quelles images pour peindre la bonté de Dieu, et surtout la gratuité avec laquelle il nous pardonne nos péchés! *Il a éloigné de nous nos péchés autant que l'Orient est éloigné de l'Occident. Sa bonté est grande au-dessus de toutes ses œuvres. Il a compassion de nous comme un père a compassion de ses enfants.* La nature entière, la nature physique et la nature morale, semble n'avoir été faite, et n'a été faite en réalité que pour nous peindre sous de vives et touchantes images les grâces que Dieu nous a faites en Jésus-Christ. Admirable psaume! voyez l'unité de l'Écriture, sa beauté et en même temps sa simplicité! Jamais de recherche dans sa poésie la plus hardie : on sent que c'est la poésie de Dieu, c'est-à-dire la poésie de la vie éternelle!

A son neveu, M. Henri Babut[1].

Paris, 28 Mars.

Mon cher Henri, sous le poids d'un malaise et d'une douleur contre lesquels ma foi est bien faible,

[1] La première nouvelle de la maladie de M. Henri Babut, aumônier en Crimée, venait d'arriver à Paris ; et déjà il s'était endormi dans le Seigneur, fidèlement entouré et assisté jusqu'à sa fin par quelques soldats chrétiens.

je viens chercher quelque consolation en essayant de t'en apporter. J'ai tant de fois éprouvé que Dieu est fidèle envers celui qui lui est fidèle, que l'exercice de la charité pourrait passer presque pour un calcul d'intérêt.

J'apprends à l'instant que tu as été pris d'une indisposition dont il est impossible de déterminer encore le vrai caractère. En voilà bien assez pour nous préoccuper, à la distance où nous sommes de toi, et pour te préoccuper toi-même, soit pour ta santé, soit pour nous, soit pour ton ministère.

Pour ta santé, crois-en ton pauvre vieux oncle, marchant aujourd'hui tant bien que mal, sur les traces de ton excellent père, si la maladie parvenue à un certain degré est la plus sensible des épreuves, parce qu'elle est *dans le corps,* elle en est aussi la plus salutaire, et celle à laquelle s'applique plus spécialement Jacques I, 1-7.

Pour ce qui est de nous, nous sommes en paix pour toi, sachant dans quelles mains tu es, mains souvent pesantes, mais toujours tendres et paternelles.

Enfin, que ton ministère ne te trouble pas : c'est l'œuvre de Dieu, non la tienne, et il ne demande jamais de nous que ce qu'il nous donne la force d'accomplir.

Je reconnais à cela qu'il ne m'appelle pas à prolonger ce billet, car la force de parler m'échappe. Seulement souviens-toi de Jacques I, 6, et que la

foi est l'âme et le nœud de tout. *Seigneur, augmente-nous la foi!*

Tous les miens te portent sur leur cœur devant Dieu.

28 *Mars.* — Agneau de Dieu nous t'adorons! avec toi nous voulons mourir et vivre; avec toi souffrir et posséder la gloire éternelle. Renverse tous les obstacles qui nous séparent encore de toi, et unis-nous tellement à toi, que nous soyons rendus plus que vainqueurs en Celui qui nous a aimés. Que ces chants, ces prières, ces paroles du Saint-Esprit nous soutiennent pour achever cette journée en paix, et pour nous engager dans les sombres craintes de la nuit. Qu'il n'y ait pas de crainte, parce que la parfaite charité la bannit, et que ton nom soit glorifié parmi nous, le nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit!

A un de ses Catéchumènes.

Paris, 31 Mars 1856.

Mon cher N. Il nous est revenu que vous avez été sérieusement malade; et moi, qui me crois à la veille de passer de ce monde à Dieu, je ne voudrais pas le quitter sans vous avoir adressé une dernière parole d'attachement et d'exhortation. Je n'ai jamais cessé d'espérer de vous. Je sais que vous connaissez la vérité et l'appréciez : un saint effort,

un souffle du Saint-Esprit, et vous voilà dans ce bercail de la foi, où vous savez qu'est votre seul repos. Mais cet effort, il faut le faire; mais cet Esprit, il faut le demander. O mon cher ami, mon fils! n'abusez pas de ce nouvel appel que Dieu vient de vous adresser! Les développements me sont impossibles, et ne vous sont pas nécessaires. Je fais mieux que cela : je prie pour vous continuellement. Il n'y a guère de jour où je ne vous porte sur mon cœur devant Dieu. Je compte sur vous pour répondre à ma confiance, et vous dis adieu, en vous donnant rendez-vous dans la paix éternelle que Jésus-Christ a méritée pour les siens par sa croix. Je n'ai pas la force d'en dire davantage; mais mon cœur vous est connu, et vous y suppléerez.

30 *Mars.* — On se demande souvent, surtout ceux dont la position est gênée, comment s'est accomplie la promesse que Dieu leur a faite de leur donner leur pain quotidien. Et pourtant, en regardant en arrière de vingt, trente, quarante, cinquante ans, ils sont tout étonnés de voir qu'il y a pourvu tous les jours, et bien souvent sans qu'ils se rappellent comment. Il en est de même de ceux qui sont dans de grandes angoisses, qui se demandent comment ils seront capables de supporter des souffrances continuelles, ou peu s'en faut, et souvent très vives. Et puis quand ils regardent en arrière des semaines, des mois, des années, ils sont tout

étonnés de voir que Dieu leur a donné tous les jours la force promise. Ainsi il est toujours fidèle, quoique nous soyons toujours portés à nous tourmenter; et nous devons nous exercer à jeter loin de nous les inquiétudes, et à compter fermement sur lui et sur ses promesses. Il suffit dans les moments d'angoisse, de saisir inébranlablement une seule promesse de l'Écriture, pour qu'elle nous soutienne au travers des difficultés les plus amères. *Vous aurez de l'angoisse au monde, mais prenez courage, j'ai vaincu le monde.* Tâchons de nous en remettre à Dieu, et à Jésus-Christ qui a tant souffert, et d'accomplir tout doucement les jours qui nous restent, en attendant sa délivrance. Je sais que cela est difficile, je l'éprouve tous les jours. Mais enfin, que la volonté de Dieu soit faite! Sa miséricorde à la fin sera justifiée. Seigneur! augmente-nous la foi! Seigneur, accorde-nous la patience parfaite, qui nous rendra nous-mêmes parfaits et accomplis en toutes choses!

Tenons-nous toujours dans l'attente du Seigneur, qui doit revenir. Le Nouveau Testament est plein de cette doctrine.

Ce même jour, 30 mars, il avait prononcé sa dernière allocution des *Adieux*, ou plutôt une dernière prière. Ne se sentant plus la force de parler, il avait voulu célébrer encore la bonté de Dieu avec ses frères, dans une prière toute d'actions de grâces.

Dieu m'a comblé des dons de l'amour fraternel

dans le moment même où il me faisait le mieux sentir mon indignité, disait-il quelques jours avant. Je suis comblé des dons de Dieu et des hommes, et mon dernier souffle s'éteindra dans l'action de grâces. — J'ai toujours pensé que le moment où je cesserais de parler serait aussi celui ou je cesserais de vivre.

C'était « la fin de son ministère »; ses souffrances se prolongèrent encore quelques jours, en se compliquant d'une faiblesse croissante, qui l'empêchait le plus souvent de parler, et lui causait des moments de grande angoisse : « Cette oppression est toute physique, disait-il dans un de ces moments, Dieu n'en est pas moins avec moi. Je l'attends, dans la foi de Jésus-Christ et du Saint-Esprit. »

Le dimanche suivant, avant l'heure ordinaire de son service, il entrait dans son repos.

Tout attendue que fut la nouvelle de sa mort, elle n'en causa pas moins une émotion profonde. Chaque dimanche, depuis plusieurs mois, dans tous les temples, l'Église de Paris priait pour le pasteur malade. Ce jour-là, lorsque les pasteurs officiants annoncèrent du haut de la chaire qu'il était mourant, un douloureux frémissement saisit les auditeurs. Des prières plus ferventes encore que de coutume s'élevèrent de tous les cœurs : à ce moment même il était recueilli dans le sein de Dieu, « porté

comme il l'avait souvent exprimé lui-même, sur les prières de son peuple. »

« Tout en Christ, par le Saint-Esprit, pour la gloire de Dieu. Tout le reste n'est rien ! » disait-il dans un jour de grandes souffrances. Comme on sentait la vérité de ces paroles autour de ce lit de mort ! Une telle mort n'est pas une défaite, mais une délivrance et une victoire, selon cette parole de l'Écriture, que sa veuve choisit pour la faire inscrire sur sa tombe : *La mort a été détruite par la victoire* (I Cor. XV, 54).

Ce fut un deuil profond, auquel s'associèrent toutes les Églises, sans distinction de dénomination ni de parti. La fermeté avec laquelle il avait toujours défendu les principes évangéliques n'avait nui en rien à la largeur de son cœur aimant, et l'on peut dire que s'il eut des adversaires ecclésiastiques, il n'eut jamais d'ennemis.

Un solennel hommage lui fut rendu le jour de ses funérailles : « La cérémonie funèbre a eu lieu le mardi 8 avril. Jamais témoignage plus éclatant ni plus cordialement sympathique n'a été rendu en pareille circonstance à un pasteur décédé. Malgré une pluie torrentielle, plus de mille personnes appartenant à toutes les classes de la société se pressaient dans la maison mortuaire et dans la rue où elle est située : plus de cent voitures pleines de monde, et

de nombreux piétons ont suivi jusqu'au cimetière la dépouille de celui que tous aimaient et respectaient. Des femmes même en grand nombre, bravant la pluie et la boue, entouraient le tombeau, et l'on sentait que tous les cœurs étaient à l'unisson, et que la famille d'Adolphe Monod n'était pas seule à le pleurer. Tous les pasteurs des deux Églises officielles de Paris et des environs, au nombre d'une trentaine, en robe, et tous les pasteurs des Églises indépendantes assistaient au convoi, à la tête duquel était M. Juillerat, président du Consistoire. Au cimetière, M. Juillerat a prononcé des paroles de foi et de vie; M. le pasteur président Cuvier, a parlé au nom de l'Église de la Confession d'Augsbourg; M. Grand-Pierre a rendu après lui témoignage à la foi, au caractère et à la vie du défunt. M. E. de Pressensé a aussi parlé au nom des chrétiens indépendants, qui tous étaient pénétrés d'affection et de respect pour lui; et enfin M. Frédéric Monod, son frère, a parlé au nom de la famille, si douloureusement frappée dans un de ses membres les plus tendrement aimés. Un autre de ses frères, M. Guillaume Monod, avait lu la Parole de Dieu, parlé et prié à la maison mortuaire, avant le départ [1].

« Que Dieu nous donne sa foi! disait son frère Frédéric, en terminant son allocution; que Dieu nous donne sa vie! que Dieu nous donne sa mort! Nul

[1] *Archives du Christianisme*, 12 avril 1856.

n'est exclu de ces grâces excellentes; elles seront données à quiconque en sentira le besoin, et les demandera à ce Dieu Sauveur qui nous dit à tous : *Demandez et il vous sera donné; cherchez et vous trouverez; heurtez et il vous sera ouvert...* »

Prêchant aux jours de sa plus grande puissance oratoire sur cette parole de saint Paul : *Pour moi, vivre, c'est Christ, et mourir, c'est gain,* Adolphe Monod montrait l'apôtre embarrassé de choisir entre la vie et la mort, non comme entre « deux maux, à l'un ou à l'autre desquels il faut se résigner, » mais comme entre « deux biens dont il ne peut jouir à la fois et entre lesquels il est incertain lequel des deux est le plus désirable. » — Quelle autre parole, en arrivant au terme de sa propre vie, chercherions-nous qui s'appliquât mieux à lui-même ?

C'est dans les jours les plus heureux, les plus bénis, disait-il, que saint Paul éprouve cet embarras; et c'est la plénitude de la vie qu'il trouve en Jésus-Christ, qui seule fait flotter sa préférence. Il songe à Jésus-Christ, qui a son premier amour; il souhaite de l'aimer sans empêchement, en le contemplant sans voile; il voit tout ce qu'oppose d'obstacles à ce saint désir, la terre et la vie présente, et il souhaite de mourir, seulement parce que la mort doit le faire entrer dans une communion étroite, complète, constante, avec son Sauveur. Mais, le

moment d'après, il songe à Jésus-Christ, auquel il a consacré son existence terrestre; il considère tant d'âmes irrégénérées qu'il pourrait lui gagner, tant de disciples qu'il pourrait affermir, tant de contrées païennes où il pourrait porter son nom, et il souhaite de vivre, seulement parce que la vie lui fournit l'occasion de servir Jésus-Christ, avant d'aller se reposer en lui...

Quel est donc le secret de cette vue si nouvelle, si élevée, si heureuse, tant de la vie que de la mort? Vous venez de l'entrevoir, c'est Jésus-Christ contemplé dans la vie et dans la mort, qui réconcilie saint Paul et avec l'une et avec l'autre. Cette pensée, il la détache et la résume dans le verset qui me sert de texte : *Pour moi, vivre c'est Christ, et mourir c'est gain,* c'est-à-dire : pour moi la vie n'a qu'un seul objet, le service de Jésus-Christ, et la mort m'est un gain, parce qu'elle me réunit à Jésus-Christ...

Un mot résume tout ceci : l'amour de Jésus. Il faut l'aimer, pour que son service attache à la vie: l'aimer, pour que sa société prévue charme la mort. Autrement on se laisserait arrêter dans les fatigues de la vie et dans les amertumes de la mort : la vie, ce sera la terre avec ses maux; la mort, la perte de la terre avec ses biens. Ce n'est pas une négation qui peut donner la paix; c'est l'affirmation de la *vie impérissable,* dans *sa puissance, que Jésus-Christ a mise en lumière par son Évangile*

(Héb. VII, 16; II Tim. I, 10). — Cet amour de Jésus est-il le caractère de notre Réveil? Hélas! la conscience, la conviction, l'activité, le dévouement, la fidélité, oui; mais l'amour de Jésus, non. Comparez-nous à l'Église primitive. L'esprit d'un saint Paul, d'un saint Pierre, du larron, de Marie-Madeleine, est celui de toute l'Église qui, touchant comme de la main aux jours de Jésus-Christ, s'entretient de lui comme d'un ami qui est parti. *Je viens bientôt.* — *Oui, Seigneur Jésus, viens!* Voilà l'histoire intérieure de l'Église primitive. Ah! si nous avons échangé cette simplicité d'amour contre plus de doctrine, de lumière, d'activité même, nous avons moins gagné que perdu.

O Jésus! qui sembles n'être que le Sauveur de l'âme, tu l'es aussi de tout le reste, et de la vie et de la mort. Hélas! tu le serais aussi de l'Église et de la société, si l'Église voulait, et si la société savait!



TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE Ier

COPENHAGUE — PARIS — GENÈVE — NAPLES
PREMIÈRE ÉDUCATION — ÉTUDES — MINISTÈRE A NAPLES.
1802—1827.

CHAPITRE II.

LYON

MINISTÈRE DANS L'ÉGLISE RÉFORMÉE. — FONDATION DE L'ÉGLISE ÉVANGÉLIQUE.

1828—1836.

CHAPITRE III.

MONTAUBAN

PROFESSORAT DANS LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE

VIE DOMESTIQUE — TOURNÉES DE PRÉDICATION.

1836—1847.

CHAPITRE IV.

PARIS

MINISTÈRE DANS L'ÉGLISE RÉFORMÉE DE PARIS.

1847—1855.

CHAPITRE V.

DERNIERS TEMPS — MINISTÈRE DE LA SOUFFRANCE.

Septembre 1855 — Avril 1856.









